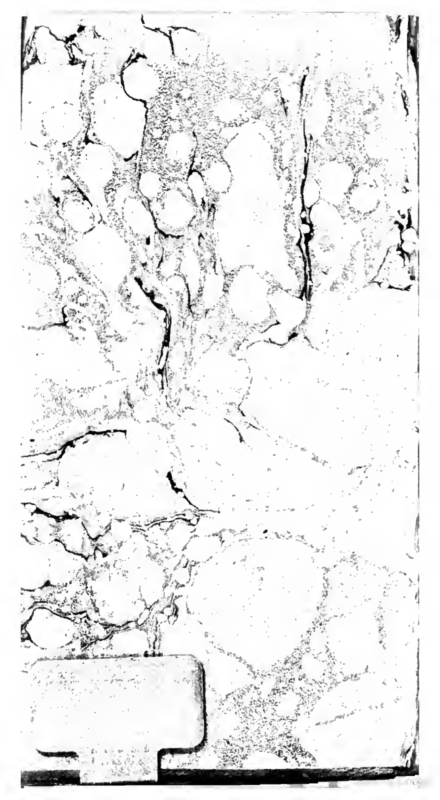




LES

# MILLE ET UNE NUITS.

*TOME PREMIER.*

# LES

# MILLE ET UNE NUITS,

## CONTES ARABES;

*Traduits en François par* M. GALLAND.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée, augmentée & enrichie de très-belles figures gravées par M. DE LAUNAY d'après les dessins de M. MARILLIER.

TOME PREMIER.



À GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

*Et se trouve à* PARIS,

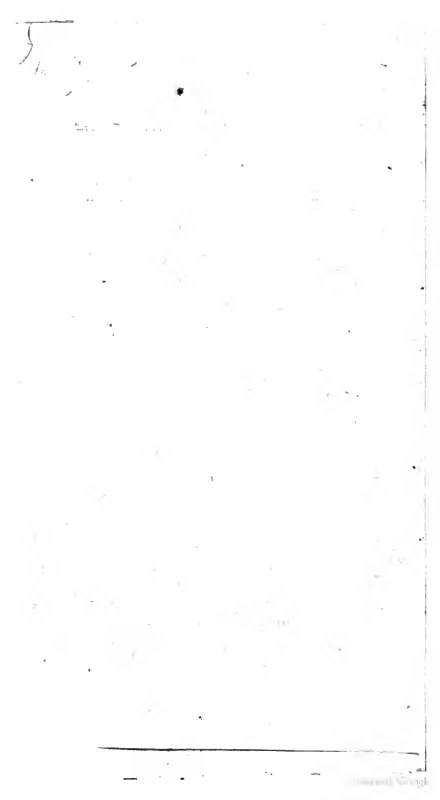
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. XC.

# AVIS

## AU LECTEUR ET AU RELIEUR.

La première partie des *Mille & une Nuits*, traduite par M. GALLAND, formant dans notre collection des *Contes des Fées* les volumes 7, 8, 9, 10 & 11, & la suite des *Mille & une Nuits*, que nous donnons aujourd'hui traduite par Dom CHAVIS & M. CAZOTTE, faisant les Tomes 38, 39, 40 & 41 de cette même collection; les personnes qui acquerront ces 9 vol. des *Mille & une Nuits* séparément, ne devront point être surprises de trouver au commencement, à la signature & à la fin de chaque volume des indications différentes, & qui sans cette observation, pourroient leur paroître fausses; les *Mille & une Nuits* ne devant avoir en tout que 9 volumes.



# AVERTISSEMENT.

IL n'eſt pas beſoin de prévenir le lecteur ſur le mérite & la beauté des Contes qui ſont renfermés dans cet ouvrage. Ils portent leur recommandation avec eux : il ne faut que les lire pour demeurer d'accord qu'en ce genre on n'a rien vu de ſi beau juſqu'à préſent dans un aucune langue.

En effet, qu'y a-t-il de plus ingénieux, que d'avoir fait un corps d'une quantité prodigieuſe de Contes, dont la variété eſt ſurprenante, & l'enchaînement ſi admirable, qu'ils ſemblent avoir été faits pour compoſer l'ample recueil dont ceux-ci ont été tirés ? Je dis l'ample recueil, car l'original arabe, qui eſt intitulé : *Les mille & une Nuits*, a trente-ſix parties, & ce n'eſt que la traduction de la première qu'on donne aujourd'hui au public. On ignore le nom de l'Auteur d'un ſi grand ouvrage ; mais vraiſemblablement

il n'eſt pas tout d'une main : car comment pourra-t-on croire qu'un ſeul homme ait eu l'imagination aſſez fertile pour ſuffire à tant de fictions ?

Si les Contes de cette eſpèce ſont agréables & divertiſſans par le merveilleux qui y règne d'ordinaire, ceux-ci doivent l'emporter en cela ſur tous ceux qui ont paru, puiſqu'ils ſont remplis d'événemens qui ſurprennent & attachent l'eſprit, & qui font voir de combien les Arabes ſurpaſſent les autres nations en cette ſorte de compoſition.

Ils doivent plaire encore par les coutumes & les mœurs des Orientaux, par les cérémonies de leur religion, tant payenne que mahométane ; & ces choſes y ſont mieux marquées que dans les Auteurs qui en ont écrit, & que dans les relations des voyageurs. Tous les Orientaux, Perſans, Tartares & Indiens, s'y font diſtinguer, & paroiſſent tels qu'ils ſont, depuis les ſouverains juſqu'aux per-

ſonnes de la plus baſſe condition. Ainſi, ſans avoir eſſuyé la fatigue d'aller chercher ces peuples dans leurs pays, le lecteur aura ici le plaiſir de les voir agir & de les entendre parler. On a pris ſoin de conſerver leurs caractères, de ne pas s'éloigner de leurs expreſſions & de leurs ſentimens; & l'on ne s'eſt écarté du texte, que quand la bienſéance n'a pas permis de s'y attacher. Le Traducteur ſe flatte que les perſonnes qui entendent l'arabe, & qui voudront prendre la peine de confronter l'original avec la copie, conviendront qu'il a fait voir les Arabes aux François avec toute la circonſpection que demandoit la délicateſſe de notre langue & de notre temps. Pour peu même que ceux qui liront ces Contes, ſoient diſpoſés à profiter des exemples de vertus & de vices qu'ils y trouveront, ils en pourront tirer un avantage qu'on ne tire point de la lecture des autres Contes, qui ſont plus propres à corrompre les mœurs qu'à les corriger.

Depuis la LXXe. Nuit le lecteur ne trouvera plus, *Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, &c.* Comme cette répétition a choqué plusieurs personnes d'esprit, on l'a retranchée pour s'accommoder à leur délicatesse.

# LES
# MILLE ET UNE NUITS,
## *CONTES ARABES.*

Les chroniques des Saſſaniens, anciens rois de Perſe, qui avoient étendu leur empire dans les Indes, dans les grandes & petites isles qui en dépendent, & bien loin au-delà du Gange, juſqu'à la Chine, rapportent qu'il y avoit autrefois un roi de cette puiſſante maiſon, qui étoit le plus excellent prince de ſon temps. Il ſe faiſoit autant aimer de ſes ſujets, par ſa ſageſſe & ſa prudence, qu'il s'étoit rendu redoutable à ſes voiſins par le bruit de ſa valeur, & par la réputation de ſes troupes belliqueuſes & bien diſciplinées. Il avoit deux fils : l'aîné, appelé Schahriar, digne héritier de ſon père, en poſſédoit toutes les vertus ; & le cadet, nommé Schahzenan, n'avoit pas moins de mérite que ſon frère.

Après un règne auſſi long que glorieux, ce roi mourut, & Schahriar monta ſur le

trône. Schahzenan, exclu de tout partage par les loix de l'empire, & obligé de vivre comme un particulier, au lieu de ſouffrir impatiemment le bonheur de ſon aîné, mit toute ſon attention à lui plaire. Il eut peu de peine à y réuſſir. Schahriar, qui avoit naturellement de l'inclination pour ce prince, fut charmé de ſa complaiſance; & par un excès d'amitié, voulant partager avec lui ſes états, il lui donna le royaume de la grande Tartarie. Schahzenan en alla bientôt prendre poſſeſſion, & il établit ſon ſéjour à Samarcande, qui en étoit la capitale.

Il y avoit déjà dix ans que ces deux rois étoient ſéparés, lorſque Schahriar, ſouhaitant paſſionnément de revoir ſon frère, réſolut de lui envoyer un ambaſſadeur pour l'inviter à le venir voir. Il choiſit pour cette ambaſſade ſon premier viſir, qui partit avec une ſuite conforme à ſa dignité, & fit toute la diligence poſſible. Quand il fut près de Samarcande, Schahzenan, averti de ſon arrivée, alla au-devant de lui avec les principaux ſeigneurs de ſa cour, qui, pour faire plus d'honneur au miniſtre du ſultan, s'étoient tous habillés magnifiquement. Le roi de Tartarie le reçut avec de grandes démonſtrations de joie, & lui demanda d'abord des nou-

velles du ſultan ſon frère. Le viſir ſatisfit ſa curioſité, après quoi il expoſa le ſujet de ſon ambaſſade. Schahzenan en fut touché. Sage viſir, dit-il, le ſultan mon frère me fait trop d'honneur, & il ne pouvoit rien me propoſer qui me fût plus agréable. S'il ſouhaite de me voir, je ſuis preſſé de la même envie. Le temps qui n'a point diminué ſon amitié, n'a point affoibli la mienne. Mon royaume eſt tranquille, & je ne veux que dix jours pour me mettre en état de partir avec vous. Ainſi, il n'eſt pas néceſſaire que vous entriez dans la ville pour ſi peu de temps. Je vous prie de vous arrêter en cet endroit, & d'y faire dreſſer vos tentes. Je vais ordonner qu'on vous apporte des rafraîchiſſemens en abondance pour vous & pour toutes les perſonnes de votre ſuite. Cela fut exécuté ſur-le-champ : le roi fut à peine rentré dans Samarcande, que le viſir vit arriver une prodigieuſe quantité de toutes ſortes de proviſions, accompagnées de régals & de préſens d'un très-grand prix.

Cependant Schahzenan ſe diſpoſant à partir, régla les affaires les plus preſſantes, établit un conſeil pour gouverner ſon royaume pendant ſon abſence, & mit à la tête de ce conſeil un miniſtre dont la ſageſſe lui étoit

connue, & en qui il avoit une entière confiance. Au bout de dix jours, ses équipages étant prêts, il dit adieu à la reine sa femme, sortit sur le soir de Samarcande ; & suivi des officiers qui devoient être du voyage, il se rendit au pavillon royal qu'il avoit fait dresser auprès des tentes du visir. Il s'entretint avec cet ambassadeur jusqu'à minuit. Alors voulant encore une fois embrasser la reine qu'il aimoit beaucoup, il retourna seul dans son palais. Il alla droit à l'appartement de cette princesse, qui, ne s'attendant pas à le revoir, avoit reçu dans son lit un des derniers officiers de sa maison. Il y avoit déjà long-temps qu'ils étoient couchés, & ils dormoient tous deux d'un profond sommeil.

Le roi entra sans bruit, se faisant un plaisir de surprendre, par son retour, une épouse dont il se croyoit tendrement aimé. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à la clarté des flambeaux qui ne s'éteignent jamais la nuit dans les appartemens des princes & des princesses, il apperçut un homme dans ses bras. Il demeura immobile durant quelques momens, ne sachant s'il devoit croire ce qu'il voyoit. Mais n'en pouvant douter : Quoi, dit-il en lui-même, je suis à peine hors de mon palais, je suis encore sous les murs de

Samarcande, & l'on m'ose outrager ! Ah perfide, votre crime ne sera pas impuni ! Comme roi, je dois punir les forfaits qui se commettent dans mes états ; comme époux offensé, il faut que je vous immole à mon juste ressentiment. Enfin ce malheureux prince cédant à son premier transport, tira son sabre, s'approcha du lit, & d'un seul coup fit passer les coupables du sommeil à la mort. Ensuite les prenant l'un après l'autre, il les jeta par la fenêtre dans le fossé dont le palais étoit environné.

S'étant vengé de cette sorte, il sortit de la ville comme il y étoit venu, & se retira sous son pavillon. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que sans parler à personne de ce qu'il venoit de faire, il ordonna de plier les tentes & de partir. Tout fut bientôt prêt, & il n'étoit pas jour encore, lorsqu'on se mit en marche au son des tymbales & de plusieurs autres instrumens qui inspiroient de la joie à tout le monde, hormis au roi, qui, toujours occupé de l'infidélité de la reine, étoit la proie d'une affreuse mélancolie qui ne le quitta point pendant tout le voyage.

Lorsqu'il fut près de la capitale des Indes, il vit venir au-devant de lui le sultan Schahriar avec toute sa cour. Quelle joie pour ces prin-

ces de se revoir ! Ils mirent tous pied à terre pour s'embrasser; & après s'être donné mille marques de tendresse, ils remontèrent à cheval, & entrèrent dans la ville aux acclamations d'une foule innombrable de peuple. Le sultan conduisit le roi son frère jusqu'au palais qu'il lui avoit fait préparer. Ce palais communiquoit au sien par un même jardin; il étoit d'autant plus magnifique, qu'il étoit consacré aux fêtes & aux divertissemens de la cour; & on en avoit encore augmenté la magnificence par de nouveaux ameublemens.

Schahriar quitta d'abord le roi de Tartarie, pour lui donner le temps d'entrer au bain & de changer d'habit; mais dès qu'il sut qu'il en étoit sorti, il vint le retrouver. Ils s'assirent sur un sopha; & comme les courtisans se tenoient éloignés par respect, ces deux princes commencèrent à s'entretenir de tout ce que deux frères encore plus unis par l'amitié que par le sang, ont à se dire après une longue absence. L'heure du souper étant venue, ils mangèrent ensemble; & après le repas, ils reprirent leur entretien, qui dura jusqu'à ce que Schahriar s'appercevant que la nuit étoit fort avancée, se retira pour laisser reposer son frère.

L'infortuné Schahzenan ſe coucha; mais ſi la préſence du ſultan ſon frère avoit été capable de ſuſpendre pour quelque temps ſes chagrins, ils ſe réveillèrent alors avec violence. Au lieu de goûter le repos dont il avoit beſoin, il ne fit que rappeler dans ſa mémoire les plus cruelles réflexions. Toutes les circonſtances de l'infidélité de la reine ſe préſentoient ſi vivement à ſon imagination, qu'il en étoit hors de lui-même. Enfin, ne pouvant dormir, il ſe leva; & ſe livrant tout entier à des penſées ſi affligeantes, il parut ſur ſon viſage une impreſſion de triſteſſe que le ſultan ne manqua pas de remarquer. Qu'a donc le roi de Tartarie? diſoit-il, qui peut cauſer ce chagrin que je lui vois? auroit-il ſujet de ſe plaindre de la réception que je lui ai faite? Non, je l'ai reçu comme un frère que j'aime, & je n'ai rien là-deſſus à me reprocher. Peut-être ſe voit-il à regret éloigné de ſes états ou de la reine ſa femme. Ah! ſi c'eſt cela qui l'afflige, il faut que je lui faſſe inceſſamment les préſens que je lui deſtine, afin qu'il puiſſe partir quand il lui plaira, pour s'en retourner à Samarcande. Effectivement, dès le lendemain il lui envoya une partie de ces préſens, qui étoient compoſés de tout ce que les Indes produiſent de plus

rare, de plus riche & de plus singulier. Il ne laissoit pas néanmoins d'essayer de le divertir tous les jours par de nouveaux plaisirs; mait les fêtes les plus agréables, au lieu de le réjouir, ne faisoient qu'irriter ses chagrins.

Un jour Schahriar ayant ordonné une grande chasse à deux journées de sa capitale, dans un pays où il y avoit particulièremens beaucoup de cerfs, Schahzenan le pria de le dispenser de l'accompagner, en lui disant que l'état de sa santé ne lui permettoit pas d'être de la partie. Le sultan ne voulut pas le contraindre, le laissa en liberté, & partit avec toute sa cour pour aller prendre ce divertissement. Après son départ, le roi de la grande Tartarie se voyant seul, s'enferma dans son appartement. Il s'assit à une fenêtre qui avoit vue sur le jardin. Ce beau lieu & le ramage d'une infinité d'oiseaux qui y faisoient leur retraite, lui auroient donné du plaisir, s'il eût été capable d'en ressentir; mais toujours déchiré par le souvenir funeste de l'action infâme de la reine, il arrêtoit moins souvent ses yeux sur le jardin, qu'il ne les levoit au ciel pour se plaindre de son malheureux sort.

Néanmoins, quelque occupé qu'il fût de ses ennuis, il ne laissa pas d'appercevoir un objet qui attira toute son attention. Une porte se-

crète du palais du ſultan s'ouvrit tout-à-coup, & il en ſortit vingt femmes, au milieu deſquelles marchoit la ſultane d'un air qui la faiſoit aiſément diſtinguer. Cette princeſſe, croyant que le roi de la grande Tartarie étoit auſſi à la chaſſe, s'avança avec fermeté juſques ſous les fenêtres de l'appartement de ce prince, qui, voulant par curioſité les obſerver, ſe plaça de manière qu'il pouvoit tout voir ſans être vu. Il remarqua que les perſonnes qui accompagnoient la ſultane, pour bannir toute contrainte, ſe découvrirent le viſage qu'elles avoient eu couvert juſqu'alors, & quittèrent de longs habits qu'elles portoient par deſſus d'autres plus courts. Mais il fut dans un extrême étonnement de voir que dans cette compagnie qui lui avoit ſemblé toute compoſée de femmes, il y avoit dix noirs qui prirent chacun leur maîtreſſe. La ſultane de ſon côté ne demeura pas long-temps ſans amant: elle frappa des mains en criant, *Maſoud, Maſoud;* & auſſitôt un autre noir deſcendit du haut d'un arbre, & courut à elle avec beaucoup d'empreſſement.

La pudeur ne permet pas de raconter tout ce qui ſe paſſa entre ces femmes & ces noirs, & c'eſt un détail qu'il n'eſt pas beſoin

de faire. Il ſuffit de dire que Schahzenan en vit aſſez pour juger que ſon frère n'étoit pas moins à plaindre que lui. Les plaiſirs de cette troupe amoureuſe durèrent juſqu'à minuit. Ils ſe baignèrent tous enſemble dans une grande pièce d'eau, qui faiſoit un des plus beaux ornemens du jardin ; après quoi ayant repris leurs habits, ils rentrèrent par la porte ſecrète dans le palais du ſultan, & Maſoud, qui étoit venu du dehors par deſſus la muraille du jardin, s'en retourna par le même endroit.

Comme toutes ces choſes s'étoient paſſées ſous les yeux du roi de la grande Tartarie, elles lui donnèrent lieu de faire une infinité de réflexions. Que j'avois peu de raiſon, diſoit-il, de croire que mon malheur étoit ſi ſingulier ! C'eſt ſans doute l'inévitable deſtinée de tous les maris, puiſque le ſultan mon frère, le ſouverain de tant d'états, le plus grand prince du monde, n'a pu l'éviter. Cela étant, quelle foibleſſe de me laiſſer conſumer de chagrin ! C'en eſt fait, le ſouvenir d'un malheur ſi commun ne troublera plus déſormais le repos de ma vie. En effet, dès ce moment il ceſſa de s'affliger ; & comme il n'avoit pas voulu ſouper qu'il n'eût vu toute la ſcène qui venoit d'être jouée ſous ſes fenê-

tres, il fit servir alors, mangea de meilleur appétit qu'il n'avoit fait depuis son départ de Samarcande, & entendit même avec quelque plaisir un concert agréable de voix & d'instrumens dont on accompagna le repas.

Les jours suivans il fut de très-bonne humeur; & lorsqu'il sut que le sultan étoit de retour, il alla au devant de lui, & lui fit son compliment d'un air enjoué. Schahriar d'abord ne prit pas garde à ce changement : il ne songea qu'à se plaindre obligeamment de ce que ce prince avoit refusé de l'accompagner à la chasse; & sans lui donner le temps de répondre à ces reproches, il lui parla du grand nombre de cerfs & d'autres animaux qu'il avoit pris, & enfin du plaisir qu'il avoit eu. Schahzenan, après l'avoir écouté avec attention, prit la parole à son tour. Comme il n'avoit plus de chagrin qui l'empêchât de faire paroître combien il avoit d'esprit, il dit mille choses agréables & plaisantes.

Le sultan, qui s'étoit attendu à le retrouver dans le même état où il l'avoit laissé, fut ravi de le voir si gai. Mon frère, lui dit-il, je rends grâces au ciel de l'heureux changement qu'il a produit en vous pendant mon absence; j'en ai une véritable joie : mais

j'ai une prière à vous faire, & je vous conjure de m'accorder ce que je vais vous demander. Que pourrois-je vous refuser, répondit le roi de Tartarie ? Vous pouvez tout sur Schahzenan. Parlez ; je suis dans l'impatience de savoir ce que vous souhaitez de moi. Depuis que vous êtes dans ma cour, reprit Schahriar, je vous ai vu plongé dans une noire mélancolie que j'ai vainement tenté de dissiper par toutes sortes de divertissemens. Je me suis imaginé que votre chagrin venoit de ce que vous étiez éloigné de vos états : j'ai cru même que l'amour y avoit beaucoup de part, & que la reine de Samarcande, que vous avez dû choisir d'une beauté achevée, en étoit peut-être la cause. Je ne sais si je me suis trompé dans ma conjecture ; mais je vous avoue que c'est particulièrement pour cette raison que je n'ai pas voulu vous importuner là-dessus, de peur de vous déplaire. Cependant, sans que j'y aie contribué en aucune manière, je vous trouve à mon retour de la meilleure humeur du monde, & l'esprit entièrement dégagé de cette noire vapeur qui en troubloit tout l'enjouement. Dites-moi de grâce, pourquoi vous étiez si triste, & pourquoi vous ne l'êtes plus ?

A ce difcours, le roi de la grande Tartarie demeura quelque temps rêveur, comme s'il eût cherché ce qu'il avoit à répondre. Enfin il repartit dans ces termes : Vous êtes mon fultan & mon maître, mais difpenfez-moi, je vous fupplie, de vous donner la fatisfaction que vous me demandez. Non, mon frère, répliqua le fultan, il faut que vous me l'accordiez; je la fouhaite, ne me la refufez pas. Schahzenan ne put réfifter aux inftances de Schahriar. Hé bien, mon frère, lui dit-il, je vais vous fatisfaire, puifque vous me le commandez. Alors il lui raconta l'infidélité de la reine de Samarcande; & lorfqu'il en eut achevé le récit: Voilà, pourfuivit-il, le fujet de ma trifteffe; jugez fi j'avois tort de m'y abandonner. O mon frère, s'écria le fultan d'un ton qui marquoit combien il entroit dans le reffentiment du roi de Tartarie, quelle horrible hiftoire venez-vous de me raconter? avec quelle impatience je l'ai écoutée jufqu'au bout! Je vous loue d'avoir puni les traîtres qui vous ont fait un outrage fi fenfible. On ne fauroit vous reprocher cette action; elle eft jufte: & pour moi, j'avouerai qu'à votre place j'aurois eu peut-être moins de modération que vous. Je ne me ferois pas con-

tenté d'ôter la vie à une ſeule femme, je crois que j'en aurois ſacrifié plus de mille à ma rage. Je ne ſuis pas étonné de vos chagrins ; la cauſe en étoit trop vive & trop mortifiante pour n'y pas ſuccomber. O ciel, quelle aventure ! Non, je crois qu'il n'en eſt jamais arrivé de ſemblable à perſonne qu'à vous. Mais enfin il faut louer Dieu de ce qu'il vous a donné de la conſolation ; & comme je ne doute pas qu'elle ne ſoit bien fondée, ayez encore la complaiſance de m'en inſtruire, & faites-moi la confidence entière.

Schahzenan fit plus de difficulté ſur ce point que ſur le précédent, à cauſe de l'intérêt que ſon frère y avoit ; mais il fallut céder à ſes nouvelles inſtances. Je vais donc vous obéir, lui dit-il, puiſque vous le voulez abſolument ; je crains que mon obéiſſance ne vous cauſe plus de chagrin que je n'en ai eu ; mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, puiſque c'eſt vous qui me forcez à vous révéler une choſe que je voudrois enſevelir dans un éternel oubli. Ce que vous me dites, interrompit Schahriar, ne fait qu'irriter ma curioſité : hâtez-vous de me découvrir ce ſecret, de quelque nature qu'il puiſſe être. Le roi de Tartarie,

ne pouvant plus s'en défendre, fit alors un détail de tout ce qu'il avoit vu du déguisement des noirs, de l'emportement de la sultane & de ses femmes, & il n'oublia pas Masoud. Après avoir été témoin de ces infamies, continua-t-il, je pensai que toutes les femmes y étoient naturellement portées, & qu'elles ne pouvoient résister à leur penchant. Prévenu de cette opinion, il me parut que c'étoit une grande foiblesse à un homme d'attacher son repos à leur fidélité. Cette réflexion m'en fit faire beaucoup d'autres; & enfin je jugeai que je ne pouvois prendre un meilleur parti que de me consoler. Il m'en a coûté quelques efforts, mais j'en suis venu à bout; &, si vous m'en croyez, vous suivrez mon exemple.

Quoique ce conseil fût judicieux, le sultan ne put le goûter. Il entra même en fureur. Quoi, dit-il, la sultane des Indes est capable de se prostituer d'une manière si indigne! Non, mon frère, ajouta-t-il, je ne puis croire ce que vous me dites, si je ne le vois de mes propres yeux. Il faut que les vôtres vous aient trompé; la chose est assez importante pour mériter que j'en sois assuré par moi-même. Mon frère, répondit Schahzenan, si vous voulez en être témoin, cela

n'eſt pas fort difficile ; vous n'avez qu'à faire une nouvelle partie de chaſſe ; & quand nous ſerons hors de la ville avec votre cour & la mienne, nous nous arrêterons ſous nos pavillons, & la nuit nous reviendrons tous deux ſeuls dans mon appartement. Je ſuis aſſuré que le lendemain vous verrez ce que j'ai vu. Le ſultan approuva le ſtratagême, & ordonna auſſitôt une nouvelle chaſſe : de ſorte que dès le même jour les pavillons furent dreſſés au lieu déſigné.

Le jour ſuivant, les deux princes partirent avec toute leur ſuite. Ils arrivèrent où ils devoient camper, & ils y demeurèrent juſqu'à la nuit. Alors Schahriar appela ſon grand-viſir ; & ſans lui découvrir ſon deſſein, lui commanda de tenir ſa place pendant ſon abſence, & de ne pas permettre que perſonne ſortît du camp, pour quelque ſujet que ce pût être. D'abord qu'il eut donné cet ordre, le roi de la grande Tartarie & lui montèrent à cheval, paſsèrent *incognito* au travers du camp, rentrèrent dans la ville, & ſe rendirent au palais qu'occupoit Schahzenan. Ils ſe couchèrent, & le lendemain de bon matin ils s'allèrent placer à la même fenêtre d'où le roi de Tartarie avoit vu la ſcène des noirs. Ils jouirent quelque temps de la fraîcheur ;

fraîcheur; car le ſoleil n'étoit pas encore levé; & en s'entretenant ils jetoient ſouvent les yeux du côté de la porte ſecrète. Elle s'ouvrit enfin; & pour dire le reſte en peu de mots, la ſultane parut avec ſes femmes & les dix noirs déguiſés : elle appela Maſoud; & le ſultan en vit plus qu'il n'en falloit pour être pleinement convaincu de ſa honte & de ſon malheur. O Dieu, s'écria-t-il, quelle indignité ! quelle horreur ! L'épouſe d'un ſouverain tel que moi peut-elle être capable de cette infamie? Après cela, quel prince oſera ſe vanter d'être parfaitement heureux? Ah, mon frère, pourſuivit-il en embraſſant le roi de Tartarie, renonçons tous deux au monde, la bonne foi en eſt bannie; s'il flatte d'un côté, il trahit de l'autre. Abandonnons nos états & tout l'éclat qui nous environne. Allons dans des royaumes étrangers traîner une vie obſcure & cacher notre infortune. Schahzenan n'approuvoit pas cette réſolution; mais il n'oſa la combattre dans l'emportement où il voyoit Schahriar. Mon frère, lui dit-il, je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre; je ſuis prêt à vous ſuivre partout où il vous plaira; mais promettez-moi que nous reviendrons, ſi nous pouvons rencontrer quelqu'un qui ſoit plus malheureux

que nous. Je vous le promets, répondit le sultan; mais je doute fort que nous trouvions personne qui le puisse être. Je ne suis pas de votre sentiment là-dessus, répliqua le roi de Tartarie, peut-être même ne voyagerons-nous pas long-temps. En disant cela, ils sortirent secrètement du palais, & prirent un autre chemin que celui par où ils étoient venus. Ils marchèrent tant qu'ils eurent du jour assez pour se conduire, & passèrent la première nuit sous des arbres. S'étant levés dès le point du jour, ils continuèrent leur marche jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une belle prairie sur le bord de la mer, où il y avoit d'espace en espace de grands arbres fort touffus. Ils s'assirent sous un de ces arbres pour se délasser & y prendre le frais; & l'infidélité des princesses leurs femmes fit le sujet de leur conversation.

Il n'y avoit pas long-temps qu'ils s'entretenoient, lorsqu'ils entendirent assez près d'eux un bruit horrible du côté de la mer, & un cri effroyable qui les remplit de crainte. Alors la mer s'ouvrit, & il s'en éleva comme une grosse colonne noire qui sembloit s'aller perdre dans les nues. Cet objet redoubla leur frayeur; ils se levèrent promptement, &

montèrent au haut de l'arbre qui leur parut le plus propre à les cacher. Ils y furent à peine montés, que regardant vers l'endroit d'où le bruit partoit, & où la mer s'étoit entr'ouverte, ils remarquèrent que la colonne noire se tiroit par replis, & s'avançoit vers le rivage en fendant l'eau: ils ne purent dans le moment démêler ce que ce pouvoit être; mais ils en furent bientôt éclaircis.

C'étoit un de ces génies qui sont malins, malfaisans, & ennemis mortels des hommes. Il étoit noir & hideux, avoit la forme d'un géant d'une hauteur prodigieuse, & portoit sur sa tête une grande caisse de verre, fermée à quatre serrures d'acier fin. Il entra dans la prairie avec cette charge, qu'il vint poser justement au pied de l'arbre où étoient les deux princes, qui, connoissant l'extrême péril où ils se trouvoient, se crurent perdus.

Cependant le génie s'assit auprès de la caisse; & l'ayant ouverte avec quatre clefs qui étoient attachées à sa ceinture, il en sortit aussitôt une dame très-richement habillée, d'une taille majestueuse, & d'une beauté parfaite. Le monstre la fit asseoir à ses côtés; & la regardant amoureusement: Dame, dit-il, la plus accomplie de toutes

les dames qui sont admirées pour leur beauté, charmante personne, vous que j'ai enlevée le jour de vos nôces, & que j'ai toujours aimée depuis si constamment, vous voudrez bien que je dorme quelques momens près de vous; le sommeil dont je me sens accablé, m'a fait venir en cet endroit pour prendre un peu de repos. En disant cela, il laissa tomber sa grosse tête sur les genoux de la dame; ensuite ayant alongé ses pieds, qui s'étendoient jusqu'à la mer, il ne tarda pas à s'endormir, & il ronfla bientôt de manière qu'il fit retentir le rivage.

La dame alors leva la vue par hasard, & appercevant les princes au haut de l'arbre, elle leur fit signe de la main de descendre sans faire de bruit. Leur frayeur fut extrême quand ils se virent découverts. Ils supplièrent la dame par d'autres signes, de les dispenser de lui obéir; mais elle, après avoir ôté doucement de dessus ses genoux la tête du génie, & l'avoir posée légèrement à terre, se leva, & leur dit d'un ton de voix bas, mais animé: Descendez, il faut absolument que vous veniez à moi. Ils voulurent vainement lui faire comprendre encore par leurs gestes qu'ils craignoient le génie: Descendez donc, leur répliqua-t-elle sur le même ton; si

*Ce sont les Bagues de tous les Homes a qui j'ai fait part de mes faveurs, il y en a quatre-vingt-dix-huit.*

C. P. Marillier del. Sr. Lignon sc.

vous ne vous hâtez de m'obéir, je vais l'éveiller, & je lui demanderai moi-même votre mort.

Ces paroles intimidèrent tellement les princes, qu'ils commencèrent à descendre avec toutes les précautions possibles pour ne pas éveiller le génie. Lorsqu'ils furent en bas, la dame les prit par la main; & s'étant un peu éloignée avec eux sous les arbres, elle leur fit librement une proposition très-vive; ils la rejetèrent d'abord: mais elle les obligea, par de nouvelles menaces, à l'accepter. Après qu'elle eut obtenu d'eux ce qu'elle souhaitoit, ayant remarqué qu'ils avoient chacun une bague au doigt, elle les leur demanda. Si-tôt qu'elle les eut entre les mains, elle alla prendre une boîte du paquet où étoit sa toilette; elle en tira un fil d'autres bagues de toutes sortes de façons, & le leur montrant: Savez-vous bien, dit-elle, ce que signifient ces joyaux? Non, répondirent-ils; mais il ne tiendra qu'à vous de nous l'apprendre. Ce sont, reprit-elle, les bagues de tous les hommes à qui j'ai fait part de mes faveurs. Il y en a quatre-vingt-dix-huit bien comptées, que je garde pour me souvenir d'eux. Je vous ai demandé les vôtres pour la même raison,

& afin d'avoir la centaine accomplie. Voilà donc, continua-t-elle, cent amans que j'ai eus jusqu'à ce jour, malgré la vigilance & les précautions de ce vilain génie qui ne me quitte pas. Il a beau m'enfermer dans cette caisse de verre, & me tenir cachée au fond de la mer, je ne laisse pas de tromper ses soins. Vous voyez par là que quand une femme a formé un projet, il n'y a point de mari ni d'amant qui puisse en empêcher l'exécution. Les hommes feroient mieux de ne pas contraindre les femmes; ce seroit le moyen de les rendre sages. La dame leur ayant parlé de la sorte, passa leurs bagues dans le même fil où étoient enfilées les autres. Elle s'assit ensuite comme auparavant, souleva la tête du génie, qui ne se réveilla point, la remit sur ses genoux, & fit signe aux princes de se retirer.

Ils reprirent le chemin par où ils étoient venus; & lorsqu'ils eurent perdu de vue la dame & le génie, Schahriar dit à Schahzenan: Hé bien, mon frère, que pensez-vous de l'aventure qui vient de nous arriver? Le génie n'a-t-il pas une maîtresse bien fidelle? Et ne convenez-vous pas que rien n'est égal à la malice des femmes? Oui, mon frère, répondit le roi de la grande Tartarie;

Et vous devez auſſi demeurer d'accord que le génie eſt plus à plaindre & plus malheureux que nous. C'eſt pourquoi, puiſque nous avons trouvé ce que nous cherchions, retournons dans nos états, & que cela ne nous empêche pas de nous marier. Pour moi, je ſais par quel moyen je prétends que la foi qui m'eſt due me ſoit inviolablement conſervée. Je ne veux pas m'expliquer préſentement là deſſus; mais vous en apprendrez un jour des nouvelles, & je ſuis sûr que vous ſuivrez mon exemple. Le ſultan fut de l'avis de ſon frère; & continuant tous deux de marcher, ils arrivèrent au camp ſur la fin de la nuit du troiſième jour qu'ils en étoient partis.

La nouvelle du retour du ſultan s'y étant répandue, les courtiſans ſe rendirent de grand matin devant ſon pavillon. Il les fit entrer, les reçut d'un air plus riant qu'à l'ordinaire, & leur fit à tous des gratifications. Après quoi, leur ayant déclaré qu'il ne vouloit pas aller plus loin, il leur commanda de monter à cheval, & il retourna bientôt à ſon palais.

A peine fut-il arrivé qu'il courut à l'appartement de la ſultane. Il la fit lier devant lui, & la livra à ſon grand-viſir, avec or-

dre de la faire étrangler ; ce que ce ministre exécuta, sans s'informer quel crime elle avoit commis. Ce prince irrité n'en demeura pas là ; il coupa la tête de sa propre main à toutes les femmes de la sultane. Après ce rigoureux châtiment, persuadé qu'il n'y avoit pas une femme sage, pour prévenir les infidélités de celles qu'il prendroit à l'avenir, il résolut d'en épouser une chaque nuit, & de la faire étrangler le lendemain. S'étant imposé cette loi cruelle, il jura qu'il l'observeroit immédiatement après le départ du roi de Tartarie, qui prit bientôt congé de lui, & se mit en chemin, chargé de présens magnifiques.

Schahzenan étant parti, Schahriar ne manqua pas d'ordonner à son grand-visir de lui amener la fille d'un de ses généraux d'armée. Le visir obéit. Le sultan coucha avec elle, & le lendemain, en la lui remettant entre les mains pour la faire mourir, il lui commanda de lui en chercher une autre pour la nuit suivante. Quelque répugnance qu'eût le visir à exécuter de semblables ordres, comme il devoit au sultan son maître une obéissance aveugle, il étoit obligé de s'y soumettre. Il lui mena donc la fille d'un officier subalterne, qu'on fit aussi mourir le len-

demain. Après celle-la, ce fut la fille d'un bourgeois de ſa capitale; & enfin chaque jour c'étoit une fille mariée, & une femme morte.

Le bruit de cette inhumanité ſans exemple cauſa une conſternation générale dans la ville. On n'y entendoit que des cris & des lamentations. Ici c'étoit un père en pleurs qui ſe déſeſpéroit de la perte de ſa fille; & là c'étoient de tendres mères, qui, craignant pour les leurs la même deſtinée, faiſoient par avance rétentir l'air de leurs gémiſſemens. Ainſi, au lieu des louanges & des bénédictions que le ſultan s'étoit attirées juſqu'alors, tous ſes ſujets ne faiſoient plus que des imprécations contre lui.

Le grand-viſir, qui, comme on l'a déjà dit, étoit malgré lui le miniſtre d'une ſi horrible injuſtice, avoit deux filles, dont l'aînée s'appeloit Scheherazade, & la cadette Dinarzade. Cette dernière ne manquoit pas de mérite; mais l'autre avoit un courage au deſſus de ſon ſexe, de l'eſprit infiniment, avec une pénétration admirable. Elle avoit beaucoup de lecture, & une mémoire ſi prodigieuſe que rien ne lui étoit échappé de tout ce qu'elle avoit lu. Elle s'étoit heureuſement appliquée à la philoſophie, à la médecine, à

l'hiſtoire & aux arts ; & elle faiſoit des vers mieux que les poëtes les plus célèbres de ſon temps. Outre cela, elle étoit pourvue d'une beauté excellente, & une vertu très-ſolide couronnoit toutes ſes belles qualités.

Le viſir aimoit paſſionnément une fille ſi digne de ſa tendreſſe. Un jour qu'ils s'entretenoient tous deux enſemble, elle lui dit : Mon père, j'ai une grâce à vous demander ; je vous ſupplie très-humblement de me l'accorder. Je ne vous la refuſerai pas, répondit-il, pourvu qu'elle ſoit juſte & raiſonnable. Pour juſte, répliqua Scheherazade, elle ne peut l'être davantage, & vous en pouvez juger par le motif qui m'oblige à vous la demander. J'ai deſſein d'arrêter le cours de cette barbarie que le ſultan exerce ſur les familles de cette ville. Je veux diſſiper la juſte crainte que tant de mères ont de perdre leurs filles d'une manière ſi funeſte. Votre intention eſt fort louable, ma fille, dit le viſir ; mais le mal auquel vous voulez remédier me paroît ſans remède : comment prétendez-vous en venir à bout ? Mon père, repartit Scheherazade, puiſque par votre entremiſe le ſultan célèbre chaque jour un nouveau mariage, je vous conjure par la tendre affection que vous avez pour moi,

de me procurer l'honneur de ſa couche. Le viſir ne put entendre ce diſcours ſans horreur. O Dieu, interrompit-il avec tranſport! Avez-vous perdu l'eſprit, ma fille? Pouvez-vous me faire une prière ſi dangereuſe? Vous ſavez que le ſultan a fait ſerment ſur ſon ame de ne coucher qu'une ſeule nuit avec la même femme, & de lui ôter la vie le lendemain, & vous voulez que je lui propoſe de vous épouſer? Songez-vous bien à quoi vous expoſe votre zèle indiſcret? Oui, mon père, répondit cette vertueuſe fille, je connois tout le danger que je cours, & il ne ſauroit m'épouvanter: ſi je péris, ma mort ſera glorieuſe; & ſi je réuſſis dans mon entrepriſe, je rendrai à ma patrie un ſervice important. Non, non, dit le viſir, quoi que vous puiſſiez me repréſenter pour m'intéreſſer à vous permettre de vous jeter dans cet affreux péril, ne vous imaginez pas que j'y conſente. Quand le ſultan m'ordonnera de vous enfoncer le poignard dans le ſein, hélas! il faudra bien que je lui obéiſſe. Quel triſte emploi pour un père! Ah, ſi vous ne craignez point la mort, craignez du moins de me cauſer la douleur mortelle de voir ma main teinte de votre ſang. Encore une fois, mon père, dit Scheherazade, accordez-moi

la grâce que je vous demande. Votre opiniâtreté, repartit le visir, excite ma colère. Pourquoi vouloir vous-même courir à votre perte ? Qui ne prévoit pas la fin d'une entreprise dangereuse, n'en sauroit sortir heureusement. Je crains qu'il ne vous arrive ce qui arriva à l'âne, qui étoit bien, & qui ne put s'y tenir. Quel malheur arriva-t-il à cet âne, reprit Scheherazade ? Je vais vous le dire, répondit le visir, écoutez-moi.

## FABLE.

### *L'Ane, le Bœuf & le Laboureur.*

Un marchand très-riche avoit plusieurs maisons à la campagne, où il faisoit nourrir une grande quantité de toutes sortes de bétail. Il se retira avec sa femme & ses enfans à une de ses terres pour la faire valoir par lui-même. Il avoit le don d'entendre le langage des bêtes, mais avec cette condition, qu'il ne pouvoit l'interprêter à personne, sans s'exposer à perdre la vie : ce qui l'empêchoit de communiquer les choses qu'il avoit apprises par le moyen de ce don.

Il avoit à une même auge un bœuf & un âne. Un jour qu'il étoit assis près d'eux, & qu'il se divertissoit à voir jouer devant

lui ſes enfans, il entendit que le bœuf diſoit à l'âne : l'Eveillé, que je te trouve heureux, quand je conſidère le repos dont tu jouis, & le peu de travail qu'on exige de toi ! Un homme te panſe avec ſoin, te lave, te donne de l'orge bien criblé, & de l'eau fraîche & nette. Ta plus grande peine eſt de porter le marchand notre maître, lorſqu'il a quelque petit voyage à faire. Sans cela, toute ta vie ſe paſſeroit dans l'oiſiveté. La manière dont on me traite eſt bien différente, & ma condition eſt auſſi malheureuſe que la tienne eſt agréable. Il eſt à peine minuit qu'on m'attache à une charrue que l'on me fait traîner tout le long du jour en fendant la terre, ce qui me fatigue à un point, que les forces me manquent quelquefois : d'ailleurs, le laboureur, qui eſt toujours derrière moi, ne ceſſe de me frapper. A force de tirer la charrue, j'ai le cou tout écorché. Enfin, après avoir travaillé depuis le matin juſqu'au ſoir, quand je ſuis de retour, on me donne à manger de méchantes fêves ſéches, dont on ne s'eſt pas mis en peine d'ôter la terre, ou d'autres choſes qui ne valent pas mieux. Pour comble de misère, lorſque je me ſuis repû d'un mets ſi peu appétiſſant, je ſuis obligé de paſſer la nuit couché dans

mon ordure. Tu vois donc que j'ai raiſon d'envier ton ſort.

L'âne n'interrompit pas le bœuf; il lui laiſſa dire tout ce qu'il voulut; mais quand il eut achevé de parler: Vous ne démentez pas, lui dit-il, le nom d'idiot qu'on vous a donné; vous êtes trop ſimple, vous vous laiſſez mener comme l'on veut, & vous ne pouvez prendre une bonne réſolution. Cependant, quel avantage vous revient-il de toutes les indignités que vous ſouffrez? Vous vous tuez vous-même pour le repos, le plaiſir & le profit de ceux qui ne vous en ſavent point de gré. On ne vous traiteroit pas de la ſorte, ſi vous aviez autant de courage que de force.

Lorſqu'on vient vous attacher à l'auge, que ne faites-vous réſiſtance? Que ne donnez-vous de bons coups de cornes? Que ne marquez-vous votre colère en frappant du pied contre terre? Pourquoi enfin n'inſpirez-vous pas la terreur par des beuglemens effroyables? La nature vous a donné les moyens de vous faire reſpecter, & vous ne vous en ſervez pas. On vous apporte de mauvaiſes fêves & de mauvaiſe paille, n'en mangez point; flairez-les ſeulement, & les laiſſez. Si vous ſuivez les conſeils que

je vous donne, vous verrez bientôt un changement dont vous me remercîrez. Le bœuf prit en fort bonne part les avis de l'âne; il lui témoigna combien il lui étoit obligé. Cher l'Eveillé, ajouta-t-il, je ne manquerai pas de faire tout ce que tu m'as dit, & tu verras de quelle manière je m'en acquitterai. Ils se tûrent après cet entretien, dont le marchand ne perdit pas une parole.

Le lendemain de bon matin le laboureur vint prendre le bœuf; il l'attacha à la charrue, & le mena au travail ordinaire. Le bœuf, qui n'avoit pas oublié le conseil de l'âne, fit fort le méchant ce jour-là; & le soir, lorsque le laboureur l'ayant ramené à l'auge, voulut l'attacher comme de coutume, le malicieux animal, au lieu de présenter ses cornes de lui-même, se mit à faire le rétif, & à reculer en beuglant: il baissa même ses cornes, comme pour en frapper le laboureur. Il fit enfin tout le manège que l'âne lui avoit enseigné. Le jour suivant, le laboureur vint le reprendre pour le remener au labourage; mais trouvant l'auge encore remplie des fêves & de la paille qu'il y avoit mises le soir, & le bœuf couché par terre, les pieds étendus, & haletant

d'une étrange façon, il le crut malade; il en eut pitié, & jugeant qu'il feroit inutile de le mener au travail, il alla auffitôt en avertir le marchand.

Le marchand vit bien que les mauvais confeils de l'Eveillé avoient été fuivis; & pour le punir comme il le méritoit: Va, dit-il au laboureur, prends l'âne à la place du bœuf, & ne manque pas de lui donner bien de l'exercice. Le laboureur obéit: l'âne fut obligé de tirer la charrue tout ce jour-là, ce qui le fatigua d'autant plus qu'il étoit moins accoutumé à ce travail. Outre cela, il reçut tant de coups de bâton, qu'il ne pouvoit fe foutenir quand il fut de retour.

Cependant le bœuf étoit très-content; il avoit mangé tout ce qu'il y avoit dans fon auge, & s'étoit repofé toute la journée; il fe réjouiffoit en lui-même d'avoir fuivi les confeils de l'Eveillé; il lui donnoit mille bénédictions pour le bien qu'il lui avoit procuré, & il ne manqua pas de lui en faire un nouveau compliment lorfqu'il le vit arriver. L'âne ne répondit rien au bœuf, tant il avoit de dépit d'avoir été fi maltraité. C'eft par mon imprudence, fe difoit-il à lui-même, que je me fuis attiré ce malheur; je vivois heureux, tout me rioit; j'avois tout ce que

je pouvois ſouhaiter : c'eſt ma faute, ſi je ſuis dans ce déplorable état; & ſi je ne trouve quelque ruſe en mon eſprit pour m'en tirer, ma perte eſt certaine. En diſant cela, ſes forces ſe trouvèrent tellement épuiſées, qu'il ſe laiſſa tomber à demi-mort au pied de ſon auge.

En cet endroit le grand-viſir s'adreſſant à Scheherazade, lui dit : Ma fille, vous faites comme cet âne, vous vous expoſez à vous perdre par votre fauſſe prudence. Croyez-moi, demeurez en repos, & ne cherchez point à prévenir votre mort. Mon père, répondit Scheherazade, l'exemple que vous venez de rapporter n'eſt pas capable de me faire changer de réſolution, & je ne ceſſerai point de vous importuner, que je n'aie obtenu de vous que vous me préſenterez au ſultan pour être ſon épouſe. Le viſir, voyant qu'elle perſiſtoit toujours dans ſa demande, lui répliqua : Hé bien, puiſque vous ne voulez pas quitter votre obſtination, je ſerai obligé de vous traiter de la même manière que le marchand, dont je viens de parler, traita ſa femme peu de temps après : & voici comment.

Ce marchand ayant appris que l'âne étoit dans un état pitoyable, fut curieux de ſavoir

ce qui se passeroit entre lui & le bœuf. C'est pourquoi, après le souper, il sortit au clair de la lune, & alla s'asseoir auprès d'eux, accompagné de sa femme. En arrivant, il entendit l'âne qui disoit au bœuf: Compère, dites-moi, je vous prie, ce que vous prétendez faire quand le laboureur vous apportera demain à manger? Ce que je ferai, répondit le bœuf, je continuerai de faire ce que tu m'as enseigné. Je m'éloignerai d'abord, je présenterai mes cornes comme hier, je ferai le malade, & feindrai d'être aux abois. Gardez-vous-en bien, interrompit l'âne, ce seroit le moyen de vous perdre; car en arrivant ce soir, j'ai ouï dire au marchand notre maître une chose qui m'a fait trembler pour vous. Hé qu'avez-vous entendu, dit le bœuf? ne me cachez rien, de grâce, mon cher l'Eveillé. Notre maître, reprit l'âne, a dit au laboureur ces tristes paroles: Puisque le bœuf ne mange pas, & qu'il ne peut se soutenir, je veux qu'il soit tué dès demain. Nous ferons, pour l'amour de dieu, une aumône de sa chair aux pauvres; & quand à sa peau, qui pourra nous être utile, tu la donneras au corroyeur; ne manque donc pas de faire venir le boucher. Voilà ce que j'avois à vous apprendre, ajouta l'âne; l'intérêt que je prends à votre

conservation, & l'amitié que j'ai pour vous, m'obligeant à vous en avertir, & à vous donner un nouveau conseil. D'abord qu'on vous apportera vos fèves & votre paille, levez-vous, & vous jetez dessus avec avidité; le maître jugera par-là que vous êtes guéri, & révoquera sans doute l'arrêt de votre mort: au lieu que si vous en usez autrement, c'est fait de vous.

Ce discours produisit l'effet qu'en avoit attendu l'âne. Le bœuf en fut étrangement troublé & en beugla d'effroi. Le marchand, qui les avoit écoutés tous deux avec beaucoup d'attention, fit alors un si grand éclat de rire, que sa femme en fut très-surprise. Apprenez-moi, lui dit-elle, pourquoi vous riez si fort, afin que j'en rie avec vous. Ma femme, lui répondit le marchand, contentez-vous de m'entendre rire. Non, repritelle, j'en veux savoir le sujet. Je ne puis vous donner cette satisfaction, repartit le mari; sachez seulement que je ris de ce que notre âne vient de dire à notre bœuf: le reste est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous révéler. Et qui vous empêche de me découvrir ce secret, répliqua-t-elle? Si je vous le disois, répondit-il, apprenez qu'il m'en coûteroit la vie. Vous vous moquez de moi,

s'écria la femme; ce que vous me dites ne peut pas être vrai : si vous ne m'avouez tout-à-l'heure pourquoi vous avez ri, si vous refusez de m'instruire de ce que l'âne & le bœuf ont dit, je jure par le grand dieu qui est au ciel, que nous ne vivrons pas davantage ensemble.

En achevant ces mots, elle rentra dans la maison, & se mit dans un coin où elle passa la nuit à pleurer de toute sa force. Le mari coucha seul; & le lendemain voyant qu'elle ne discontinuoit pas de lamenter : Vous n'êtes pas sage, lui dit-il, de vous affliger de la sorte : la chose n'en vaut pas la peine; & il vous est aussi peu important de le savoir, qu'il m'importe beaucoup à moi de la tenir secrète. N'y pensez donc plus, je vous en conjure. J'y pense si bien encore, répondit la femme, que je ne cesserai pas de pleurer, que vous n'ayez satisfait ma curiosité. Mais je vous dis fort sérieusement, répliqua-t-il, qu'il m'en coûtera la vie, si je cède à vos indiscrètes instances. Qu'il en arrive tout ce qu'il plaira à dieu, repartit-elle, je n'en démordrai pas. Je vois bien, reprit le marchand, qu'il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison; & comme je prévois que vous vous ferez mourir vous-même par votre

opiniâtreté, je vais appeler vos enfans, afin qu'ils aient la consolation de vous voir avant que vous mouriez. Il fit venir ses enfans, & envoya chercher le père, la mère & les parens de sa femme. Lorsqu'ils furent assemblés, & qu'il leur eut expliqué de quoi il étoit question, ils employèrent leur éloquence à faire comprendre à la femme qu'elle avoit tort de ne vouloir pas revenir de son entêtement; mais elle les rebuta tous, & dit qu'elle mourroit plutôt que de céder en cela à son mari. Le père & la mère eurent beau lui parler en particulier, & lui représenter que la chose qu'elle souhaitoit d'apprendre ne lui étoit d'aucune importance, ils ne gagnèrent rien sur son esprit, ni par leur autorité, ni par leurs discours. Quand ses enfans virent qu'elle s'obstinoit à rejeter toujours les bonnes raisons dont on combattoit son opiniâtreté, ils se mirent à pleurer amèrement. Le marchand lui-même ne savoit où il en étoit. Assis seul auprès de la porte de sa maison, il délibéroit déjà s'il sacrifieroit sa vie pour sauver celle de sa femme qu'il aimoit beaucoup.

Or, ma fille, continua le visir, en parlant toujours à Scheherazade, ce marchand avoit cinquante poules & un coq, avec un chien

qui faisoit bonne garde. Pendant qu'il étoit assis, comme je l'ai dit, & qu'il rêvoit profondément au parti qu'il devoit prendre, il vit le chien courir vers le coq, qui s'étoit jeté sur une poule, & il entendit qu'il lui parla en ces termes: O coq, dieu ne permettra pas que tu vives encore long-temps! n'as-tu pas honte de faire aujourd'hui ce que tu fais? Le coq monta sur ses ergots, & se tournant du côté du chien : Pourquoi, répondit-il fièrement, cela me seroit-il défendu aujourd'hui plutôt que les autres jours? Puisque tu l'ignores, répliqua le chien, apprends que notre maître est aujourd'hui dans un grand deuil. Sa femme veut qu'il lui révèle un secret qui est de telle nature, qu'il perdra la vie s'il le lui découvre. Les choses sont en cet état; & il est à craindre qu'il n'ait pas assez de fermeté pour résister à l'obstination de sa femme, car il l'aime, & il est touché des larmes qu'elle répand sans cesse. Il va peut-être périr: nous en sommes tous alarmés dans ce logis. Toi seul, insultant à notre tristesse, tu as l'imprudence de te divertir avec tes poules.

Le coq repartit de cette sorte à la réprimande du chien : Que notre maître est insensé! il n'a qu'une femme, & il n'en peu

venir à bout, pendant que j'en ai cinquante qui ne font que ce que je veux. Qu'il rappelle sa raison, il trouvera bientôt moyen de sortir de l'embarras où il est. Hé que veux-tu qu'il fasse, dit le chien ? Qu'il entre dans la chambre où est sa femme, répondit le coq ; & qu'après s'être enfermé avec elle, il prenne un bon bâton, & lui en donne mille coups, je mets en fait qu'elle sera sage après cela, & qu'elle ne le pressera plus de lui dire ce qu'il ne doit pas lui révéler. Le marchand n'eut pas sitôt entendu ce que le coq venoit de dire, qu'il se leva de sa place, prit un gros bâton, alla trouver sa femme qui pleuroit encore, s'enferma avec elle, & la battit si bien, qu'elle ne put s'empêcher de crier : *C'est assez, mon mari, c'est assez, laissez-moi; je ne vous demanderai plus rien.* A ces paroles, & voyant qu'elle se repentoit d'avoir été curieuse si mal-à-propos, il cessa de la maltraiter; il ouvrit la porte, toute la parenté entra, se réjouit de trouver la femme revenue de son entêtement, & fit compliment au mari sur l'heureux expédient dont il s'étoit servi pour la mettre à la raison. Ma fille, ajouta le grand-visir, vous mériteriez d'être traitée de la même manière que la femme de ce marchand.

Mon père, dit alors Scheherazade, de grâce, ne trouvez point mauvais que je persiste dans mes sentimens. L'histoire de cette femme ne sauroit m'ébranler. Je pourrois vous en raconter beaucoup d'autres qui vous persuaderoient que vous ne devez pas vous opposer à mon dessein. D'ailleurs, pardonnez-moi si j'ose vous le déclarer, vous vous y opposeriez vainement : quand la tendresse paternelle refuseroit de souscrire à la prière que je vous fais, j'irois me présenter moi-même au sultan. Enfin, le père, poussé à bout par la fermeté de sa fille, se rendit à ses importunités ; & quoique fort affligé de n'avoir pu la détourner d'une si funeste résolution, il alla dès ce moment trouver Schahriar pour lui annoncer que la nuit prochaine il lui mèneroit Scheherazade.

Le sultan fut fort etonné du sacrifice que son grand-visir lui faisoit. Comment avez-vous pu, lui dit-il, vous résoudre à me livrer votre propre fille ? Sire, lui répondit le visir, elle s'est offerte d'elle-même. La triste destinée qui l'attend n'a pu l'épouvanter, & elle préfère à sa vie l'honneur d'être une seule nuit l'épouse de votre majesté. Mais ne vous trompez pas, visir, reprit le sultan ; demain, en vous remettant Scheherazade

herazade entre les mains, je prétends que vous lui ôtiez la vie. Si vous y manquez, je vous jure que je vous ferai mourir vous-même. Sire, repartit le visir, mon cœur gémira sans doute en vous obéissant, mais la nature aura beau murmurer, quoique père, je vous réponds d'un bras fidelle. Schahriar accepta l'offre de son ministre, & lui dit qu'il n'avoit qu'à lui amener sa fille quand il lui plairoit.

Le grand-visir alla porter cette nouvelle à Scheherazade, qui la reçut avec autant de joie que si elle eût été la plus agréable du monde. Elle remercia son père de l'avoir si sensiblement obligée; & voyant qu'il étoit accablé de douleur, elle lui dit, pour le consoler, qu'elle espéroit qu'il ne se repentiroit pas de l'avoir mariée avec le sultan, & qu'au contraire il auroit sujet de s'en réjouir le reste de sa vie.

Elle ne songea plus qu'à se mettre en état de paroître devant le sultan; mais avant que de partir, elle prit sa sœur Dinarzade en particulier, & lui dit: Ma chère sœur, j'ai besoin de votre secours dans une affaire très-importante, je vous prie de ne pas me le refuser. Mon père va me conduire chez le sultan pour être son épouse; que cette nou-

velle ne vous épouvante pas : écoutez-moi seulement avec patience. Dès que je serai devant le sultan, je le supplierai de permettre que vous couchiez dans la chambre nuptiale, afin que je jouisse cette nuit encore de votre compagnie. Si j'obtiens cette grâce, comme je l'espère, souvenez-vous de m'éveiller demain matin une heure avant le jour, & de m'adresser ces paroles : *Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me raconter un de ces beaux contes que vous savez.* Aussitôt je vous en conterai un, & je me flatte de délivrer par ce moyen tout le peuple de la consternation où il est. Dinarzade répondit à sa sœur qu'elle feroit avec plaisir ce qu'elle exigeoit d'elle.

L'heure de se coucher étant enfin venue, le grand-visir conduisit Scheherazade au palais, & se retira après l'avoir introduite dans l'appartement du sultan. Ce prince ne se vit pas plutôt avec elle, qu'il lui ordonna de se découvrir le visage. Il la trouva si belle, qu'il en fut charmé ; mais s'appercevant qu'elle étoit en pleurs, il lui en demanda le sujet. Sire, répondit Scheherazade, j'ai une sœur que j'aime aussi tendrement que j'en suis aimée. Je souhaiterois qu'elle passât

la nuit dans cette chambre, pour la voir & lui dire adieu encore une fois. Voulez-vous bien que j'aie la consolation de lui donner ce dernier témoignage de mon amitié ? Schahriar y ayant consenti, on alla chercher Dinarzade, qui vint en diligence. Le sultan se coucha avec Scheherazade sur une estrade fort élevée à la manière des monarques de l'Orient, & Dinarzade dans un lit qu'on lui avoit préparé au bas de l'estrade.

Une heure avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, ne manqua pas de faire ce que sa sœur lui avoit recommandé. Ma chère sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me raconter un de ces contes agréables que vous savez: hélas! ce sera peut-être la dernière fois que j'aurai ce plaisir.

Scheherazade, au lieu de répondre à sa sœur, s'adressa au sultan : Sire, dit-elle, votre majesté veut-elle bien me permettre de donner cette satisfaction à ma sœur? Très-volontiers, répondit le sultan. Alors Scheherazade dit à sa sœur d'écouter ; & puis adressant la parole à Schahriar, elle commença de la sorte.

## PREMIÈRE NUIT.

### *Le Marchand & le Génie.*

SIRE, il y avoit autrefois un marchand qui poſſédoit de grands biens, tant en fonds de terre qu'en marchandiſes & en argent comptant. Il avoit beaucoup de commis, de facteurs & d'eſclaves. Comme il étoit obligé de temps en temps de faire des voyages pour s'aboucher avec ſes correſpondans, un jour qu'une affaire d'importance l'appeloit aſſez loin du lieu qu'il habitoit, il monta à cheval, & partit avec une valiſe derrière lui, dans laquelle il avoit mis une petite proviſion de biſcuit & de dattes, parce qu'il avoit un pays déſert à paſſer, où il n'auroit pas trouvé de quoi vivre. Il arriva ſans accident à l'endroit où il avoit affaire; & quand il eut terminé la choſe qui l'y avoit appelé, il remonta à cheval pour s'en retourner chez lui.

Le quatrième jour de ſa marche, il ſe ſentit tellement incommodé de l'ardeur du ſoleil, & de la terre échauffée par ſes rayons, qu'il ſe détourna de ſon chemin pour aller ſe rafraîchir ſous des arbres qu'il apperçut

dans la campagne. Il y trouva, au pied d'un grand noyer, une fontaine d'une eau très-claire & coulante. Il mit pied à terre, attacha ſon cheval à une branche d'arbre, & s'aſſit près de la fontaine, après avoir tiré de ſa valiſe quelques dattes & du biſcuit. En mangeant les dattes, il en jetoit les noyaux à droite & à gauche. Lorſqu'il eut achevé ce repas frugal, comme il étoit bon muſulman, il ſe lava les mains, le viſage & les pieds, & fit ſa prière.

Il ne l'avoit pas finie, & il étoit encore à genoux, quand il vit paroître un genie tout blanc de vieilleſſe, & d'une grandeur énorme, qui, s'avançant juſqu'à lui le ſabre à la main, lui dit d'un ton de voix terrible : Lève-toi, que je te tue avec ce ſabre, comme tu as tué mon fils. Il accompagna ces mots d'un cri effroyable. Le marchand, autant effrayé de l'hideuſe figure du monſtre, que des paroles qu'il lui avoit adreſſées, lui répondit en tremblant : Hélas ! mon bon ſeigneur, de quel crime puis-je être coupable envers vous, pour mériter que vous m'ôtiez la vie ? Je veux, reprit le génie, te tuer de même que tu as tué mon fils. Hé ! bon dieu, repartit le marchand, comment pourrois-je avoir tué votre fils ? Je ne le connois point, & je ne

l'ai jamais vu. Ne t'es-tu pas aſſis en arrivant ici, répliqua le génie ? n'as-tu pas tiré des dattes de ta valiſe, &, en les mangeant, n'en as-tu pas jeté les noyaux à droite & à gauche ? J'ai fait ce que vous dites, répondit le marchand, je ne puis le nier. Cela étant, reprit le génie, je te dis que tu as tué mon fils, & voici comment. Dans le temps que tu jetois tes noyaux, mon fils paſſoit; il en a reçu un dans l'œil, & il en eſt mort: c'eſt pourquoi il faut que je te tue. Ah ! monſeigneur, pardon, s'écria le marchand. Point de pardon, répondit le génie, point de miſéricorde. N'eſt-il pas juſte de tuer celui qui a tué ? J'en demeure d'accord, dit le marchand; mais je n'ai aſſurément pas tué votre fils, & quand cela ſeroit, je ne l'aurois fait que fort innocemment; par conſéquent je vous ſupplie de me pardonner, & de me laiſſer la vie. Non, non, dit le génie, en perſiſtant dans ſa réſolution, il faut que je te tue de même que tu as tué mon fils. A ces mots, il prit le marchand par le bras, le jeta la face contre terre, & leva le ſabre pour lui couper la tête.

Cependant le marchand tout en pleurs, & proteſtant de ſon innocence, regrettoit ſa femme & ſes enfans, & diſoit les choſes du

monde les plus touchantes. Le génie, toujours le ſabre haut, eut la patience d'attendre que le malheureux eût achevé ſes lamentations; mais il n'en fut nullement attendri. Tous ces regrets ſont ſuperflus, s'écria-t-il; quand tes larmes ſeroient de ſang, cela ne m'empêcheroit pas de te tuer, comme tu as tué mon fils. Quoi, répliqua le marchand, rien ne peut vous toucher? Vous voulez abſolument ôter la vie à un pauvre innocent? Oui, repartit le génie, j'y ſuis réſolu. En achevant ces paroles.....

Scheherazade, en cet endroit, s'appercevant qu'il étoit jour, & ſachant que le ſultan ſe levoit de grand matin pour faire ſa prière & tenir ſon conſeil, ceſſa de parler. Bon dieu, ma ſœur, dit alors Dinarzade, que votre conte eſt merveilleux! La ſuite en eſt encore plus ſurprenante, répondit Scheherazade, & vous en tomberiez d'accord, ſi le ſultan vouloit me laiſſer vivre encore aujourd'hui, & me donner la permiſſion de vous le raconter la nuit prochaine. Schahriar, qui avoit écouté Scheherazade avec plaiſir, dit en lui-même: j'attendrai juſqu'à demain; je la ferai toujours bien mourir quand j'aurai entendu la fin de ce conte. Ayant donc pris la réſolution de ne pas faire ôter la vie à

Scheherazade ce jour-là, il se leva pour faire sa prière & aller au conseil.

Pendant ce temps-là le grand-visir étoit dans une inquiétude cruelle. Au lieu de goûter la douceur du sommeil, il avoit passé la nuit à soupirer & à plaindre le sort de sa fille, dont il devoit être le bourreau. Mais si dans cette triste attente il craignoit la vue du sultan, il fut agréablement surpris, lorsqu'il vit que ce prince entroit au conseil, sans lui donner l'ordre funeste qu'il en attendoit.

Le sultan, selon sa coutume, passa la journée à régler les affaires de son empire; & quand la nuit fut venue, il coucha encore avec Scheherazade. Le lendemain avant que le jour parût, Dinarzade ne manqua pas de s'adresser à sa sœur, & de lui dire: Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de continuer le conte d'hier. Le sultan n'attendit pas que Scheherazade lui en demandât la permission. Achevez, lui dit-il, le conte du génie & du marchand, je suis curieux d'en entendre la fin. Scheherazade prit alors la parole, & poursuivit son conte en ces termes.

✠

## IIe. NUIT.

SIRE, quand le marchand vit que le génie lui alloit trancher la tête, il fit un grand cri, & lui dit : Arrêtez, encore un mot, de grâce ; ayez la bonté de m'accorder un délai, donnez-moi le temps d'aller dire adieu à ma femme & à mes enfans, & de leur partager mes biens par un testament que je n'ai pas encore fait, afin qu'ils n'ayent point de procès après ma mort : cela étant fini, je reviendrai aussitôt dans ce même lieu me soumettre à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi. Mais, dit le génie, si je t'accorde le délai que tu me demandes, j'ai peur que tu ne reviennes pas. Si vous voulez m'en croire à mon serment, répondit le marchand, je jure par le dieu du ciel & de la terre, que je viendrai vous retrouver ici sans y manquer. De combien de temps souhaites-tu que soit ce délai, répliqua le génie ? Je vous demande une année, repartit le marchand ; il ne me faut pas moins de temps pour donner ordre à mes affaires, & pour me disposer à renoncer sans regret au plaisir qu'il y a de vivre. Ainsi je vous promets que, de demain en un

an, fans faute, je me rendrai fous ces arbres, pour me remettre entre vos mains. Prends-tu Dieu à témoin de la promeffe que tu me fais, reprit le génie ? Oui, répondit le marchand, je le prends encore une fois à témoin, & vous pouvez vous repofer fur mon ferment. A ces paroles, le génie le laiffa près de la fontaine, & difparut.

Le marchand s'étant remis de fa frayeur, remonta à cheval & reprit fon chemin. Mais fi d'un côté il avoit de la joie de s'être tiré d'un fi grand péril, de l'autre il étoit dans une trifteffe mortelle, lorfqu'il fongeoit au ferment fatal qu'il avoit fait. Quand il arriva chez lui, fa femme & fes enfans le reçurent avec toutes les démonftrations d'une joie parfaite; mais au lieu de les embraffer de la même manière, il fe mit à pleurer fi amèrement, qu'ils jugèrent bien qu'il lui étoit arrivé quelque chofe d'extraordinaire. Sa femme lui demanda la caufe de fes larmes, & de la vive douleur qu'il faifoit éclater. Nous nous réjouiffions, difoit-elle, de votre retour, & cependant vous nous alarmez tous par l'état où nous vous voyons : expliquez-nous, je vous prie, le fujet de votre trifteffe. Hélas! répondit le mari, le moyen que je fois dans une autre fituation ? Je n'ai plus qu'un an

à vivre. Alors il leur raconta ce qui s'étoit paſſé entre lui & le génie, & leur apprit qu'il lui avoit donné parole de retourner au bout de l'année recevoir la mort de ſa main.

Lorſqu'ils entendirent cette triſte nouvelle, ils commencèrent tous à ſe déſoler. La femme pouſſoit des cris pitoyables en ſe frappant le viſage & en s'arrachant les cheveux : les enfans, fondant en pleurs, faiſoient retentir la maiſon de leurs gémiſſemens ; & le père, cédant à la force du ſang, mêloit ſes larmes à leurs plaintes. En un mot, c'étoit le ſpectacle du monde le plus touchant.

Dès le lendemain, le marchand ſongea à mettre ordre à ſes affaires, & s'appliqua ſur toutes choſes à payer ſes dettes. Il fit des préſens à ſes amis, & de grandes aumônes aux pauvres, donna la liberté à ſes eſclaves de l'un & l'autre ſexe, partagea ſes biens entre ſes enfans, nomma des tuteurs pour ceux qui n'étoient pas encore en âge : & en rendant à ſa femme tout ce qui lui appartenoit, ſelon ſon contrat de mariage, il l'avantagea de tout ce qu'il put lui donner ſuivant les loix.

Enfin l'année s'écoula, & il fallut partir. Il fit ſa valiſe, où il mit le drap dans lequel

il devoit être enseveli ; mais lorsqu'il voulut dire adieu à sa femme & à ses enfans, on n'a jamais vu une douleur plus vive. Ils ne pouvoient se résoudre à le perdre ; ils vouloient tous l'accompagner, & aller mourir avec lui. Néanmoins, comme il falloit se faire violence, & quitter des objets si chers : Mes enfans, leur dit-il, j'obéis à l'ordre de Dieu en me séparant de vous. Imitez-moi, soumettez-vous courageusement à cette nécessité, & songez que la destinée de l'homme est de mourir. Après avoir dit ces paroles, il s'arracha aux cris & aux regrets de sa famille, il partit, & arriva au même endroit où il avoit vu le génie, le propre jour qu'il avoit promis de s'y rendre. Il mit aussitôt pied à terre, & s'assit au bord de la fontaine, où il attendit le génie avec toute la tristesse qu'on peut s'imaginer.

Pendant qu'il languissoit dans une si cruelle attente, un bon vieillard qui menoit une biche à l'attache parut, & s'approcha de lui. Ils se saluèrent l'un l'autre ; après quoi le vieillard lui dit : Mon frère, peut-on savoir de vous pourquoi vous êtes venu dans ce lieu désert, où il n'y a que des esprits malins, & où l'on n'est pas en sûreté ? A voir ces beaux arbres, on le croiroit habité ; mais

c'eſt une véritable ſolitude où il eſt dangereux de s'arrêter trop long-temps.

Le marchand ſatisfit la curioſité du vieillard, & lui conta l'aventure qui l'obligeoit à ſe trouver là. Le vieillard l'écouta avec étonnement, & prenant la parole : Voilà, s'écria-t-il, la choſe du monde la plus ſurprenante ; & vous vous êtes lié par le ferment le plus inviolable. Je veux, ajouta-t-il, être témoin de votre entrevue avec le génie. En diſant cela il s'aſſit près du marchand, & tandis qu'ils s'entretenoient tous deux..... Mais je vois le jour, dit Scheherazade en ſe reprenant ; ce qui reſte, eſt le plus beau du conte. Le ſultan, réſolu d'en entendre la fin, laiſſa vivre encore ce jour-là Scheherazade.

---

## III^e. NUIT.

LA nuit ſuivante, Dinarzade fit à ſa ſœur la même prière que les deux précédentes. Ma chère ſœur, lui dit-elle, ſi vous ne dormez pas, je vous ſupplie de me raconter un de ces contes agréables que vous ſavez. Mais le ſultan dit qu'il vouloit entendre la ſuite de celui du marchand & du génie, c'eſt pourquoi Scheherazade le reprit ainſi.

Sire, dans le temps que le marchand & le vieillard qui conduisoit la biche s'entretenoient, il arriva un autre vieillard, suivi de deux chiens noirs. Il s'avança jusqu'à eux, & les salua en leur demandant ce qu'ils faisoient en cet endroit. Le vieillard qui conduisoit la biche, lui apprit l'aventure du marchand & du génie, ce qui s'étoit passé entr'eux, & le serment du marchand. Il ajouta, que ce jour étoit celui de la parole donnée, & qu'il étoit résolu de demeurer là pour voir ce qui en arriveroit.

Le second vieillard trouvant aussi la chose digne de sa curiosité, prit la même résolution. Il s'assit auprès des autres; & à peine se fut-il mêlé à leur conversation, qu'il survint un troisième vieillard, qui s'adressant aux deux premiers, leur demanda pourquoi le marchand qui étoit avec eux, paroissoit si triste. On lui en dit le sujet, qui lui parut si extraordinaire, qu'il souhaita aussi d'être témoin de ce qui se passeroit entre le génie & le marchand. Pour cet effet, il se plaça parmi les autres.

Ils apperçurent bientôt dans la campagne une vapeur épaisse, comme un tourbillon de poussière enlevée par le vent. Cette vapeur s'avança jusqu'à eux, & se dissipant

tout-à-coup, leur laiſſa voir le génie, qui, ſans les ſaluer, s'approcha du marchand le ſabre à la main, & le prenant par le bras: Lève-toi, lui dit-il, que je te tue comme tu as tué mon fils. Le marchand & les trois vieillards effrayés, ſe mirent à pleurer, & à remplir l'air de cris..... Scheherazade en cet endroit appercevant le jour, ceſſa de pourſuivre ſon conte, qui avoit ſi bien piqué la curioſité du ſultan, que ce prince, voulant abſolument en ſavoir la fin, remit encore au lendemain la mort de la ſultane.

On ne peut exprimer quelle fut la joie du grand-viſir, lorſqu'il vit que le ſultan ne lui ordonnoit pas de faire mourir Scheherazade. Sa famille, la cour, tout le monde en fut généralement étonné.

---

## I V^e^. NUIT.

VERS la fin de la nuit ſuivante, Scheherazade, avec la permiſſion du ſultan, parla dans ces termes:

Sire, quand le vieillard qui conduiſoit la biche vit que le génie s'étoit ſaiſi du marchand, & l'alloit tuer impitoyablement, il ſe jeta aux pieds de ce monſtre, & les lui

baiſant : Prince des génies, lui dit-il, je vous ſupplie très-humblement de ſuſpendre votre colère, & de me faire la grâce de m'écouter. Je vais vous raconter mon hiſtoire & celle de cette biche que vous voyez ; mais ſi vous la trouvez plus merveilleuſe & plus ſurprenante que l'aventure de ce marchand à qui vous voulez ôter la vie, puis-je eſpérer que vous voudrez bien remettre à ce pauvre malheureux le tiers de ſon crime ? Le génie fut quelque temps à ſe conſulter là-deſſus ; mais enfin il répondit : Hé bien, voyons, j'y conſens.

### *Hiſtoire du premier Vieillard & de la Biche.*

Je vais donc, reprit le vieillard, commencer le récit : écoutez-moi, je vous prie, avec attention. Cette biche que vous voyez eſt ma couſine, & de plus ma femme. Elle n'avoit que douze ans quand je l'épouſai ; ainſi je puis dire qu'elle ne devoit pas moins me regarder comme ſon père que comme ſon parent & ſon mari.

Nous avons vécu enſemble trente années ſans avoir eu d'enfans ; mais ſa ſtérilité ne m'a point empêché d'avoir pour elle beau-

coup de complaiſance & d'amitié. Le ſeul déſir d'avoir des enfans me fit acheter une eſclave, dont j'eus un fils qui promettoit infiniment. Ma femme en conçut de la jalouſie, prit en averſion la mère & l'enfant, & cacha ſi bien ſes ſentimens, que je ne les connus que trop tard.

Cependant mon fils croiſſoit, & il avoit déjà dix ans, lorſque je fus obligé de faire un voyage. Avant mon départ, je recommandai à ma femme, dont je ne me défiois point, l'eſclave & ſon fils, & je la priai d'en avoir ſoin pendant mon abſence, qui dura une année entière. Elle profita de ce temps-là pour contenter ſa haine. Elle s'attacha à la magie ; & quand elle fut aſſez de cet art diabolique pour exécuter l'horrible deſſein qu'elle méditoit, la ſcélérate mena mon fils dans un lieu écarté : là, par ſes enchantemens, elle le changea en veau, & le donna à mon fermier, avec ordre de le nourrir comme un veau, diſoit-elle, qu'elle avoit acheté. Elle ne borna point ſa fureur à cette action abominable ; elle changea l'eſclave en vache, & la donna auſſi à mon fermier.

A mon retour, je lui demandai des nouvelles de la mère & de l'enfant. Votre eſ-

clave eſt morte, me dit-elle; & pour votre fils, il y a deux mois que je ne l'ai vu, & que je ne ſais ce qu'il eſt devenu. Je fus touché de la mort de l'eſclave; mais comme mon fils n'avoit fait que diſparoître, je me flattai que je pourrois le revoir bientôt. Néanmoins huit mois ſe paſsèrent ſans qu'il revînt; & je n'en avois eu aucune nouvelle, lorſque la fête du grand Baïram arriva. Pour la célébrer, je mandai à mon fermier de m'amener une vache des plus graſſes pour en faire un ſacrifice. Il n'y manqua pas : la vache qu'il m'amena, étoit l'eſclave elle-même, la malheureuſe mère de mon fils. Je la liai; mais dans le moment que je me préparois à la ſacrifier, elle ſe mit à faire des beuglemens pitoyables, & je m'apperçus qu'il couloit de ſes yeux des ruiſſeaux de larmes: cela me parut aſſez extraordinaire; & me ſentant, malgré moi, ſaiſi d'un mouvement de pitié, je ne pus me réſoudre à la frapper. J'ordonnai à mon fermier de m'en aller prendre une autre.

Ma femme, qui étoit préſente, frémit de ma compaſſion; & s'oppoſant à un ordre qui rendoit ſa malice inutile : Que faites-vous, mon mari, s'écria-t-elle? Immolez cette vache: votre fermier n'en a pas de plus belle,

ni qui ſoit plus propre à l'uſage que nous en voulons faire. Par complaiſance pour ma femme, je m'approchai de la vache ; & combattant la pitié qui en ſuſpendoit le ſacrifice, j'allois porter le coup mortel, quand la victime, redoublant ſes pleurs & ſes beuglemens, me déſarma une ſeconde fois. Alors je mis le maillet entre les mains du fermier, en lui diſant : Prenez, ſacrifiez-la vous-même, ſes beuglemens & ſes larmes me fendent le cœur.

Le fermier, moins pitoyable que moi, la ſacrifia. Mais en l'écorchant, il ſe trouva qu'elle n'avoit que les os, quoiqu'elle nous eût paru très-graſſe. J'en eus un véritable chagrin. Prenez-la pour vous, dis-je au fermier, je vous l'abandonne ; faites-en des régals & des aumônes à qui vous voudrez ; & ſi vous avez un veau bien gras, amenez-le-moi à ſa place. Je ne m'informai pas de ce qu'il fit de la vache ; mais peu de temps après qu'il l'eut fait enlever de devant mes yeux, je le vis arriver avec un veau fort gras. Quoique j'ignoraſſe que ce veau fût mon fils, je ne laiſſai pas de ſentir émouvoir mes entrailles à ſa vue. De ſon côté, dès qu'il m'apperçut, il fit un ſi grand effort pour venir à moi, qu'il en rompit ſa corde,

Il se jeta à mes pieds, la tête contre terre; comme s'il eût voulu exciter ma compassion, & me conjurer de n'avoir pas la cruauté de lui ôter la vie, en m'avertissant, autant qu'il lui étoit possible, qu'il étoit mon fils.

Je fus encore plus surpris & plus touché de cette action que je ne l'avois été des pleurs de la vache. Je sentis une tendre pitié qui m'intéressa pour lui; ou, pour mieux dire, le sang fit en moi son devoir. Allez, dis-je au fermier, remenez ce veau chez vous; ayez-en un grand soin, & à sa place, amenez-en un autre incessamment.

Dès que ma femme m'entendit parler ainsi, elle ne manqua pas de s'écrier encore: Que faites-vous, mon mari? Croyez-moi, ne sacrifiez pas un autre veau que celui-là. Ma femme, lui répondis-je, je n'immolerai pas celui-ci. Je veux lui faire grâce, je vous prie de ne vous y point opposer. Elle n'eut garde, la méchante femme, de se rendre à ma prière; elle haïssoit trop mon fils, pour consentir que je le sauvasse. Elle m'en demanda le sacrifice avec tant d'opiniâtreté, que je fus obligé de le lui accorder. Je liai le veau, & prenant le couteau funeste.... Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle apperçut le jour.

Ma sœur, dit alors Dinarzade, je suis enchantée de ce conte, qui soutient si agréablement mon attention. Si le sultan me laisse encore vivre aujourd'hui, repartit Scheherazade, vous verrez que ce que je vous raconterai demain vous divertira beaucoup davantage. Schahriar, curieux de savoir ce que deviendroit le fils du vieillard qui conduisoit la biche, dit à la sultane, qu'il seroit bien aise d'entendre, la nuit prochaine, la fin de ce conte.

---

## Vᵉ. NUIT.

SIRE, poursuivit Scheherazade, le premier vieillard qui conduisoit la biche, continuant de raconter son histoire au génie, aux deux autres vieillards & au marchand : Je pris donc, leur dit-il, le couteau, & j'allois l'enfoncer dans la gorge de mon fils, lorsque tournant vers moi languissamment ses yeux baignés de pleurs, il m'attendrit à un point que je n'eus pas la force de l'immoler. Je laissai tomber le couteau, & je dis à ma femme que je voulois absolument tuer un autre veau que celui-là. Elle n'épargna rien pour me faire changer de résolution; mais

quoi qu'elle pût me repréſenter, je demeurai ferme, & lui promis, ſeulement pour l'appaiſer, que je le ſacrifierois au Baïram de l'année prochaine.

Le lendemain matin, mon fermier demanda à me parler en particulier. Je viens, me dit-il, vous apprendre une nouvelle, dont j'eſpère que vous me ſaurez bon gré. J'ai une fille qui a quelque connoiſſance de la magie. Hier, comme je remenois au logis le veau dont vous n'aviez pas voulu faire le ſacrifice, je remarquai qu'elle rit en le voyant, & qu'un moment après elle ſe mit à pleurer. Je lui demandai pourquoi elle faiſoit en même-temps deux choſes ſi contraires? Mon père, me répondit-elle, ce veau que vous ramenez, eſt le fils de notre maître. J'ai ri de joie de le voir encore vivant; & j'ai pleuré en me ſouvenant du ſacrifice qu'on fit hier de ſa mère, qui étoit changée en vache. Ces deux métamorphoſes ont été faites par les enchantemens de la femme de notre maître, laquelle haïſſoit la mère & l'enfant. Voilà ce que m'a dit ma fille, pourſuivit le fermier, & je viens vous apporter cette nouvelle.

A ces paroles, ô génie, continua le vieillard, je vous laiſſe à juger quelle fut ma

surprise! Je partis sur le champ avec mon fermier, pour parler moi-même à sa fille. En arrivant, j'allai d'abord à l'étable où étoit mon fils. Il ne put répondre à mes embrassemens; mais il les reçut d'une manière qui acheva de me persuader qu'il étoit mon fils.

La fille du fermier arriva. Ma bonne fille, lui dis-je, pouvez-vous rendre à mon fils sa première forme; Oui, je le puis, me répondit-elle. Ah! si vous en venez à bout, repris-je, je vous fais maîtresse de tous mes biens. Alors elle me repartit en souriant: Vous êtes notre maître, & je sais trop bien ce que je vous dois; mais je vous avertis que je ne puis remettre votre fils dans son premier état, qu'à deux conditions: la première que vous me le donnerez pour époux; & la seconde, qu'il me sera permis de punir la personne qui l'a changé en veau. Pour la première condition, lui dis-je, je l'accepte de bon cœur; je dis plus, je vous promets de vous donner beaucoup de bien pour vous en particulier, indépendamment de celui que je destine à mon fils. Enfin, vous verrez comment je reconnoîtrai le grand service que j'attends de vous. Pour la condition qui regarde ma femme, je veux bien l'accepter encore: une personne qui a été

capable de faire une action si criminelle, mérite bien d'en être punie : je vous l'abandonne, faites-en ce qu'il vous plaira ; je vous prie seulement de ne lui pas ôter la vie. Je vais donc, répliqua-t-elle, la traiter de la même manière qu'elle a traité votre fils. J'y consens, lui repartis-je ; mais rendez-moi mon fils auparavant.

Alors cette fille prit un vase plein d'eau, prononça dessus des paroles que je n'entendis pas ; & s'adressant au veau : O veau, dit-elle, si tu as été créé par le tout-puissant & souverain maître du monde, tel que tu parois en ce moment, demeure sous cette forme ; mais si tu es homme, & que tu sois changé en veau par enchantement, reprends ta figure naturelle par la permission du souverain créateur. En achevant ces mots, elle jeta l'eau sur lui, & à l'instant il reprit sa première forme.

Mon fils, mon cher fils, m'écriai-je aussitôt en l'embrassant avec un transport dont je ne fus pas le maître ! C'est Dieu qui nous a envoyé cette jeune fille pour détruire l'horrible charme dont vous étiez environné, & vous venger du mal qui vous a été fait, à vous & à votre mère. Je ne doute pas que par reconnoissance, vous ne vouliez bien la prendre

prendre pour votre femme, comme je m'y suis engagé. Il y consentit avec joie; mais avant qu'ils se mariassent, la jeune fille changea ma femme en biche, & c'est elle que vous voyez ici. Je souhaitai qu'elle eût cette forme, plutôt qu'une autre moins agréable, afin que nous la vissions sans répugnance dans la famille.

Depuis ce temps-là, mon fils est devenu veuf, & est allé voyager. Comme il y a plusieurs années que je n'ai eu de ses nouvelles, je me suis mis en chemin pour tâcher d'en apprendre; & n'ayant voulu confier à personne le soin de ma femme, pendant que je ferois enquête de lui, j'ai jugé à propos de la mener par-tout avec moi. Voilà donc mon histoire & celle de cette biche : n'est-elle pas des plus surprenantes & des plus merveilleuses? J'en demeure d'accord, dit le génie; & en sa faveur, je t'accorde le tiers de la grâce de ce marchand.

Quand le premier vieillard, sire, continua la sultane, eut achevé son histoire, le second, qui conduisoit les deux chiens noirs, s'adressa au génie, & lui dit : Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé, à moi & à ces deux chiens noirs que voici, & je suis sûr que vous trouverez mon histoire encore plus éton-

nante que celle que vous venez d'entendre. Mais quand je vous l'aurai contée, m'accorderez-vous le second tiers de la grâce de ce marchand? Oui, répondit le génie, pourvu que ton histoire surpasse celle de la biche. Après ce consentement, le second vieillard commença de cette maniere.... Mais Scheherazade, en prononçant ces dernières paroles, ayant vu le jour, cessa de parler.

Bon dieu, ma sœur, dit Dinarzade, que ces aventures sont singulières! Ma sœur, répondit la sultane, elles ne sont pas comparables à celles que j'aurois à vous raconter la nuit prochaine, si le sultan, mon seigneur & mon maître, avoit la bonté de me laisser vivre. Schahriar ne répondit rien à cela; mais il se leva, fit sa prière, & alla au conseil, sans donner aucun ordre contre la vie de la charmante Scheherazade.

---

## VI^e. NUIT.

La sixième nuit étant venue, le sultan & son épouse se couchèrent. Dinarzade se réveilla à l'heure ordinaire, & appela la sultane. Schahriar, prenant la parole: Je souhaiterois, dit-il, d'entendre l'histoire du second

vieillard & des deux chiens noirs. Je vais contenter votre curiofité, fire, répondit Scheherazade. Le fecond vieillard, pourfuivit-elle, s'adreffant au génie, commença ainfi fon hiftoire.

### *Hiftoire du fecond Vieillard & des deux chiens noirs.*

GRAND prince des génies, vous faurez que nous fommes trois frères, ces deux chiens noirs que vous voyez, & moi qui fuis le troifième. Notre père nous avoit laiffé en mourant à chacun mille fequins. Avec cette fomme, nous embrafsâmes tous trois la même profeffion : nous nous fîmes marchands. Peu de temps après que nous eûmes ouvert boutique, mon frère aîné, l'un de ces deux chiens, réfolut de voyager & d'aller négocier dans les pays étrangers. Dans ce deffein, il vendit tout fon fonds, & en acheta des marchandifes propres au négoce qu'il vouloit faire.

Il partit, & fut abfent une année entière. Au bout de ce temps-là, un pauvre qui me parut demander l'aumône, fe préfenta à ma boutique. Je lui dis : Dieu vous affifte. Dieu vous affifte auffi, me répondit-

il : eſt-il poſſible que vous ne me reconnoiſſiez pas ? Alors l'enviſageant avec attention, je le reconnus. Ah, mon frère, m'écriai-je en l'embraſſant, comment vous aurois-je pu reconnoître en cet état ? Je le fis entrer dans ma maiſon, je lui demandai des nouvelles de ſa ſanté & du ſuccès de ſon voyage. Ne me faites pas cette queſtion, me dit-il; en me voyant, vous voyez tout. Ce ſeroit renouveler mon affliction, que de vous faire le détail de tous les malheurs qui me ſont arrivés depuis un an, & qui m'ont réduit à l'état où je ſuis.

Je fis fermer auſſitôt ma boutique; & abandonnant tout autre ſoin, je le menai au bain, & lui donnai les plus beaux habits de ma garde-robe. J'examinai mes regiſtres de vente & d'achat; & trouvant que j'avois doublé mon fonds, c'eſt-à-dire, que j'étois riche de deux mille ſequins, je lui en donnai la moitié. Avec cela, mon frère, lui dis-je, vous pourrez oublier la perte que vous avez faite. Il accepta les mille ſequins avec joie, rétablit ſes affaires, & nous vécûmes enſemble comme nous avions vécu auparavant.

Quelque temps après, mon ſecond frère, qui eſt l'autre de ces deux chiens, voulut

aussi vendre son fonds. Nous fîmes, son aîné & moi, tout ce que nous pûmes pour l'en détourner; mais il n'y eut pas moyen. Il le vendit; & de l'argent qu'il en fit, il acheta des marchandises propres au négoce étranger qu'il vouloit entreprendre. Il se joignit à une caravanne, & partit. Il revint au bout de l'an dans le même état que son frère aîné. Je le fis habiller; & comme j'avois encore mille sequins par dessus mon fonds, je les lui donnai. Il releva boutique, & continua d'exercer sa profession.

Un jour mes deux frères vinrent me trouver pour me proposer de faire un voyage; d'aller trafiquer avec eux. Je rejetai d'abord leur proposition. Vous avez voyagé, leur dis-je, qu'y avez-vous gagné? Qui m'assurera que je serai plus heureux que vous? En vain ils me représentèrent là-dessus tout ce qui leur sembla devoir m'éblouir, & m'encourager à tenter la fortune; je refusai d'entrer dans leur dessein. Mais ils revinrent tant de fois à la charge, qu'après avoir, pendant cinq ans, résisté constamment à leurs sollicitations, je m'y rendis enfin. Mais quand il fallut faire les préparatifs du voyage, & qu'il fut question d'acheter les marchandises dont nous avions besoin, il se trouva qu'ils

avoient tout mangé, & qu'il ne leur restoit rien des mille sequins que je leur avois donnés à chacun. Je ne leur en fis pas le moindre reproche. Au contraire, comme mon fonds étoit de six mille sequins, j'en partageai la moitié avec eux, en leur disant: Mes frères, il faut risquer ces trois mille sequins, & cacher les autres en quelque endroit sûr, afin que si notre voyage n'est pas plus heureux que ceux que vous avez déjà faits, nous ayons de quoi nous en consoler, & reprendre notre ancienne profession. Je donnai donc mille sequins à chacun, j'en gardai autant pour moi, & j'enterrai les trois mille autres dans un coin de ma maison. Nous achetâmes des marchandises; & après les avoir embarquées sur un vaisseau que nous fretâmes entre nous trois, nous fîmes mettre à la voile avec un vent favorable. Après un mois de navigation...... Mais je vois le jour, poursuivit Scheherazade, il faut que j'en demeure là.

Ma sœur, dit Dinarzade, voilà un conte qui promet beaucoup; je m'imagine que la suite en est fort extraordinaire. Vous ne vous trompez pas, répondit la sultane; & si le sultan me permet de vous la conter, je suis persuadée qu'elle vous divertira fort. Schah-

riar se leva comme le jour précédent, sans s'expliquer là-dessus, & ne donna point ordre au grand-visir de faire mourir sa fille.

---

## VIIIe. NUIT.

Sur la fin de la septième nuit, Dinarzade supplia la sultane de conter la suite de ce beau conte qu'elle n'avoit pu achever la veille.

Je le veux bien, répondit Scheherazade; & pour en reprendre le fil, je vous dirai que le vieillard qui menoit les deux chiens noirs, continuant de raconter son histoire au génie, aux deux autres vieillards & au marchand: Enfin, leur dit-il, après deux mois de navigation, nous arrivâmes heureusement à un port de mer, où nous débarquâmes, & fîmes un très-grand débit de nos marchandises. Moi surtout, je vendis si bien les miennes, que je gagnai dix pour un. Nous achetâmes des marchandises du pays, pour les transporter & les négocier au nôtre.

Dans le temps que nous étions prêts à nous rembarquer pour notre retour, je rencontrai sur le bord de la mer une dame assez bien faite, mais fort pauvrement habillée. Elle

m'aborda, me baifa la main, & me pria, avec les dernières inftances, de la prendre pour femme, & de l'embarquer avec moi. Je fis difficulté de lui accorder ce qu'elle demandoit; mais elle me dit tant de chofes pour me perfuader que je ne devois pas prendre garde à fa pauvreré, & que j'aurois lieu d'être content de fa conduite, que je me laiffai vaincre. Je lui fis faire des habits propres; & après l'avoir époufée par un contrat de mariage en bonne forme, je l'embarquai avec moi, & nous mîmes à la voile.

Pendant notre navigation, je trouvai de fi belles qualités dans la femme que je venois de prendre, que je l'aimois tous les jours de plus en plus. Cependant mes deux frères, qui n'avoient pas fi bien fait leurs affaires que moi, & qui étoient jaloux de ma profpérité, me portoient envie. Leur fureur alla même jufqu'à confpirer contre ma vie. Une nuit, dans le temps que ma femme & moi nous dormions, ils nous jettèrent à la mer.

Ma femme étoit fée, & par conféquent génie; vous jugez bien qu'elle ne fe noya pas. Pour moi, il eft certain que je ferois mort fans fon fecours; mais je fus à peine tombé dans l'eau, qu'elle m'enleva, & me tranfporta dans une isle. Quand il fut jour, la

fée me dit : Vous voyez, mon mari, qu'en vous sauvant la vie, je ne vous ai pas mal récompensé du bien que vous m'avez fait. Vous saurez que je suis fée, & que me trouvant sur le bord de la mer, lorsque vous alliez vous embarquer, je me sentis une forte inclination pour vous. Je voulus éprouver la bonté de votre cœur ; je me présentai devant vous déguisée comme vous m'avez vue. Vous en avez usé avec moi généreusement. Je suis ravie d'avoir trouvé l'occasion de vous en marquer ma reconnoissance. Mais je suis irritée contre vos frères, & je ne serai pas satisfaite que je ne leur aie ôté la vie.

J'écoutai avec admiration le discours de la fée ; je la remerciai le mieux qu'il me fut possible de la grande obligation que je lui avois : Mais, madame, lui dis-je, pour ce qui est de mes frères, je vous supplie de leur pardonner ; quelque sujet que j'aie de me plaindre d'eux, je ne suis pas assez cruel pour vouloir leur perte. Je lui racontai ce que j'avois fait pour l'un & l'autre ; & mon récit augmentant son indignation contr'eux : Il faut, s'écria-t-elle, que je vole tout-à-l'heure après ces traîtres & ces ingrats, & que j'en tire une prompte vengeance. Je

vais ſubmerger leur vaiſſeau, & les précipiter dans le fond de la mer. Non, ma belle dame, repris-je, au nom de dieu, n'en faites rien, modérez votre courroux; ſongez que ce ſont mes frères, & qu'il faut faire le bien pour le mal.

J'appaiſai la fée par ces paroles; & lorſque je les eus prononcées, elle me tranſporta en un inſtant de l'isle où nous étions, ſur le toît de mon logis, qui étoit en terraſſe, & elle diſparut un moment après. Je deſcendis, j'ouvris les portes, & je déterrai les trois mille ſequins que j'avois cachés. J'allai enſuite à la place où étoit ma boutique; je l'ouvris, & je reçus des marchands mes voiſins des complimens ſur mon retour. Quand je rentrai chez moi, j'apperçus ces deux chiens noirs qui vinrent m'aborder d'un air ſoumis. Je ne ſavois ce que cela ſignifioit, & j'en étois fort étonné; mais la fée, qui parut bientôt, m'en éclaircit. Mon mari, me dit-elle, ne ſoyez pas ſurpris de voir ces deux chiens chez vous; ce ſont vos deux frères. Je frémis à ces mots, & je lui demandai par quelle puiſſance ils ſe trouvoient en cet état. C'eſt moi qui les y ai mis, me répondit-elle; au moins, c'eſt une de mes ſœurs, à qui j'en ai donné la commiſſion, & qui,

en même temps, a coulé à fond leur vaisſeau. Vous y perdez les marchandiſes que vous y aviez; mais je vous récompenſerai d'ailleurs. A l'égard de vos frères, je les ai condamnés à demeurer dix ans ſous cette forme: leur perfidie ne les rend que trop dignes de cette pénitence. Enfin, après m'avoir enſeigné où je pourrois avoir de ſes nouvelles, elle diſparut.

Préſentement que les dix années ſont accomplies, je ſuis en chemin pour l'aller chercher; & comme en paſſant par ici, j'ai rencontré ce marchand & le bon vieillard qui mène ſa biche, je me ſuis arrêté avec eux. Voilà quelle eſt mon hiſtoire, ô prince des génies: ne vous paroît-elle pas des plus extraordinaires? J'en conviens, répondit le génie, & je remets auſſi en ſa faveur, le ſecond tiers du crime dont ce marchand eſt coupable envers moi.

Auſſitôt que le ſecond vieillard eut achevé ſon hiſtoire, le troiſième prit la parole, & fit au génie la même demande que les deux premiers, c'eſt-à-dire, de remettre au marchand le troiſième tiers de ſon crime, ſuppoſé que l'hiſtoire, qu'il avoit à lui raconter, ſurpaſsât en événemens ſinguliers les deux qu'il venoit d'entendre. Le génie lui fit la

même promesse qu'aux autres. Ecoutez donc, lui dit alors ce vieillard..... Mais le jour paroît, dit Scheherazade en se reprenant, il faut que je m'arrête en cet endroit.

Je ne puis assez admirer, ma sœur, dit alors Dinarzade, les aventures que vous venez de raconter. J'en sais une infinité d'autres, répondit la sultane, qui sont encore plus belles. Schahriar, voulant savoir si le conte du troisième vieillard seroit aussi agréable que celui du second, différa jusqu'au lendemain la mort de Scheherazade.

---

## VIIIe. NUIT.

Dès que Dinarzade s'apperçut qu'il étoit temps d'appeler la sultane, elle supplia sa sœur, en attendant le jour, de lui faire le récit de quelque beau conte. Racontez-nous celui du troisième vieillard, dit le sultan à Scheherazade; j'ai bien de la peine à croire qu'il soit plus merveilleux que celui du vieillard & des deux chiens noirs.

Sire, répondit la sultane, le troisième vieillard raconta son histoire au génie; je ne vous la dirai point, car elle n'est point venue à ma connoissance; mais je sais qu'elle se

trouva si fort au-dessus des deux précédentes, par la diversité des aventures merveilleuses qu'elle contenoit, que le génie en fut étonné. Il n'en eut pas plutôt ouï la fin, qu'il dit au troisième vieillard : Je t'accorde le dernier tiers de la grâce du marchand ; il doit bien vous remercier tous trois de l'avoir tiré d'intrigue par vos histoires ; sans vous il ne seroit plus au monde. En achevant ces mots, il disparut, au grand contentement de la compagnie.

Le marchand ne manqua pas de rendre à ses trois libérateurs toutes les grâces qu'il leur devoit. Ils se réjouirent avec lui de le voir hors de péril, après quoi ils se dirent adieu, & chacun reprit son chemin. Le marchand s'en retourna auprès de sa femme & de ses enfans, & passa tranquillement avec eux le reste de ses jours. Mais, sire, ajouta Scheherazade, quelques beaux que soient les contes que j'ai racontés jusqu'ici à votre majesté, ils n'approchent pas de celui du Pêcheur. Dinarzade voyant que la sultane s'arrêtoit, lui dit: Ma sœur, puisqu'il nous reste encore du temps, de grâce, racontez-nous l'histoire de ce pêcheur; le sultan le voudra bien. Schahriar y consentit; & Scheherazade reprenant son discours, poursuivit de cette manière.

### *Histoire du Pêcheur.*

SIRE, il y avoit autrefois un pêcheur fort âgé, & si pauvre, qu'à peine pouvoit-il gagner de quoi faire subsister sa femme & trois enfans dont sa famille étoit composée. Il alloit tous les jours à la pêche de grand matin; & chaque jour, il s'étoit fait une loi de ne jeter ses filets que quatre fois seulement.

Il partit un matin au clair de la lune, & se rendit au bord de la mer. Il se déshabilla, & jeta ses filets. Comme il les tiroit vers le rivage, il sentit d'abord de la résistance: il crut avoir fait bonne pêche, & il s'en réjouissoit déjà en lui-même. Mais un moment après, s'appercevant qu'au lieu du poisson, il n'y avoit dans ses filets que la carcasse d'un âne, il en eut beaucoup de chagrin.... Scheherazade, en cet endroit, cessa de parler, parce qu'elle vit paroître le jour.

Ma sœur, lui dit Dinarzade, je vous avoue que ce commencement me charme, & je prévois que la suite sera fort agréable. Rien n'est plus surprenant que l'histoire du pêcheur, répondit la sultane; & vous en conviendrez la nuit prochaine, si le sultan

me fait la grâce de me laiffer vivre. Schahriar, curieux d'apprendre le fuccès de la pêche du pêcheur, ne voulut pas faire mourir ce jour là Scheherazade. C'eft pourquoi il fe leva, & ne donna point encore ce cruel ordre.

---

## IXᵉ. NUIT.

MA chère fœur, s'écria Dinarzade le lendemain à l'heure ordinaire, je vous fupplie de nous finir le conte du pêcheur : je meurs d'envie de l'entendre. Je vais vous donner cette fatisfaction, répondit la fultane. En même temps elle demanda la permiffion au fultan; & lorfqu'elle l'eut obtenue, elle reprit en ces termes le conte du pêcheur.

Sire, quand le pêcheur, affligé d'avoir fait une fi mauvaife pêche, eut raccommodé fes filets, que la carcaffe de l'âne avoit rompus en plufieurs endroits, il les jeta une feconde fois. En les tirant, il fentit encore beaucoup de réfiftance, ce qui lui fit croire qu'ils étoient remplis de poiffon; mais il n'y trouva qu'un grand panier plein de gravier & de fange. Il en fut dans une extrême affliction. O fortune, s'écria-t-il d'une voix pitoyable! ceffe d'être

en colère contre moi, & ne perſécute point un malheureux qui te prie de l'épargner. Je ſuis parti de ma maiſon pour venir ici chercher ma vie, & tu m'annonces ma mort. Je n'ai pas d'autre métier que celui-ci pour ſubſiſter; & malgré tous les ſoins que j'y apporte, je puis à peine fournir aux plus preſſans beſoins de ma famille. Mais j'ai tort de me plaindre de toi, tu prends plaiſir à maltraiter les honnêtes gens, & à laiſſer de grands hommes dans l'obſcurité, tandis que tu favoriſes les méchans, & que tu élèves ceux qui n'ont aucune vertu qui les rende recommandables.

En achevant ces plaintes, il jeta bruſquement le panier; & après avoir bien lavé ſes filets que la fange avoit gâtés, il les jeta pour la troiſième fois. Mais il n'amena que des pierres, des coquilles & de l'ordure. On ne ſauroit expliquer quel fut ſon déſeſpoir: peu s'en fallut qu'il ne perdît l'eſprit. Cependant comme le jour commençoit à paroître, il n'oublia pas de faire ſa prière en bon muſulman; enſuite il ajouta celle-ci: *Seigneur, vous ſavez que je ne jette mes filets que quatre fois chaque jour. Je les ai déjà jetés trois fois ſans avoir tiré le moindre fruit de mon travail. Il ne m'en reſte qu'une; je*

*vous ſupplie de me rendre la mer favorable, comme vous l'avez rendue à Moïſe.*

Le pêcheur ayant fini cette prière, jeta ſes filets pour la quatrième fois. Quand il jugea qu'il devoit y avoir du poiſſon, il les tira comme auparavant avec aſſez de peine. Il n'y en avoit pas pourtant; mais il y trouva un vaſe de cuivre jaune, qui, à ſa peſanteur, lui parut plein de quelque choſe; & il remarqua qu'il étoit fermé & ſcellé de plomb, avec l'empreinte d'un ſceau. Cela le réjouit. Je le vendrai au fondeur, diſoit-il, & de l'argent que j'en ferai, j'en achèterai une meſure de bled.

Il examina le vaſe de tous côtés, il le ſecoua, pour voir ſi ce qui étoit dedans ne feroit pas de bruit. Il n'entendit rien; & cette circonſtance, avec l'empreinte du ſceau ſur le couvercle de plomb, lui firent penſer qu'il devoit être rempli de quelque choſe de précieux. Pour s'en éclaircir, il prit ſon couteau, & avec un peu de peine, il l'ouvrit. Il en pencha auſſitôt l'ouverture contre terre, mais il n'en ſortit rien, ce qui le ſurprit extrêmement. Il le poſa devant lui; & pendant qu'il le conſidéroit attentivement, il en ſortit une fumée fort épaiſſe qui l'obligea de reculer deux ou trois pas en arrière.

Cette fumée s'éleva jusqu'aux nues ; & s'étendant sur la mer & sur le rivage, forma un gros brouillard : spectacle qui causa, comme on peut se l'imaginer, un étonnement extraordinaire au pêcheur. Lorsque la fumée fut toute hors du vase, elle se réunit, & devint un corps solide, dont il se forma un génie deux fois aussi haut que le plus grand de tous les géans. A l'aspect d'un monstre d'une grandeur si démesurée, le pêcheur voulut prendre la fuite ; mais il se trouva si troublé & si effrayé, qu'il ne put marcher.

Salomon ! s'écria d'abord le génie, Salomon ! grand prophète de Dieu, pardon, pardon. Jamais je ne m'opposerai à vos volontés. J'obéirai à tous vos commandemens... Scheherazade, appercevant le jour, interrompit là son conte.

Dinarzade prit alors la parole : Ma sœur, dit-elle, on ne peut mieux tenir sa promesse que vous tenez la vôtre : ce conte est assurément plus surprenant que les autres. Ma sœur, répondit la sultane, vous entendrez des choses qui vous causeront encore plus d'admiration, si le sultan, mon seigneur, me permet de vous les raconter. Schahriar avoit trop d'envie d'entendre le reste de l'histoire du pêcheur, pour vouloir se priver de ce plaisir.

Il remit donc encore au lendemain la mort de la ſultane.

## X^e. NUIT.

Dinarzade, la nuit ſuivante, appelant ſa ſœur quand il en fut temps, la pria de continuer le conte du pêcheur. Le ſultan, de ſon côté, témoigna de l'impatience d'apprendre quel démêlé le génie avoit eu avec Salomon. C'eſt pourquoi Scheherazade pourſuivit ainſi le conte du pêcheur.

Sire, le pêcheur n'eut pas ſitôt entendu les paroles que le génie avoit prononcées, qu'il ſe raſſura, & lui dit: Eſprit ſuperbe, que dites-vous? Il y a plus de dix-huit ſiècles que Salomon, le prophète de Dieu, eſt mort, & nous ſommes préſentement à la fin des ſiècles. Apprenez-moi votre hiſtoire, & pour quel ſujet vous étiez renfermé dans ce vaſe.

A ce diſcours, le génie regardant le pêcheur d'un air fier, lui répondit: Parle-moi plus civilement; tu es bien hardi de m'appeler eſprit ſuperbe. Hé bien, repartit le pêcheur, vous parlerai-je avec plus de civilité, en vous appelant hibou du bonheur? Je te dis, repartit le génie, de me parler plus civilement avant que je te tue. Hé pourquoi me tueriez-vous,

répliqua le pêcheur ? Je viens de vous mettre en liberté : l'avez-vous déjà oublié ? Non, je m'en souviens, repartit le génie ; mais cela ne m'empêchera pas de te faire mourir ; & je n'ai qu'une seule grâce à t'accorder. Et quelle est cette grâce, dit le pêcheur ? C'est, répondit le génie, de te laisser choisir de quelle manière tu veux que je te tue. Mais en quoi vous ai-je offensé, reprit le pêcheur ? Est-ce ainsi que vous voulez me récompenser du bien que je vous ai fait ? Je ne puis te traiter autrement, dit le génie ; & afin que tu en sois persuadé, écoute mon histoire.

Je suis un de ces esprits rebelles qui se sont opposés à la volonté de Dieu. Tous les autres génies reconnurent le grand Salomon, prophète de Dieu, & se soumirent à lui. Nous fûmes les seuls, Sacar & moi, qui ne voulûmes pas faire cette bassesse. Pour s'en venger, ce puissant monarque chargea Assaf, fils de Barakhia, son premier ministre, de me venir prendre. Cela fut exécuté. Assaf vint se saisir de ma personne, & me mena malgré moi devant le trône du roi son maître.

Salomon, fils de David, me commanda de quitter mon genre de vie, de reconnoître son pouvoir, & de me soumettre à ses commandemens. Je refusai hautement de lui

obéir ; & j'aimai mieux m'expofer à tout fon reffentiment, que de lui prêter le ferment de fidélité & de foumiffion qu'il exigeoit de moi. Pour me punir, il m'enferma dans ce vafe de cuivre ; & afin de s'affurer de moi, & que je ne puffe pas forcer ma prifon, il imprima lui-même fur le couvercle de plomb, fon fceau, où le grand nom de Dieu étoit gravé. Cela fait, il mit le vafe entre les mains d'un des génies qui lui obéiffoient, avec ordre de me jeter à la mer : ce qui fut exécuté à mon grand regret.

Durant le premier fiècle de ma prifon, je jurai que fi quelqu'un m'en délivroit avant les cent ans achevés, je le rendrois riche, même après fa mort. Mais le fiècle s'écoula, & perfonne ne me rendit ce bon office. Pendant le fecond fiècle, je fis ferment d'ouvrir tous les tréfors de la terre à quiconque me mettroit en liberté ; mais je n'en fus pas plus heureux. Dans le troifième, je promis de faire puiffant monarque mon libérateur, d'être toujours près de lui en efprit, & de lui accorder chaque jour trois demandes, de quelque nature qu'elles puffent être ; mais ce fiècle fe paffa comme les deux autres, & je demeurai toujours dans le même état. Enfin, chagrin, ou plutôt enragé de me voir prifon-

nier ſi long-temps, je jurai que ſi quelqu'un me délivroit dans la ſuite, je le tuerois impitoyablement, & ne lui accorderois point d'autre grâce que de lui laiſſer le choix du genre de mort dont il voudroit que je le fiſſe mourir. C'eſt pourquoi, puiſque tu es venu ici aujourd'hui, & que tu m'as délivré, choiſis comment tu veux que je te tue.

Ce diſcours affligea fort le pêcheur. Je ſuis bien malheureux, s'écria-t-il, d'être venu en cet endroit rendre un ſi grand ſervice à un ingrat. Conſidérez, de grâce, votre injuſtice, & révoquez un ſerment ſi peu raiſonnable. Pardonnez-moi, dieu vous pardonnera de même. Si vous me donnez généreuſement la vie, il vous mettra à couvert de tous les complots qui ſe formeront contre vos jours. Non, ta mort eſt certaine, dit le génie; choiſis ſeulement de quelle ſorte tu veux que je te faſſe mourir. Le pêcheur le voyant dans la réſolution de le tuer, en eut une douleur extrême, non pas tant pour l'amour de lui, qu'à cauſe de ſes trois enfans dont il plaignoit la miſère où ils alloient être réduits par ſa mort. Il tâcha encore d'appaiſer le génie. Hélas! reprit-il, daignez avoir pitié de moi, en conſidération de ce que j'ai fait pour vous. Je te l'ai déjà dit, repartit le génie, c'eſt

justement pour cette raison que je suis obligé de t'ôter la vie. Cela est étrange, répliqua le pêcheur, que vous vouliez absolument rendre le mal pour le bien. Le proverbe dit, que, qui fait du bien à celui qui ne le mérite pas, en est toujours mal payé. Je croyois, je l'avoue, que cela étoit faux; car, en effet, rien ne choque davantage la raison & les droits de la société: néanmoins j'éprouve cruellement que cela n'est que trop véritable. Ne perdons pas le temps, interrompit le génie, tous tes raisonnemens ne sauroient me détourner de mon dessein. Hâte-toi de dire comment tu souhaites que je te tue.

La nécessité donne de l'esprit. Le pêcheur s'avisa d'un stratagême. Puisque je ne saurois éviter la mort, dit-il au génie, je me soumets donc à la volonté de dieu. Mais avant que je choisisse un genre de mort, je vous conjure par le grand nom de dieu, qui étoit gravé sur le sceau du prophète Salomon, fils de David, de me dire la vérité sur une question que j'ai à vous faire.

Quand le génie vit qu'on lui faisoit une adjuration qui le contraignoit de répondre positivement, il trembla en lui-même, & dit au pêcheur: Demande-moi ce que tu voudras, & hâte-toi.... Le jour venant à

paroître, Scheherazade se tut en cet endroit de son discours.

Ma sœur, lui dit Dinarzade, il faut convenir que plus vous parlez, & plus vous faites de plaisir. J'espère que le sultan notre seigneur ne vous fera pas mourir qu'il n'ait entendu le reste du beau conte du pêcheur. Le sultan est le maître, reprit Scheherazade ; il faut vouloir tout ce qu'il lui plaira. Le sultan, qui n'avoit pas moins d'envie que Dinarzade d'entendre la fin de ce conte, différa encore la mort de la sultane.

## XIe. NUIT.

SCHAHRIAR & la princesse son épouse passèrent cette nuit de la même manière que les précédentes ; & avant que le jour parût, Dinarzade les réveilla par ces paroles, qu'elle adressa à la sultane : Ma sœur, je vous prie de reprendre le conte du pêcheur. Très-volontiers, répondit Scheherazade, je vais vous satisfaire, avec la permission du sultan.

Le génie, poursuivit-elle, ayant promis de dire la vérité, le pêcheur lui dit : Je voudrois savoir si effectivement vous étiez dans ce vase ; oseriez-vous en jurer par le grand nom

nom de dieu ? Oui, répondit le génie, je jure par ce grand nom que j'y étois ; & cela est très-véritable. En bonne foi, répliqua le pêcheur, je ne puis vous croire. Ce vase ne pourroit pas seulement contenir un de vos pieds : comment se peut-il que votre corps y ait été renfermé tout entier ? Je te jure pourtant, repartit le génie, que j'y étois tel que tu me vois. Est-ce que tu ne me crois pas, après le grand serment que je t'ai fait ? Non vraiment, dit le pêcheur ; & je ne vous croirai point, à moins que vous ne me fassiez voir la chose.

Alors il se fit une dissolution du corps du génie, qui, se changeant en fumée, s'étendit comme auparavant sur la mer & sur le rivage, & qui se rassemblant ensuite, commença de rentrer dans le vase, & continua de même par une succession lente & égale, jusqu'à-ce qu'il n'en restât plus rien au-dehors. Aussitôt il en sortit une voix qui dit au pêcheur : Hé bien, incrédule pêcheur, me voici dans le vase : me crois-tu présentement ?

Le pêcheur, au lieu de répondre au génie, prit le couvercle de plomb, & ayant fermé promptement le vase : Génie, lui cria-t-il, demande-moi grâce à ton tour, & choisis de quelle mort tu veux que je te fasse mourir.

Mais non, il vaut mieux que je te rejette à la mer, dans le même endroit d'où je t'ai tiré, puis je ferai bâtir une maison sur ce rivage, où je demeurerai, pour avertir tous les pêcheurs qui viendront y jeter leurs filets, de bien prendre garde de repêcher un méchant génie comme toi, qui as fait serment de tuer celui qui te mettra en liberté.

A ces paroles offensantes, le génie irrité fit tous ses efforts pour sortir du vase; mais c'est ce qui ne lui fut pas possible: car l'empreinte du sceau du prophète Salomon, fils de David, l'en empêchoit. Ainsi, voyant que le pêcheur avoit alors l'avantage sur lui, il prit le parti de dissimuler sa colère. Pêcheur, lui dit-il d'un ton radouci, garde-toi bien de faire ce que tu dis. Ce que j'en ai fait n'a été que par plaisanterie, & tu ne dois pas prendre la chose sérieusement. O génie, répondit le pêcheur, toi qui étois, il n'y a qu'un moment, le plus grand, & qui es à l'heure qu'il est le plus petit de tous les génies, apprends que tes artificieux discours ne te serviront de rien. Tu retourneras à la mer. Si tu y as demeuré tout le temps que tu m'as dit, tu pourras bien y demeurer jusqu'au jour du jugement. Je t'ai prié, au nom de dieu, de ne me pas ôter la vie, tu as rejeté mes prières; je dois te rendre la pareille.

Le génie n'épargna rien pour tâcher de toucher le pêcheur. Ouvre le vase, lui dit-il, donne-moi la liberté, je t'en supplie; je te promets que tu seras content de moi. Tu n'es qu'un traître, repartit le pêcheur : je mériterois de perdre la vie, si j'avois l'imprudence de me fier à toi. Tu ne manquerois pas de me traiter de la même façon qu'un certain roi grec traita le médecin Douban. C'est une histoire que je te veux raconter : écoute.

## *Histoire du Roi Grec & du Médecin Douban.*

Il y avoit au pays de Zouman, dans la Perse, un roi dont les sujets étoient grecs originairement. Ce roi étoit couvert de lèpre; & ses médecins, après avoir inutilement employé tous leurs remèdes pour le guérir, ne savoient plus que lui ordonner, lorsqu'un très-habile médecin, nommé Douban, arriva dans sa cour.

Ce médecin avoit puisé sa science dans les livres grecs, persans, turcs, arabes, latins, syriaques & hébreux; & outre qu'il étoit consommé dans la philosophie, il connoissoit parfaitement les bonnes & mauvaises

qualités de toutes sortes de plantes & de drogues. Dès qu'il fut informé de la maladie du roi, & qu'il eut appris que ses médecins l'avoient abandonné, il s'habilla le plus proprement qu'il lui fut possible, & trouva moyen de se faire présenter au roi. Sire, lui dit-il, je sais que tous les médecins dont votre majesté s'est servie, n'ont pu la guérir de sa lèpre ; mais si vous voulez bien me faire l'honneur d'agréer mes services, je m'engage à vous guérir sans breuvage & sans topiques.

Le roi écouta cette proposition. Si vous êtes assez habile homme, répondit-il, pour faire ce que vous dites, je promets de vous enrichir, vous & votre postérité ; & sans compter les présens que je vous ferai, vous serez mon plus cher favori. Vous m'assurez donc que vous m'ôterez ma lèpre, sans me faire prendre aucune potion, & sans m'appliquer aucun remède extérieur? Oui, sire, repartit le médecin, je me flatte d'y réussir, avec l'aide de Dieu; & dès demain j'en ferai l'épreuve.

En effet, le médecin Douban se retira chez lui, & fit un mail qu'il creusa en-dedans par le manche, où il mit la drogue dont il prétendoit se servir. Cela étant fait, il prépara

auſſi une boule de la manière qu'il la vouloit, avec quoi il alla le lendemain ſe préſenter devant le roi ; & ſe proſternant à ſes pieds, il baiſa la terre.... En cet endroit, Scheherazade, remarquant qu'il étoit jour, en avertit Schahriar, & ſe tut.

En vérité, ma ſœur, dit alors Dinarzade, je ne ſais où vous allez prendre tant de belles choſes. Vous en entendrez bien d'autres demain, répondit Scheherazade, ſi le ſultan, mon maître, a la bonté de me prolonger encore la vie. Schahriar, qui ne déſiroit pas moins ardemment que Dinarzade d'entendre la ſuite de l'hiſtoire du médecin Douban, n'eut garde de faire mourir la ſultane ce jour-là.

---

## XIIe. NUIT.

LA douzième nuit étoit déjà fort avancée, lorſque Scheherazade reprit ainſi le fil de l'hiſtoire du roi grec & du médecin Douban.

Sire, le pêcheur parlant toujours au génie qu'il tenoit enfermé dans le vaſe, pourſuivit ainſi : Le médecin Douban ſe leva, & après avoir fait une profonde révérence, dit au roi qu'il jugeoit à propos que ſa majeſté montât

à cheval, & ſe rendit à la place pour jouer au mail. Le roi fit ce qu'on lui diſoit; & lorſqu'il fut dans le lieu deſtiné à jouer au mail à cheval, le médecin s'approcha de lui avec le mail qu'il avoit préparé, & le lui préſentant: Tenez, ſire, lui dit-il, exercez-vous avec ce mail, en pouſſant cette boule avec force par la place, juſqu'à ce que vous ſentiez votre main & votre corps en ſueur. Quand le remède que j'ai enfermé dans le manche de ce mail ſera échauffé par votre main, il vous pénétrera par tout le corps; & ſitôt que vous ſuerez, vous n'aurez qu'à quitter cet exercice; car le remède aura fait ſon effet. Dès que vous ſerez de retour en votre palais, vous entrerez au bain, & lorſque vous vous ſerez bien lavé & frotté, vous vous coucherez enſuite; & en vous levant demain matin, vous ſerez guéri.

Le roi prit le mail, & pouſſa ſon cheval après la boule qu'il avoit jetée. Il la frappa; elle lui fut renvoyée par les officiers qui jouoient avec lui; il la refrappa; & enfin, le jeu dura ſi long-temps, que ſa main en ſua, auſſi-bien que tout ſon corps. Ainſi, le remède enfermé dans le manche du mail, opéra comme le médecin l'avoit dit. Alors, le roi ceſſa de jouer, s'en retourna dans ſon

palais, entra au bain, & obſerva très-exactement ce qu'il lui avoit été preſcrit.

Il s'en trouva fort bien; car le lendemain en ſe levant, il s'apperçut, avec autant d'étonnement que de joie, que ſa lèpre étoit guérie, & qu'il avoit le corps auſſi net que s'il n'eût jamais été attaqué de cette maladie. D'abord qu'il fut habillé, il entra dans la ſalle d'audience publique, où il monta ſur le trône, & ſe fit voir à tous ſes courtiſans, que l'empreſſement d'apprendre le ſuccès du nouveau remède y avoit fait aller de bonne heure. Quand ils virent le roi parfaitement guéri, ils en firent tous paroître une extrême joie.

Le médecin Douban entra dans la ſalle, & s'alla proſterner au pied du trône, la face contre terre. Le roi l'ayant apperçu, l'appela, le fit aſſeoir à ſon côté, & le montra à l'aſſemblée, en lui donnant publiquement toutes les louanges qu'il méritoit. Ce prince n'en demeura pas là; comme il régaloit ce jour-là toute ſa cour, il le fit manger à ſa table ſeul avec lui.... A ces mots, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, ceſſa de pourſuivre ſon conte.

Ma ſœur, dit Dinarzade, je ne ſais quelle ſera la fin de cette hiſtoire, mais j'en trouve

le commencement admirable. Ce qui reſte à raconter en eſt le meilleur, répondit la ſultane; & je ſuis aſſurée que vous n'en diſconviendrez pas, ſi le ſultan veut bien me permettre de l'achever la nuit prochaine. Schahriar y conſentit, & ſe leva fort ſatisfait de ce qu'il en avoit entendu.

## XIIIe. NUIT.

VERS la fin de la nuit ſuivante, Scheherazade, pour contenter la curioſité de ſa ſœur Dinarzade, continua, avec la permiſſion du ſultan, ſon ſeigneur, l'hiſtoire du roi grec & du médecin Douban.

Le roi grec, pourſuivit le pêcheur, ne ſe contenta pas de recevoir à ſa table le médecin Douban : vers la fin du jour, lorſqu'il voulut congédier l'aſſemblée, il le fit revêtir d'une longue robe fort riche, & ſemblable à celle que portoient ordinairement ſes courtiſans en ſa préſence; outre cela, il lui fit donner deux mille ſequins. Le lendemain & les jours ſuivans, il ne ceſſa de le careſſer. Enfin, ce prince, croyant ne pouvoir jamais aſſez reconnoître les obligations qu'il avoit à un médecin ſi habile, répandoit ſur lui tous les jours de nouveaux bienfaits.

Or, ce roi avoit un grand-visir qui étoit avare, envieux, & naturellement capable de toutes sortes de crimes. Il n'avoit pu voir sans peine les présens qui avoient été faits au médecin, dont le mérite d'ailleurs commençoit à lui faire ombrage, il résolut de le perdre dans l'esprit du roi. Pour y réussir, il alla trouver ce prince, & lui dit en particulier, qu'il avoit un avis de la dernière importance à lui donner. Le roi lui ayant demandé ce que c'étoit: Sire, lui dit-il, il est dangereux à un monarque d'avoir de la confiance en un homme dont il n'a point éprouvé la fidélité. En comblant de bienfaits le médecin Douban, en lui faisant toutes les caresses que votre majesté lui fait, vous ne savez pas que c'est un traître, qui ne s'est introduit dans cette cour que pour vous assassiner. De qui tenez-vous ce que vous m'osez dire, répondit le roi? Songez-vous que c'est à moi que vous parlez, & que vous avancez une chose que je ne croirai pas légèrement? Sire, répliqua le visir, je suis parfaitement instruit de ce que j'ai l'honneur de vous représenter: ne vous reposez donc plus sur une confiance dangereuse; si votre majesté dort, qu'elle se réveille; car enfin, je le répète encore, le médecin Douban n'est parti du fond de la

Grèce, son pays, il n'est venu s'établir dans votre cour, que pour exécuter l'horrible dessein dont j'ai parlé.

Non, non, visir, interrompit le roi, je suis sûr que cet homme, que vous traitez de perfide & de traître, est le plus vertueux & le meilleur de tous les hommes; il n'y a personne au monde que j'aime autant que lui. Vous savez par quel remède, ou plutôt par quel miracle il m'a guéri de ma lèpre; s'il en veut à ma vie, pourquoi me l'a-t-il sauvée? Il n'avoit qu'à m'abandonner à mon mal; je n'en pouvois échapper: ma vie étoit déjà à moitié consumée. Cessez donc de vouloir m'inspirer d'injustes soupçons; au lieu de les écouter, je vous avertis que je fais dès ce jour à ce grand homme, pour toute sa vie, une pension de mille sequins par mois. Quand je partagerois avec lui toutes mes richesses, & mes états mêmes, je ne le payerois pas assez de ce qu'il a fait pour moi. Je vois ce que c'est, sa vertu excite votre envie; mais ne croyez pas que je me laisse injustement prévenir contre lui; je me souviens trop bien de ce qu'un visir dit au roi Sindbad, son maître, pour l'empêcher de faire mourir le prince son fils.... Mais, sire, ajouta Schehe-

razade, le jour qui paroît me défend de poursuivre.

Je sais bon gré au roi grec, dit Dinarzade, d'avoir eu la fermeté de rejeter la fausse accusation de son visir. Si vous louez aujourd'hui la fermeté de ce prince, interrompit Scheherazade, vous condamnerez demain sa foiblesse, si le sultan veut bien que j'achève de raconter cette histoire. Le sultan, curieux d'apprendre en quoi le roi grec avoit eu de la foiblesse, différa encore la mort de la sultane.

---

## XIVe. NUIT.

MA sœur, s'écria Dinarzade sur la fin de la quatorzième nuit, reprenez, je vous prie, l'histoire du pêcheur; vous en êtes demeurée à l'endroit où le roi grec soutient l'innocence du médecin Douban, & prend si fortement son parti. Je m'en souviens, répondit Scheherazade; vous en allez entendre la suite.

Sire, continua-t-elle, en adressant toujours la parole à Schahriar, ce que le roi grec venoit de dire touchant le roi Sindbad piqua la curiosité du visir, qui lui dit: Sire, je sup-

plie votre majesté de me pardonner si j'ai la hardiesse de lui demander ce que le visir du roi Sindbad dit à son maître, pour le détourner de faire mourir le prince son fils. Le roi eut la complaisance de le satisfaire. Ce visir lui répondit, après avoir représenté au roi Sindbad que, sur l'accusation d'une belle-mère, il devoit craindre de faire une action dont il pût se repentir, & lui conta cette histoire.

## *Histoire du Mari & du Perroquet.*

UN bon homme avoit une belle femme, qu'il aimoit avec tant de passion, qu'il ne la perdoit de vue que le moins qu'il pouvoit. Un jour que des affaires pressantes l'obligeoient à s'éloigner d'elle, il alla dans un endroit où l'on vendoit toutes sortes d'oiseaux; il y acheta un perroquet, qui non-seulement parloit fort bien, mais qui avoit même le don de rendre compte de tout ce qui avoit été fait devant lui. Il l'apporta dans une cage au logis, pria sa femme de le mettre dans sa chambre, & d'en prendre soin pendant le voyage qu'il alloit faire; après quoi il partit.

A son retour, il ne manqua pas d'interro-

ger le perroquet ſur ce qui s'étoit paſſé durant ſon abſence ; & là-deſſus, l'oiſeau lui apprit des choſes qui lui donnèrent lieu de faire de grands reproches à ſa femme. Elle crut que quelqu'une de ſes eſclaves l'avoit trahie ; mais elles lui jurèrent toutes qu'elles lui avoient été fidelles ; & elles convinrent qu'il falloit que ce fût le perroquet qui eût fait ces mauvais rapports.

Prévenue de cette opinion, la femme chercha dans ſon eſprit un moyen de détruire les ſoupçons de ſon mari, & de ſe venger en même temps du perroquet. Elle le trouva : ſon mari étant parti pour faire un voyage d'une journée, elle commanda à une eſclave de tourner pendant la nuit, ſous la cage de l'oiſeau, un moulin à bras ; à une autre, de jeter de l'eau en forme de pluie par le haut de la cage ; & à une troiſième, de prendre un miroir, & de le tourner devant les yeux du perroquet, à droite & à gauche à la clarté d'une chandelle. Les eſclaves employèrent une grande partie de la nuit à faire ce que leur avoit ordonné leur maîtreſſe, & elles s'en acquittèrent fort adroitement.

Le lendemain, le mari étant de retour, fit encore des queſtions au perroquet ſur ce qui s'étoit paſſé chez lui ; & l'oiſeau lui répondit ;

Mon bon maître, les éclairs, le tonnerre & la pluie m'ont tellement incommodé toute la nuit, que je ne puis vous dire ce que j'en ai souffert. Le mari, qui savoit bien qu'il n'avoit ni plu ni tonné cette nuit-là, demeura persuadé que le perroquet ne disant pas la vérité en cela, ne la lui avoit pas dite aussi au sujet de sa femme. C'est pourquoi, de dépit, l'ayant été tirer de sa cage, il le jeta si rudement contre terre, qu'il le tua. Néanmoins, dans la suite, il apprit de ses voisins que le pauvre perroquet ne lui avoit pas menti en lui parlant de la conduite de sa femme : ce qui fut cause qu'il se repentit de l'avoir tué...... Là, s'arrêta Scheherazade, parce qu'elle s'apperçut qu'il étoit jour.

Tout ce que vous nous racontez, ma sœur, dit Dinarzade, est si varié, que rien ne me paroît plus agréable. Je voudrois continuer de vous divertir, répondit Scheherazade; mais je ne sais si le sultan, mon maître, m'en donnera le temps. Schahriar, qui ne prenoit pas moins de plaisir que Dinarzade à entendre la sultane, se leva, & passa la journée sans ordonner au visir de la faire mourir.

## XVe. NUIT.

DINARZADE ne fut pas moins exacte cette nuit que les précédentes, à réveiller Scheherazade, & à l'engager de lui conter un de ces beaux contes qu'elle savoit. Ma sœur, répondit la sultane, je vais vous donner cette satisfaction. Attendez, interompit le sultan, achevez l'entretien du roi grec avec son visir, au sujet du médecin Douban, & puis vous continuerez l'histoire du pêcheur & du génie. Sire, repartit Scheherazade, vous allez être obéi. En même-temps elle poursuivit de cette manière.

Quand le roi grec, dit le pêcheur au génie, eut achevé l'histoire du perroquet : Et vous, visir, ajouta-t-il, par l'envie que vous avez conçue contre le médecin Douban, qui ne vous a fait aucun mal, vous voulez que je le fasse mourir ; mais je m'en garderai bien, de peur de m'en repentir, comme ce mari, d'avoir tué son perroquet.

Le pernicieux visir étoit trop intéressé à la perte du médecin Douban pour en demeurer là. Sire, répliqua-t-il, la mort du perroquet étoit peu importante, & je ne crois pas

que ſon maître l'ait regretté long-temps. Mais pourquoi faut-il que la crainte d'opprimer l'innocence vous empêche de faire mourir ce médecin ? Ne ſuffit-il pas qu'on l'accuſe de vouloir attenter à votre vie, pour vous autoriſer à lui faire perdre la ſienne ? Quand il s'agit d'aſſurer les jours d'un roi, un ſimple ſoupçon doit paſſer pour une certitude, & il vaut mieux ſacrifier l'innocent que ſauver le coupable. Mais, ſire, ce n'eſt point ici une choſe incertaine; le médecin Douban veut vous aſſaſſiner. Ce n'eſt point l'envie qui m'arme contre lui, c'eſt l'intérêt ſeul que je prends à la conſervation de votre majeſté; c'eſt mon zèle qui me porte à vous donner un avis d'une ſi grande importance. S'il eſt faux, je mérite qu'on me puniſſe de la même manière qu'on punit autrefois un viſir. Qu'avoit fait ce viſir, dit le roi grec, pour être digne de ce châtiment ? Je vais l'apprendre à votre majeſté. Sire, répondit le viſir, qu'elle ait, s'il lui plaît, la bonté de m'écouter.

*Hiſtoire du Viſir puni.*

IL étoit autrefois un roi, pourſuivit-il, qui avoit un fils qui aimoit paſſionnément la chaſſe. Il lui permettoit de prendre ſouvent

ce divertissement ; mais il avoit donné ordre à son grand-visir de l'accompagner toujours, & de ne le perdre jamais de vue.

Un jour de chasse, les piqueurs ayant lancé un cerf, le prince qui crut que le visir le suivoit se mit après la bête. Il courut si long-temps, & son ardeur l'emporta si loin, qu'il se trouva seul. Il s'arrêta, & remarquant qu'il avoit perdu la voie, il voulut retourner sur ses pas pour aller rejoindre le visir, qui n'avoit pas été assez diligent pour le suivre de près ; mais il s'égara.

Pendant qu'il couroit de tous côtés sans tenir de route assurée, il rencontra au bord d'un chemin une dame assez bien faite, qui pleuroit amèrement. Il retint la bride de son cheval, demanda à cette femme qui elle étoit, ce qu'elle faisoit seule en cet endroit, & si elle avoit besoin de secours. Je suis, lui répondit-elle, la fille d'un roi des Indes. En me promenant à cheval dans la campagne, je me suis endormie, & je suis tombée. Mon cheval s'est échappé, & je ne sais ce qu'il est devenu. Le jeune prince eut pitié d'elle, & lui proposa de la prendre en croupe ; ce qu'elle accepta.

Comme ils passoient près d'une masure, la dame ayant témoigné qu'elle seroit bien aise

de mettre pied à terre pour quelque néceſſité, le prince s'arrêta, & la laiſſa deſcendre. Il deſcendit auſſi, s'approcha de la maſure en tenant ſon cheval par la bride. Jugez quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il entendit la dame en dedans prononcer ces paroles : *Réjouiſſez-vous, mes enfans, je vous amène un garçon bien fait & fort gras ;* & d'autres voix qui lui répondirent auſſitôt : *Maman, où eſt-il, que nous le mangions tout-à-l'heure ; car nous avons bon appétit.*

Le prince n'eut pas beſoin d'en entendre davantage, pour concevoir le danger où il ſe trouvoit. Il vit bien que la dame qui ſe diſoit fille d'un roi des Indes, étoit une ogreſſe, femme de ces démons ſauvages, appelés Ogres, qui ſe retirent dans des lieux abandonnés, & ſe ſervent de mille ruſes pour ſurprendre & dévorer les paſſans. Il fut ſaiſi de frayeur, & ſe jeta au plus vîte ſur ſon cheval.

La prétendue princeſſe parut dans le moment, & voyant qu'elle avoit manqué ſon coup : Ne craignez rien, cria-t-elle au prince ; qui êtes-vous ? que cherchez-vous ? Je ſuis égaré, répondit-il, & je cherche mon chemin. Si vous êtes égaré, dit-elle, recommandez-vous à Dieu, il vous délivrera

de l'embarras où vous vous trouvez. Alors le prince leva les yeux au ciel.... Mais, ſire, dit Scheherazade en cet endroit, je ſuis obligée d'interrompre mon diſcours : le jour qui paroît, m'impoſe ſilence.

Je ſuis fort en peine, ma ſœur, dit Dinarzade, de ſavoir ce que deviendra ce jeune prince; je tremble pour lui. Je vous tirerai demain d'inquiétude, répondit la ſultane, ſi le ſultan veut bien que je vive juſqu'à ce temps là. Schahriar, curieux d'apprendre le dénouement de cette hiſtoire, prolongea encore la vie de Scheherazade.

---

## XVIIᵉ. NUIT.

DINARZADE avoit tant d'envie d'entendre la fin de l'hiſtoire du jeune prince, qu'elle ſe réveilla cette nuit plutôt qu'à l'ordinaire. Ma ſœur, dit-elle, achevez je vous prie l'hiſtoire que vous commençâtes hier; je m'intéreſſe au ſort du jeune prince, & je meurs de peur qu'il ne ſoit mangé de l'ogreſſe & de ſes enfans. Schahriar ayant marqué qu'il étoit dans la même crainte : Hé bien, ſire, dit la ſultane, je vais vous tirer de peine.

Après que la fausse princesse des Indes eut dit au jeune prince de se recommander à Dieu, comme il crut qu'elle ne lui parloit pas sincèrement, & qu'elle comptoit sur lui comme s'il eût déjà été sa proie, il leva les mains au ciel, & dit: Seigneur, qui êtes tout-puissant, jetez les yeux sur moi, & me délivrez de cette ennemie. A cette prière, la femme de l'ogre rentra dans la masure, & le prince s'en éloigna avec précipitation. Heureusement il retrouva son chemin, & arriva sain & sauf auprès du roi son père, auquel il raconta de point en point le danger qu'il venoit de courir par la faute du grand-visir. Le roi, irrité contre ce ministre, le fit étrangler à l'heure même.

Sire, poursuivit le visir du roi grec, pour revenir au médecin Douban, si vous n'y prenez garde, la confiance que vous prenez en lui, vous sera funeste; je sais de bonne part que c'est un espion envoyé par vos ennemis pour attenter à la vie de votre majesté : il vous a guéri, dites-vous; hé qui peut vous en assurer? Il ne vous a peut-être guéri qu'en apparence, & non radicalement: que sait-on si ce remède, avec le temps, ne produira pas un effet pernicieux?

Le roi grec, qui avoit naturellement fort

peu d'esprit, n'eut pas assez de pénétration pour s'appercevoir de la méchante intention de son visir, ni assez de fermeté pour persister dans son premier sentiment. Ce discours l'ébranla. Visir, dit-il, tu as raison; il peut être venu exprès pour m'ôter la vie; ce qu'il peut fort bien exécuter par la seule odeur de quelqu'une de ces drogues. Il faut voir ce qu'il est à propos de faire dans cette conjoncture.

Quand le visir vit le roi dans la disposition où il le vouloit: Sire, lui dit-il, le moyen le plus sûr & le plus prompt pour assurer votre repos, & mettre votre vie en sûreté, c'est d'envoyer chercher tout-à-l'heure le médecin Douban, & de lui faire couper la tête d'abord qu'il sera arrivé. Véritablement, reprit le roi, je crois que c'est par là que je dois prévenir son dessein. En achevant ces paroles, il appela un de ses officiers, & lui ordonna d'aller chercher le médecin, qui, sans savoir ce que le roi lui vouloit, courut au palais en diligence.

Sais-tu bien, dit le roi en le voyant, pourquoi je te demande ici? Non, sire, répondit-il, & j'attends que votre majesté daigne m'en instruire. Je t'ai fait venir, re-

prit le roi, pour me délivrer de toi en te faisant ôter la vie.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer quel fut l'étonnement du médecin, lorſqu'il entendit prononcer l'arrêt de ſa mort. Sire, dit-il, quel ſujet peut avoir votre majeſté de me faire mourir? Quel crime ai-je commis? J'ai appris de bonne part, répliqua le roi, que tu es un eſpion, & que tu n'es venu dans ma cour que pour attenter à ma vie; mais pour te prévenir; je veux te ravir la tienne. Frappe, ajouta-t-il au bourreau qui étoit préſent, & me délivre d'un perfide qui ne s'eſt introduit ici que pour m'aſſaſſiner.

A cet ordre cruel, le médecin jugea bien que les honneurs & les bienfaits qu'il avoit reçus lui avoient ſuſcité des ennemis, & que le foible roi s'étoit laiſſé ſurprendre à leurs impoſtures. Il ſe repentoit de l'avoir guéri de ſa lèpre; mais c'étoit un repentir hors de ſaiſon. Eſt-ce ainſi, lui diſoit-il, que vous me récompenſez du bien que je vous ai fait? Le roi ne l'écouta pas, & ordonna une ſeconde fois au bourreau de porter le coup mortel. Le médecin eut recours aux prières. Hélas! ſire, s'écria-t-il, prolongez-moi la vie, Dieu prolongera la vôtre: ne me faites

pas mourir, de crainte que Dieu ne vous traite de la même manière.

Le pêcheur interrompit ſon diſcours en cet endroit, pour adreſſer la parole au génie : Hé bien, génie, lui dit-il, tu vois que ce qui ſe paſſa alors entre le roi grec & le médecin Douban, vient tout-à-l'heure de ſe paſſer entre nous deux.

Le roi grec, continua-t-il, au lieu d'avoir égard à la prière que le médecin venoit de lui faire, en le conjurant au nom de Dieu, lui repartit avec dureté : Non, non, c'eſt une néceſſité abſolue que je te faſſe périr; auſſi bien pourrois-tu m'ôter la vie plus ſubtilement encore que tu ne m'as guéri. Cependant le médecin, fondant en pleurs, & ſe plaignant pitoyablement de ſe voir ſi mal payé du ſervice qu'il avoit rendu au roi, ſe prépara à recevoir le coup de la mort. Le bourreau lui banda les yeux, lui lia les mains, & ſe mit en devoir de tirer ſon ſabre.

Alors les courtiſans qui étoient préſens, émus de compaſſion, ſupplièrent le roi de lui faire grâce, aſſurant qu'il n'étoit pas coupable, & répondant de ſon innocence. Mais le roi fut inflexible, & leur parla de ſorte qu'ils n'osèrent lui répliquer.

Le médecin étant à genoux, les yeux ban-

dés, & prêt à recevoir le coup qui devoit terminer ſon ſort, s'adreſſa encore une fois au roi : Sire, lui dit-il, puiſque votre majeſté ne veut point révoquer l'arrêt de ma mort, je la ſupplie du moins de m'accorder la liberté d'aller juſques chez moi donner ordre à ma ſépulture, dire le dernier adieu à ma famille, faire des aumônes, & léguer mes livres à des perſonnes capables d'en faire un bon uſage. J'en ai un, entr'autres, dont je veux faire préſent à votre majeſté : c'eſt un livre fort précieux, & très-digne d'être ſoigneuſement gardé dans votre tréſor. Hé pourquoi ce livre eſt-il auſſi précieux que tu le dis, répliqua le roi ? Sire, repartit le médecin, c'eſt qu'il contient une infinité de choſes curieuſes, dont la principale eſt, que quand on m'aura coupé la tête, ſi votre majeſté veut bien ſe donner la peine d'ouvrir le livre, au ſixième feuillet, & lire la troiſième ligne de la page à main gauche, ma tête répondra à toutes les queſtions que vous voudrez lui faire. Le roi, curieux de voir une choſe ſi merveilleuſe, remit ſa mort au lendemain, & l'envoya chez lui ſous une bonne garde.

Le médecin, pendant ce temps-là, mit ordre à ſes affaires ; & comme le bruit s'étoit répandu qu'il devoit arriver un prodige inoui

après

après ſon trépas, les viſirs, les émirs, les officiers de la garde, enfin, toute la cour ſe rendit le jour ſuivant dans la ſalle d'audience, pour en être témoin.

On vit bientôt paroître le médecin Douban, qui s'avança juſqu'au pied du trône royal avec un gros livre à la main. Là, il ſe fit apporter un baſſin, ſur lequel il étendit la couverture dont le livre étoit enveloppé; & préſentant le livre au roi : Sire, lui dit-il, prenez, s'il vous plaît, ce livre; & d'abord que ma tête ſera coupée, commandez qu'on la poſe dans le baſſin ſur la couverture du livre; dès qu'elle y ſera, le ſang ceſſera d'en couler: alors vous ouvrirez le livre, & ma tête répondra à toutes vos demandes. Mais, ſire, ajouta-t-il, permettez-moi d'implorer encore une fois la clémence de votre majeſté : au nom de Dieu, laiſſez-vous fléchir; je vous proteſte que je ſuis innocent. Tes prières, répondit le roi, ſont inutiles; & quand ce ne ſeroit que pour entendre parler ta tête après ta mort, je veux que tu meures. En diſant cela, il prit le livre des mains du médecin, & ordonna au bourreau de faire ſon devoir.

La tête fut coupée ſi adroitement, qu'elle tomba dans le baſſin; & elle fut à peine poſée

ſur la couverture, que le ſang s'arrêta. Alors, au grand étonnement du roi & de tous les ſpectateurs, elle ouvrit les yeux; & prenant la parole: Sire, dit-elle, que votre majeſté ouvre le livre. Le roi l'ouvrit; & trouvant que le premier feuillet étoit comme collé contre le ſecond, pour le tourner avec plus de facilité, il porta le doigt à ſa bouche, & le mouilla de ſa ſalive. Il fit la même choſe juſqu'au ſixième feuillet; & ne voyant pas d'écriture à la page indiquée: Médecin, dit-il à la tête, il n'y a rien d'écrit. Tournez encore quelques feuillets, repartit la tête. Le roi continua d'en tourner, en portant toujours le doigt à ſa bouche, juſqu'à ce que le poiſon, dont chaque feuillet étoit imbu, venant à faire ſon effet, ce prince ſe ſentit tout-à-coup agité d'un tranſport extraordinaire; ſa vue ſe troubla, & il ſe laiſſa tomber au pied de ſon trône avec de grandes convulſions...... A ces mots, Scheherazade appercevant le jour, en avertit le ſultan, & ceſſa de parler.

Ah, ma chère ſœur, dit alors Dinarzade, que je ſuis fâchée que vous n'ayez pas le temps d'achever cette hiſtoire! je ſerois inconſolable ſi vous perdiez la vie aujourd'hui. Ma ſœur, répondit la ſultane, il en ſera ce

qu'il plaira au sultan : mais il faut espérer qu'il aura la bonté de suspendre ma mort jusqu'à demain. Effectivement, Schahriar, loin d'ordonner son trépas ce jour-là, attendit la nuit prochaine avec impatience, tant il avoit d'envie d'apprendre la fin de l'histoire du roi grec, & la suite de celle du pêcheur & du génie.

---

## XVIIe. NUIT.

Quelque curiosité qu'eût Dinarzade d'entendre le reste de l'histoire du roi grec, elle ne se réveilla pas cette nuit de si bonne heure qu'à l'ordinaire ; il étoit même presque jour lorsqu'elle dit à la sultane : Ma chère sœur, je vous prie de continuer la merveilleuse histoire du roi grec ; mais hâtez-vous, de grâce, car le jour paroîtra bientôt.

Scheherazade reprit aussitôt cette histoire, à l'endroit où elle l'avoit laissée le jour précédent. Sire, dit-elle, quand le médecin Douban, ou, pour mieux dire, sa tête, vit que le poison faisoit son effet, & que le roi n'avoit plus que quelques momens à vivre : Tyran, s'écria-t-elle, voilà de quelle manière sont traités les princes qui, abusant de

leur autorité, font périr les innocens; Dieu punit tôt ou tard leurs injustices & leurs cruautés. La tête eut à peine achevé ces paroles, que le roi tomba mort, & qu'elle perdit elle-même aussi le peu de vie qui lui restoit.

Sire, poursuivit Scheherazade, telle fut la fin du roi grec & du médecin Douban. Il faut présentement venir à l'histoire du pêcheur & du génie; mais ce n'est pas la peine de commencer, car il est jour. Le sultan, de qui toutes les heures étoient réglées, ne pouvant l'écouter plus long-temps, se leva; & comme il vouloit absolument entendre la suite de l'histoire du génie & du pêcheur, il avertit la sultane de se préparer à la lui raconter la nuit suivante.

---

## XVIIIe. NUIT.

DINARZADE se dédommagea cette nuit de la précédente; elle se réveilla long-temps devant le jour, & Scheherazade se mit à raconter la suite de l'histoire du pêcheur & du génie, que le sultan souhaitoit autant que Dinarzade d'entendre.

Je vais, répondit la sultane, contenter sa

curiosité & la vôtre. Alors, s'adressant à Schahriar : Sire, poursuivit-elle, sitôt que le pêcheur eut fini l'histoire du roi grec & du médecin Douban, il en fit l'application au génie, qu'il tenoit toujours enfermé dans le vase. Si le roi grec, lui dit-il, eût voulu laisser vivre le médecin, Dieu l'auroit aussi laissé vivre lui-même : mais il rejeta ses plus humbles prières, & Dieu l'en punit. Il en est de même de toi, ô génie : si j'avois pu te fléchir & obtenir de toi la grâce que je te demandois, j'aurois présentement pitié de l'état où tu es ; mais puisque, malgré l'extrême obligation que tu m'avois de t'avoir mis en liberté, tu as persisté dans la volonté de me tuer, je dois, à mon tour, être impitoyable. Je vais, en te laissant dans ce vase & en te rejetant à la mer, t'ôter l'usage de la vie jusqu'à la fin des temps : c'est la vengeance que je prétends tirer de toi.

Pêcheur, mon ami, répondit le génie, je te conjure encore une fois de ne pas faire une si cruelle action : songe qu'il n'est pas honnête de se venger, & qu'au contraire il est louable de rendre le bien pour le mal ; ne me traite pas comme Imma traita autrefois Ateca. Et que fit Imma à Ateca, répliqua le pêcheur ? Oh si tu souhaites de le savoir,

repartit le génie, ouvre-moi ce vaſe : crois-tu que je ſois en humeur de faire des contes dans une priſon ſi étroite ? Je t'en ferai tant que tu voudras quand tu m'auras tiré d'ici. Non, dit le pêcheur, je ne te délivrerai pas ; c'eſt trop raiſonner, je vais te précipiter au fond de la mer. Encore un mot, pêcheur, s'écria le génie ; je te promets de ne te faire aucun mal ; bien éloigné de cela, je t'enſeignerai un moyen de devenir puiſſamment riche.

L'eſpérance de ſe tirer de la pauvreté déſarma le pêcheur. Je pourrois t'écouter, dit-il, s'il y avoit quelque fond à faire ſur ta parole : jure-moi par le grand nom de Dieu, que tu feras de bonne foi ce que tu dis, & je vais t'ouvrir le vaſe : je ne crois pas que tu ſois aſſez hardi pour violer un pareil ſerment.

Le génie le fit, & le pêcheur ôta auſſitôt le couvercle du vaſe. Il en ſortit à l'inſtant de la fumée, & le génie ayant repris ſa forme de la même manière qu'auparavant, la première choſe qu'il fit, fut de jeter, d'un coup de pied, le vaſe dans la mer. Cette action effraya le pêcheur : Génie, dit-il, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? ne voulez-vous pas garder

le ferment que vous venez de faire ? & dois-je vous dire ce que le médecin Douban difoit au roi grec : Laiffez-moi vivre, & Dieu prolongera vos jours ?

La crainte du pêcheur fit rire le génie, qui lui répondit : Non, pêcheur, raffure-toi ; je n'ai jeté le vafe que pour me divertir, & voir fi tu en ferois alarmé, & pour te perfuader que je te veux tenir parole, prends tes filets, & me fuis. En prononçant ces mots, il fe mit à marcher devant le pêcheur, qui, chargé de fes filets, le fuivit avec quelque forte de défiance. Ils pafsèrent devant la ville, & montèrent au haut d'une montagne, d'où ils defcendirent dans une vafte plaine qui les conduifit à un étang fitué entre quatre collines.

Lorfqu'ils furent arrivés au bord de l'étang, le génie dit au pêcheur : Jette tes filets, & prends du poiffon. Le pêcheur ne douta point qu'il n'en prît ; car il en vit une grande quantité dans l'étang : mais ce qui le furprit extrêmement, c'eft qu'il remarqua qu'il y en avoit de quatre couleurs différentes, de blancs, de rouges, de bleus & de jaunes. Il jeta fes filets, & en amena quatre, dont chacun étoit d'une de ces cou-

leurs. Comme il n'en avoit jamais vu de pareils, il ne pouvoit ſe laſſer de les admirer ; & jugeant qu'il en pourroit tirer une ſomme aſſez conſidérable, il en avoit beaucoup de joie. Emporte ces poiſſons, lui dit le génie, & va les préſenter à ton ſultan ; il t'en donnera plus d'argent que tu n'en as manié en toute ta vie. Tu pourras venir tous les jours pêcher en cet étang ; mais je t'avertis de ne jeter tes filets qu'une fois chaque jour ; autrement il t'en arrivera du mal, prends - y garde ; c'eſt l'avis que je te donne ; ſi tu le ſuis exactement, tu t'en trouveras bien. En diſant cela, il frappa du pied la terre, qui s'ouvrit, & ſe referma après l'avoir englouti.

Le pêcheur, réſolu de ſuivre de point en point les conſeils du génie, ſe garda bien de jeter une ſeconde fois ſes filets. Il reprit le chemin de la ville, fort content de ſa pêche, & faiſant mille réflexions ſur ſon aventure. Il alla droit au palais du ſultan pour lui préſenter ſes poiſſons...... Mais, ſire, dit Scheherazade, j'apperçois le jour ; il faut que je m'arrête en cet endroit.

Ma ſœur, dit alors Dinarzade, que les derniers événemens que vous venez de raconter ſont ſurprenans ! j'ai de la peine à

croire que vous puissiez désormais nous en apprendre d'autres qui le soient davantage. Ma chère sœur, répondit la sultane, si le sultan mon maître me laisse vivre jusqu'à demain, je suis persuadée que vous trouverez la suite de l'histoire du pêcheur encore plus merveilleuse que le commencement, & incomparablement plus agréable. Schahriar, curieux de voir si le reste de l'histoire du pêcheur étoit tel que la sultane le promettoit, différa encore l'exécution de la loi cruelle qu'il s'étoit faite.

---

## XIXe. NUIT.

VERS la fin de la dix-neuvième nuit, Dinarzade appela la sultane, & lui dit : Ma sœur, je suis dans une extrême impatience d'entendre la suite de l'histoire du pêcheur; racontez-nous la, en attendant que le jour paroisse. Scheherazade, avec la permission du sultan, la reprit aussitôt de cette sorte :

Sire, je laisse à penser à votre majesté, quelle fut la surprise du sultan, lorsqu'il vit les quatre poissons que le pêcheur lui présenta. Il les prit l'un après l'autre pour les considérer avec attention; & après les avoir

admirés assez long-temps : Prenez ces poissons, dit-il à son premier visir, & les portez à l'habile cuisinière que l'empereur des grecs m'a envoyée; je m'imagine qu'ils ne seront pas moins bons qu'ils sont beaux.

Le visir les porta lui-même à la cuisinière, & les lui remettant entre les mains : Voilà, lui dit-il, quatre poissons qu'on vient d'apporter au sultan; il vous ordonne de les lui apprêter. Après s'être acquitté de cette commission, il retourna vers le sultan son maître, qui le chargea de donner au pêcheur quatre cent pièces d'or de sa monnoie ; ce qu'il exécuta très-fidellement.

Le pêcheur, qui n'avoit jamais possédé une si grande somme à la fois, concevoit à peine son bonheur, & le regardoit comme un songe. Mais il connut dans la suite qu'il étoit réel, par le bon usage qu'il en fit, en l'employant aux besoins de sa famille.

Mais, sire, poursuivit Scheherazade, après vous avoir parlé du pêcheur, il faut vous parler aussi de la cuisinière du sultan, que nous allons trouver dans un grand embarras. D'abord qu'elle eut nettoyé les poissons que le visir lui avoit donnés, elle les mit sur le feu dans une casserole avec de l'huile pour les frire : lorsqu'elle les crut assez cuits d'un

côté, elle les tourna de l'autre. Mais, ô prodige inoui ! à peine furent-ils tournés, que le mur de la cuisine s'entr'ouvrit ; il en sortit une jeune dame d'une beauté admirable, & d'une taille avantageuse ; elle étoit habillée d'une étoffe de satin à fleurs, façon d'Egypte, avec des pendans d'oreille, un collier de grosses perles, des bracelets d'or garnis de rubis, & qui tenoit une baguette de myrte à la main. Elle s'approcha de la casserole, au grand étonnement de la cuisinière, qui demeura immobile à cette vue ; & frappant un des poissons du bout de sa baguette : *Poisson, poisson*, lui dit-elle, *es-tu dans ton devoir ?* Le poisson n'ayant rien répondu, elle les répéta, & alors les quatre poissons levèrent la tête tous ensemble, & lui dirent très-distinctement : *Oui, oui, si vous comptez, nous comptons ; si vous payez vos dettes, nous payons les nôtres ; si vous fuyez, nous vainquons, & nous sommes contens.* Dès qu'ils eurent achevé ces mots, la jeune dame renversa la casserole, & rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma aussitôt, & se remit au même état qu'il étoit auparavant.

La cuisinière, que toutes ces merveilles avoient épouvantée, étant revenue de sa frayeur, alla relever les poissons qui étoient

tombés sur la braise; mais elle les trouva plus noirs que du charbon, & hors d'état d'être servis au sultan. Elle en eut une vive douleur; & se mettant à pleurer de toute sa force: Hélas, disoit-elle, que vais-je devenir! quand je conterai au sultan ce que j'ai vu, je suis assurée qu'il ne me croira point; dans quelle colère ne sera-t-il pas contre moi?

Pendant qu'elle s'affligeoit ainsi, le grand-visir entra, & lui demanda si les poissons étoient prêts. Elle lui raconta tout ce qui étoit arrivé; & ce récit, comme on peut le penser, l'étonna fort: mais sans en parler au sultan, il inventa une excuse qui le contenta. Cependant il envoya chercher le pêcheur à l'heure même, & quand il fut arrivé: Pêcheur, lui dit-il, apporte-moi quatre autres poissons qui soient semblables à ceux que tu as déjà apportés; car il est survenu certain malheur qui a empêché qu'on ne les ait servis au sultan. Le pêcheur ne lui dit pas ce que le génie lui avoit recommandé; mais pour se dispenser de fournir ce jour-là les poissons qu'on lui demandoit, il s'excusa sur la longueur du chemin, & promit de les apporter le lendemain matin.

Effectivement, le pêcheur partit durant la nuit, & se rendit à l'étang. Il y jeta ses

filets, & les ayant retirés, il y trouva quatre poiſſons qui étoient comme les autres, chacun d'une couleur différente. Il s'en retourna auſſitôt, & les porta au grand-viſir dans le temps qu'il les lui avoit promis. Ce miniſtre les prit & les emporta lui-même encore dans la cuiſine, où il s'enferma ſeul avec la cuiſinière, qui commença de les habiller devant lui, & qui les mit ſur le feu, comme elle avoit fait les quatre autres le jour précédent. Lorſqu'ils furent cuits d'un côté, & qu'elle les eut tournés de l'autre, le mur de la cuiſine s'entr'ouvrit encore, & la même dame parut avec ſa baguette à la main : elle s'approcha de la caſſerole, frappa un des poiſſons, lui adreſſa les mêmes paroles, & ils lui firent tous la même réponſe en levant la tête.... Mais, ſire, ajouta Scheherazade, en ſe reprenant, voilà le jour qui paroît, & qui m'empêche de continuer cette hiſtoire : les choſes que je viens de vous dire, ſont, à la vérité, très-ſingulières ; mais ſi je ſuis en vie demain, je vous en dirai d'autres qui ſont encore plus dignes de votre attention. Schahriar, jugeant bien que la ſuite devoit être fort curieuſe, réſolut de l'entendre la nuit ſuivante.

## XX<sup>e</sup>. NUIT.

MA chère sœur, s'écria Dinarzade, suivant sa coutume, si vous ne dormez pas, je vous prie de poursuivre & d'achever le beau conte du pêcheur. La sultane prit aussitôt la parole, & parla dans ces termes :

Sire, après que les quatre poissons eurent répondu à la jeune dame, elle renversa encore la casserole d'un coup de baguette, & se retira dans le même endroit de la muraille d'où elle étoit sortie. Le grand-visir ayant été témoin de ce qui s'étoit passé : Cela est trop surprenant, dit-il, & trop extraordinaire, pour en faire un mystère au sultan; je vais de ce pas l'informer de ce prodige. En effet, il l'alla trouver, & lui en fit un rapport fidelle.

Le sultan, fort surpris, marqua beaucoup d'empressement de voir cette merveille. Pour cet effet, il envoya chercher le pêcheur. Mon ami, lui dit-il, ne pourrois-tu pas m'apporter encore quatre poissons de diverses couleurs ? Le pêcheur répondit au sultan, que si sa majesté vouloit lui accorder trois jours pour faire ce qu'elle désiroit, il se promet-

toit de la contenter. Les ayant obtenus, il alla à l'étang pour la troisième fois, & il ne fut pas moins heureux que les deux autres; car du premier coup de filet, il prit quatre poissons de couleur différente. Il ne manqua pas de les porter à l'heure même au sultan, qui en eut d'autant plus de joie, qu'il ne s'attendoit pas à les avoir sitôt, & qui lui fit donner encore quatre cent pièces de sa monnoie.

D'abord que le sultan eut les poissons, il les fit porter dans son cabinet avec tout ce qui étoit nécessaire pour les faire cuire. Là, s'étant enfermé avec son grand-visir, ce ministre les habilla, les mit ensuite sur le feu dans une casserole; & quand ils furent cuits d'un côté, il les retourna de l'autre. Alors le mur du cabinet s'entr'ouvrit; mais au lieu de la jeune dame, ce fut un noir qui en sortit. Ce noir avoit un habillement d'esclave; il étoit d'une grosseur & d'une grandeur gigantesque, & tenoit un gros bâton verd à la main. Il s'avança jusqu'à la casserole, & touchant de son bâton un des poissons, il lui dit d'une voix terrible: *Poisson, poisson, es-tu dans ton devoir?* A ces mots, les poissons levèrent la tête, & répondirent: *Oui, oui, nous y sommes; si vous comptez, nous*

*comptons ; si vous payez vos dettes, nous payons les nôtres ; si vous fuyez, nous vainquons, & nous sommes contens.*

Les poissons eurent à peine achevé ces paroles, que le noir renversa la casserole au milieu du cabinet, & réduisit les poissons en charbon. Cela étant fait, il se retira fièrement, & rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma, & qui parut dans le même état qu'auparavant.

Après ce que je viens de voir, dit le sultan à son grand-visir, il ne me sera pas possible d'avoir l'esprit en repos. Ces poissons sans doute signifient quelque chose d'extraordinaire, dont je veux être éclairci. Il envoya chercher le pêcheur; on le lui amena. Pêcheur, lui dit-il, les poissons que tu nous as apportés me causent bien de l'inquiétude : en quel endroit les as-tu pêchés : Sire, répondit-il, je les ai pêchés dans un étang qui est situé entre quatre collines, au-delà de la montagne que l'on voit d'ici. Connoissez-vous cet étang, dit le sultan au visir ? Non, sire, répondit le visir, je n'en ai jamais ouï parler : il y a pourtant soixante ans que je chasse aux environs & au-delà de cette montagne. Le sultan demanda au pêcheur à quelle distance de son palais étoit l'étang;

le pêcheur aſſura qu'il n'y avoit pas plus de trois heures de chemin. Sur cette aſſurance, & comme il reſtoit encore aſſez de jour pour y arriver avant la nuit, le ſultan commanda à toute ſa cour de monter à cheval, & le pêcheur leur ſervit de guide.

Ils montèrent tous la montagne, & à la deſcente, ils virent, avec beaucoup de ſurpriſe, une vaſte plaine que perſonne n'avoit remarquée juſqu'alors. Enfin ils arrivèrent à l'étang, qu'ils trouvèrent effectivement ſitué entre quatre collines, comme le pêcheur l'avoit rapporté. L'eau en étoit ſi tranſparente, qu'ils remarquèrent que tous les poiſſons étoient ſemblables à ceux que le pêcheur avoit apportés au palais.

Le ſultan s'arrêta ſur le bord de l'étang; & après avoir quelque temps regardé les poiſſons avec admiration, il demanda à ſes émirs & à tous ſes courtiſans s'il étoit poſſible qu'ils n'euſſent pas encore vu cet étang, qui étoit ſi peu éloigné de la ville. Ils lui répondirent qu'ils n'en avoient jamais entendu parler. Puiſque vous convenez tous, leur dit-il, que vous n'en avez jamais ouï parler, & que je ne ſuis pas moins étonné que vous de cette nouveauté, je ſuis réſolu de ne pas rentrer dans mon palais, que je n'aie ſu pour quelle

raiſon cet étang ſe trouve ici, & pourquoi il n'y a dedans que des poiſſons de quatre couleurs. Après avoir dit ces paroles, il ordonna de camper, & auſſitôt ſon pavillon & les tentes de ſa maiſon furent dreſſés ſur les bords de l'étang.

A l'entrée de la nuit, le ſultan, retiré ſous ſon pavillon, parla en particulier à ſon grand-viſir, & lui dit : Viſir, j'ai l'eſprit dans une étrange inquiétude; cet étang tranſporté dans ces lieux, ce noir qui nous eſt apparu dans mon cabinet, ces poiſſons que nous avons entendu parler, tout cela irrite tellement ma curioſité, que je ne puis réſiſter à l'impatience de la ſatisfaire. Pour cet effet, je médite un deſſein que je veux abſolument exécuter. Je vais ſeul m'éloigner de ce camp; je vous ordonne de tenir mon abſence ſecrète; demeurez ſous mon pavillon; & demain matin, quand mes émirs & mes courtiſans ſe préſenteront à l'entrée, renvoyez-les, en leur diſant que j'ai une légère indiſpoſition, & que je veux être ſeul. Les jours ſuivans, vous continuerez de leur dire la même choſe, juſqu'à ce que je ſois de retour.

Le grand-viſir dit pluſieurs choſes au ſultan, pour tâcher de le détourner de ſon deſſein; il lui repréſenta le danger auquel il

s'expofoit, & la peine qu'il alloit prendre peut-être inutilement. Mais il eut beau épuifer fon éloquence, le fultan ne quitta point fa réfolution, & fe prépara à l'exécuter. Il prit un habillement commode pour marcher à pied; il fe munit d'un fabre; & dès qu'il vit que tout étoit tranquille dans fon camp, il partit fans être accompagné de perfonne.

Il tourna fes pas vers une des collines, qu'il monta fans beaucoup de peine. Il en trouva la defcente encore plus aifée; & lorfqu'il fut dans la plaine, il marcha jufqu'au lever du foleil. Alors appercevant de loin devant lui un grand édifice, il s'en réjouit, dans l'efpérance d'y pouvoir apprendre ce qu'il vouloit favoir. Quand il en fut près, il remarqua que c'étoit un palais magnifique, ou plutôt un château très-fort, d'un beau marbre noir poli, & couvert d'un acier fin & uni comme une glace de miroir. Ravi de n'avoir pas été long-temps fans rencontrer quelque chofe digne au moins de fa curiofité, il s'arrêta devant la façade du château, & la confidéra avec beaucoup d'attention.

Il s'avança enfuite jufqu'à la porte, qui étoit à deux battans, dont l'un étoit ouvert. Quoiqu'il lui fût libre d'entrer, il crut néanmoins devoir frapper. Il frappa un coup affez

légèrement, & attendit quelque temps ; mais ne voyant venir perſonne, il s'imagina qu'on ne l'avoit point entendu ; c'eſt pourquoi il frappa un ſecond coup plus fort ; mais ne voyant ni n'entendant perſonne, il redoubla ; perſonne ne parut encore. Cela le ſurprit extrêmement ; car il ne pouvoit penſer qu'un château ſi bien entretenu fût abandonné. S'il n'y a perſonne, diſoit-il en lui-même, je n'ai rien à craindre ; & s'il y a quelqu'un, j'ai de quoi me défendre.

Enfin le ſultan entra ; & s'avançant ſous le veſtibule : N'y a-t-il perſonne ici, s'écria-t-il, pour recevoir un étranger qui auroit beſoin de ſe rafraîchir en paſſant ? Il répéta la même choſe deux ou trois fois ; mais quoiqu'il parlât fort haut, perſonne ne lui répondit. Ce ſilence augmenta ſon étonnement. Il paſſa dans une cour très-ſpacieuſe, & regardant de tous côtés pour voir s'il ne découvriroit point quelqu'un, il n'apperçut pas le moindre être vivant..... Mais, ſire, dit Scheherazade en cet endroit, le jour qui paroît vient m'impoſer ſilence.

Ah ! ma ſœur, dit Dinarzade, vous nous laiſſez au plus bel endroit. Il eſt vrai, répondit la ſultane : mais, ma ſœur, vous en voyez la néceſſité. Il ne tiendra qu'au ſultan mon

feigneur, que vous entendiez le refte demain. Ce ne fut pas tant pour faire plaifir à Dinarzade que Schahriar laiffa vivre encore la fultane, que pour contenter la curiofité qu'il avoit d'apprendre ce qui fe pafferoit dans le château.

## XXI^e. NUIT.

Dinarzade ne fut pas pareffeufe à réveiller la fultane fur la fin de cette nuit. Ma chère fœur, lui dit-elle, je vous prie de nous raconter ce qui fe paffa dans ce beau château où vous nous laiffâtes hier.

Scheherazade reprit auffitôt le conte du jour précédent; & s'adreffant toujours à Schahriar: Sire, dit-elle, le fultan ne voyant donc perfonne dans la cour où il étoit, entra dans de grandes falles, dont les tapis de pied étoient de foie; les eftrades & les fophas couverts d'étoffes de la Mecque; & les portières, des plus riches étoffes des Indes, relevées d'or & d'argent. Il paffa enfuite dans un fallon merveilleux, au milieu duquel il y avoit un grand baffin avec un lion d'or maffif à chaque coin. Les quatre lions jetoient de l'eau par la gueule, & cette eau, en tom-

bant, formoit des diamans & des perles ; ce qui n'accompagnoit pas mal un jet d'eau, qui, s'élançant du milieu du bassin, alloit presque frapper le fond d'un dôme peint à l'arabesque.

Le château, des trois côtés, étoit environné d'un jardin, que les parterres, les pièces d'eau, les bosquets, & mille autres agrémens concouroient à embellir ; & ce qui achevoit de rendre ce lieu admirable, c'étoit une infinité d'oiseaux, qui y remplissoient l'air de leurs chants harmonieux, & qui y faisoient toujours leur demeure, parce que des filets tendus au-dessus des arbres & du palais les empêchoient d'en sortir.

Le sultan se promena long-temps d'appartemens en appartemens, où tout lui parut grand & magnifique. Lorsqu'il fut las de marcher, il s'assit dans un cabinet ouvert, qui avoit vue sur le jardin ; & là, rempli de ce qu'il avoit déjà vu & de tout ce qu'il voyoit encore, il faisoit des réflexions sur tous ces différens objets, quand tout-à-coup une voix plaintive, accompagnée de cris lamentables, vint frapper son oreille. Il écouta avec attention, & il entendit distinctement ces tristes paroles : *O fortune, qui n'as pu me laisser jouir long-temps d'un heureux*

*ſort, & qui m'as rendu le plus infortuné de tous les hommes, ceſſe de me perſécuter, & viens, par une prompte mort, mettre fin à mes douleurs. Hélas! eſt-il poſſible que je ſois encore en vie après tous les tourmens que j'ai ſoufferts?*

Le ſultan, touché de ces pitoyables plaintes, ſe leva pour aller du côté d'où elles étoient parties. Lorſqu'il fut à la porte d'une grande ſalle, il ouvrit la portière, & vit un jeune homme bien fait, & très-richement vêtu, qui étoit aſſis ſur un trône un peu élevé de terre. La triſteſſe étoit peinte ſur ſon viſage. Le ſultan s'approcha de lui, & le ſalua. Le jeune homme lui rendit ſon ſalut, en lui faiſant une inclination de tête fort baſſe; & comme il ne ſe levoit pas: Seigneur, dit-il au ſultan, je juge bien que vous méritez que je me lève pour vous recevoir, & vous rendre tous les honneurs poſſibles; mais une raiſon ſi forte s'y oppoſe, que vous ne devez pas m'en ſavoir mauvais gré. Seigneur, lui répondit le ſultan, je vous ſuis fort obligé de la bonne opinion que vous avez de moi. Quant au ſujet que vous avez de ne vous pas lever, quelle que puiſſe être votre excuſe, je la reçois de fort bon cœur. Attiré par vos plaintes, pénétré de vos peines, je

viens vous offrir mon fecours. Plût à Dieu qu'il dépendît de moi d'apporter du foulagement à vos maux, je m'y employerois de tout mon pouvoir. Je me flatte que vous voudrez bien me raconter l'hiftoire de vos malheurs; mais de grâce apprenez-moi auparavant ce que fignifie cet étang qui eft près d'ici, & où l'on voit des poiffons de quatre couleurs différentes; ce que c'eft que ce château; pourquoi vous vous y trouvez, & d'où vient que vous y êtes feul.

Au lieu de répondre à ces queftions, le jeune homme fe mit à pleurer amèrement. *Que la fortune eft inconftante*, s'écria-t-il! *elle fe plaît à abaiffer les hommes qu'elle a élevés; où font ceux qui jouiffent tranquillement d'un bonheur qu'ils tiennent d'elle, & dont les jours font toujours purs & fereins?*

Le fultan, touché de compaffion de le voir en cet état, le pria très-inftamment de lui dire le fujet d'une fi grande douleur. Hélas, feigneur, lui répondit le jeune homme, comment pourrois-je ne pas être affligé? & le moyen que mes yeux ne foient pas des fources intariffables de larmes? A ces mots ayant levé fa robe, il fit voir au fultan qu'il n'étoit homme que depuis la tête jufqu'à la ceinture,

ceinture, & que l'autre moitié de ſon corps étoit de marbre noir..... En cet endroit, Scheherazade interrompit ſon diſcours, pour faire remarquer au ſultan des Indes que le jour paroiſſoit.

Schahriar fut tellement charmé de ce qu'il venoit d'entendre, & ſe ſentit ſi fort attendri en faveur de Scheherazade, qu'il réſolut de la laiſſer vivre pendant un mois. Il ſe leva néanmoins à ſon ordinaire, ſans lui parler de ſa réſolution.

---

## XXII^e. NUIT.

DINARZADE avoit tant d'impatience d'entendre la ſuite du conte de la nuit précédente, qu'elle appela ſa ſœur de fort bonne heure, en la ſuppliant de continuer le merveilleux conte qu'elle n'avoit pu achever la veille. J'y conſens, répondit la ſultane, écoutez-moi.

Vous jugez bien, pourſuivit-elle, que le ſultan fut étrangement étonné, quand il vit l'état déplorable où étoit le jeune homme. Ce que vous montrez là, lui dit-il, en me donnant de l'horreur, irrite ma curioſité; je brûle d'apprendre votre hiſtoire, qui doit

être, sans doute, fort étrange; & je suis persuadé que l'étang & les poissons y ont quelque part: ainsi, je vous conjure de me la raconter; vous y trouverez quelque sorte de consolation, puisqu'il est certain que les malheureux trouvent une espèce de soulagement à conter leurs malheurs. Je ne veux pas vous refuser cette satisfaction, repartit le jeune homme, quoique je ne puisse vous la donner sans renouveler mes vives douleurs; mais je vous avertis par avance de préparer vos oreilles, votre esprit, & vos yeux même à des choses qui surpassent tout ce que l'imagination peut concevoir de plus extraordinaire.

### *Histoire du jeune Roi des Isles noires.*

VOUS saurez, seigneur, continua-t-il, que mon père, qui s'appeloit *Mahmoud*, étoit roi de cet état. C'est le royaume des isles noires, qui prend son nom des quatre petites montagnes voisines; car ces montagnes étoient ci-devant des isles, & la capitale où le roi mon père faisoit son séjour, étoit dans l'endroit où est présentement cet étang que vous avez vu. La suite de mon histoire vous instruira de tous ces changemens.

Le roi mon père mourut à l'âge de soixante & dix ans. Je n'eus pas plutôt pris sa place, que je me mariai ; & la personne que je choisis pour partager la dignité royale avec moi, étoit ma cousine. J'eus tout lieu d'être content des marques d'amour qu'elle me donna ; & de mon côté, je conçus pour elle tant de tendresse, que rien n'étoit comparable à notre union, qui dura cinq années. Au bout de ce temps-là, je m'apperçus que la reine ma cousine n'avoit plus de goût pour moi.

Un jour qu'elle étoit au bain l'après-dînée, je me sentis une envie de dormir, & je me jetai sur un sopha. Deux de ses femmes qui se trouvèrent alors dans ma chambre, vinrent s'asseoir, l'une à ma tête, & l'autre à mes pieds, avec un éventail à la main, tant pour modérer la chaleur, que pour me garantir des mouches qui auroient pu troubler mon sommeil. Elles me croyoient endormi, & elles s'entretenoient tout bas ; mais j'avois seulement les yeux fermés, & je ne perdis pas une parole de leur conversation.

Une de ces femmes dit à l'autre : N'est-il pas vrai que la reine a grand tort de ne pas aimer un prince aussi aimable que le nôtre ?

Assurément, répondit la seconde ; pour moi, je n'y comprends rien, & je ne sais pourquoi elle sort toutes les nuits, & le laisse seul : est-ce qu'il ne s'en apperçoit pas? Hé comment voudrois-tu qu'il s'en apperçût ! reprit la première : elle mêle tous les soirs dans sa boisson un certain suc d'herbe qui le fait dormir toute la nuit d'un sommeil si profond, qu'elle a le temps d'aller où il lui plaît ; & à la pointe du jour, elle vient se recoucher auprès de lui ; alors elle le réveille, en lui passant sous le nez une certaine odeur.

Jugez, seigneur, de ma surprise à ce discours, & des sentimens qu'il m'inspira : néanmoins, quelque émotion qu'il me pût causer, j'eus assez d'empire sur moi pour dissimuler ; je fis semblant de m'éveiller, & de n'avoir rien entendu.

La reine revint du bain : nous soupâmes ensemble, & avant que de nous coucher, elle me présenta elle-même la tasse pleine d'eau, que j'avois coutume de boire ; mais au lieu de la porter à ma bouche, je m'approchai d'une fenêtre qui étoit ouverte, & je jetai l'eau si adroitement qu'elle ne s'en apperçut pas. Je lui remis ensuite la tasse entre les mains, afin qu'elle ne doutât point que je n'eusse bu.

Nous nous couchâmes ensuite; & bientôt après, croyant que j'étois endormi, quoique je ne le fusse pas, elle se leva avec si peu de précaution, qu'elle dit assez haut: *Dors & puisse-tu ne te réveiller jamais.* Elle s'habilla promptement, & sortit de la chambre..... En achevant ces mots, Scheherazade s'étant apperçue qu'il étoit jour, cessa de parler.

Dinarzade avoit écouté sa sœur avec beaucoup de plaisir. Schahriar trouvoit l'histoire du roi des isles noires si digne de sa curiosité, qu'il se leva fort impatient d'en apprendre la suite la nuit suivante.

## XXIII°. NUIT.

UNE heure avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, ne manqua pas de prier la sultane, sa chère sœur, de continuer l'histoire du jeune roi des quatre isles noires. Scheherazade, rappelant aussitôt dans sa mémoire l'endroit où elle en étoit demeurée, la reprit dans ces termes:

D'abord que la reine ma femme fut sortie, poursuivit le roi des isles noires, je me levai & m'habillai à la hâte; je pris mon sabre, & la suivis de si près, que je l'entendis bien-

tôt marcher devant moi. Alors réglant mes pas sur les siens, je marchai doucement, de peur d'en être entendu. Elle passa par plusieurs portes qui s'ouvrirent par la vertu de certaines paroles magiques qu'elle prononça; & la dernière qui s'ouvrit, fut celle du jardin où elle entra. Je m'arrêtai à cette porte, afin qu'elle ne pût m'appercevoir pendant qu'elle traversoit un parterre; & la conduisant des yeux autant que l'obscurité me le permettoit, je remarquai qu'elle entra dans un petit bois dont les allées étoient bordées de palissades fort épaisses. Je m'y rendis par un autre chemin; & me glissant derrière la palissade d'une allée assez longue, je la vis qui se promenoit avec un homme.

Je ne manquai pas de prêter une oreille attentive à leurs discours; & voici ce que j'entendis: Je ne mérite pas, disoit la reine à son amant, le reproche que vous me faites de n'être pas assez diligente. Vous savez bien la raison qui m'en empêche. Mais si toutes les marques d'amour que je vous ai données jusqu'à présent ne suffisent pas pour vous persuader de ma sincérité, je suis prête à vous en donner de plus éclatantes: vous n'avez qu'à commander; vous savez quel est mon pouvoir. Je vais, si vous le souhaitez, avant

que le ſoleil ſe lève, changer cette grande ville & ce beau palais en des ruines affreuſes, qui ne feront habitées que par des loups, des hiboux & des corbeaux. Voulez-vous que je tranſporte toutes les pierres de ces murailles ſi ſolidement bâties, au-delà du mont Caucaſe, & hors des bornes du monde habitable ? Vous n'avez qu'à dire un mot, & tous ces lieux vont changer de face.

Comme la reine achevoit ces paroles, ſon amant & elle ſe trouvant au bout de l'allée tournèrent pour entrer dans une autre, & paſsèrent devant moi. J'avois déjà tiré mon ſabre ; & comme l'amant étoit de mon côté, je le frappai ſur le cou, & le renverſai par terre. Je crus l'avoir tué ; & dans cette opinion, je me retirai bruſquement ſans me faire connoître à la reine, que je voulus épargner, à cauſe qu'elle étoit ma parente.

Cependant le coup que j'avois porté à ſon amant étoit mortel ; mais elle lui conſerva la vie par la force de ſes enchantemens, d'une manière toutefois qu'on peut dire de lui qu'il n'eſt ni mort ni vivant. Comme je traverſois le jardin pour regagner le palais, j'entendis la reine qui pouſſoit de grands cris, & jugeant par-là de ſa douleur, je me ſus bon gré de lui avoir laiſſé la vie.

Lorſque je fus rentré dans mon appartement, je me recouchai; & ſatisfait d'avoir puni le téméraire qui m'avoit offenſé, je m'endormis. En me réveillant le lendemain, je trouvai la reine couchée auprès de moi.... Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour.

Bon dieu, ma ſœur, dit alors Dinarzade, je ſuis bien fâchée que vous n'en puiſſiez pas dire davantage. Ma ſœur, répondit la ſultane, vous deviez me réveiller de meilleure heure; c'eſt votre faute. Je la réparerai, s'il plaît à Dieu, cette nuit, répliqua Dinarzade; car je ne crois pas que le ſultan n'ait autant d'envie que moi de ſavoir la fin de cette hiſtoire; & j'eſpère qu'il aura la bonté de vous laiſſer vivre encore juſqu'à demain.

## XXIVe. NUIT.

EFFECTIVEMENT, Dinarzade, comme elle ſe l'étoit promis, appela de très-bonne heure la ſultane, par l'extrême envie de lui entendre achever l'agréable hiſtoire du roi des isles noires, & de ſavoir comment il fut changé en marbre. Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade, avec la permiſſion du ſultan.

Je trouvai donc la reine couchée auprès de moi, continua le roi des quatre isles noires; je ne vous dirai point si elle dormoit ou non: mais je me levai sans faire de bruit, & je passai dans mon cabinet, où j'achevai de m'habiller. J'allai ensuite tenir mon conseil; & à mon retour, la reine, habillée de deuil, les cheveux épars, & en partie arrachés, vint se présenter devant moi. Sire, me dit-elle, je viens supplier votre majesté de ne pas trouver étrange que je sois dans l'état où je suis. Trois nouvelles affligeantes que je viens de recevoir en même-temps, sont la juste cause de la vive douleur dont vous ne voyez que les foibles marques. Hé quelles sont ces nouvelles, madame, lui dis-je? La mort de la reine ma chère mère, me répondit-elle, celle du roi mon père, tué dans une bataille, & celle d'un de mes frères, qui est tombé dans un précipice.

Je ne fus pas fâché qu'elle prît ce prétexte pour cacher le véritable sujet de son affliction, & je jugeai qu'elle ne me soupçonnoit pas d'avoir tué son amant. Madame, lui dis-je, loin de blâmer votre douleur, je vous assure que j'y prends toute la part que je dois. Je serois extrêmement surpris que vous fussiez insensible à la perte que vous avez faite:

pleurez ; vos larmes ſont d'infaillibles marques de votre excellent naturel. J'eſpère néanmoins que le temps & la raiſon pourront apporter de la modération à vos déplaiſirs.

Elle ſe retira dans ſon appartement, où ſe livrant ſans réſerve à ſes chagrins, elle paſſa une année entière à pleurer & à s'affliger. Au bout de ce temps-là, elle me demanda la permiſſion de faire bâtir le lieu de ſa ſépulture dans l'enceinte du palais, où elle vouloit, diſoit-elle, demeurer juſqu'à la fin de ſes jours. Je le lui permis, & elle fit bâtir un palais ſuperbe, avec un dôme qu'on peut voir d'ici; elle l'appela *le palais des larmes*.

Quand il fut achevé, elle y fit porter ſon amant, qu'elle avoit fait tranſporter où elle avoit jugé à propos la même nuit que je l'avois bleſſé. Elle l'avoit empêché de mourir juſqu'alors par des breuvages qu'elle lui avoit fait prendre ; & elle continua de lui en donner & de les lui porter elle-même tous les jours dès qu'il fut au palais des larmes.

Cependant, avec tous ſes enchantemens, elle ne pouvoit guérir ce malheureux. Il étoit non-ſeulement hors d'état de marcher & de ſe ſoutenir, mais il avoit encore perdu

l'usage de la parole, & il ne donnoit aucun signe de vie que par ses regards. Quoique la reine n'eût que la consolation de le voir & de lui dire tout ce que son fol amour pouvoit lui inspirer de plus tendre & de plus passionné, elle ne laissoit pas de lui rendre chaque jour deux visites assez longues. J'étois bien informé de tout cela; mais je feignois de l'ignorer.

Un jour j'allai par curiosité au palais des larmes, pour savoir quelle y étoit l'occupation de cette princesse; & d'un endroit où je ne pouvois être vu, je l'entendis parler dans ces termes à son amant: Je suis dans la dernière affliction de vous voir en l'état où vous êtes; je ne sens pas moins vivement que vous-même les maux cuisans que vous souffrez: mais, chère ame, je vous parle toujours, & vous ne répondez pas: jusques à quand garderez-vous le silence? Dites un mot seulement. Hélas! les plus doux momens de ma vie sont ceux que je passe ici à partager vos douleurs: je ne puis vivre éloignée de vous, & je préférerois le plaisir de vous voir sans cesse, à l'empire de l'univers.

A ce discours qui fut plus d'une fois interrompu par ses soupirs & ses sanglots, je per-

dis enfin patience. Je me montrai; & m'approchant d'elle : Madame, lui dis-je, c'eft affez pleurer; il eft temps de mettre fin à une douleur qui nous déshonore tous deux; c'eft trop oublier ce que vous me devez, & ce que vous vous devez à vous-même. Sire, me répondit-elle, s'il vous refte encore quelque confidération, ou plutôt quelque complaifance pour moi, je vous fupplie de ne me pas contraindre. Laiffez-moi m'abandonner à mes chagrins mortels; il eft impoffible que le temps les diminue.

Quand je vis que mes difcours, au lieu de la faire rentrer en fon devoir, ne fervoient qu'à irriter fa fureur, je ceffai de lui parler, & me retirai. Elle continua de vifiter tous les jours fon amant; & durant deux années entières, elle ne fit que fe défefpérer.

J'allai une feconde fois au palais des larmes pendant qu'elle y étoit. Je me cachai encore, & j'entendis qu'elle difoit à fon amant: Il y a trois ans que vous ne m'avez dit une feule parole, & que vous ne répondez point aux marques d'amour que je vous donne par mes difcours & mes gémiffemens: eft-ce par infenfibilité ou par mépris? O tombeau, aurois-tu détruit cet excès de tendreffe qu'il avoit pour moi? Aurois-tu fermé ces yeux

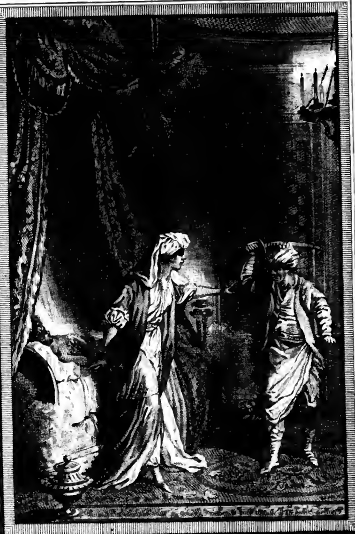
qui me montroient tant d'amour, & qui faisoient toute ma joie? Non, non, je n'en crois rien. Dis-moi plutôt par quel miracle tu es devenu le dépositaire du plus rare trésor qui fût jamais.

Je vous avoue, seigneur, que je fus indigné de ces paroles; car enfin, cet amant chéri, ce mortel adoré, n'étoit pas tel que vous pourriez vous l'imaginer: c'étoit un Indien noir, originaire de ces pays. Je fus, dis-je, tellement indigné de ce discours, que je me montrai brusquement; & apostrophant le même tombeau: O tombeau, m'écriai-je, que n'engloutis-tu ce monstre qui fait horreur à la nature; ou plutôt que ne consumes-tu l'amant & la maîtresse!

J'eus à peine achevé ces mots, que la reine, qui étoit assise auprès du noir, se leva comme une furie. Ah cruel, me dit-elle, c'est toi qui causes ma douleur! ne pense pas que je l'ignore; je ne l'ai que trop long-temps dissimulé: c'est ta barbare main qui a mis l'objet de mon amour dans l'état pitoyable où il est; & tu as la dureté de venir insulter une amante au desespoir. Oui, c'est moi, interrompis-je, transporté de colère, c'est moi qui ai châtié ce monstre comme il le méritoit; je devois te traiter de la même

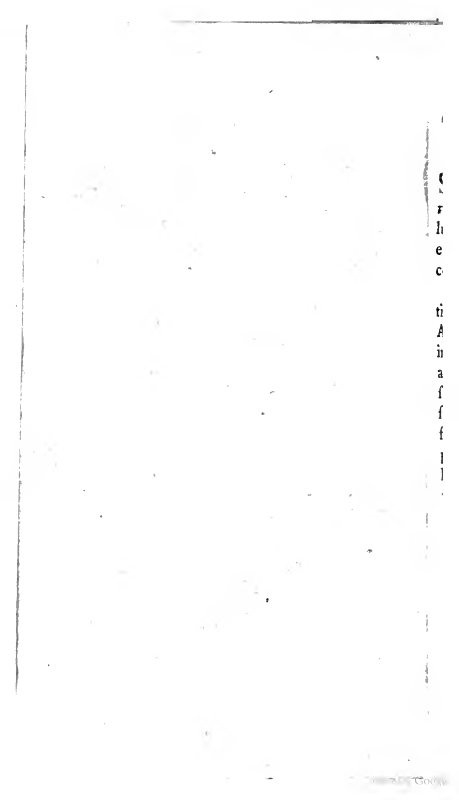
manière : je me répens de ne l'avoir pas fait, & il y a trop long-temps que tu abuſes de ma bonté. En diſant cela, je tirai mon ſabre, & je levai les bras pour la punir ; mais regardant tranquillement mon action : Modère ton courroux, me dit-elle avec un ſouris moqueur. En même temps elle prononça des paroles que je n'entendis point, & puis elle ajouta : Par la vertu de mes enchantemens, je te commande de devenir tout-à-l'heure moitié marbre & moitié homme. Auſſitôt, ſeigneur, je devins tel que vous me voyez, déjà mort parmi les vivans, & vivant parmi les morts..... Scheherazade, en cet endroit, ayant remarqué qu'il étoit jour, ceſſa de pourſuivre ſon conte.

Ma chère ſœur, dit alors Dinarzade, je ſuis bien obligée au ſultan ; c'eſt à ſa bonté que je dois l'extrême plaiſir que je prends à vous écouter. Ma ſœur, lui répondit la ſultane, ſi cette même bonté veut bien encore me laiſſer vivre juſqu'à demain, vous entendrez des choſes qui ne vous feront pas moins de plaiſir que celles que je viens de vous raconter. Quand Schahriar n'auroit pas réſolu de différer d'un mois la mort de Scheherazade, il ne l'auroit pas fait mourir ce jour-là.



Par la vertu de mes enchantemens je te commande de devenir tout a l'heure, moitié marbre et moitié homme.

Marillier del. 784 E. Borgnet. Sc.



## XXV^e. NUIT.

SUR la fin de la nuit, Scheherazade s'étant réveillée à la voix de sa sœur, se prépara à lui donner la satisfaction qu'elle demandoit, en achevant l'histoire du roi des isles. Elle commença de cette sorte :

Le roi demi-marbre & demi-homme continua de raconter son histoire au sultan. Après, dit-il, que la cruelle magicienne, indigne de porter le nom de reine, m'eut ainsi métamorphosé, & fait passer en cette salle par un autre enchantement, elle détruisit ma capitale, qui étoit très-florissante & fort peuplée ; elle anéantit les maisons, les places publiques & les marchés, & en fit l'étang & la campagne déserte que vous avez pu voir. Les poissons de quatre couleurs qui sont dans l'étang, sont les quatre sortes d'habitans de différentes religions qui la composoient ; les blancs étoient les musulmans ; les rouges, les perses, adorateurs du feu ; les bleus, les chrétiens ; les jaunes, les juifs : les quatre collines étoient les quatre isles qui donnoient le nom à ce royaume. J'appris tout cela de la magicienne, qui, pour com-

ble d'affliction, m'annonça elle-même ces effets de ſa rage. Ce n'eſt pas tout encore; elle n'a point borné ſa fureur à la deſtruction de mon empire & à ma métamorphoſe; elle vient chaque jour me donner ſur mes épaules nues, cent coups de nerf de bœuf, qui me mettent tout en ſang. Quand ce ſupplice eſt achevé, elle me couvre d'une groſſe étoffe de poil de chèvre, & met par-deſſus cette robe de brocard que vous voyez, non pour me faire honneur, mais pour ſe moquer de moi.

En cet endroit de ſon diſcours, le jeune roi des isles noires ne put retenir ſes larmes, & le ſultan en eut le cœur ſi ſerré, qu'il ne put prononcer une parole pour le conſoler. Peu de temps après, le jeune roi, levant les yeux au ciel, s'écria : Puiſſant créateur de toutes choſes, je me ſoumets à vos jugemens & aux décrets de votre providence. Je ſouffre patiemment tous mes maux, puiſque telle eſt votre volonté; mais j'eſpère que votre bonté infinie m'en récompenſera.

Le ſultan, attendri par le récit d'une hiſtoire ſi étrange, & animé à la vengeance de ce malheureux prince, lui dit : Apprenez-moi où ſe retire cette perfide magicienne, & où peut être cet indigne amant qui eſt

enfeveli avant fa mort. Seigneur, lui répondit le prince, l'amant, comme je vous l'ai déjà dit, eft au palais des larmes, dans un tombeau en forme de dôme; & ce palais communique à ce château du côté de la porte. Pour ce qui eft de la magicienne, je ne puis vous dire précifément où elle fe retire; mais tous les jours au lever du foleil, elle va vifiter fon amant, après avoir fait fur moi la fanglante exécution dont je vous ai parlé; & vous jugez bien que je ne puis me défendre d'une fi grande cruauté. Elle lui porte le breuvage qui eft le feul aliment avec quoi, jufqu'à préfent, elle l'a empêché de mourir; & elle ne ceffe de lui faire des plaintes fur le filence qu'il a toujours gardé depuis qu'il eft bleffé.

Prince qu'on ne peut affez plaindre, repartit le fultan, on ne fauroit être plus vivement touché de votre malheur que je le fuis: jamais rien de fi extraordinaire n'eft arrivé à perfonne; & les auteurs qui feront votre hiftoire auront l'avantage de rapporter un fait qui furpaffe tout ce qu'on a jamais écrit de plus furprenant. Il n'y manque qu'une chofe, c'eft la vengeance qui vous eft due; mais je n'oublierai rien pour vous la procurer.

En effet, le sultan, en s'entretenant sur ce sujet avec le jeune prince, après lui avoir déclaré qui il étoit, & pourquoi il étoit entré dans ce château, imagina un moyen de le venger, qu'il lui communiqua. Ils convinrent des mesures qu'il y avoit à prendre pour faire réussir ce projet, dont l'exécution fut remise au jour suivant. Cependant la nuit étant fort avancée, le sultan prit quelque repos. Pour le jeune prince, il la passa à son ordinaire, dans une insomnie continuelle; car il ne pouvoit dormir depuis qu'il étoit enchanté, avec quelque espérance néanmoins d'être bientôt délivré de ses souffrances.

Le lendemain, le sultan se leva dès qu'il fut jour; & pour commencer à exécuter son dessein, il cacha dans un endroit son habillement de dessus, qui l'auroit embarrassé, & s'en alla au palais des larmes. Il le trouva éclairé d'une infinité de flambeaux de cire blanche, & il sentit une odeur délicieuse qui sortoit de plusieurs cassolettes de fin or, d'un ouvrage admirable, toutes rangées dans un fort bel ordre. D'abord qu'il apperçut le lit où le noir étoit couché, il tira son sabre, & ôta, sans résistance, la vie à ce misérable, dont il traîna le corps dans la cour du châ-

teau, & le jeta dans un puits. Après cette expédition, il alla se coucher dans le lit du noir, mit son sabre près de lui sous la couverture, & y demeura pour achever ce qu'il avoit projeté.

La magicienne arriva bientôt. Son premier soin fut d'aller dans la chambre où étoit le roi des isles noires, son mari. Elle le dépouilla, & commença de lui donner sur les épaules les cent coups de nerf de bœuf avec une barbarie qui n'a point d'exemple. Le pauvre prince avoit beau remplir le palais de ses cris, & la conjurer de la manière du monde la plus touchante d'avoir pitié de lui, la cruelle ne cessa de le frapper, qu'après lui avoir donné les cent coups. Tu n'as pas eu compassion de mon amant, lui disoit-elle, tu n'en dois point attendre de moi..... Scheherazade apperçut le jour en cet endroit; ce qui l'empêcha de continuer son récit.

Bon dieu, ma sœur, dit Dinarzade, voilà une magicienne bien barbare! mais en demeurerons-nous-là? & ne nous apprendrez-vous pas si elle reçut le châtiment qu'elle méritoit? Ma chère sœur, répondit la sultane, je ne demande pas mieux que de vous l'apprendre demain; mais vous savez que cela dépend de la volonté du sultan. Après ce que Schahriar

venoit d'entendre, il étoit bien éloigné de vouloir faire mourir Scheherazade. Au contraire, je ne veux pas lui ôter la vie, disoit-il en lui-même, qu'elle n'ait achevé cette histoire étonnante, quand le récit en devroit durer deux mois : il sera toujours en mon pouvoir de garder le serment que j'ai fait.

---

## XXVI<sup>e</sup>. NUIT.

DINARZADE n'eut pas plutôt jugé qu'il étoit temps d'appeler la sultane, qu'elle la supplia de raconter ce qui se passa dans le palais des larmes. Schahriar ayant témoigné qu'il avoit la même curiosité que Dinarzade, la sultane prit la parole, & reprit ainsi l'histoire du jeune prince enchanté.

Sire, après que la magicienne eut donné cent coups de nerf de bœuf au roi son mari, elle le revêtit du gros habillement de poil de chèvre, & de la robe de brocard par-dessus. Elle alla ensuite au palais des larmes; & en y entrant, elle renouvela ses pleurs, ses cris & ses lamentations; puis s'approchant du lit où elle croyoit que son amant étoit toujours: Quelle cruauté, s'écria-t-elle, d'avoir ainsi troublé le contentement d'une amante aussi

tendre & aussi passionnée que je le suis ! O toi qui me reproches que je suis trop inhumaine quand je te fais sentir les effets de mon ressentiment, cruel prince, ta barbarie ne surpasse-t-elle pas celle de ma vengeance? Ah traître, en attentant à la vie de l'objet que j'adore, ne m'as-tu pas ravi la mienne ? Hélas ! ajouta-t-elle, en adressant la parole au sultan, croyant parler au noir, mon soleil, ma vie, garderez-vous toujours le silence ? Etes-vous résolu de me laisser mourir sans me donner la consolation de me dire encore que vous m'aimez ? Mon ame, dites-moi au moins un mot, je vous en conjure.

Alors le sultan, feignant de sortir d'un profond sommeil, & contrefaisant le langage des noirs, répondit à la reine d'un ton grave : *Il n'y a de force & de pouvoir qu'en Dieu seul, qui est tout-puissant.* A ces paroles, la magicienne, qui ne s'y attendoit pas, fit un grand cri pour marquer l'excès de sa joie. Mon cher seigneur ne me trompai-je pas ? Est-il bien vrai que je vous entends, & que vous me parlez ? Malheureuse, reprit le sultan, es-tu digne que je réponde à tes discours ? Hé pourquoi, répliqua la reine, me faites-vous ce reproche ? Les cris, repartit-il, les pleurs & les gémissemens de ton

mari, que tu traites tous les jours avec tant d'indignité & de barbarie, m'empêchent de dormir nuit & jour : il y a long-temps que je ferois guéri, & que j'aurois recouvré l'usage de la parole, si tu l'avois désenchanté : voilà la cause de ce silence que je garde, & dont tu te plains. Hé bien, dit la magicienne, pour vous appaiser, je suis prête à faire ce que vous me commanderez : voulez-vous que je lui rende sa première forme ? Oui ? répondit le sultan, & hâte-toi de le mettre en liberté, afin que je ne sois plus incommodé de ses cris.

La magicienne sortit aussitôt du palais des larmes. Elle prit une tasse d'eau, & prononça dessus des paroles qui la firent bouillir comme si elle eut été sur le feu. Elle alla ensuite à la salle où étoit le jeune roi son mari ; elle jette de cette eau sur lui, en disant : Si le créateur de toutes choses t'a formé tel que tu es présentement, ou s'il est en colère contre toi, ne change pas ; mais si tu n'es dans cet état que par la vertu de mon enchantement, reprends ta forme naturelle, & redeviens tel que tu étois auparavant. A peine eut-elle achevé ces mots, que le prince se retrouvant en son premier état, se leva librement, avec toute la joie qu'on

peut s'imaginer, & il en rendit grâces à Dieu. La magicienne reprenant la parole : Va, lui dit-elle, éloigne-toi de ce château, & n'y reviens jamais, ou bien il t'en coûtera la vie.

Le jeune roi, cédant à la néceſſité, s'éloigna de la magicienne, ſans répliquer, & ſe retira dans un lieu écarté, où il attendit impatiemment le ſuccès du deſſein dont le ſultan venoit de commencer l'exécution avec tant de bonheur.

Cependant la magicienne retourna au palais des larmes; & en entrant, comme elle croyoit toujours parler au noir : Cher amant, lui dit-elle, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné : rien ne vous empêche de vous lever, & de me donner par-là une ſatisfaction dont je ſuis privée depuis ſi longtemps.

Le ſultan continua de contrefaire le langage des noirs. Ce que tu viens de faire, répondit-il d'un ton bruſque, ne ſuffit pas pour me guérir; tu n'as ôté qu'une partie du mal, il en faut couper juſqu'à la racine. Mon aimable noiraut, reprit-elle, qu'entendez-vous par la racine ? Malheureuſe, reprit le ſultan, ne comprends-tu pas que je veux parler de cette ville & de ſes habitans, & des quatre

isles que tu as détruites par tes enchantemens ? Tous les jours à minuit, les poissons ne manquent pas de lever la tête hors de l'étang, & de crier vengeance contre moi & contre toi. Voilà le véritable sujet du retardement de ma guérison. Va promptement rétablir les choses en leur premier état, & à ton retour, je te donnerai la main, & tu m'aideras à me lever.

La magicienne, remplie de l'espérance que ces paroles lui firent concevoir, s'écria, transportée de joie : Mon cœur, mon ame, vous aurez bientôt recouvré votre santé; car je vais faire ce que vous me commandez. En effet, elle partit dans le moment; & lorsqu'elle fut arrivée sur le bord de l'étang, elle prit un peu d'eau dans sa main, & en fit une aspersion dessus..... Scheherazade, en cet endroit, voyant qu'il étoit jour, n'en voulut pas dire davantage.

Dinarzade dit à la sultane : Ma sœur, j'ai bien de la joie de savoir le jeune roi des quatre isles noires désenchanté ; & je regarde déjà la ville & les habitans comme rétablis en leur premier état ; mais je suis en peine d'apprendre ce que deviendra la magicienne. Donnez-vous un peu de patience, répondit la sultane, vous aurez demain la satisfaction

que

que vous désirez, si le sultan, mon seigneur, veut bien y consentir. Schahriar, qui, comme on l'a déjà dit, avoit pris son parti là-dessus, se leva pour aller remplir ses devoirs.

## XXVIIe. NUIT.

SCHEHERAZADE désirant tenir sa promesse, se mit à raconter quel fut le sort de la reine magicienne, en ces termes :

La magicienne ayant fait l'aspersion, n'eut pas plutôt prononcé quelques paroles sur les poissons & sur l'étang, que la ville reparut à l'heure même; les poissons redevinrent hommes, femmes ou enfans; mahométans, chrétiens, persans ou juifs; gens libres ou esclaves, chacun reprit sa forme naturelle. Les maisons & les boutiques furent bientôt remplies de leurs habitans, qui y trouvèrent toutes choses dans la même situation & dans le même ordre où elles étoient avant l'enchantement. La suite nombreuse du sultan, qui se trouva campée dans la plus grande place, ne fut pas peu étonnée de se voir en un instant au milieu d'une ville belle, vaste & bien peuplée.

Pour revenir à la magicienne, dès qu'elle eut fait ce changement merveilleux, elle se rendit en diligence au palais des larmes, pour en cueillir le fruit. Mon cher seigneur, s'écria-t-elle en entrant, je viens me réjouir avec vous du retour de votre santé; j'ai fait tout ce que vous avez exigé de moi : levez-vous donc, & me donnez la main. Approchez, lui dit le sultan, en contrefaisant toujours le langage des noirs. Elle s'approcha. Ce n'est pas assez, reprit-il, approche-toi davantage. Elle obéit. Alors il se leva, & la saisit par le bras si brusquement, qu'elle n'eut pas le temps de se reconnoître; &, d'un coup de sabre, il sépara son corps en deux parties, qui tombèrent, l'une d'un côté, & l'autre de l'autre. Cela étant fait, il laissa le cadavre sur la place; & sortant du palais des larmes, il alla trouver le jeune prince des isles noires, qui l'attendoit avec impatience. Prince, lui dit-il en l'embrassant, réjouissez-vous, vous n'avez plus rien à craindre, votre cruelle ennemie n'est plus.

Le jeune prince remercia le sultan d'une manière qui marquoit que son cœur étoit pénétré de reconnoissance; & pour prix de lui avoir rendu un service si important, il lui souhaita une longue vie, avec toutes sortes

de prospérités. Vous pouvez désormais, lui dit le sultan, demeurer paisible dans votre capitale, à moins que vous ne vouliez venir dans la mienne, qui en est si voisine ; je vous y recevrai avec plaisir, & vous n'y serez pas moins honoré & respecté que chez vous. Puissant monarque à qui je suis si redevable, répondit le roi, vous croyez donc être fort près de votre capitale ? Oui, répliqua le sultan, je le crois ; il n'y a pas plus de quatre ou cinq heures de chemin. Il y a une année entière de voyage, reprit le jeune prince ; je veux bien croire que vous êtes venu ici de votre capitale dans le peu de temps que vous dites, parce que la mienne étoit enchantée ; mais depuis qu'elle ne l'est plus, les choses ont bien changé. Cela ne m'empêchera pas de vous suivre, quand ce seroit pour aller aux extrémités de la terre : vous êtes mon libérateur ; & pour vous donner toute ma vie des marques de ma reconnoissance, je prétends vous accompagner, & j'abandonne sans regret mon royaume.

Le sultan fut extraordinairement surpris d'apprendre qu'il étoit si loin de ses états, & il ne comprenoit pas comment cela se pouvoit faire. Mais le jeune roi des isles noires le convainquit si bien de cette possibilité,

qu'il n'en douta plus. Il n'importe, reprit alors le sultan, la peine de m'en retourner dans mes états est suffisamment récompensée par la satisfaction de vous avoir obligé, & d'avoir acquis un fils en votre personne : car, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'accompagner, & que je n'ai point d'enfans, je vous regarde comme tel, & je vous fais, dès à présent, mon héritier & mon successeur.

L'entretien du sultan & du roi des isles noires se termina par les plus tendres embrassemens. Après quoi, le jeune prince ne songea qu'aux préparatifs de son voyage. Ils furent achevés en trois semaines, au grand regret de toute sa cour & de ses sujets, qui reçurent de sa main un de ses proches parens pour leur roi.

Enfin, le sultan & le jeune prince se mirent en chemin avec cent chameaux chargés de richesses inestimables, tirées des trésors du jeune roi, qui se fit suivre par cinquante cavaliers bien faits, parfaitement bien montés & équipés. Leur voyage fut heureux; & lorsque le sultan, qui avoit envoyé des courriers pour donner avis de son retardement, & de l'aventure qui en étoit la cause, fut près de sa capitale, les principaux officiers

qu'il y avoit laiſſés, vinrent le recevoir, & l'aſſurèrent que ſa longue abſence n'avoit apporté aucun changement dans ſon empire. Les habitans ſortirent auſſi en foule, le reçurent avec de grandes acclamations, & firent des réjouiſſances qui durèrent pluſieurs jours.

Le lendemain de ſon arrivée, le ſultan fit à tous ſes courtiſans aſſemblés un détail fort ample des choſes, qui, contre ſon attente, avoient rendu ſon abſence ſi longue. Il leur déclara enſuite l'adoption qu'il avoit faite du roi des quatre isles noires, qui avoit bien voulu abandonner un grand royaume pour l'accompagner, & vivre avec lui. Enfin, pour reconnoître la fidélité qu'ils lui avoient tous gardée, il leur fit des largeſſes proportionnées au rang que chacun tenoit à ſa cour.

Pour le pêcheur, comme il étoit la première cauſe de la délivrance du jeune prince, le ſultan le combla de biens, & le rendit lui & ſa famille, très-heureux le reſte de leurs jours.

Scheherazade finit là le conte du pêcheur & du génie. Dinarzade lui marqua qu'elle y avoit pris un plaiſir infini; & Schahriar lui ayant témoigné la même choſe, elle leur dit

qu'elle en ſavoit un autre qui étoit encore plus beau que celui-là, & que ſi le ſultan le lui vouloit permettre, elle le raconteroit le lendemain, car le jour commençoit à paroître. Schahriar ſe ſouvenant du délai d'un mois qu'il avoit accordé à la ſultane, & curieux d'ailleurs de ſavoir ſi ce nouveau conte ſeroit auſſi agréable qu'elle le promettoit, ſe leva dans le deſſein de l'entendre la nuit ſuivante.

---

## XXVIIIe. NUIT.

DINARZADE, ſuivant ſa coutume, n'oublia pas d'appeler la ſultane, lorſqu'il en fut temps. Scheherazade, ſans lui répondre, commença un de ces beaux contes; & adreſſant la parole au ſultan :

### *Hiſtoire de trois Calenders, fils de Rois, & de cinq Dames de Bagdad.*

SIRE, dit-elle, ſous le règne du calife Haroun Alraſchid, il y avoit à Bagdad, où il faiſoit ſa réſidence, un porteur, qui, malgré ſa profeſſion baſſe & pénible, ne laiſſoit pas d'être homme d'eſprit & de bonne humeur.

Un matin qu'il étoit à ſon ordinaire avec un grand panier à jour près de lui, dans une place où il attendoit que quelqu'un eût beſoin de ſon miniſtère, une jeune dame de belle taille, couverte d'un grand voile de mouſſeline, l'aborda, & lui dit d'un air gracieux : Ecoutez, porteur, prenez votre panier, & ſuivez-moi. Le porteur, enchanté de ce peu de paroles prononcées ſi agréablement, prit auſſitôt ſon panier, le mit ſur ſa tête, & ſuivit la dame, en diſant : *O jour heureux ! ô jour de bonne rencontre !*

D'abord, la dame s'arrêta devant une porte fermée, & frappa. Un chrétien vénérable par une longue barbe blanche ouvrit, & elle lui mit de l'argent dans la main, ſans lui dire un ſeul mot. Mais le chrétien, qui ſavoit ce qu'elle demandoit, rentra, & peu de temps après, apporta une groſſe cruche d'un vin excellent. Prenez cette cruche, dit la dame au porteur, & la mettez dans votre panier. Cela étant fait, elle lui commanda de la ſuivre ; puis elle continua de marcher, & le porteur continua de dire : *O jour de félicité ! ô jour d'agréable ſurpriſe & de joie !*

La dame s'arrêta à la boutique d'un vendeur de fruits & de fleurs, où elle choiſit de pluſieurs ſortes de pommes, des abricots, des

pêches, des coins, des limons, des citrons, des oranges, du myrte, du basilic, des lys, du jasmin, & de quelques autres sortes de fleurs & de plantes de bonne odeur. Elle dit au porteur de mettre tout cela dans le panier & de la suivre. En passant devant l'étalage d'un boucher, elle se fit peser vingt-cinq livres de la plus belle viande qu'il eut; ce que le porteur mit encore dans son panier par son ordre.

A une autre boutique, elle prit des câpres, de l'estragon, de petits concombres, de la percepierre, & autres herbes; le tout confit dans le vinaigre : à une autre, des pistaches, des noix, des noisettes, des pignons, des amandes, & d'autres fruits semblables : à une autre encore, elle acheta toutes sortes de pâtes d'amande. Le porteur, en mettant toutes ces choses dans son panier, remarquant qu'il se remplissoit, dit à la dame : Ma bonne dame, il falloit m'avertir que vous feriez tant de provisions, j'aurois pris un cheval, ou plutôt un chameau pour les porter. J'en aurai beaucoup plus que ma charge, pour peu que vous en achetiez d'autres. La dame rit de cette plaisanterie, & ordonna de nouveau au porteur de la suivre.

Elle entra chez un droguiſte, où elle ſe fournit de toutes ſortes d'eaux de ſenteur, de clous de girofle, de muſcade, de poivre, de gingembre, d'un gros morceau d'ambre-gris, & de pluſieurs autres épiceries des Indes; ce qui acheva de remplir le panier du porteur, auquel elle dit encore de la ſuivre. Alors ils marchèrent tous deux, juſqu'à ce qu'ils arrivèrent à un hôtel magnifique, dont la façade étoit ornée de belles colonnes, & qui avoit une porte d'yvoire. Ils s'y arrêtèrent, & la dame frappa un petit coup..... En cet endroit, Scheherazade apperçut qu'il étoit jour, & ceſſa de parler.

Franchement, ma ſœur, dit Dinarzade, voilà un commencement qui donne beaucoup de curioſité. Je crois que le ſultan ne voudra pas ſe priver du plaiſir d'entendre la ſuite. Effectivement, Schahriar, loin d'ordonner la mort de la ſultane, attendit impatiemment la nuit ſuivante, pour apprendre ce qui ſe paſſeroit dans l'hôtel dont elle avoit parlé.



## XXIXe. NUIT.

DINARZADE, réveillée avant le jour, adreſſa ces paroles à la ſultane : Ma ſœur, je vous prie de pourſuivre l'hiſtoire que vous commençâtes hier. Scheherazade, auſſi-tôt, la continua de cette manière.

Pendant que la jeune dame & le porteur attendoient que l'on ouvrît la porte de l'hôtel, le porteur faiſoit mille réflexions. Il étoit étonné qu'une dame faite comme celle qu'il voyoit, fît l'office de pourvoyeur; car enfin il jugeoit bien que ce n'étoit pas une eſclave : il lui trouvoit l'air trop noble pour penſer qu'elle ne fût pas libre, & même une perſonne de diſtinction. Il lui auroit volontiers fait des queſtions pour s'éclaircir de ſa qualité; mais dans le temps qu'il ſe préparoit à lui parler, une autre dame, qui vint ouvrir la porte, lui parut ſi belle, qu'il en demeura tout ſurpris; ou plutôt il fut ſi vivement frappé de l'éclat de ſes charmes, qu'il en penſa laiſſer tomber ſon panier avec tout ce qui étoit dedans, tant cet objet le mit hors de lui-même. Il n'avoit jamais vu de beauté

qui approchât de celle qu'il avoit devant les yeux.

La dame qui avoit amené le porteur s'apperçut du désordre qui se passoit dans son ame, & du sujet qui le causoit. Cette découverte la divertit ; & elle prenoit tant de plaisir à examiner la contenance du porteur, qu'elle ne songeoit pas que la porte étoit ouverte. Entrez donc, ma sœur, lui dit la belle portière ? qu'attendez-vous ? Ne voyez-vous pas que ce pauvre homme est si chargé qu'il n'en peut plus ?

Lorsqu'elle fut entrée avec le porteur, la dame qui avoit ouvert la porte la ferma ; & tous trois, après avoir traversé un beau vestibule, passèrent dans une cour très-spacieuse, & environnée d'une galerie à jour, qui communiquoit à plusieurs appartemens de plain-pied, de la dernière magnificence. Il y avoit dans le fond de cette cour un sopha richement garni, avec un trône d'ambre au milieu, soutenu de quatre colonnes d'ébène, enrichies de diamans & de perles d'une grosseur extraordinaire, & garni d'un satin rouge, relevé d'une broderie d'or des Indes, d'un travail admirable. Au milieu de la cour il y avoit un grand bassin bordé de marbre blanc, & plein d'une eau très-claire, qui y

tomboit abondamment par un mufle de lion de bronze doré.

Le porteur, tout chargé qu'il étoit, ne laiſſoit pas d'admirer la magnificence de cette maiſon, & la propreté qui y régnoit par-tout; mais ce qui attira particulièrement ſon attention, fut une troiſième dame, qui lui parut encore plus belle que la ſeconde; & qui étoit aſſiſe ſur le trône dont j'ai parlé. Elle en deſcendit dès qu'elle apperçut les deux premières dames, & s'avança au-devant d'elles.

Il jugea par les égards que les autres avoient pour celle-là, que c'étoit la principale; en quoi il ne ſe trompoit pas. Cette dame ſe nommoit Zobéïde; celle qui avoit ouvert la porte, s'appeloit Safie; & Amine étoit le nom de celle qui avoit été aux proviſions.

Zobéïde dit aux deux dames en les abordant: Mes ſœurs, ne voyez-vous pas que ce bon homme ſuccombe ſous le fardeau qu'il porte? Qu'attendez-vous à le décharger? Alors Amine & Safie prirent le panier, l'une par devant, l'autre par derrière. Zobéïde y mit auſſi la main, & toutes trois le posèrent à terre. Elles commencèrent à le vider; & quand cela fut fait, l'agréable Amine tira de l'argent, & paya libéralement le porteur....

Le jour venant à paroître en cet endroit, imposa silence à Scheherazade, & laissa non-seulement à Dinarzade, mais encore à Schahriar, un grand désir d'entendre la suite; ce que ce prince remit à la nuit suivante.

## XXXe. NUIT

LE lendemain, Dinarzade, réveillée par l'impatience d'entendre la suite de l'histoire commencée, dit à la sultane: Au nom de Dieu, ma sœur, je vous prie de nous conter ce que firent ces trois belles dames de toutes les provisions qu'Amine avoit achetées. Vous l'allez savoir, répondit Scheherazade, si vous voulez m'écouter avec attention. En même temps elle reprit ce conte dans ces termes:

Le porteur, très-satisfait de l'argent qu'on lui avoit donné, devoit prendre son panier, & se retirer; mais il ne put s'y résoudre: il se sentoit malgré lui arrêter par le plaisir de voir trois beautés si rares, & qui lui paroissoient également charmantes; car Amine avoit aussi ôté son voile, & il ne la trouvoit pas moins belle que les autres. Ce qu'il ne pouvoit comprendre, c'est qu'il ne voyoit

aucun homme en cette maison. Néanmoins la plupart des provisions qu'il avoit apportées, comme les fruits secs, & les différentes sortes de gâteaux & de confitures ne convenoient proprement qu'à des gens qui vouloient boire & se réjouir.

Zobéïde crut d'abord que le porteur s'arrêtoit pour prendre haleine ; mais voyant qu'il restoit trop long-temps : Qu'attendez-vous, lui dit-elle, n'êtes-vous pas payé suffisamment ? Ma sœur, ajouta-t-elle, en s'adressant à Amine, donnez-lui encore quelque chose, qu'il s'en aille content. Madame, répondit le porteur, ce n'est pas cela qui me retient ; je ne suis que trop payé de ma peine : je vois bien que j'ai commis une incivilité, en demeurant ici plus que je ne devois ; mais j'espère que vous aurez la bonté de la pardonner à l'étonnement où je suis de ne voir aucun homme avec trois dames d'une beauté si peu commune. Une compagnie de femmes sans hommes est pourtant une chose aussi triste qu'une compagnie d'hommes sans femmes. Il ajouta à ce discours plusieurs choses fort plaisantes pour prouver ce qu'il avançoit. Il n'oublia pas de citer ce qu'on disoit à Bagdad, qu'on n'est pas bien à table si l'on n'y est quatre ; &

enfin il finit en concluant que puisqu'elles étoient trois, elles avoient besoin d'un quatrième.

Les dames se prirent à rire du raisonnement du porteur. Après cela, Zobéïde lui dit d'un air sérieux : Mon ami, vous poussez un peu trop loin votre indiscrétion ; mais quoique vous ne méritiez pas que j'entre dans aucun détail avec vous, je veux bien toutefois vous dire que nous sommes trois sœurs, qui faisons si secrètement nos affaires, que personne n'en sait rien. Nous avons un trop grand sujet de craindre d'en faire part à des indiscrets ; & un bon auteur que nous avons lu, dit : Garde ton secret, & ne le révèle à personne : qui le révèle, n'en est plus le maître. Si ton sein ne peut contenir ton secret, comment le sein de celui à qui tu l'auras confié, pourra-t-il le contenir ?

Mesdames, reprit le porteur, à votre air seulement, j'ai jugé d'abord que vous étiez des personnes d'un mérite très-rare ; & je m'apperçois que je ne me suis pas trompé. Quoique la fortune ne m'ait pas donné assez de bien pour m'élever à une profession au-dessus de la mienne, je n'ai pas laissé de cultiver mon esprit autant que je l'ai pu, par la lecture des livres de sciences & d'histoires ;

& vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous dire que j'ai lu auſſi dans un autre auteur une maxime que j'ai toujours heureuſement pratiquée : Nous ne cachons notre ſecret, dit-il, qu'à des gens reconnus de tout le monde pour des indiſcrets, qui abuſeroient de notre confiance; mais nous ne faiſons nulle difficulté de le découvrir aux ſages, parce que nous ſommes perſuadés qu'ils ſauront le garder. Le ſecret chez moi eſt dans une auſſi grande ſûreté que s'il étoit dans un cabinet dont la clef fût perdue, & la porte bien ſcellée.

Zobéïde connut que le porteur ne manquoit pas d'eſprit ; mais jugeant qu'il avoit envie d'être du régal qu'elles vouloient ſe donner, elle lui repartit en ſouriant : Vous ſavez que nous nous préparons à nous régaler ; mais vous ſavez en même temps que nous avons fait une dépenſe conſidérable, & il ne ſeroit pas juſte que, ſans y contribuer, vous fuſſiez de la partie. La belle Safie appuya le ſentiment de ſa ſœur. Mon ami, dit-elle au porteur, n'avez-vous jamais ouï dire ce que l'on dit aſſez communément : Si vous apportez quelque choſe, vous ſerez quelque choſe avec nous ; ſi vous n'apportez rien, retirez-vous avec rien.

Le porteur, malgré sa rhétorique, auroit peut-être été obligé de se retirer avec confusion, si Amine, prenant fortement son parti, n'eût dit à Zobéïde & à Safie : Mes chères sœurs, je vous conjure de permettre qu'il demeure avec nous : il n'est pas besoin de vous dire qu'il nous divertira ; vous voyez bien qu'il en est capable. Je vous assure que sans sa bonne volonté, sa légéreté & son courage à me suivre, je n'aurois pu venir à bout de faire tant d'emplettes en si peu de temps : d'ailleurs, si je vous répétois toutes les douceurs qu'il m'a dites en chemin, vous seriez peu surprises de la protection que je lui donne.

A ces paroles d'Amine, le porteur transporté de joie se laissa tomber sur les genoux, baisa la terre aux pieds de cette charmante personne ; & en se relevant : Mon aimable dame, lui dit-il, vous avez commencé aujourd'hui mon bonheur ; vous y mettez le comble par une action si généreuse ; je ne puis assez vous témoigner ma reconnoissance. Au reste, mesdames, ajouta-t il en s'adressant aux trois sœurs ensemble, puisque vous me faites un si grand honneur, ne croyez pas que j'en abuse, & que je me considère comme un homme qui le mérite ;

non, je me regarderai toujours comme le plus humble de vos esclaves. En achevant ces mots, il voulut rendre l'argent qu'il avoit reçu; mais la grave Zobéïde lui ordonna de le garder. Ce qui est une fois sorti de nos mains, dit-elle, pour récompenser ceux qui nous ont rendu service, n'y retourne plus....... L'aurore qui parut, vint en cet endroit imposer silence à Scheherazade.

Dinarzade, qui l'écoutoit avec beaucoup d'attention, en fut fort fâchée, mais elle eut sujet de s'en consoler, parce que le sultan, curieux de savoir ce qui se passeroit entre les trois belles dames & le porteur, remit la suite de cette histoire à la nuit suivante, & se leva pour aller s'acquitter de ses fonctions ordinaires.

---

## XXXIe. NUIT.

DINARZADE, le lendemain, ne manqua pas d'engager sa sœur à poursuivre le merveilleux conte qu'elle avoit commencé. Scheherazade prit alors la parole; & s'adressant au sultan: Sire, dit-elle, je vais, avec votre permission, contenter la curiosité de ma

fœur. En même temps, elle reprit ainfi l'hiftoire des trois calenders.

Zobéïde ne voulut donc point reprendre l'argent du porteur. Mais, mon ami, lui dit-elle, en confentant que vous demeuriez avec nous, je vous avertis que ce n'eft pas feulement à condition que vous garderez le fecret que nous avons exigé de vous, nous prétendons encore que vous obferviez exactement les règles de la bienféance & de l'honnêteté. Pendant qu'elle tenoit ce difcours, la charmante Amine quitta fon habillement de ville, attacha fa robe à fa ceinture pour agir avec plus de liberté, & prépara la table; elle fervit plufieurs fortes de mets, & mit fur un buffet des bouteilles de vin & des taffes d'or. Après cela, les dames fe placèrent, & firent affeoir à leurs côtés le porteur, qui étoit fatisfait au-delà de tout ce qu'on peut dire, de fe voir à table avec trois perfonnes d'une beauté fi extraordinaire.

Après les premiers morceaux, Amine, qui s'étoit placée près du buffet, prit une bouteille & une taffe, fe verfa à boire, & but la première, fuivant la coutume des arabes. Elle verfa enfuite à fes fœurs, qui burent l'une après l'autre; puis rempliffant pour la quatrième fois la même taffe, elle la pré-

ſenta au porteur, lequel, en la recevant, baiſa la main d'Amine, & chanta avant que de boire une chanſon, dont le ſens étoit : que comme le vent emporte avec lui la bonne odeur des lieux parfumés par où il paſſe, de même le vin qu'il alloit boire, venant de ſa main, en recevoit un goût plus exquis que celui qu'il avoit naturellement. Cette chanſon réjouit les dames, qui chantèrent à leur tour. Enfin, la compagnie fut de très-bonne humeur pendant le repas, qui dura fort long-temps, & fut accompagné de tout ce qui pouvoit le rendre agréable.

Le jour alloit bientôt finir, lorſque Safie, prenant la parole au nom des trois dames, dit au porteur : Levez-vous, partez, il eſt temps de vous retirer. Le porteur, ne pouvant ſe réſoudre à les quitter, répondit : Eh, meſdames, où me commandez-vous d'aller en l'état où je me trouve ? Je ſuis hors de moi-même, à force de vous voir & de boire : je ne retrouverois jamais le chemin de ma maiſon ; donnez-moi la nuit pour me reconnoître ; je la paſſerai où il vous plaira : mais il ne me faut pas moins de temps pour me remettre dans le même état où j'étois lorſque je ſuis entré chez vous ; avec cela je doute

encore que je n'y laiſſe la meilleure partie de moi-même.

Amine prit une ſeconde fois le parti du porteur. Mes ſœurs, dit-elle, il a raiſon ; je lui ſais bon gré de la demande qu'il nous fait : il nous a aſſez bien diverties ; ſi vous voulez m'en croire, ou plutôt ſi vous m'aimez autant que, j'en ſuis perſuadée, nous le retiendrons pour paſſer la ſoirée avec nous. Ma ſœur, dit Zobéïde, nous ne pouvons rien refuſer à votre prière. Porteur, continua-t-elle en s'adreſſant à lui, nous voulons bien encore vous faire cette grâce ; mais nous y mettons une nouvelle condition. Quoi que nous puiſſions faire en votre préſence, par rapport à nous ou à autre choſe, gardez-vous bien d'ouvrir ſeulement la bouche pour nous en demander la raiſon ; car en nous faiſant des queſtions ſur des choſes qui ne vous regardent nullement, vous pourriez entendre ce qui ne vous plairoit pas : prenez-y garde, & ne vous aviſez pas d'être trop curieux, en voulant approfondir les motifs de nos actions.

Madame, repartit le porteur, je vous promets d'obſerver cette condition avec tant d'exactitude, que vous n'aurez pas lieu de me reprocher d'y avoir contrevenu, & en-

core moins de punir mon indiſcrétion : ma langue, en cette occaſion, ſera immobile, & mes yeux ſeront comme un miroir, qui ne conſerve rien des objets qu'il a reçus. Pour vous faire voir, reprit Zobéïde d'un air très-ſérieux, que ce que nous vous demandons n'eſt pas nouvellement établi parmi nous, levez-vous, & allez lire ce qui eſt écrit au-deſſus de notre porte en-dedans.

Le porteur alla juſques-là, & y lut ces mots qui étoient écrits en caractères d'or: *Qui parle des choſes qui ne le regardent point, entend ce qui ne lui plaît pas.* Il revint enſuite trouver les trois ſœurs : Meſdames, leur dit-il, je vous jure que vous ne m'entendrez parler d'aucune choſe qui ne me regardera pas, & où vous puiſſiez avoir intérêt.

Cette convention faite, Amine apporta le ſouper; & quand elle eut éclairé la ſalle d'un grand nombre de bougies préparées avec le bois d'aloës & l'ambre-gris, qui répandirent une odeur agréable, & firent une belle illumination, elle s'aſſit à table avec ſes ſœurs & le porteur. Ils recommencèrent à manger, à boire, à chanter, & à réciter des vers. Les dames prenoient plaiſir à enivrer le porteur, ſous prétexte de le faire boire à leur

ſanté. Les bons mots ne furent point épargnés. Enfin, ils étoient tous de la meilleure humeur du monde, lorſqu'ils ouïrent frapper à la porte...... Scheherazade fut obligée, en cet endroit, d'interrompre ſon récit, parce qu'elle vit paroître le jour.

Le ſultan ne doutant point que la ſuite de cette hiſtoire ne méritât d'être entendue, la remit au lendemain, & ſe leva.

---

## XXXII^e. NUIT.

SUR la fin de la nuit ſuivante, Dinarzade dit à la ſultane : Ma ſœur, je ſuis dans une extrême impatience de ſavoir le conte de ces trois belles filles, & qui frappoit à leur porte. Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade ; je vous aſſure que ce que je vais vous raconter, n'eſt pas indigne de l'attention du ſultan mon ſeigneur.

Dès que les dames, pourſuivit-elle, entendirent frapper à la porte, elles ſe levèrent toutes trois en même temps pour aller ouvrir ; mais Safie, à qui cette fonction appartenoit particulièrement, fut la plus diligente : les deux autres ſe voyant prévenues, demeurèrent, & attendirent qu'elle vînt leur ap-

prendre qui pouvoit avoir affaire chez elles ſi tard. Safie revint. Mes ſœurs, dit-elle, il ſe préſente une belle occaſion de paſſer une bonne partie de la nuit fort agréablement ; & ſi vous êtes du même ſentiment que moi, nous ne la laiſſerons point échapper. Il y a à notre porte trois calenders, au moins ils me paroiſſent tels à leur habillement; mais ce qui va, ſans doute, vous ſurprendre, ils ſont tous trois borgnes de l'œil droit, & ont la tête, la barbe & les ſourcils ras. Ils ne ſont, diſent-ils, que d'arriver tout préſentement à Bagdad, où ils ne ſont jamais venus ; & comme il eſt nuit, & qu'ils ne ſavent où aller loger, ils ont frappé par haſard à notre porte, & ils nous prient, pour l'amour de Dieu, d'avoir la charité de les recevoir. Ils ſe mettent peu en peine du lieu que nous voudrons leur donner, pourvu qu'ils ſoient à couvert : ils ſe contenteront d'une écurie. Ils ſont jeunes & aſſez bien faits; ils paroiſſent même avoir beaucoup d'eſprit : mais je ne puis penſer, ſans rire, à leur figure plaiſante & uniforme. En cet endroit, Safie s'interrompit elle-même, & ſe mit à rire de ſi bon cœur, que les deux autres dames & le porteur ne purent s'empêcher de rire auſſi. Mes bonnes ſœurs, reprit-elle, ne voulez-vous

pas bien que nous les faſſions entrer ? Il eſt impoſſible qu'avec des gens tels que je viens de vous les dépeindre, nous n'achevions la journée encore mieux que nous ne l'avons commencée. Ils nous divertiront fort, & ne nous feront point à charge, puiſqu'ils ne nous demandent une retraite que pour cette nuit ſeulement, & que leur intention eſt de nous quitter d'abord qu'il ſera jour.

Zobéïde & Amine firent difficulté d'accorder à Safie ce qu'elle demandoit, & elle en ſavoit bien la raiſon elle-même ; mais elle leur témoigna une ſi grande envie d'obtenir d'elles cette faveur, qu'elles ne purent la lui refuſer. Allez, lui dit Zobéïde, faites-les donc entrer ; mais n'oubliez pas de les avertir de ne point parler de ce qui ne les regardera pas, & de leur faire lire ce qui eſt écrit au-deſſus de la porte. A ces mots, Safie courut ouvrir avec joie ; & peu de temps après, elle revint accompagnée des trois calenders.

Les trois calenders firent en entrant une profonde révérence aux dames, qui s'étoient levées pour les recevoir, & qui leur dirent obligeamment qu'ils étoient les bien-venus, qu'elles étoient bien-aiſes de trouver l'occaſion de les obliger, & de contribuer à les remettre de la fatigue de leur voyage ; &

enfin elles les invitèrent à s'asseoir auprès d'elles. La magnificence du lieu, & l'honnêteté des dames, firent concevoir aux calenders une haute idée de ces belles hôtesses; mais avant que de prendre place, ayant par hasard jeté les yeux sur le porteur, & le voyant habillé à peu près comme d'autres calenders, avec lesquels ils étoient en différend sur plusieurs points de discipline, & qui ne se rasoient pas la barbe & les sourcils, un d'entr'eux prit la parole : Voilà, dit-il, apparemment un de nos frères arabes les révoltés.

Le porteur, à moitié endormi, & la tête échauffée du vin qu'il avoit bu, se trouva choqué de ces paroles; & sans se lever de sa place, répondit aux calenders, en les regardant fièrement : Asseyez-vous, & ne vous mêlez pas de ce que vous n'avez que faire. N'avez-vous pas lu au-dessus de la porte l'inscription qui y est? Ne prétendez pas obliger le monde à vivre à votre mode; vivez à la nôtre.

Bon homme, reprit le calender qui avoit parlé, ne vous mettez point en colère; nous serions bien fâchés de vous en avoir donné le moindre sujet, & nous sommes au contraire prêts à recevoir vos commandemens. La

querelle auroit pu avoir de la ſuite; mais les dames s'en mêlèrent, & pacifièrent toutes choſes.

Quand les calenders ſe furent aſſis à table, les dames leur ſervirent à manger, & l'enjouée Safie particulièrement, prit ſoin de leur verſer à boire...... Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le ſultan ſe leva pour aller remplir ſes devoirs, ſe promettant bien d'entendre la ſuite de ce conte le lendemain; car il avoit grande envie d'apprendre pourquoi les calenders étoient borgnes, & tous trois du même œil.

---

## XXXIIIe. NUIT.

UNE heure avant le jour, Scheherazade continua de cette manière ce qui ſe paſſa entre les dames & les calenders.

Après que les calenders eurent bu & mangé à diſcrétion, ils témoignèrent aux dames qu'ils ſe feroient un grand plaiſir de leur donner un concert, ſi elles avoient des inſtrumens, & qu'elles vouluſſent leur en faire apporter. Elles acceptèrent l'offre avec joie. La belle Safie ſe leva pour en aller querir. Elle revint

un moment ensuite, & leur présenta une flûte du pays, une autre à la persienne, & un tambour de basque. Chaque calender reçut de sa main l'instrument qu'il voulut choisir, & ils commencèrent tous trois à jouer un air. Les dames, qui savoient des paroles sur cet air, qui étoit des plus gais, l'accompagnèrent de leur voix; mais elles s'interrompoient de temps en temps par de grands éclats de rire que leur faisoient faire les paroles.

Au plus fort de ce divertissement, & lorsque la compagnie étoit le plus en joie, on frappa à la porte. Safie cessa de chanter, & alla voir ce que c'étoit. Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade au sultan, il est bon que votre majesté sache pourquoi l'on frappoit si tard à la porte des dames, en voici la raison. Le calife Haroun Alraschid avoit coutume de marcher très-souvent la nuit *incognito*, pour savoir par lui-même si tout étoit tranquille dans la ville, & s'il ne s'y commettoit pas de désordre.

Cette nuit là, le calife étoit sorti de bonne heure, accompagné de Giafar, son grand-visir, & de Mesrour, chef des eunuques de son palais, tous trois déguisés en marchands. En passant par la rue des trois dames, ce

prince, entendant le son des instrumens & des voix, & le bruit des éclats de rire, dit au visir : Allez, frappez à la porte de cette maison où l'on fait tant de bruit ; je veux y entrer, & en apprendre la cause. Le visir eut beau lui représenter que c'étoient des femmes qui se régaloient ce soir-là ; que le vin apparemment leur avoit échauffé la tête, & qu'il ne devoit pas s'exposer à recevoir d'elles quelqu'insulte ; qu'il n'étoit pas encore heure indue, & qu'il ne falloit pas troubler leur divertissement. Il n'importe, repartit le calife, frappez, je vous l'ordonne.

C'étoit donc le grand-visir Giafar qui avoit frappé à la porte des dames par ordre du calife, qui ne vouloit pas être connu. Safie ouvrit, & le visir remarquant à la clarté d'une bougie qu'elle tenoit, que c'étoit une dame d'une grande beauté, joua parfaitement bien son personnage. Il lui fit une profonde révérence, & lui dit d'un air respectueux : Madame, nous sommes trois marchands de Moussoul, arrivés depuis environ dix jours, avec de riches marchandises que nous avons en magasin dans un kan où nous avons pris logement. Nous avons été aujourd'hui chez un marchand de cette ville, qui nous

avoit invités à l'aller voir. Il nous a régalés d'une collation ; & comme le vin nous avoit mis de belle humeur, il a fait venir une troupe de danſeuſes. Il étoit déjà nuit; & dans le temps que l'on jouoit des inſtrumens, que les danſeuſes danſoient, & que la compagnie faiſoit grand bruit, le guet a paſſé, & s'eſt fait ouvrir. Quelques-uns de la compagnie ont été arrêtés. Pour nous, nous avons été aſſez heureux pour nous ſauver par-deſſus une muraille. Mais, ajouta le viſir, comme nous ſommes étrangers, & avec cela, un peu pris de vin, nous craignons de rencontrer une autre eſcouade de guet, ou la même, avant que d'arriver à notre kan, qui eſt éloigné d'ici. Nous y arriverions même inutilement ; car la porte eſt fermée, & ne ſera ouverte que demain matin, quelque choſe qu'il puiſſe arriver. C'eſt pourquoi, madame, ayant ouï en paſſant des inſtrumens & des voix, nous avons jugé que l'on n'étoit pas encore retiré chez vous, & nous avons pris la liberté de frapper, pour vous ſupplier de nous donner retraite juſqu'au jour. Si nous vous paroiſſons dignes de prendre part à votre divertiſſement, nous tâcherons d'y contribuer en ce que nous pourrons, pour réparer l'interruption que

nous y avons causée; sinon, faites-nous seulement la grâce de souffrir que nous passions la nuit à couvert sous votre vestibule.

Pendant ce discours de Giafar, la belle Safie eut le temps d'examiner le visir & les deux personnes qu'il disoit marchands comme lui; & jugeant à leurs physionomies que ce n'étoient pas des gens du commun, elle leur dit qu'elle n'étoit pas la maîtresse, & que s'ils vouloient se donner un moment de patience, elle reviendroit leur apporter la réponse.

Safie alla faire ce rapport à ses sœurs, qui balancèrent quelque temps sur le parti qu'elles devoient prendre. Mais elles étoient naturellement bienfaisantes, & elles avoient déjà fait la même grâce aux trois calenders. Ainsi, elles résolurent de les laisser entrer..... Scheherazade se préparoit à poursuivre son conte; mais s'étant apperçue qu'il étoit jour, elle interrompit là son récit. La qualité des nouveaux acteurs que la sultane venoit d'introduire sur la scène, piquant la curiosité de Schahriar, & le laissant dans l'attente de quelqu'événement singulier, ce prince attendit la nuit suivante avec impatience.

## XXXIVe. NUIT.

DINARZADE, auſſi curieuſe que le ſultan d'apprendre ce que produiroit l'arrivée du calife chez les trois dames, n'oublia pas d'engager Scheherazade à reprendre, avec la permiſſion du ſultan, l'hiſtoire des calenders.

Le calife, ſon grand-viſir, & le chef de ſes eunuques, dit la ſultane, ayant été introduits par la belle Safie, ſaluèrent les dames & les calenders avec beaucoup de civilité. Les dames les reçurent de même, les croyant marchands; & Zobéïde, comme la principale, leur dit d'un air grave & ſérieux qui lui convenoit: Vous êtes les bienvenus; mais avant toutes choſes, ne trouvez pas mauvais que nous vous demandions une grâce. Hé quelle grâce, madame, répondit le viſir; peut-on refuſer quelque choſe à de ſi belles dames? C'eſt, reprit Zobéïde, de n'avoir que des yeux, & point de langue; de ne nous pas faire de queſtions ſur quoi que vous puiſſiez voir, pour en apprendre la cauſe; & de ne point parler de ce qui ne vous regardera pas, de crainte que vous n'entendiez ce qui ne vous feroit pas agréa-

ble. Vous ferez obéie, madame, repartit le visir. Nous ne sommes ni censeurs, ni curieux indiscrets. C'est bien assez que nous ayons attention à ce qui nous regarde, sans nous mêler de ce qui ne nous regarde pas. A ces mots, chacun s'assit, la conversation se lia, & l'on recommença de boire en faveur des nouveaux venus.

Pendant que le visir Giafar entretenoit les dames, le calife ne pouvoit cesser d'admirer leur beauté extraordinaire, leur bonne grâce, leur humeur enjouée, & leur esprit. D'un autre côté, rien ne lui paroissoit plus surprenant que les calenders, tous trois borgnes de l'œil droit. Il se seroit volontiers informé de cette singularité, mais la condition qu'on venoit d'imposer à lui & à sa compagnie, l'empêcha d'en parler. Avec cela, quand il faisoit réflexion à la richesse des meubles, à leur arrangement bien entendu, & à la propreté de cette maison, il ne pouvoit se persuader qu'il n'y eût pas de l'enchantement.

L'entretien étant tombé sur les divertissemens & les différentes manières de se réjouir, les calenders se levèrent, & dansèrent à leur mode une danse, qui augmenta la bonne opinion que les dames avoient déjà conçue

d'eux, & qui leur attira l'eſtime du calife & de ſa compagnie.

Quand les trois calenders eurent achevé leur danſe, Zobéïde ſe leva, & prenant Amine par la main : Ma ſœur, lui dit-elle, levez-vous; la compagnie ne trouvera pas mauvais que nous ne nous contraignions point; & leur préſence n'empêchera pas que nous ne faſſions ce que nous avons coutume de faire. Amine, qui comprit ce que ſa ſœur vouloit dire, ſe leva, & emporta les plats, la table, les flacons, les taſſes & les inſtrumens dont les calenders avoient joué.

Safie ne demeura pas à rien faire, elle balaya la ſalle, mit à ſa place tout ce qui étoit dérangé, moucha les bougies, & y appliqua d'autres bois d'aloës, & d'autre ambre-gris. Cela étant fait, elle pria les trois calenders de s'aſſeoir ſur le ſopha d'un côté, & le caliſe de l'autre avec ſa compagnie. A l'égard du porteur, elle lui dit : Levez-vous, & vous préparez à nous prêter la main à ce que nous allons faire; un homme tel que vous, qui eſt comme de la maiſon, ne doit pas demeurer dans l'inaction.

Le porteur avoit un peu cuvé ſon vin; il ſe leva promptement, & après avoir attaché le bas de ſa robe à ſa ceinture : Me voilà

prêt, de quoi s'agit-il ? Cela va bien, répondit Safie, attendez que l'on vous parle; vous ne ferez pas long-temps les bras croisés. Peu de temps après on vit paroître Amine avec un siége, qu'elle posa au milieu de la salle. Elle alla ensuite à la porte d'un cabinet, & l'ayant ouverte, elle fit signe au porteur de s'approcher. Venez, lui dit-elle, & m'aidez. Il obéit; & y étant entré avec elle, il en sortit un moment après, suivi de deux chiennes noires, dont chacune avoit un collier attaché à une chaîne qu'il tenoit, & qui paroissoient avoir été maltraitées à coups de fouet. Il s'avança avec elles au milieu de la salle.

Alors Zobéide, qui s'étoit assise entre les calenders & le calife, se leva, & marcha gravement jusqu'où étoit le porteur. Ç'a, dit-elle, en poussant un grand soupir, faisons notre devoir. Elle se retroussa les bras jusqu'au coude, & après avoir pris un fouet que Safie lui présenta : Porteur, dit-elle, remettez une de ces deux chiennes à ma sœur Amine, & approchez-vous de moi avec l'autre.

Le porteur fit ce qu'on lui commandoit, & quand il se fut approché de Zobéïde, la chienne qu'il tenoit commença de faire des cris, & se tournant vers Zobéide en

levant la tête d'une manière ſuppliante. Mais Zobéïde, ſans avoir égard à la triſte contenance de la chienne, qui faiſoit pitié, ni à ſes cris qui rempliſſoient toute la maiſon, lui donna des coups de fouet à perte d'haleine; & lorſqu'elle n'eut plus la force de lui en donner davantage, elle jeta le fouet par terre; puis prenant la chaîne de la main du porteur, elle leva la chienne par les pattes; & ſe mettant toutes deux à ſe regarder d'un air triſte & touchant, elles pleurèrent l'une & l'autre. Enfin, Zobéïde tira ſon mouchoir, eſſuya les larmes de la chienne, la baiſa; & remettant la chaîne au porteur: Allez, lui dit-elle, remenez-la où vous l'avez priſe, & amenez-moi l'autre.

Le porteur remena la chienne fouettée au cabinet; & en revenant, il prit l'autre des mains d'Amine, & l'alla préſenter à Zobéïde qui l'attendoit. Tenez-la comme la première, lui dit-elle; puis ayant repris le fouet, elle la maltraita de la même manière. Elle pleura enſuite avec elle, eſſuya ſes pleurs, la baiſa, & la remit au porteur, à qui l'agréable Amine épargna la peine de la ramener au cabinet; car elle s'en chargea elle-même.

Cependant les trois calenders, le calife & ſa compagnie furent extraordinairement éton-

nés de cette exécution. Ils ne pouvoient comprendre comment Zobéïde, après avoir fouetté avec tant de force les deux chiennes, animaux immondes, selon la religion musulmane, pleuroit ensuite avec elles, leur essuyoit les larmes, & les baisoit. Ils en murmurèrent en eux-mêmes. Le calife surtout, plus impatient que les autres, mouroit d'envie de savoir le sujet d'une action qui lui paroissoit si étrange, & ne cessoit de faire signe au visir de parler pour s'informer. Mais le visir tournoit la tête d'un autre côté, jusqu'à ce que pressé par des signes si souvent réitérés, il répondit par d'autres signes que ce n'étoit pas le temps de satisfaire sa curiosité.

Zobéïde demeura quelque temps à la même place au milieu de la salle, comme pour se remettre de la fatigue qu'elle venoit de se donner en fouettant les deux chiennes. Ma chère sœur, lui dit la belle Safie, ne vous plaît-il pas de retourner à votre place, afin qu'à mon tour je fasse aussi mon personnage? Oui, répondit Zobéïde. En disant cela, elle alla s'asseoir sur le sopha, ayant à sa droite le calife, Giafar & Mesrour, & à sa gauche, les trois calenders & le porteur.... Sire, dit en cet endroit Scheherazade, ce que

votre majesté vient d'entendre, doit sans doute lui paroître merveilleux ; mais ce qui reste à raconter l'est encore bien davantage: je suis persuadée que vous en conviendrez la nuit prochaine, si vous voulez bien me permettre de vous achever cette histoire. Le sultan y consentit, & se leva, parce qu'il étoit jour.

---

## XXXVe. NUIT.

LA sultane ne fut pas plutôt éveillée, que se souvenant de l'endroit où elle en étoit demeurée du conte de la veille, elle parla aussitôt de cette sorte, en adressant la parole au sultan :

Sire, après que Zobéïde eut repris sa place, toute la compagnie garda quelque temps le silence. Enfin, Safie, qui s'étoit assise sur le siège au milieu de la salle, dit à sa sœur Amine : Ma chère sœur, levez-vous, je vous en conjure ; vous comprenez bien ce que je veux dire. Amine se leva, & alla dans un autre cabinet que celui d'où les deux chiennes avoient été amenées. Elle en revint, tenant un étui garni de satin jaune, relevé d'une riche broderie d'or & de soie verte,

Elle s'approcha de Safie, & ouvrit l'étui, d'où elle tira un luth qu'elle lui présenta. Elle le prit; & après avoir mis quelque temps à l'accorder, elle commença de le toucher; & l'accompagnant de sa voix, elle chanta une chanson sur les tourmens de l'absence, avec tant d'agrément, que le calife & tous les autres en furent charmés. Lorsqu'elle eut achevé, comme elle avoit chanté avec beaucoup de passion & d'action en même temps: Tenez, ma sœur, dit-elle à l'agréable Amine, je n'en puis plus, & la voix me manque; obligez la compagnie, en jouant & en chantant à ma place. Très-volontiers, répondit Amine, en s'approchant de Safie, qui lui remit le luth entre les mains, & lui céda sa place.

Amine ayant un peu préludé, pour voir si l'instrument étoit d'accord, joua & chanta presqu'aussi long-temps sur le même sujet, mais avec tant de véhémence, & elle étoit si touchée, ou, pour mieux dire, si pénétrée du sens des paroles qu'elle chantoit, que les forces lui manquèrent en achevant.

Zobéïde voulut lui marquer sa satisfaction: Ma sœur, dit-elle, vous avez fait des merveilles; on voit bien que vous sentez le mal que vous exprimez si vivement. Amine

n'eut pas le temps de répondre à cette honnêteté ; elle se sentit le cœur si pressé en ce moment, qu'elle ne songea qu'à se donner de l'air, en laissant voir à toute la compagnie une gorge & un sein, non pas blanc, tel qu'une dame comme Amine devoit l'avoir, mais tout meurtri de cicatrices ; ce qui fit une espèce d'horreur aux spectateurs. Néanmoins cela ne lui donna pas de soulagement, & ne l'empêcha pas de s'évanouir......... Mais, sire, dit Scheherazade, je ne m'apperçois pas que voilà le jour. A ces mots, elle cessa de parler, & le sultan se leva. Quand ce prince n'auroit pas résolu de différer la mort de la sultane, il n'auroit pu encore se résoudre à lui ôter la vie. Sa curiosité étoit trop intéressée à entendre jusqu'à la fin un conte rempli d'événemens si peu connus.

---

## XXXVI^e. NUIT.

DINARZADE, suivant sa coutume, supplia sa sœur de continuer l'histoire des dames & des calenders. Scheherazade la reprit ainsi :

Pendant que Zobéïde & Safie coururent au secours de leur sœur, un des calenders ne

put s'empêcher de dire : Nous aurions mieux aimé coucher à l'air, que d'entrer ici, ſi nous avions cru y voir de pareils ſpectacles. Le calife, qui l'entendit, s'approcha de lui & des autres calenders, & s'adreſſant à eux : Que ſignifie tout ceci, dit-il ? Celui qui venoit de parler, lui répondit : Seigneur, nous ne le ſavons pas plus que vous. Quoi ! reprit le calife, vous n'êtes pas de la maiſon ? ni vous ne pouvez rien nous apprendre de ces deux chiennes noires, & de cette dame évanouie, & ſi indignement maltraitée ? Seigneur, repartirent les calenders, de notre vie nous ne ſommes venus en cette maiſon, & nous n'y ſommes entrés que quelques momens avant vous.

Cela augmenta l'étonnement du calife. Peut-être, répliqua-t-il, que cet homme qui eſt avec vous, en ſait quelque choſe. L'un des calenders fit ſigne au porteur de s'approcher, & lui demanda s'il ne ſavoit pas pourquoi les chiennes noires avoient été fouettées, & pourquoi le ſein d'Amine paroiſſoit meurtri. Seigneur, répondit le porteur, je puis jurer par le grand Dieu vivant, que ſi vous ne ſavez rien de tout cela, nous n'en ſavons pas plus les uns que les autres. Il eſt bien vrai que je ſuis de cette ville ; mais

je ne ſuis jamais entré qu'aujourd'hui dans cette maiſon ; & ſi vous êtes ſurpris de m'y voir, je ne le ſuis pas moins de m'y trouver en votre compagnie. Ce qui redouble ma ſurpriſe, ajouta-t-il, c'eſt de ne voir ici aucun homme avec ces dames.

Le calife, ſa compagnie, & les calenders avoient cru que le porteur étoit du logis, & qu'il pourroit les informer de ce qu'ils déſiroient ſavoir. Le calife, réſolu de ſatisfaire ſa curioſité à quelque prix que ce fût, dit aux autres : Ecoutez, puiſque nous voilà ſept hommes, & que nous n'avons affaire qu'à trois dames, obligeons-les à nous donner les éclairciſſemens que nous ſouhaitons. Si elles refuſent de nous les donner de bon gré, nous ſommes en état de les y contraindre.

Le grand-viſir Giafar s'oppoſa à cet avis, & en fit voir les conſéquences au calife, ſans toutefois faire connoître ce prince aux calenders; & lui adreſſant la parole, comme s'il eût été marchand : Seigneur, dit-il, conſidérez, je vous prie, que nous avons notre réputation à conſerver. Vous ſavez à quelle condition ces dames ont bien voulu nous recevoir chez elles ; nous l'avons acceptée. Que diroit-on de nous, ſi nous y

contrevenions ? Nous ferions encore plus blâmables, s'il nous arrivoit quelque malheur. Il n'y a pas d'apparence qu'elles aient exigé de nous cette promesse, sans être en état de nous faire repentir si nous ne la tenons pas.

En cet endroit, le visir tira le calife à part, & lui parlant tout bas : Seigneur, poursuivit-il, la nuit ne durera pas encore long-temps ; que votre majesté se donne un peu de patience. Je viendrai prendre ces dames demain matin, je les amènerai devant votre trône, & vous apprendrez d'elles tout ce que vous voulez savoir. Quoique ce conseil fût très-judicieux, le calife le rejeta, imposa silence au visir, en lui disant qu'il ne pouvoit attendre si long-temps, & qu'il prétendoit avoir à l'heure même l'éclaircissement qu'il désiroit.

Il ne s'agissoit plus que de savoir qui porteroit la parole. Le calife tâcha d'engager les calenders à parler les premiers ; mais ils s'en excusèrent. A la fin, ils convinrent tous ensemble que ce seroit le porteur. Il se préparoit à faire la question fatale, lorsque Zobéïde, après avoir secouru Amine, qui étoit revenue de son évanouissement, s'approcha d'eux. Comme elle les avoit oui par-

ler haut & avec chaleur, elle leur dit: Seigneurs, de quoi parlez-vous? Quelle eſt votre conteſtation?

Le porteur prit alors la parole: Madame, lui dit-il, ces ſeigneurs vous ſupplient de vouloir bien leur expliquer pourquoi, après avoir maltraité vos deux chiennes, vous avez pleuré avec elles, & d'où vient que la dame qui s'eſt évanouïe, a le ſein couvert de cicatrices? C'eſt, madame, ce que je ſuis chargé de vous demander de leur part.

Zobéïde, à ces mots, prit un air fier; & ſe tournant du côté du calife, de ſa compagnie, & des calenders: Eſt-il vrai, ſeigneurs, leur dit-elle, que vous l'ayez chargé de me faire cette demande? Ils répondirent tous qu'oui, excepté le viſir Giafar, qui ne dit mot. Sur cet aveu, elle leur dit d'un ton qui marquoit combien elle ſe tenoit offenſée: Avant que de vous accorder la grâce que vous nous avez demandée, de vous recevoir, afin de prévenir tout ſujet d'être mécontentes de vous, parce que nous ſommes ſeules, nous l'avons fait ſous la condition que nous vous avons impoſée, de ne pas parler de ce qui ne vous regarderoit point, de peur d'entendre ce qui ne vous plairoit pas.

Après vous avoir reçus & régalés du mieux qu'il nous a été possible, vous ne laissez pas toutefois de manquer de parole. Il est vrai que cela arrive par la facilité que nous avons eue ; mais c'est ce qui ne vous excuse point, & votre procédé n'est pas honnête. En achevant ces paroles, elle frappa fortement des pieds & des mains par trois fois, & cria : Venez vîte. Aussitôt une porte s'ouvrit, & sept esclaves noirs puissans & robustes, entrèrent le sabre à la main, se saisirent chacun d'un des sept hommes de la compagnie, les jetèrent par terre, les traînèrent au milieu de la salle, & se préparèrent à leur couper la tête.

Il est aisé de se représenter quelle fut la frayeur du calife. Il se repentit alors, mais trop tard, de n'avoir pas voulu suivre le conseil de son visir. Cependant, ce malheureux prince, Giafar, Mesrour, le porteur, & les calenders, étoient prêts à payer de leur vie leur indiscrète curiosité ; mais avant qu'ils reçûssent le coup de la mort, un des esclaves dit à Zobéïde & à ses sœurs : Hautes, puissantes & respectables maîtresses, nous commandez-vous de leur couper le cou ? Attendez, lui répondit Zobéïde, il faut que je les interroge auparavant. Ma-

dame, interrompit le porteur effrayé, au nom de Dieu, ne me faites pas mourir pour le crime d'autrui. Je suis innocent : ce sont eux qui sont les coupables. Hélas! continua-t-il en pleurant, nous passions le temps si agréablement! Ces calenders borgnes sont la cause de ce malheur, il n'y a pas de ville qui ne tombe en ruine devant des gens de si mauvaise augure. Madame, je vous supplie de ne pas confondre le premier avec le dernier; & songez qu'il est plus beau de pardonner à un misérable comme moi, dépourvu de tout secours, que de l'accabler de votre pouvoir, & le sacrifier à votre ressentiment.

Zobéïde, malgré sa colère, ne put s'empêcher de rire en elle-même des lamentations du porteur. Mais sans s'arrêter à lui, elle adressa la parole aux autres une seconde fois: Répondez-moi, dit-elle, & m'apprenez qui vous êtes; autrement vous n'avez plus qu'un moment à vivre. Je ne puis croire que vous soyez d'honnêtes gens, ni des personnes d'autorité ou de distinction dans votre pays, quel qu'il puisse être. Si cela étoit, vous auriez eu plus de retenue & plus d'égards pour nous.

Le calife, impatient de son naturel, souf-

froit infiniment plus que les autres, de voir que sa vie dépendoit du commandement d'une dame offensée, & justement irritée; mais il commença de concevoir quelque espérance, quand il vit qu'elle vouloit savoir qui ils étoient tous; car il s'imagina qu'elle ne lui feroit pas ôter la vie, lorsqu'elle seroit informée de son rang. C'est pourquoi il dit tout bas au visir qui étoit près de lui, de déclarer promptement qui il étoit. Mais le visir prudent & sage, voulant sauver l'honneur de son maître, & ne voulant pas rendre public le grand affront qu'il s'étoit attiré lui-même, répondit seulement: Nous n'avons que ce que nous méritons. Mais quand, pour obéir au calife, il auroit voulu parler, Zobéïde ne lui en auroit pas donné le temps. Elle s'étoit déjà adressée aux calenders; & les voyant tous trois borgnes, elle leur demanda s'ils étoient frères. Un d'entr'eux lui répondit pour les autres: Non, madame, nous ne sommes pas frères par le sang; nous ne le sommes qu'en qualité de calenders, c'est-à-dire, en observant le même genre de vie. Vous, reprit-elle en parlant à un seul en particulier, êtes-vous borgne de naissance? Non, madame, répondit-il, je le suis par une aventure si surprenante, qu'il

n'y a perſonne qui n'en profitât, ſi elle étoit écrite. Après ce malheur, je me fis raſer la barbe & les ſourcils, & me fis calender, en prenant l'habit que je porte.

Zobéïde fit la même queſtion aux deux autres calenders, qui lui firent la même réponſe que le premier. Mais le dernier qui parla, ajouta : Pour vous faire connoître, madame, que nous ne ſommes pas des perſonnes du commun, & afin que vous ayez quelque conſidération pour nous, apprenez que nous ſommes tous trois fils de rois. Quoique nous ne nous ſoyons jamais vus que ce ſoir, nous avons eu toutefois le temps de nous faire connoître les uns aux autres pour ce que nous ſommes; & j'oſe vous aſſurer que les rois de qui nous tenons le jour font quelque bruit dans le monde.

A ce diſcours, Zobéïde modéra ſon courroux & dit aux eſclaves : Donnez-leur un peu de liberté, mais demeurez ici. Ceux qui nous raconteront leur hiſtoire, & le ſujet qui les a amenés en cette maiſon, ne leur faites point de mal, laiſſez-les aller où il leur plaira; mais n'épargnez pas ceux qui refuſeront de nous donner cette ſatisfaction.... A ces mots, Scheherazade ſe tut, & ſon ſilence auſſi-bien que le jour qui

paroiſſoit,

paroissoit, faisant connoître à Schahriar qu'il étoit temps qu'il se levât, ce prince le fit, se proposant d'entendre le lendemain Scheherazade, parce qu'il souhaitoit de savoir qui étoient les trois calenders borgnes.

---

## XXXVIIe. NUIT.

LA sultane, voyant que sa sœur prenoit toujours un plaisir extrême aux contes qu'elle lui faisoit, poursuivit l'agréable histoire des calenders, après en avoir demandé la permission au sultan; & l'ayant obtenue :

Sire, continua-t-elle, les trois calenders, le calife, le grand-visir Giafar, l'eunuque Mesrour, & le porteur, étoient tous au milieu de la salle, assis sur le tapis de pied, en présence des trois dames, qui étoient sur le sopha, & des esclaves prêts à exécuter tous les ordres qu'elles voudroient leur donner.

Le porteur ayant compris qu'il ne s'agissoit que de raconter son histoire pour se délivrer d'un si grand danger, prit la parole le premier, & dit : Madame, vous savez déjà mon histoire, & le sujet qui m'a amené chez vous. Ainsi, ce que j'ai à vous raconter,

ſera bientôt achevé. Madame votre ſœur que voilà, m'a pris ce matin à la place, où, en qualité de porteur, j'attendois que quelqu'un m'employât, & me fît gagner ma vie. Je l'ai ſuivie chez un marchand de vin, chez un vendeur d'herbes, chez un vendeur d'oranges, de limons & de citrons; puis chez un vendeur d'amandes, de noix, de noiſettes, & d'autres fruits; enſuite chez un confiſeur, & chez un droguiſte; de chez le droguiſte, mon panier ſur la tête, & chargé autant que je le pouvois être, je ſuis venu juſques chez vous, où vous avez eu la bonté de me ſouffrir juſqu'à préſent. C'eſt une grâce dont je me ſouviendrai éternellement. Voilà mon hiſtoire.

Quand le porteur eut achevé, Zobéïde ſatisfaite, lui dit: Sauve-toi, marche, que nous ne te voyons plus. Madame, reprit le porteur, je vous ſupplie de me permettre encore de demeurer. Il ne ſeroit pas juſte qu'après avoir donné aux autres le plaiſir d'entendre mon hiſtoire, je n'euſſe pas auſſi celui d'écouter la leur. En diſant cela, il prit place ſur un bout du ſopha, fort joyeux de ſe voir hors d'un péril qui l'avoit tant alarmé. Après lui, un des trois calenders prenant la parole, & s'adreſſant à Zobéïde,

comme à la principale des trois dames, & comme à celle qui lui avoit commandé de parler, commença ainsi son histoire.

*Histoire du premier Calender, fils de Roi.*

MADAME, pour vous apprendre pourquoi j'ai perdu mon œil droit, & la raison qui m'a obligé de prendre l'habit de calender, je vous dirai que je suis né fils de roi. Le roi mon père avoit un frère, qui régnoit comme lui dans un état voisin. Ce frère eut deux enfans, un prince & une princesse, & le prince & moi, nous étions à-peu-près du même âge.

Lorsque j'eus fait tous mes exercices, & que le roi mon père m'eut donné une liberté honnête, j'allois régulièrement chaque année voir le roi mon oncle, & je demeurois à sa cour un mois ou deux, après quoi je me rendois auprès du roi mon père. Ces voyages nous donnèrent occasion, au prince mon cousin & à moi, de contracter ensemble une amitié très-forte & très-particulière. La dernière fois que je le vis, il me reçut avec de plus grandes démonstrations de tendresse qu'il n'avoit fait encore ; & voulant un jour me régaler, il fit pour cela des préparatifs

extraordinaires. Nous fûmes long-temps à table; & après que nous eûmes bien foupé tous deux : Mon coufin, me dit-il, vous ne devineriez jamais à quoi je me fuis occupé depuis votre dernier voyage. Il y a un an qu'après votre départ, je mis un grand nombre d'ouvriers en befogne pour un deffein que je médite. J'ai fait faire un édifice qui eft achevé, & on y peut loger préfentement; vous ne ferez pas fâché de le voir; mais il faut auparavant que vous faffiez ferment de me garder le fecret & la fidélité : ce font deux chofes que j'exige de vous.

L'amitié & la familiarité qui étoient entre nous, ne me permettant pas de lui rien refufer, je fis fans héfiter un ferment tel qu'il le fouhaitoit; & alors il me dit: Attendez-moi ici, je fuis à vous dans un moment. En effet, il ne tarda pas à revenir, & je le vis entrer avec une dame d'une beauté finguliére, & magnifiquement habillée. Il ne me dit pas qui elle étoit, & je ne crus pas devoir m'en informer. Nous nous remîmes à table avec la dame, & nous y demeurâmes encore quelque temps, en nous entretenant de chofes indifférentes, & en buvant des rafades à la fanté l'un de l'autre. Après

cela, le prince me dit : Mon cousin, nous n'avons pas de temps à perdre, obligez-moi d'emmener avec vous cette dame, & de la conduire d'un tel côté, à un endroit où vous verrez un tombeau en dôme nouvellement bâti. Vous le connoîtrez aisément, la porte est ouverte : entrez-y ensemble, & m'attendez. Je m'y rendrai bientôt.

Fidelle à mon serment, je n'en voulus pas savoir davantage ; je présentai la main à la dame ; & aux enseignes que le prince mon cousin m'avoit données, je la conduisis heureusement au clair de la lune, sans m'égarer. A peine fûmes-nous arrivés au tombeau, que nous vîmes paroître le prince, qui nous suivoit, chargé d'une petite cruche pleine d'eau, d'une houe, & d'un petit sac où il y avoit du plâtre.

La houe lui servit à démolir le sépulcre vide qui étoit au milieu du tombeau ; il ôta les pierres l'une après l'autre, & les rangea dans un coin. Quand il les eut toutes ôtées, il creusa la terre, & je vis une trappe qui étoit sous le sépulcre. Il la leva, & au-dessous, j'apperçus le haut d'un escalier en limaçon. Alors mon cousin s'adressant à la dame, lui dit : Madame, voilà par où l'on se rend au lieu dont je vous ai parlé. La dame, à ces

mots, s'approcha, & descendit, & le prince se mit en devoir de la suivre; mais se retournant auparavant de mon côté : Mon cousin, me dit-il, je vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise; je vous en remercie : adieu. Mon cher cousin, m'écriai-je, qu'est-ce que cela signifie? Que cela vous suffise, me répondit-il, vous pouvez reprendre le chemin par où vous êtes venu.

Scheherazade en étoit là, lorsque le jour venant à paroître, l'empêcha de passer outre. Le sultan se leva, fort en peine de savoir le dessein du prince & de la dame, qui sembloient vouloir s'enterrer tout vifs. Il attendit impatiemment la nuit suivante pour en être éclairci.

---

## XXXVIII^e. NUIT.

SCHAHRIAR ayant témoigné à la sultane qu'elle lui feroit plaisir de continuer le conte du premier calender, elle en reprit le fil dans ces termes :

Madame, dit le calender à Zobéïde, je ne pus tirer autre chose du prince mon cousin, & je fus obligé de prendre congé de lui. Et

m'en retournant au palais du roi mon oncle, les vapeurs du vin me montoient à la tête. Je ne laiſſai pas néanmoins de gagner mon appartement, & de me coucher. Le lendemain, à mon réveil, faiſant réflexion ſur ce qui m'étoit arrivé la nuit, & après avoir rappelé toutes les circonſtances d'une aventure ſi ſingulière, il me ſembla que c'étoit un ſonge. Prévenu de cette penſée, j'envoyai ſavoir ſi le prince mon couſin étoit en état d'être vu. Mais lorſqu'on me rapporta qu'il n'avoit pas couché chez lui, qu'on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu, & qu'on en étoit fort en peine, je jugeai bien que l'étrange événement du tombeau n'étoit que trop véritable. J'en fus vivement affligé; & me dérobant à tout le monde, je me rendis ſecrètement au cimetière public, où il y avoit une infinité de tombeaux ſemblables à celui que j'avois vu. Je paſſai la journée à les conſidérer l'un après l'autre; mais je ne pus démêler celui que je cherchois, & je fis, durant quatre jours, la même recherche inutilement.

Il faut ſavoir que pendant ce temps là, le roi mon oncle étoit abſent. Il y avoit pluſieurs jours qu'il étoit à la chaſſe. Je m'ennuyai de l'attendre; & après avoir prié ſes miniſtres de lui faire mes excuſes à ſon re-

tour, je partis de son palais pour me rendre à la cour de mon père, dont je n'avois pas coutume d'être éloigné si long-temps. Je laissai les ministres du roi mon oncle fort en peine d'apprendre ce qu'étoit devenu le prince mon cousin. Mais pour ne pas violer le serment que j'avois fait de lui garder le secret, je n'osai les tirer d'inquiétude, & ne voulus rien leur communiquer de ce que je savois.

J'arrivai à la capitale où le roi mon père faisoit sa résidence; & contre l'ordinaire, je trouvai à la porte de son palais une grosse garde, dont je fus environné en entrant. J'en demandai la raison, & l'officier prenant la parole, me répondit : Prince, l'armée a reconnu le grand-visir à la place du roi votre père, qui n'est plus, & je vous arrête prisonnier de la part du nouveau roi. A ces mots, les gardes se saisirent de moi & me conduisirent devant le tyran. Jugez, madame, de ma surprise & de ma douleur.

Ce rebelle visir avoit conçu pour moi une forte haine, qu'il nourrissoit depuis long-temps. En voici le sujet. Dans ma plus tendre jeunesse, j'aimois à tirer de l'arbalête; j'en tenois une un jour au haut du palais sur la terrasse, & je me divertissois à en tirer. Il

ſe préſenta un oiſeau devant moi, je mirai à lui, mais je le manquai, & la flèche, par haſard, alla donner droit contre l'œil du viſir, qui prenoit l'air ſur la terraſſe de ſa maiſon, & le creva. Lorſque j'appris ce malheur, j'en fis faire des excuſes au viſir, & je lui en fis moi-même; mais il ne laiſſa pas d'en conſerver un vif reſſentiment, dont il me donnoit des marques quand l'occaſion s'en préſentoit. Il le fit éclater d'une manière barbare, quand il me vit en ſon pouvoir. Il vint à moi comme un furieux d'abord qu'il m'apperçut; & enfonçant ſes doigts dans mon œil droit, il l'arracha lui-même. Voilà par quelle aventure je ſuis borgne.

Mais l'uſurpateur ne borna pas là ſa cruauté Il me fit enfermer dans une caiſſe; & ordonna au bourreau de me porter en cet état fort loin du palais, & de m'abandonner aux oiſeaux de proie, après m'avoir coupé la tête. Le bourreau, accompagné d'un autre homme, monta à cheval, chargé de la caiſſe, & s'arrêta dans la campagne pour exécuter ſon ordre. Mais je fis ſi bien par mes prières & par mes larmes, que j'excitai ſa compaſſion. Allez, me dit-il, ſortez promptement du royaume, & gardez-vous bien d'y revenir; car vous y rencontreriez votre perte,

& vous feriez cauſe de la mienne. Je le remerciai de la grâce qu'il me faiſoit ; & je ne fus pas plutôt ſeul, que je me conſolai d'avoir perdu mon œil, en ſongeant que j'avois évité un plus grand malheur.

Dans l'état où j'étois, je ne faiſois pas beaucoup de chemin. Je me retirois en des lieux écartés pendant le jour, & je marchois la nuit, autant que mes forces me le pouvoient permettre. J'arrivai enfin dans les états du roi mon oncle, & je me rendis à ſa capitale.

Je lui fis un long détail de la cauſe tragique de mon retour, & du triſte état où il me voyoit. Hélas ! s'écria-t-il, n'étoit-ce pas aſſez d'avoir perdu mon fils ? falloit-il que j'appriſſe encore la mort d'un frère qui m'étoit cher, & que je vous viſſe dans le déplorable état où vous êtes réduit ? Il me marqua l'inquiétude où il étoit de n'avoir reçu aucune nouvelle du prince ſon fils, quelques perquiſitions qu'il en eût fait faire, & quelque diligence qu'il y eût apportée. Ce malheureux père pleuroit à chaudes larmes en me parlant ; & il me parut tellement affligé, que je ne pus réſiſter à ſa douleur. Quelque ferment que j'euſſe fait au prince mon couſin, il me fut impoſſible de le garder.

Je racontai au roi son père tout ce que je savois.

Le roi m'écouta avec quelque sorte de consolation ; & quand j'eus achevé : Mon neveu, me dit-il, le récit que vous venez de me faire, me donne quelque espérance. J'ai su que mon fils faisoit bâtir ce tombeau, & je sais à-peu-près en quel endroit : avec l'idée qui vous en est restée, je me flatte que nous le trouverons. Mais puisqu'il l'a fait faire secrètement, & qu'il a exigé de vous le secret, je suis d'avis que nous l'allions chercher tous deux seuls, pour éviter l'éclat. Il avoit une autre raison, qu'il ne me disoit pas, d'en vouloir dérober la connoissance à tout le monde. C'étoit une raison très-importante, comme la suite de mon discours le fera connoître.

Nous nous déguisâmes l'un & l'autre, & nous sortîmes par une porte du jardin qui ouvroit sur la campagne. Nous fûmes assez heureux pour trouver bientôt ce que nous cherchions. Je reconnus le tombeau, & j'en eus d'autant plus de joie, que je l'avois en vain cherché long-temps. Nous y entrâmes, & trouvâmes la trappe abattue sur l'entrée de l'escalier. Nous eûmes de la peine à la lever, parce que le prince l'avoit scellée

en-dedans avec le plâtre & l'eau dont j'ai parlé ; mais enfin nous la levâmes.

Le roi mon oncle descendit le premier. Je le suivis, & nous descendîmes environ cinquante degrés. Quand nous fûmes au bas de l'escalier, nous nous trouvâmes dans une espèce d'antichambre, remplie d'une fumée épaisse & de mauvaise odeur, dont la lumière que rendoit un très-beau lustre étoit obscurcie.

De cette antichambre, nous passâmes dans une chambre fort grande, soutenue de grosses colonnes, & éclairée de plusieurs autres lustres. Il y avoit une cîterne au milieu, & l'on voyoit plusieurs sortes de provisions de bouche rangées d'un côté. Nous fûmes assez surpris de n'y voir personne. Il y avoit en face un sopha assez élevé, où l'on montoit par quelques degrés, & au-dessus duquel paroissoit un lit fort large, dont les rideaux étoient fermés. Le roi monta, & les ayant ouverts, il apperçut le prince son fils & la dame couchés ensemble, mais brûlés & changés en charbon, comme si on les eût jetés dans un grand feu, & qu'on les en eût retirés avant que d'être consumés.

Ce qui me surprit plus que toute autre chose, c'est qu'à ce spectacle, qui faisoit

horreur, le roi mon oncle, au lieu de témoigner de l'affliction en voyant le prince son fils dans un état si affreux, lui cracha au visage, en lui disant d'un air indigné : Voilà quel est le châtiment de ce monde ; mais celui de l'autre durera éternellement. Il ne se contenta pas d'avoir prononcé ces paroles, il se déchaussa, & donna sur la joue de son fils un grand coup de sa pantoufle.

Mais, sire, dit Scheherazade ; il est jour, je suis fâchée que votre majesté n'ait pas le loisir de m'écouter davantage. Comme cette histoire du premier calender n'étoit pas encore finie, & qu'elle paroissoit étrange au sultan, il se leva dans la résolution d'en entendre le reste la nuit suivante.

---

## XXXIXe. NUIT.

LA sultane, voyant que sa sœur se mouroit l'impatience de savoir la fin de l'histoire du premier calender, lui dit :

Hé bien, vous saurez donc que le premier calender, continuant de raconter son histoire à Zobéide : Je ne puis vous exprimer, madame, poursuivit-il, quel fut mon étonnement, lorsque je vis le roi mon oncle

maltraiter ainsi le prince son fils après sa mort. Sire, lui dis-je, quelque douleur qu'un objet si funeste soit capable de me causer, je ne laisse pas de la suspendre pour demander à votre majesté quel crime peut avoir commis le prince mon cousin, pour mériter que vous traitiez ainsi son cadavre. Mon neveu, me répondit le roi, je vous dirai que mon fils, indigne de porter ce nom, aima sa sœur dès ses premières années, & que sa sœur l'aima de même. Je ne m'opposai point à leur amitié naissante, parce que je ne prévoyois pas le mal qui pourroit en arriver : & qui auroit pu le prévoir ? Cette tendresse augmenta avec l'âge, & parvint à un point, que j'en craignis enfin la suite. J'y apportai alors le remède qui étoit en mon pouvoir. Je ne me contentai pas de prendre mon fils en particulier, & de lui faire une forte réprimande, en lui représentant l'horreur de la passion dans laquelle il s'engageoit, & la honte éternelle dont il alloit couvrir ma famille, s'il persistoit dans des sentimens si criminels; je représentai les mêmes choses à ma fille, & je la renfermai de sorte, qu'elle n'eut plus de communication avec son frère. Mais la malheureuse avoit avalé le poison, & tous les obstacles que put mettre ma prudence à leur amour, ne servirent qu'à l'irriter.

Mon fils, persuadé que sa sœur étoit toujours la même pour lui, sous prétexte de se faire bâtir un tombeau, fit préparer cette demeure souterraine, dans l'espérance de trouver un jour l'occasion d'enlever le coupable objet de sa flamme, & de l'amener ici. Il a choisi le temps de mon absence pour forcer la retraite où étoit sa sœur; & c'est une circonstance que mon honneur ne m'a pas permis de publier. Après une action si condamnable, il s'est venu renfermer avec elle dans ce lieu, qu'il a muni, comme vous voyez, de toutes sortes de provisions, afin d'y pouvoir jouir long-temps de ses détestables amours, qui doivent faire horreur à tout le monde. Mais Dieu n'a pas voulu souffrir cette abomination, & les a justement châtiés l'un & l'autre. Il fondit en pleurs en achevant ces paroles, & je mêlai mes larmes avec les siennes.

Quelque temps après, il jeta les yeux sur moi. Mais, mon cher neveu, reprit-il en m'embrassant, si je perds un indigne fils, je retrouve heureusement en vous de quoi mieux remplir la place qu'il occupoit. Les réflexions qu'il fit encore sur la triste fin du prince & de la princesse sa fille, nous arrachèrent de nouvelles larmes.

Nous remontâmes par le même escalier ; & sortîmes enfin de ce lieu funeste. Nous abaissâmes la trappe de fer, & la couvrîmes de terre & des matériaux dont le sépulcre avoit été bâti, afin de cacher autant qu'il nous étoit possible un effet si terrible de la colère de Dieu.

Il n'y avoit pas long-temps que nous étions de retour au palais, sans que personne se fût apperçu de notre absence, lorsque nous entendîmes un bruit confus de trompettes, de tymbales, de tambours, & d'autres instrumens de guerre. Une poussière épaisse, dont l'air étoit obscurci, nous apprit bientôt ce que c'étoit, & nous annonça l'arrivée d'une armée formidable. C'étoit le même visir qui avoit détrôné mon père & usurpé ses états, qui venoit pour s'emparer aussi de ceux du roi mon oncle, avec des troupes innombrables.

Ce prince, qui n'avoit alors que sa garde ordinaire, ne put résister à tant d'ennemis. Ils investirent la ville ; & comme les portes leur furent ouvertes sans résistance, ils eurent peu de peine à s'en rendre maîtres. Ils n'en eurent pas davantage à pénétrer jusqu'au palais du roi mon oncle, qui se mit en défense ; mais il fut tué, après avoir vendu

:hèrement sa vie. De mon côté, je combattis
}uelque temps; mais voyant bien qu'il falloit
:éder à la force, je songeai à me retirer, &
'eus le bonheur de me sauver par des dé-
ours, & de me rendre chez un officier du
oi, dont la fidélité m'étoit connue.

Accablé de douleur, persécuté par la
ortune, j'eus recours à un stratagême, qui
toit la seule ressource qui me restoit pour
ne conserver la vie. Je me fis raser la barbe
c les sourcils; & ayant pris l'habit de ca-
ender, je sortis de la ville sans que personne
ne reconnût. Après cela, il me fut aisé de
n'éloigner du royaume du roi mon oncle,
n marchant par des chemins écartés. J'é-
itai de passer par les villes, jusqu'à ce qu'é-
nt arrivé dans l'empire du puissant com-
nandeur des croyans, le glorieux & renommé
alife Haroun Alraschid, je cessai de craindre.
.lors me consultant sur ce que j'avois à
ire, je pris la résolution de venir à Bagdad
ne jetter aux pieds de ce grand monarque,
ont on vante par-tout la générosité. Je le
oucherai, disois-je, par le récit d'une his-
oire aussi surprenante que la mienne; il aura
itié, sans doute, d'un malheureux prince,
c je n'implorerai pas vainement son appui.

Enfin, après un voyage de plusieurs mois,

je ſuis arrivé aujourd'hui à la porte de cette ville : j'y ſuis entré ſur la fin du jour ; & m'étant un peu arrêté pour reprendre mes eſprits, & délibérer de quel côté je tournerois mes pas, cet autre calender que voici près de moi, arriva auſſi en voyageur. Il me ſalue, je le ſalue de même. A vous voir, lui dis-je, vous êtes étranger comme moi. Il me répond que je ne me trompe pas. Dans le moment qu'il me fait cette réponſe, le troiſième calender que vous voyez, ſurvient. Il nous ſalue, & fait connoître qu'il eſt auſſi étranger, & nouveau venu à Bagdad. Comme frères, nous nous joignons enſemble, & nous réſolvons de ne pas nous ſéparer.

Cependant il étoit tard, & nous ne ſavions où aller loger dans une ville où nous n'avions aucune habitude, & où nous n'étions jamais venus. Mais notre bonne fortune nous ayant conduits devant votre porte, nous avons pris la liberté de frapper ; vous nous avez reçus avec tant de charité & de bonté, que nous ne pouvons aſſez vous en remercier. Voilà, madame, ajouta-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous raconter, pourquoi j'ai perdu mon œil droit, pourquoi j'ai la barbe & les ſourcils ras,

& pourquoi je suis en ce moment chez vous.

C'est assez, dit Zobéïde, nous sommes contentes, retirez-vous où il vous plaira. Le calender s'en excusa, & supplia la dame de lui permettre de demeurer, pour avoir la satisfaction d'entendre l'histoire de ses deux confrères, qu'il ne pouvoit, disoit-il, abandonner honnêtement, & celle des trois autres personnes de la compagnie.

Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois, m'empêche de passer à l'histoire du second calender; mais si votre majesté veut l'entendre demain, elle n'en sera pas moins satisfaite que de celle du premier. Le sultan y consentit, & se leva pour aller tenir son conseil.

---

## XL^e. NUIT.

DINARZADE ne doutant point qu'elle ne prît autant de plaisir à l'histoire du second calender, qu'elle en avoit pris à l'autre, ne manqua pas d'éveiller la sultane avant le jour, en la priant de commencer l'histoire qu'elle avoit promise. Scheherazade aussitôt adressa

la parole au sultan, & parla dans ces termes :

Sire, l'hiſtoire du premier calender parut étrange à toute la compagnie, & particulièrement au calife. La préſence des eſclaves avec leurs ſabres à la main, ne l'empêcha pas de dire tout bas au viſir : Depuis que je me connois, j'ai bien entendu des hiſtoires, mais je n'ai jamais rien ouï dire qui approchât de celle de ce calender. Pendant qu'il parloit ainſi, le ſecond calender prit la parole, & s'adreſſant à Zobéïde :

## *Hiſtoire du ſecond Calender, fils de Roi.*

MADAME, dit-il, pour obéir à votre commandement, & vous apprendre par quelle étrange aventure je ſuis devenu borgne de l'œil droit, il faut que je vous conte toute l'hiſtoire de ma vie.

J'étois à peine hors de l'enfance, que le roi mon père (car vous ſaurez, madame, que je ſuis né prince), remarquant en moi beaucoup d'eſprit, n'épargna rien pour le cultiver. Il appela auprès de moi tout ce qu'il y avoit dans ſes états de gens qui excelloient dans les ſciences & dans les beaux arts.

Je ne fus pas plutôt lire & écrire, que 'appris par cœur l'alcoran tout entier, ce ivre admirable qui contient le fondement, es préceptes & la règle de notre religion. Et afin de m'en instruire à fond, je lus es ouvrages des auteurs les plus approuvés, x qui l'ont éclairci par leurs commentaires. 'ajoutai à cette lecture la connoissance de outes les traditions recueillies de la bouche e notre prophète par les grands hommes ses ontemporains. Je ne me contentai pas de e rien ignorer de tout ce qui regardoit otre religion, je me fis une étude particulière de nos histoires; je me perfectionnai ans les belles-lettres, dans la lecture de nos oëtes, dans la versification. Je m'attachai la géographie, à la chronologie, & à parer purement notre langue, sans toutefois égliger aucun des exercices qui conviennent un prince. Mais une chose que j'aimois eaucoup, & à quoi je réussissois principament, c'étoit à former les caractères de otre langue arabe. J'y fis tant de progrès, ue je surpassai tous les maîtres écrivains de otre royaume, qui s'étoient acquis le plus de putation.

La renommée me fit plus d'honneur que ne méritois. Elle ne se contenta pas de

ſemer le bruit de mes talens dans les états du roi mon père, elle le porta juſqu'à la cour des Indes, dont le puiſſant monarque, curieux de me voir, envoya un ambaſſadeur avec de riches préſens, pour me demander à mon père, qui fut ravi de cette ambaſſade pour pluſieurs raiſons. Il étoit perſuadé que rien ne convenoit mieux à un prince de mon âge, que de voyager dans les cours étrangères; & d'ailleurs il étoit bien-aiſe de s'attirer l'amitié du ſultan des Indes. Je partis donc avec l'ambaſſadeur, mais avec peu d'équipage, à cauſe de la longueur & de la difficulté des chemins.

Il y avoit un mois que nous étions en marche, lorſque nous découvrîmes de loin un gros nuage de pouſſière, ſous lequel nous vîmes bientôt paroître cinquante cavaliers bien armés. C'étoient des voleurs qui venoient à nous au grand galop.... Scheherazade, étant en cet endroit, apperçut le jour, & en avertit le ſultan, qui ſe leva; mais voulant ſavoir ce qui ſe paſſeroit entre les cinquante cavaliers & l'ambaſſadeur des Indes, ce prince attendit la nuit ſuivante impatiemment.

❦

## X L I^e. NUIT.

IL étoit preſque jour, lorſque Scheherazade reprit de cette manière l'hiſtoire du ſecond calender :

Madame, pourſuivit le calender en par-'ant toujours à Zobéïde, comme nous avions lix chevaux chargés de notre bagage, & des ›réſens que je devois faire au ſultan des In-les, de la part du roi mon père, & que ıous étions peu de monde, vous jugez bien ue ces voleurs ne manquèrent pas de venir nous hardiment. N'étant pas en état de epouſſer la force par la force, nous leur îmes que nous étions des ambaſſadeurs du ıltan des Indes, & que nous eſpérions ı'ils ne feroient rien contre le reſpect qu'ils i devoient. Nous crumes ſauver par-là ›tre équipage & nos vies ; mais les voleurs ›us répondirent inſolemment : Pourquoi ›ulez-vous que nous reſpections le ſultan ›tre maître ? nous ne ſommes pas ſes ſu-:s ; nous ne ſommes pas même ſur ſes rres. En achevant ces paroles, ils nous veloppèrent & nous attaquèrent. Je me fendis le plus long-temps qu'il me fut poſ-

ſible; mais me ſentant bleſſé, & voyant que l'ambaſſadeur, ſes gens & les miens avoient tous été jetés par terre, je profitai du reſte des forces de mon cheval, qui avoit été auſſi fort bleſſé, & je m'éloignai d'eux. Je le pouſſai tant qu'il put me porter; mais venant tout-à-coup à manquer ſous moi, il tomba roide mort de laſſitude & du ſang qu'il avoit perdu. Je me débarraſſai de lui aſſez vîte; & remarquant que perſonne ne me pourſuivoit, je jugeai que les voleurs n'avoient pas voulu s'écarter du butin qu'ils avoient fait.

En cet endroit, Scheherazade s'appercevant qu'il étoit jour, fut obligée de s'arrêter. Ah! ma ſœur, dit Dinarzade, je ſuis bien fâchée que vous ne puiſſiez pas continuer cette hiſtoire. Si vous n'aviez pas été pareſſeuſe aujourd'hui, répondit la ſultane, j'en aurois dit davantage. Hé bien, reprit Dinarzade, je ſerai demain plus diligente, & j'eſpère que vous dédommagerez la curioſité du ſultan de ce que ma négligence lui a fait perdre. Schahriar ſe leva ſans rien dire, & alla à ſes occupations ordinaires.

## XLII^e. NUIT.

# XLII^e. NUIT.

DINARZADE ne manqua pas d'appeler la ſultane de meilleure heure que le jour précédent, & Scheherazade continua, dans ces termes, le conte du ſecond calender.

Me voilà donc, madame, dit le calender, ſeul, bleſſé, deſtitué de tout ſecours, dans un pays qui m'étoit inconnu. Je n'oſai reprendre le grand chemin, de peur de retomber entre les mains de ces voleurs. Après avoir bandé ma plaie, qui n'étoit pas dangereuſe, je marchai le reſte du jour, & j'arrivai au pied d'une montagne, où j'aperçus à demi-côte, l'ouverture d'une grotte: j'y entrai, & j'y paſſai la nuit un peu tranquillement, après avoir mangé quelques fruits que j'avois cueillis en mon chemin.

Je continuai de marcher le lendemain & les jours ſuivans, ſans trouver d'endroit où m'arrêter. Mais au bout d'un mois, je découvris une grande ville très-peuplée, & ſituée d'autant plus avantageuſement, qu'elle étoit arroſée aux environs de pluſieurs rivières, & qu'il y régnoit un printemps perpétuel.

Les objets agréables qui ſe préſentèrent

alors à mes yeux me causèrent de la joie, & suspendirent pour quelques momens la tristesse mortelle où j'étois de me voir en l'état où je me trouvois. J'avois le visage, les mains & les pieds d'une couleur basanée, car le soleil me les avoit brûlés ; à force de marcher, ma chaussure s'étoit usée, & j'avois été réduit à marcher nuds pieds : outre cela, mes habits étoient tout en lambeaux.

J'entrai dans la ville pour prendre langue, & m'informer du lieu où j'étois ; je m'adressai à un tailleur qui travailloit à sa boutique. A ma jeunesse, & à mon air qui marquoit autre chose que je ne paroissois, il me fit asseoir près de lui. Il me demanda qui j'étois, d'où je venois, & ce qui m'avoit amené. Je ne lui déguisai rien de tout ce qui m'étoit arrivé, & ne fis pas même difficulté de lui découvrir ma condition.

Le tailleur m'écouta avec attention ; mais lorsque j'eus achevé de parler, au lieu de me donner de la consolation, il augmenta mes chagrins. Gardez-vous bien, me dit-il, de faire confidence à personne de ce que vous venez de m'apprendre ; car le prince qui règne en ces lieux est le plus grand ennemi qu'ait le roi votre père, & il vous feroit, sans doute, quelqu'outrage, s'il étoit

informé de votre arrivée en cette ville. Je ne doutai point de la ſincérité du tailleur, quand il m'eut nommé le prince. Mais comme l'inimitié qui eſt entre mon père & lui n'a pas de rapport avec mes aventures, vous trouverez bon, madame, que je la paſſe ſous ſilence.

Je remerciai le tailleur de l'avis qu'il me donnoit, & lui témoignai que je me remettois entièrement à ſes bons conſeils, & que je n'oublierois jamais le plaiſir qu'il me feroit. Comme il jugea que je ne devois pas manquer d'appétit, il me fit apporter à manger, & m'offrit même un logement chez lui, ce que j'acceptai.

Quelques jours après mon arrivée, remarquant que j'étois aſſez remis de la fatigue du long & pénible voyage que je venois de faire, & n'ignorant pas que la plupart des princes de notre religion, par précaution contre les revers de la fortune, apprennent quelqu'art ou quelque métier, pour s'en ſervir en cas de beſoin, il me demanda ſi j'en avois quelqu'un dont je puſſe vivre ſans être à charge à perſonne. Je lui répondis que je avois l'un & l'autre droit, que j'étois grammairien, poëte, & ſur-tout que j'écrivois parfaitement bien. Avec tout ce que vous

venez de dire, répliqua-t-il, vous ne gagnerez pas dans ce pays-ci de quoi vous avoir un morceau de pain ; rien n'eſt ici plus inutile que ces ſortes de connoiſſances : ſi vous voulez ſuivre mon conſeil, ajouta-t-il, vous prendrez un habit court ; & comme vous paroiſſez robuſte & d'une bonne conſtitution, vous irez dans la forêt prochaine faire du bois à brûler ; vous viendrez l'expoſer en vente à la place, & je vous aſſure que vous vous ferez un petit revenu, dont vous vivrez indépendamment de perſonne. Par ce moyen, vous vous mettrez en état d'attendre que le ciel vous ſoit favorable, & qu'il diſſipe le nuage de mauvaiſe fortune qui traverſe le bonheur de votre vie, & vous oblige à cacher votre naiſſance. Je me charge de vous faire trouver une corde & une coignée.

La crainte d'être reconnu, & la néceſſité de vivre, me déterminèrent à prendre ce parti, malgré la baſſeſſe & la peine qui y étoient attachées.

Dès le jour ſuivant, le tailleur m'acheta une coignée & une corde, avec un habit court ; & me recommandant à de pauvres habitans qui gagnoient leur vie de la même manière, il les pria de me mener avec eux. Ils me conduiſirent à la forêt ; & dès le pre-

mier jour, j'en rapportai ſur ma tête une groſſe charge de bois, que je vendis une demi-pièce de monnoie d'or du pays; car quoique la forêt ne fût pas éloignée, le bois néanmoins ne laiſſoit pas d'être cher en cette ville, à cauſe du peu de gens qui ſe donnoient la peine d'en aller couper. En peu de temps je gagnai beaucoup, & je rendis au tailleur l'argent qu'il avoit avancé pour moi.

Il y avoit déjà plus d'une année que je vivois de cette ſorte, lorſqu'un jour ayant pénétré dans la forêt plus avant que de coutume, j'arrivai dans un endroit fort agréable, où je me mis à couper du bois. En arrachant une racine d'arbre, j'apperçus un anneau de fer attaché à une trappe de même métal. J'ôtai auſſitôt la terre qui la couvroit; e la levai, & je vis un eſcalier par où je leſcendis avec ma coignée.

Quand je fus au bas de l'eſcalier, je me rouvai dans un vaſte palais, qui me cauſa ne grande admiration, par la lumière qui éclairoit, comme s'il eût été ſur la terre ans l'endroit le mieux expoſé. Je m'avançai ar une gallerie ſoutenue de colonnes de ſpe, avec des baſes & des chapiteaux d'or aſſif; mais voyant venir au-devant de moi

une dame, elle me parut avoir un air ſi noble, ſi aiſé, & une beauté ſi extraordinaire, que détournant mes yeux de tout autre objet, je m'attachai uniquement à la regarder.

Là, Scheherazade ceſſa de parler, parce qu'elle vit qu'il étoit jour. Ma chère ſœur, dit alors Dinarzade, je vous avoue que je ſuis fort contente de ce que vous avez raconté aujourd'hui, & je m'imagine que ce qui vous reſte à raconter n'eſt pas moins merveilleux. Vous ne vous trompez pas, répondit la ſultane; car la ſuite de l'hiſtoire de ce ſecond calender, eſt plus digne de l'attention du ſultan, mon ſeigneur, que tout ce qu'il a entendu juſqu'à préſent. J'en doute, dit Schahriar en ſe levant; mais nous verrons cela demain.

---

## XLIIIᵉ. NUIT.

DINARZADE fut encore très-diligente cette nuit; & la ſultane, pour ſatisfaire à l'empreſſement de ſa ſœur, ſe mit à raconter ce qui ſe paſſa dans ce palais ſouterrein, entre la dame & le prince.

Le ſecond calender, continua-t-elle, pour-

ſuivant ſon hiſtoire : Pour épargner à la belle dame, dit-il, la peine de venir juſqu'à moi, je me hâtai de la joindre ; & dans le temps que je lui faiſois une profonde révérence, elle me dit : Qui êtes-vous ? êtes-vous homme ou génie ? Je ſuis homme, madame, lui répondis-je, en me relevant, & je n'ai point de commerce avec les génies. Par quelle aventure, reprit-elle avec un grand ſoupir, vous trouvez-vous ici ? Il y a ving-cinq ans que j'y demeure, & pendant tout ce temps-là, je n'y ai pas vu d'autre homme que vous.

Sa grande beauté, qui m'avoit déjà donné dans la vue, ſa douceur & l'honnêteté avec laquelle elle me recevoit, me donnèrent la hardieſſe de lui dire : Madame, avant que j'aie l'honneur de ſatisfaire votre curioſité, permettez-moi de vous dire que je me fais un gré infini de cette rencontre imprévue, qui m'offre l'occaſion de me conſoler dans l'affliction où je ſuis, & peut-être celle de vous rendre plus heureuſe que vous n'êtes. Je lui racontai fidellement par quel étrange accident elle voyoit en ma perſonne le fils d'un roi, dans l'état où je paroiſſois en ſa préſence, & comment le haſard avoit voulu que je découvriſſe l'entrée de la priſon magni-

fique où je la trouvois, mais ennuyeuſe; ſelon toutes les apparences.

Hélas ! prince, dit-elle en ſoupirant encore, vous avez bien raiſon de croire que cette priſon ſi riche & ſi pompeuſe, ne laiſſe pas d'être un ſéjour fort ennuyeux. Les lieux les plus charmans ne ſauroient plaire lorſqu'on y eſt contre ſa volonté. Il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez jamais entendu parler du grand Epitimarus, roi de l'isle d'Ebène, ainſi nommée à cauſe de ce bois précieux qu'elle produit ſi abondamment. Je ſuis la princeſſe ſa fille.

Le roi mon père m'avoit choiſi pour époux un prince qui étoit mon couſin; mais la première nuit de mes nôces, au milieu des réjouiſſances de la cour & de la capitale du royaume de l'isle d'Ebène, avant que je fuſſe livrée à mon mari, un génie m'enleva. Je m'évanouis en ce moment, je perdis toute connoiſſance; & lorſque j'eus repris mes eſprits, je me trouvai dans ce palais. J'ai été long-temps inconſolable; mais le temps & la néceſſité m'ont accoutumée à voir & à ſouffrir le genie. Il y a vingt-cinq ans, comme je vous l'ai déjà dit, que je ſuis dans ce lieu, où je puis dire que j'ai à ſouhait tout qui eſt néceſſaire à la vie, & tout ce

qui peut contenter une princesse qui n'aimeroit que les parures & les ajustemens.

De dix jours en dix jours, continua la princesse, le génie vient coucher une nuit avec moi; il n'y couche pas plus souvent, & l'excuse qu'il en apporte, est qu'il est marié à une autre femme, qui auroit de la jalousie, si l'infidélité qu'il lui fait venoit à sa connoissance. Cependant si j'ai besoin de lui, soit de jour, soit de nuit, je n'ai pas plutôt touché un talisman qui est à l'entrée de ma chambre, que le génie paroît. Il y a aujourd'hui quatre jours qu'il est venu, ainsi je ne l'attends que dans six. C'est pourquoi vous en pourrez demeurer cinq avec moi, pour me tenir compagnie, si vous le voulez bien, & je tâcherai de vous régaler selon votre qualité & votre mérite.

Je me serois estimé trop heureux d'obtenir une si grande faveur en la demandant, pour la refuser après une offre si obligeante. La princesse me fit entrer dans le bain le plus propre, le plus commode & le plus somptueux que l'on puisse s'imaginer; & lorsque j'en sortis, à la place de mon habit, j'en trouvai un autre très-riche, que je pris moins pour sa richesse, que pour me rendre plus digne d'être avec elle.

Nous nous aſsîmes ſur un ſopha garni d'un ſuperbe tapis, & de couſſins d'appui, du plus beau brocard des Indes; & quelque temps après, elle mit ſur une table des mets très-délicats. Nous mangeâmes enſemble; nous paſsâmes le reſte de la journée très-agréablement, & la nuit elle me reçut dans ſon lit.

Le lendemain, comme elle cherchoit tous les moyens de me faire plaiſir, elle me ſervit au dîner une bouteille de vin vieux, le plus excellent que l'on puiſſe goûter; & elle voulut bien, par complaiſance, en boire quelques coups avec moi. Quand j'eus la tête échauffée de cette liqueur agréable: Belle princeſſe, lui dis-je, il y a trop long-temps que vous êtes enterrée toute vive; ſuivez-moi, venez jouir de la clarté du véritable jour, dont vous êtes privée depuis tant d'années. Abandonnez la fauſſe lumière dont vous jouiſſez ici.

Prince, me répondit-elle en ſouriant, laiſſez-là ce diſcours. Je compte pour rien le plus beau jour du monde, pourvu que de dix vous m'en donniez neuf, & que vous cédiez le dixième au génie. Princeſſe, repris-je, je vois bien que la crainte du génie vous fait tenir ce langage. Pour moi, je le redoute

si peu, que je vais mettre son talisman en pièces, avec le grimoire qui est écrit dessus. Qu'il vienne alors, je l'attends. Quelque brave, quelque redoutable qu'il puisse être, je lui ferai sentir le poids de mon bras. Je fais serment d'exterminer tout ce qu'il y a de génies au monde, & lui le premier. La princesse, qui en savoit la conséquence, me conjura de ne pas toucher au talisman. Ce seroit le moyen, me dit-elle, de nous perdre, vous & moi. Je connois les génies mieux que vous ne les connoissez. Les vapeurs du vin ne me permirent pas de goûter les raisons de la princesse; je donnai du pied dans le talisman, & le mis en plusieurs morceaux.

En achevant ces paroles, Scheherazade, remarquant qu'il étoit jour, se tut, & le sultan se leva. Mais comme il ne douta point que le talisman brisé ne fût suivi de quelque événement fort remarquable, il résolut d'en entendre le reste de l'histoire.



## XLIVe. NUIT.

JE vais vous apprendre, dit Scheherazade, ce qui arriva dans le palais souterrain, après que le prince eut brisé le talisman, & aussitôt, reprenant sa narration, elle continua de parler ainsi sous la personne du second calender.

Le talisman ne fut pas sitôt rompu, que le palais s'ébranla, prêt à s'écrouler, avec un bruit effroyable, & pareil à celui du tonnerre, accompagné d'éclairs redoublés & d'une grande obscurité. Ce fracas épouvantable dissipa en un moment les fumées du vin, & me fit connoître, mais trop tard, la faute que j'avois faite. Princesse, m'écriai-je, que signifie ceci? Elle me répondit toute effrayée, & sans penser à son propre malheur: Hélas, c'est fait de vous, si vous ne vous sauvez.

Je suivis son conseil, & mon épouvante fut si grande, que j'oubliai ma coignée & mes babouches. J'avois à peine gagné l'escalier par où j'étois descendu, que le palais enchanté s'entr'ouvrit, & fit un passage au génie. Il demanda en colère à la princesse:

Que vous eſt-il arrivé ? & pourquoi m'appelez-vous ? Un mal de cœur, lui répondit la princeſſe, m'a obligée d'aller chercher la bouteille que vous voyez ; j'en ai bu deux ou trois coups, par malheur j'ai fait un faux pas, & je ſuis tombée ſur le taliſman, qui s'eſt briſé. Il n'y a pas autre choſe.

A cette réponſe, le génie furieux lui dit : Vous êtes une impudente, une menteuſe ; la coignée & les babouches que voilà, pourquoi ſe trouvent-elles ici ? Je ne les ai jamais vues qu'en ce moment, reprit la princeſſe. De l'impétuoſité dont vous êtes venu, vous les avez peut-être enlevées avec vous, en paſſant par quelque endroit, & vous les avez apportées, ſans y prendre garde.

Le génie ne repartit que par des injures & par des coups, dont j'entendis le bruit. Je n'eus pas la fermeté d'ouir les pleurs & les cris pitoyables de la princeſſe maltraitée d'une manière ſi cruelle. J'avois déjà quitté l'habit qu'elle m'avoit fait prendre, & repris le mien, que j'avois porté ſur l'eſcalier le jour précédent à la ſortie du bain. Ainſi j'achevai de monter, d'autant plus pénétré de douleur & de compaſſion, que j'étois la cauſe d'un ſi grand malheur, & qu'en ſacrifiant la plus belle princeſſe de la terre à la barbarie

d'un génie implacable, je m'étois rendu criminel, & le plus ingrat de tous les hommes.

Il eſt vrai, diſois-je, qu'elle eſt priſonnière depuis vingt-cinq ans; mais la liberté à part, elle n'avoit rien à déſirer pour être heureuſe. Mon emportement met fin à ſon bonheur, & la ſoumet à la cruauté d'un démon impitoyable. J'abaiſſai la trappe, la recouvris de terre, & retournai à la ville avec une charge de bois, que j'accommodai ſans ſavoir ce que je faiſois, tant j'étois troublé & affligé.

Le tailleur, mon hôte, marqua une grande joie de me revoir. Votre abſence, me dit-il, m'a cauſé beaucoup d'inquiétude, à cauſe du ſecret de votre naiſſance que vous m'avez confié. Je ne ſavois ce que je devois penſer, & je craignois que quelqu'un ne vous eût reconnu. Dieu ſoit loué de votre retour. Je le remerciai de ſon zèle & de ſon affection; mais je ne lui communiquai rien de ce qui m'étoit arrivé, ni de la raiſon pourquoi je retournois ſans coignée & ſans babouches. Je me retirai dans ma chambre, où je me reprochai mille fois l'excès de mon imprudence. Rien, me diſois-je, n'auroit égalé le bonheur de la princeſſe & le mien, ſi j'euſſe pu me contenir, & que je n'euſſe pas briſé le taliſman.

Pendant que je m'abandonnois à ces penſées affligeantes, le tailleur entra, & me dit: Un vieillard que je ne connois pas, vient d'arriver avec votre coignée & vos babouches, qu'il a trouvées en ſon chemin, à ce qu'il dit. Il a appris de vos camarades, qui vont au bois avec vous, que vous demeuriez ici. Venez lui parler, il veut vous les rendre en main propre.

A ce diſcours, je changeai de couleur; & tout le corps me trembla. Le tailleur m'en demandoit le ſujet, lorſque le pavé de ma chambre s'entr'ouvrit. Le vieillard, qui n'avoit pas eu la patience d'attendre, parut & ſe préſenta à nous avec la coignée & les babouches. C'étoit le génie raviſſeur de la belle princeſſe de l'isle d'Ebène, qui s'étoit ainſi déguiſé, après l'avoir traitée avec la dernière barbarie. Je ſuis génie, nous dit-il, fils de la fille d'Eblis, prince des génies. N'eſt-ce pas-là ta coignée, ajouta-t-il, en s'adreſſant à moi? Ne ſont-ce pas-là tes babouches?

Scheherazade, en cet endroit, apperçut le jour, & ceſſa de parler. Le ſultan trouvoit l'hiſtoire du ſecond calender trop belle, pour ne pas vouloir en entendre davantage.

C'eſt pourquoi il ſe leva, dans l'intention d'en apprendre la ſuite le lendemain.

---

## XLV^e. NUIT

LE jour ſuivant, Scheherazade, pour ſatisfaire ſa ſœur, fort curieuſe de ſavoir comment le génie traita le prince, ſe mit à raconter de cette ſorte l'hiſtoire du ſecond calender :

Le calender, continuant de parler à Zobéïde : Madame, dit-il, le génie m'ayant fait cette queſtion, ne me donna pas le temps de lui répondre, & je ne l'aurois pu faire, tant ſa préſence affreuſe m'avoit mis hors de moi-même. Il me prit par le milieu du corps, me traîna hors de la chambre ; & s'élançant dans l'air, m'enleva juſqu'au ciel avec tant de force & de vîteſſe, que je m'apperçus plutôt que j'étois monté ſi haut, que du chemin qu'il m'avoit fait faire en peu de momens. Il fondit de même vers la terre ; & l'ayant fait entr'ouvrir, en frappant du pied, il s'y enfonça, & auſſitôt je me trouvai dans le palais enchanté, devant la belle princeſſe de l'isle d'Ebène. Mais, hélas, quel ſpectacle ! je vis une choſe qui

ne perça le cœur. Cette princeſſe étoit ıue & toute en ſang, étendue ſur la terre, ɔlus morte que vive, & les joues baignées de larmes.

Perfide, lui dit le génie en me montrant à elle, n'eſt-ce pas là ton amant ? Elle jeta ſur moi ſes yeux languiſſans, & répondit triſtement : Je ne le connois pas ; jamais je ne l'ai vu qu'en ce moment. Quoi ! reprit le génie, il eſt cauſe que tu es dans l'état où te voilà ſi juſtement, & tu oſes dire que tu ne le connois pas ? Si je ne le connois, repartit la princeſſe, voulez-vous que je faſſe un menſonge, qui ſoit la cauſe de ſa perte ? Hé bien, dit le génie, en tirant un ſabre, & le préſentant à la princeſſe, ſi tu ne l'as jamais vu, prends ce ſabre & lui coupe la tête. Hélas ! dit la princeſſe, comment pourrois-je exécuter ce que vous exigez de moi ? Mes forces ſont tellement épuiſées que je ne ſaurois lever les bras ; & quand je le pourrois, aurois-je le courage de donner la mort à une perſonne que je ne connois point, à un innocent. Ce refus, dit alors le génie à la princeſſe, me fait connoître tout ton crime. Enſuite ſe tournant de mon côté : Et toi, me dit-il, ne la connois-tu pas ?

J'aurois été le plus ingrat & le plus perfide de tous les hommes, si je n'eusse pas eu pour la princesse la même fidélité qu'elle avoit pour moi, qui étois la cause de son malheur. C'est pourquoi je répondis au génie: Comment la connoîtrois-je, moi qui ne l'ai jamais vue que cette seule fois? Si cela est, reprit-il, prends donc ce sabre, & coupe-lui la tête. C'est à ce prix que je te mettrai en liberté, & que je serai convaincu que tu ne l'as jamais vue qu'à présent, comme tu le dis. Très-volontiers, lui repartis-je. Je pris le sabre de sa main.... Mais, sire, dit Scheherazade, en l'interrompant en cet endroit, il est jour, & je ne dois point abuser de la patience de votre majesté. Voilà des événemens merveilleux, dit le sultan en lui-même: nous verrons demain si le prince eut la cruauté d'obéir au génie.

---

## XLVI^e. NUIT.

SUR la fin de la nuit, Scheherazade, pour satisfaire à l'empressement de sa sœur, lui dit: Vous saurez que le second calender poursuivit ainsi:

Ne croyez pas, madame, que je m'ap-

prochai de la belle princeſſe de l'isle d'Ebène, pour être le miniſtre de la barbarie du génie. Je le fis ſeulement pour lui marquer par mes geſtes, autant qu'il me l'étoit permis, que comme elle avoit la fermeté de ſacrifier ſa vie pour l'amour de moi, je ne refuſois pas d'immoler auſſi la mienne pour l'amour d'elle. La princeſſe comprit mon deſſein. Malgré ſes douleurs & ſon affliction, elle me le témoigna par un regard obligeant, & me fit entendre qu'elle mouroit volontiers, & qu'elle étoit contente de voir que je voulois auſſi mourir pour elle. Je reculai alors, & jetant le ſabre par terre : Je ſerois, dis-je au génie, éternellement blâmable devant tous les hommes, ſi j'avois la lâcheté de maſſacrer, je ne dis pas une perſonne que je ne connois point, mais même une dame comme celle que je vois, dans l'état où elle eſt, prête à rendre l'ame. Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, puiſque je ſuis à votre diſcrétion ; mais je ne puis obéir à votre commandement barbare.

Je vois bien, dit le génie, que vous me bravez l'un & l'autre, & que vous inſultez à ma jalouſie, mais par le traitement que je vous ferai, vous connoîtrez tous deux de quoi je ſuis capable. A ces mots, le monſtre

reprit le ſabre, & coupa une des mains de la princeſſe, qui n'eut que le temps de me faire un ſigne de l'autre, pour me dire un éternel adieu; car le ſang qu'elle avoit déjà perdu, & celui qu'elle perdit alors, ne lui permirent pas de vivre plus d'un moment ou deux après cette dernière cruauté, dont le ſpectacle me fit évanouir.

Lorſque je fus revenu à moi, je me plaignis au génie, de ce qu'il me faiſoit languir dans l'attente de la mort. Frappez, lui dis-je, je ſuis prêt à recevoir le coup mortel; je l'attends de vous comme la plus grande grâce que vous me puiſſiez faire. Mais au lieu de me l'accorder: Voilà, me dit-il, de quelle ſorte les génies traitent les femmes qu'ils ſoupçonnent d'infidélité. Elle t'a reçu ici; ſi j'étois aſſuré qu'elle m'eût fait un plus grand outrage, je te ferois périr dans ce moment, mais je me contenterai de te changer en chien, en âne, en lion, ou en oiſeau: choiſis un de ces changemens; je veux bien te laiſſer maître du choix.

Ces paroles me donnèrent quelque eſpérance de le fléchir. O génie, lui dis-je, modérez votre colère; & puiſque vous ne voulez pas m'ôter la vie, accordez-la-moi généreuſement. Je me ſouviendrai toujours

de votre clémence, si vous me pardonnez, de même que le meilleur homme du monde pardonna à un de ses voisins qui lui portoit une envie mortelle. Le génie me demanda ce qui s'étoit passé entre ces deux voisins, en me disant qu'il vouloit bien avoir la patience d'écouter cette histoire. Voici de quelle manière je lui en fis le récit. Je crois, madame, que vous ne serez pas fâchée que je vous la raconte aussi.

### *Histoire de l'Envieux & de l'Envié.*

DANS une ville assez considérable, deux hommes demeuroient porte à porte. L'un conçut contre l'autre une envie si violente, que celui qui en étoit l'objet résolut de changer de demeure & de s'éloigner, persuadé que le voisinage seul lui avoit attiré l'animosité de son voisin; car quoiqu'il lui eût rendu de bons offices, il s'étoit apperçu qu'il n'en étoit pas moins haï. C'est pourquoi il vendit sa maison avec le peu de bien qu'il avoit; & se retirant à la capitale du pays, qui n'étoit pas éloignée, il acheta une petite terre environ à une demi-lieue de la ville. Il y avoit une maison assez commode, un beau jardin, & une cour raisonna-

blement grande, dans laquelle étoit une citerne profonde, dont on ne se servoit plus.

Le bon homme ayant fait cette acquisition, prit l'habit de derviche, pour mener une vie plus retirée, & fit faire plusieurs cellules dans la maison, où il établit en peu de temps une communauté nombreuse de derviches. Sa vertu le fit bientôt connoître, & ne manqua pas de lui attirer une infinité de monde, tant du peuple, que des principaux de la ville. Enfin, chacun l'honoroit & le chérissoit extrêmement. On venoit aussi de bien loin se recommander à ses prières; & tous ceux qui se retiroient d'auprès de lui, publioient les bénédictions qu'ils croyoient avoir reçues du ciel par son moyen.

La grande réputation du personnage s'étant répandue dans la ville d'où il étoit sorti, l'envieux en eut un chagrin si vif, qu'il abandonna sa maison & ses affaires, dans la résolution de l'aller perdre. Pour cet effet, il se rendit au nouveau couvent de derviches, dont le chef, ci-devant son voisin, le reçut avec toutes les marques d'amitié imaginables. L'envieux lui dit qu'il étoit venu exprès pour lui communiquer une affaire importante,

dont il ne pouvoit l'entretenir qu'en particulier. Afin, ajouta-t-il, que perſonne ne nous entende, promenons-nous, je vous prie, dans votre cour; & puiſque la nuit approche, commandez à vos derviches de ſe retirer dans leurs cellules. Le chef des derviches fit ce qu'il ſouhaitoit.

Lorſque l'envieux ſe vit ſeul avec ce bon homme, il commença de lui raconter ce qu'il lui plut, en marchant l'un à côté de l'autre dans la cour, juſqu'à ce que ſe trouvant ſur le bord de la citerne, il le pouſſa & le jeta dedans, ſans que perſonne fût témoin d'une ſi méchante action. Cela étant fait, il s'éloigna promptement, gagna la porte du couvent, d'où il ſortit ſans être vu, & retourna chez lui, fort content de ſon voyage, & perſuadé que l'objet de ſon envie n'étoit plus au monde; mais il ſe trompoit fort.

Scheherazade n'en put dire davantage; car le jour paroiſſoit. Le ſultan fut indigné de la malice de l'envieux. Je ſouhaite fort, dit-il en lui-même, qu'il n'en arrive point de mal au bon derviche. J'eſpère que j'apprendrai demain que le ciel ne l'abandonna point dans cette occaſion.

## XLVIIe. NUIT.

DINARZADE, à ſon réveil, conjura ſa ſœur de lui apprendre ſi le bon derviche ſortit ſain & ſauf de la citerne.

Oui, répondit Scheherazade; & le ſecond calender pourſuivant ſon hiſtoire: La vieille citerne, dit-il, étoit habitée par des fées & par des génies, qui ſe trouvèrent ſi à propos pour ſecourir le chef des derviches, qu'ils le reçurent & le ſoutinrent juſqu'au bas, de manière qu'il ne ſe fit aucun mal. Il s'apperçut bien qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans une chûte dont il devoit perdre la vie; mais il ne voyoit, ni ne ſentoit rien. Néanmoins il entendit bientôt une voix qui dit: Savez-vous qui eſt ce bon homme à qui nous venons de rendre ce bon office? & d'autres voix ayant répondu que non, la première reprit: Je vais vous le dire. Cet homme, par la plus grande charité du monde, a abandonné la ville où il demeuroit, & eſt venu s'établir en ce lieu, dans l'eſpérance de guérir un de ſes voiſins de l'envie qu'il avoit contre lui. Il s'eſt attiré ici une eſtime ſi générale, que l'envieux ne pouvant le

le souffrir, est venu dans le dessein de le faire périr : ce qu'il auroit exécuté, sans le secours que nous avons prêté à ce bon homme, dont la réputation est si grande, que le sultan, qui fait son séjour dans la ville voisine, doit venir demain le visiter, pour recommander la princesse sa fille à ses prières.

Une autre voix demanda quel besoin la princesse avoit des prières du derviche; à quoi la première repartit : Vous ne savez donc pas qu'elle est possédée du génie Maimoun, fils de Dimdim, qui est devenu amoureux d'elle ? Mais je sais bien comment ce bon chef des derviches pourroit la guérir; la chose est très-aisée, & je vais vous la dire. Il a dans son couvent un chat noir, qui a une tache blanche au bout de la queue, environ de la grandeur d'une petite pièce de monnoie d'argent. Il n'a qu'à arracher sept brins de poil de cette tache blanche, les brûler, & parfumer la tête de la princesse de leur fumée. A l'instant elle sera si bien guérie & si bien délivrée de Maimoun, fils de Dimdim, que jamais il ne s'avisera d'approcher d'elle une seconde fois.

Le chef des derviches ne perdit pas un

mot de cet entretien des fées & des génies ; qui gardèrent un grand ſilence toute la nuit, après avoir dit ces paroles. Le lendemain au commencement du jour, dès qu'il put diſtinguer les objets, comme la citerne étoit démolie en pluſieurs endroits, il apperçut un trou par où il ſortit ſans peine.

Les derviches, qui le cherchoient, furent ravis de le revoir. Il leur raconta en peu de mots la méchanceté de l'hôte qu'il avoit ſi bien reçu le jour précédent, & ſe retira dans ſa cellule. Le chat noir, dont il avoit ouï parler la nuit dans l'entretien des fées & des génies, ne fut pas long-temps à venir lui faire des careſſes à ſon ordinaire. Il le prit, lui arracha ſept brins de poil de la tache blanche qu'il avoit à la queue, & les mit à part, pour s'en ſervir quand il en auroit beſoin.

Il n'y avoit pas long-temps que le ſoleil étoit levé, lorſque le ſultan, qui ne vouloit rien négliger de ce qu'il croyoit pouvoir apporter une prompte guériſon à la prin-ceſſe, arriva à la porte du couvent. Il ordonna à ſa garde de s'y arrêter, & entra avec les principaux officiers qui l'accompagnoient. Les derviches le reçurent avec un profond reſpect.

Le sultan tira leur chef à l'écart : Bon Scheich, lui dit-il, vous savez peut-être déjà le sujet qui m'amène. Oui, sire, répondit modestement le derviche ; c'est, si je ne me trompe, la maladie de la princesse qui m'attire cet honneur que je ne mérite pas. C'est cela même, répliqua le sultan. Vous me rendriez la vie, si comme je l'espère, vos prières obtenoient la guérison de ma fille. Sire, repartit le bon homme, si votre majesté veut bien la faire venir ici, je me flatte, par l'aide & faveur de dieu, qu'elle retournera en parfaite santé.

Le prince, transporté de joie, envoya sur le champ chercher sa fille, qui parut bientôt accompagnée d'une nombreuse suite de femmes & d'eunuques, & voilée de manière qu'on ne lui voyoit pas le visage. Le chef des derviches fit tenir une poële au-dessus de la tête de la princesse ; & il n'eut pas si-tôt posé les sept brins de poil sur les charbons allumés qu'il avoit fait apporter, que le génie Maimoun, fils de Dimdim, fit de grands cris, sans que l'on vît rien, & laissa la princesse libre.

Elle porta d'abord la main au voile qui lui couvroit le visage, & le leva pour voir où elle étoit. Où suis-je, s'écria-t-elle ? Qui

m'a amenée ici ? A ces paroles, le ſultan ne put cacher l'excès de ſa joie; il embraſſa ſa fille, & la baiſa aux yeux; il baiſa auſſi la main du chef des derviches, & dit aux officiers qui l'accompagnoient : Dites-moi votre ſentiment; quelle récompenſe mérite celui qui a ainſi guéri ma fille ? Ils répondirent tous qu'il méritoit de l'épouſer. C'eſt ce que j'avois dans la penſée, reprit le ſultan, & je le fais mon gendre dès ce moment.

Peu de temps après, le premier viſir mourut. Le ſultan mit le derviche à ſa place; & le ſultan étant mort lui-même ſans enfans mâles, les ordres de religion & de milice aſſemblés, le bon homme fut déclaré & reconnu ſultan d'un commun conſentement.

Le jour qui paroiſſoit, obligea Scheherazade à s'arrêter à cet endroit. Le derviche parut à Schahriar digne de la couronne qu'il venoit d'obtenir; mais ce prince étoit en peine de ſavoir ſi l'envieux n'en ſeroit pas mort de chagrin; & il ſe leva, dans la réſolution de l'apprendre la nuit ſuivante.



## XLVIII^e. NUIT.

VOICI comme le fecond calender, dit Scheherazade, pourfuivit la fin de l'hiftoire de l'envié & de l'envieux.

Le bon derviche, dit-il, étant donc monté fur le trône de fon beau-père, un jour qu'il étoit au milieu de fa cour dans une marche, il apperçut l'envieux parmi la foule du monde qui étoit fur fon paffage. Il fit approcher un des vifirs qui l'accompagnoit, & lui dit tout bas : Allez, & amenez-moi cet homme que voilà, & prenez bien garde de l'épouvanter. Le vifir obéit; & quand l'envieux fut en préfence du fultan, le fultan lui dit : Mon ami, je fuis ravi de vous voir; & alors s'adreffant à un officier : Qu'on lui compte, dit-il, tout-à-l'heure mille pièces de monnoie d'or de mon tréfor. De plus, qu'on lui livre vingt charges de marchandifes les plus précieufes de mes magafins, & qu'une garde fuffifante le conduife & l'efcorte jufques chez lui. Après avoir chargé l'officier de cette commiffion, il dit adieu à l'envieux, & continua fa marche.

Lorfque j'eus achevé de conter cette hif-

toire au génie assassin de la princesse de l'isle d'Ebène, je lui en fis l'application. O génie, lui dis-je, vous voyez que ce sultan bienfaisant ne se contenta pas d'oublier qu'il n'avoit pas tenu à l'envieux qu'il n'eût perdu la vie, il le traita encore, & le renvoya avec toute la bonté que je viens de vous dire. Enfin, j'employai toute mon éloquence à le prier d'imiter un si bel exemple, & de me pardonner; mais il ne me fut pas possible de le fléchir.

Tout ce que je puis faire pour toi, me dit-il, c'est de ne te pas ôter la vie; ne te flatte pas que je te renvoie sain & sauf. Il faut que je te fasse sentir ce que je puis par mes enchantemens. A ces mots, il se saisit de moi avec violence, & m'emportant au-travers de la voûte du palais souterrain, qui s'entr'ouvrit pour lui faire un passage, il m'enleva si haut, que la terre ne me parut qu'un petit nuage blanc. De cette hauteur, il se lança vers la terre comme la foudre, & prit pied sur la cime d'une montagne.

Là, il amassa une poignée de terre, prononça, ou plutôt marmotta dessus certaines paroles, auxquelles je ne compris rien; & la jetant sur moi: Quitte, me dit-il, la figure d'homme, & prends celle de singe. Il

disparut aussitôt, & je demeurai seul, changé en singe, accablé de douleur, dans un pays inconnu, ne sachant si j'étois près ou éloigné des états du roi mon père.

Je descendis du haut de la montagne, j'entrai dans un plat pays, dont je ne trouvai l'extrémité qu'au bout d'un mois, que j'arrivai au bord de la mer. Elle étoit alors dans un grand calme, & j'apperçus un vaisseau à une demi-lieue de terre. Pour ne pas perdre une si belle occasion, je rompis une grosse branche d'arbre, je la tirai après moi dans la mer, & me mis dessus, jambe de-çà, jambe de-là, avec un bâton à chaque main pour me servir de rame.

Je voguai dans cet état, & m'avançai vers le vaisseau. Quand j'en fus assez près pour être reconnu, je donnai un spectacle fort extraordinaire aux matelots & aux passagers qui parurent sur le tillac. Ils me regardoient tous avec une grande admiration. Cependant j'arrivai à bord; & me prenant à un cordage, je grimpai jusques sur le tillac. Mais comme je ne pouvois parler, je me trouvai dans un terrible embarras. En effet, le danger que je courus alors ne fut pas moins grand que celui d'avoir été à la discrétion du génie.

Les marchands, superstitieux & scrupu-

leux, crurent que je porterois malheur à leur navigation, si on me recevoit. C'est pourquoi l'un dit : Je vais l'assommer d'un coup de maillet; un autre, je veux lui passer une flèche au travers du corps; un autre, il faut le jeter à la mer. Quelqu'un n'auroit pas manqué de faire ce qu'il disoit, si, me rangeant du côté du capitaine, je ne m'étois pas prosterné à ses pieds; mais le prenant par son habit, dans la posture de suppliant, il fut tellement touché de cette action, & des larmes qu'il vit couler de mes yeux, qu'il me prit sous sa protection, en menaçant de faire repentir celui qui me feroit le moindre mal. Il me fit même mille caresses. De mon côté, au défaut de la parole, je lui donnai par mes gestes, toutes les marques de reconnoissance qu'il me fut possible.

Le vent, qui succéda au calme, ne fut pas fort, mais il fut favorable : il ne changea point durant cinquante jours, & il nous fit heureusement aborder au port d'une belle ville, très-peuplée, & d'un grand commerce, où nous jetâmes l'ancre. Elle étoit d'autant plus considérable, que c'étoit la capitale d'un puissant état.

Notre vaisseau fut bientôt environné d'une infinité de petits bateaux, remplis de gens qui

venoient pour féliciter leurs amis ſur leur arrivée, ou s'informer de ceux qu'ils avoient vus au pays d'où ils arrivoient, ou ſimplement par la curioſité de voir un vaiſſeau qui venoit de loin.

Il arriva entr'autres quelques officiers qui demandèrent à parler, de la part du ſultan, aux marchands de notre bord. Les marchands ſe préſentèrent à eux; & l'un des officiers prenant la parole, leur dit: Le ſultan notre maître nous a chargés de vous témoigner qu'il a bien de la joie de votre arrivée, & de vous prier de prendre la peine d'écrire ſur le rouleau de papier que voici, chacun quelques lignes de votre écriture.

Pour vous apprendre quel eſt ſon deſſein, vous ſaurez qu'il avoit un premier viſir, qui, avec une très-grande capacité dans le maniment des affaires, écrivoit dans la dernière perfection. Ce miniſtre eſt mort depuis peu de jours. Le ſultan en eſt fort affligé; & comme il ne regardoit jamais les écritures de ſa main ſans admiration, il a fait un ſerment ſolemnel de ne donner ſa place qu'à un homme qui écrira auſſi bien qu'il écrivoit. Beaucoup de gens ont préſenté de leur écriture; mais juſqu'à préſent il ne s'eſt trouvé perſonne dans l'étendue de cet empire, qui

ait été jugé digne d'occuper la place du visir.

Ceux des marchands qui crurent assez bien écrire pour prétendre à cette haute dignité, écrivirent l'un après l'autre ce qu'ils voulurent. Lorsqu'ils eurent achevé, je m'avançai, & enlevai le rouleau de la main de celui qui le tenoit. Tout le monde, & particulièrement les marchands qui venoient d'écrire, s'imaginant que je voulois le déchirer, ou le jeter à la mer, firent de grands cris; mais ils se rassurèrent quand ils virent que je tenois le rouleau fort proprement, & que je faisois signe de vouloir écrire à mon tour. Cela fit changer leur crainte en admiration. Néanmoins, comme ils n'avoient jamais vu de singe qui sût écrire, & qu'ils ne pouvoient se persuader que je fusse plus habile que les autres, ils voulurent m'arracher le rouleau des mains; mais le capitaine prit encore mon parti. Laissez-le faire, dit-il, qu'il écrive; s'il ne fait que barbouiller le papier, je vous promets que je le punirai sur le champ : si au contraire il écrit bien, comme je l'espère, car je n'ai vu de ma vie un singe plus adroit & plus ingénieux, ni qui comprît mieux toutes choses, je déclare que je le reconnoîtrai pour mon fils. J'en avois un qui

n'avoit pas, à beaucoup près, tant d'esprit que lui.

Voyant que personne ne s'opposoit plus à mon dessein, je pris la plume, & ne la quittai qu'après avoir écrit six sortes d'écritures usitées chez les arabes; & chaque essai d'écriture contenoit un distique ou un quatrain impromptu à la louange du sultan. Mon écriture n'effaçoit pas seulement celle des marchands, j'ose dire qu'on n'en avoit point vu de si belle jusqu'alors en ce pays-là. Quand j'eus achevé, les officiers prirent le rouleau, & le portèrent au sultan.

Scheherazade en étoit là, lorsqu'elle apperçut le jour, Sire, dit-elle à Schahriar, si j'avois le temps de continuer, je raconterois à votre majesté des choses encore plus surprenantes que celles que je viens de raconter. Le sultan qui s'étoit proposé d'entendre toute cette histoire, se leva sans dire ce qu'il pensoit.

---

## XLIX^e. NUIT.

Le lendemain, Dinarzade, à son réveil, dit à la sultane: Je crois, ma sœur, que le sultan mon seigneur, n'a pas moins de curiosité que

moi d'entendre la ſuite des aventures du ſinge. Vous allez être ſatisfaits l'un & l'autre, répondit Scheherazade; & pour ne vous pas faire languir, je vous dirai que le ſecond calender continua ainſi ſon hiſtoire:

Le ſultan ne fit aucune attention aux autres écritures; il ne regarda que la mienne, qui lui plut tellement, qu'il dit aux officiers: Prenez le cheval de mon écurie le plus beau & le plus richement enharnaché, & une robe de brocard des plus magnifiques, pour revêtir la perſonne de qui ſont ces ſix ſortes d'écritures, & amenez-la-moi.

A cet ordre du ſultan, les officiers ſe mirent à rire. Ce prince, irrité de leur hardieſſe, étoit prêt à les punir; mais ils lui dirent: Sire, nous ſupplions votre majeſté de nous pardonner: ces écritures ne ſont pas d'un homme, elles ſont d'un ſinge. Que dites-vous, s'écria le ſultan? ces écritures merveilleuſes ne ſont pas de la main d'un homme? Non, ſire, répondit un des officiers, nous aſſurons votre majeſté qu'elles ſont d'un ſinge, qui les a faites devant nous. Le ſultan trouva la chôſe trop ſurprenante, pour n'être pas curieux de me voir. Faites ce que je vous ai commandé, leur dit-il, amenez-moi promptement un ſinge ſi rare.

Les officiers revinrent au vaiſſeau, & expoſèrent leur ordre au capitaine, qui leur dit que le ſultan étoit le maître. Auſſitôt ils me revêtirent d'une robe de brocard très-riche, & me portèrent à terre, où ils me mirent ſur le cheval du ſultan, qui m'attendoit dans ſon palais avec un grand nombre de perſonnes de ſa cour, qu'il avoit aſſemblées pour me faire plus d'honneur.

La marche commença. Le port, les rues, les places publiques, les fenêtres, les terraſſes des palais & des maiſons, tout étoit rempli d'une multitude innombrable de monde de l'un & de l'autre ſexe, & de tout âge, que la curioſité avoit fait venir de tous les endroits de la ville pour me voir; car le bruit s'étoit répandu en un moment, que le ſultan venoit de choiſir un ſinge pour ſon grand-viſir. Après avoir donné un ſpectacle ſi nouveau à tout ce peuple, qui, par des cris redoublés, ne ceſſoit de marquer ſa ſurpriſe, j'arrivai au palais du ſultan.

Je trouvai ce prince aſſis ſur ſon trône au milieu des grands de ſa cour. Je lui fis trois révérences profondes; & à la dernière, je me proſternai, & baiſai la terre devant lui. Je me mis enſuite ſur mon ſéant en poſture de ſinge. Toute l'aſſemblée ne pouvoit ſe

laſſer de m'admirer, & ne comprenoit pas comment il étoit poſſible qu'un ſinge ſût ſi bien rendre aux ſultans le reſpect qui leur eſt dû ; & le ſultan en étoit plus étonné que perſonne. Enfin, la cérémonie de l'audience eût été complète, ſi j'euſſe pu ajouter la harangue à mes geſtes ; mais les ſinges ne parlèrent jamais, & l'avantage d'avoir été homme ne me donnoit pas ce privilège.

Le ſultan congédia ſes courtiſans, & il ne reſta auprès de lui que le chef de ſes eunuques, un petit eſclave fort jeune, & moi. Il paſſa de la ſalle d'audience dans ſon appartement, où il ſe fit apporter à manger. Lorſqu'il fut à table, il me fit ſigne d'approcher & de manger avec lui. Pour lui marquer mon obéiſſance, je baiſai la terre, je me levai, & me mis à table. Je mangeai avec beaucoup de retenue & de modeſtie.

Avant que l'on deſſervît, j'apperçus une écritoire : je fis ſigne qu'on me l'approchât ; & quand je l'eus, j'écrivis ſur une groſſe pêche des vers de ma façon, qui marquoient ma reconnoiſſance au ſultan ; & la lecture qu'il en fit, après que je lui eus préſenté la pêche, augmenta ſon étonnement. La table levée, on lui apporta d'une boiſſon particulière, dont il me fit préſenter un verre. Je

bus, & j'écrivis deſſus de nouveaux vers, qui expliquoient l'état où je me trouvois après de grandes ſouffrances. Le ſultan les lut encore, & dit: Un homme qui ſeroit capable d'en faire autant, ſeroit au-deſſus des plus grands hommes.

Ce prince s'étant fait apporter un jeu d'échecs, me demanda, par ſigne, ſi j'y ſavois jouer, & ſi je voulois jouer avec lui. Je baiſai la terre; & en portant la main ſur ma tête, je marquai que j'étois prêt à recevoir cet honneur. Il me gagna la première partie; mais je gagnai la ſeconde & la troiſième; & m'appercevant que cela lui faiſoit quelque peine, pour le conſoler, je fis un quatrain que je lui préſentai. Je lui diſois que deux puiſſantes armées s'étoient battues tout le jour avec beaucoup d'ardeur; mais qu'elles avoient fait la paix ſur le ſoir, & qu'elles avoient paſſé la nuit enſemble fort tranquillement ſur le champ de bataille.

Tant de choſes paroiſſant au ſultan fort au-delà de tout ce qu'on avoit jamais vu ou entendu de l'adreſſe & de l'eſprit des ſinges, il ne voulut pas être le ſeul témoin de ces prodiges. Il avoit une fille qu'on appeloit Dame de beauté. Allez, dit-il, au chef des eunuques, qui étoit préſent & attaché à

cette princeſſe, allez, faites venir ici votre dame, je ſuis bien-aiſe qu'elle ait part au plaiſir que je prends.

Le chef des eunuques partit, & amena bientôt la princeſſe. Elle avoit le viſage découvert; mais elle ne fut pas plutôt dans la chambre, qu'elle ſe le couvrit promptement de ſon voile, en diſant au ſultan: Sire, il faut que votre majeſté ſe ſoit oubliée. Je ſuis fort ſurpriſe qu'elle me faſſe venir pour paroître devant les hommes. Comment donc, ma fille, répondit le ſultan, vous n'y penſez pas vous-même. Il n'y a ici que le petit eſclave, l'eunuque votre gouverneur, & moi, qui avons la liberté de vous voir le viſage; néanmoins vous baiſſez votre voile, & vous me faites un crime de vous avoir fait venir ici. Sire, répliqua la princeſſe, votre majeſté va connoître que je n'ai pas tort. Le ſinge que vous voyez, quoiqu'il ait la forme d'un ſinge, eſt un jeune prince, fils d'un grand roi. Il a été métamorphoſé en ſinge par enchantement. Un génie, fils de la fille d'Eblis, lui a fait cette malice, après avoir cruellement ôté la vie à la princeſſe de l'isle d'Ebène, fille du roi Epitamarus.

Le ſultan, étonné de ce diſcours, ſe tourna de mon côté, & ne me parlant plus par ſigne,

me demanda si ce que sa fille venoit de dire étoit véritable. Comme je ne pouvois parler, je mis la main sur ma tête pour lui témoigner que la princesse avoit dit la vérité. Ma fille, reprit alors le sultan, comment savez-vous que ce prince a été transformé en singe par enchantement? Sire, répondit la princesse dame de beauté, votre majesté peut se souvenir qu'au sortir de mon enfance, j'ai eu près de moi une vieille dame. C'étoit une magicienne très-habile : elle m'a enseigné soixante-dix règles de sa science, par la vertu de laquelle je pourrois, en un clin d'œil, faire transporter votre capitale au milieu de l'océan, au-delà du mont Caucase. Par cette science, je connois toutes les personnes qui sont enchantées, seulement à les voir; je sais qui elles sont, & par qui elles ont été enchantées : ainsi ne soyez pas surpris si j'ai démêlé ce prince au travers du charme qui l'empêche de paroître à vos yeux tel qu'il est naturellement. Ma fille, dit le sultan, je ne vous croyois pas si habile. Sire, répondit la princesse, ce sont des choses curieuses qu'il est bon de savoir; mais il m'a semblé que je ne devois pas m'en vanter. Puisque cela est ainsi, reprit le sultan, vous pourrez donc dissiper l'enchantement du prince? Oui,

fire, repartit la princeffe, je puis lui rendre fa première forme. Rendez-la lui donc, interrompit le fultan, vous ne fauriez me faire un plus grand plaifir; car je veux qu'il foit mon grand-vifir, & qu'il vous époufe. Sire, dit la princeffe, je fuis prête à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'apperçut qu'il étoit jour, & ceffa de pourfuivre l'hiftoire du fecond calender. Schahriar, jugeant que la fuite ne feroit pas moins agréable que ce qu'il avoit entendu, réfolut de l'écouter le lendemain.

---

## L^e. NUIT.

LA fultane, voyant l'empreffement de fa fœur de favoir comment la dame de beauté remit le fecond calender dans fon premier état, lui dit: Voici de quelle manière le calender reprit fon difcours.

La princeffe dame de beauté alla dans fon appartement, d'où elle apporta un couteau qui avoit des mots hébreux gravés fur la lame. Elle nous fit defcendre enfuite, le fultan, le chef des eunuques, le petit efclave, & moi, dans une cour fecrète du palais; &

là, nous laiſſant ſous une galerie qui régnoit autour, elle s'avança au milieu de la cour, où elle décrivit un grand cercle, & y traça pluſieurs mots en caractères arabes, anciens & autres, qu'on appelle caractères de Cléopâtre.

Lorſqu'elle eut achevé, & préparé le cercle de la manière qu'elle le ſouhaitoit, elle ſe plaça & s'arrêta au milieu, où elle fit des abjurations, & récita des verſets de l'alcoran. Inſenſiblement l'air s'obſcurcit, de ſorte qu'il ſembloit qu'il fût nuit, & que la machine du monde alloit ſe diſſoudre. Nous nous ſentîmes ſaiſis d'une frayeur extrême; & cette frayeur augmenta encore, quand nous vîmes tout-à-coup paroître le génie, fils de la fille d'Eblis, ſous la forme d'un lion d'une grandeur épouvantable.

Dès que la princeſſe apperçut ce monſtre, elle lui dit: Chien, au lieu de ramper devant moi, tu oſes te préſenter ſous cette horrible forme, & tu crois m'épouvanter? Et toi, reprit le lion, tu ne crains pas de contrevenir au traité que nous avons fait, & confirmé par un ſerment ſolemnel, de ne nous nuire, ni faire aucun tort l'un à l'autre? Ah maudit, répliqua la princeſſe, c'eſt à toi que j'ai ce reproche à faire. Tu vas, inter-

rompit brusquement le lion, être payée de la peine que tu m'as donnée de venir. En disant cela, il ouvrit une gueule effroyable, & s'avança sur elle pour la dévorer. Mais elle, qui étoit sur ses gardes, fit un saut en arrière, eut le temps de s'arracher un cheveu ; & en prononçant deux ou trois paroles, elle le changea en un glaive tranchant, dont elle coupa le lion en deux par le milieu du corps.

Les deux parties du lion disparurent, & il ne resta que la tête, qui se changea en un gros scorpion. Aussitôt la princesse se changea en serpent, & livra un rude combat au scorpion, qui, n'ayant pas l'avantage, prit la forme d'une aigle, & s'envola. Mais le serpent prit alors celle d'une aigle noire plus puissante, & la poursuivit. Nous les perdîmes de vue l'une & l'autre.

Quelque temps après qu'elles eurent disparu, la terre s'entr'ouvrit devant nous, & il en sortit un chat noir & blanc, dont le poil étoit tout hérissé, & qui miauloit d'une manière effrayante. Un loup noir le suivit de près, & ne lui donna aucun relâche. Le chat, trop pressé, se changea en un ver, & se trouva près d'une grenade, tombée par hasard d'un grenadier qui étoit planté sur le

bord d'un canal d'eau aſſez profond, mais peu large. Ce ver perça la grenade en un inſtant, & s'y cacha. La grenade alors s'enfla, & devint groſſe comme une citrouille, & s'éleva ſur le toît de la galerie, d'où, après avoir fait quelques tours en roulant, elle tomba dans la cour, & ſe rompit en pluſieurs morceaux.

Le loup, qui pendant ce temps-là s'étoit transformé en coq, ſe jeta ſur les grains de la grenade, & ſe mit à les avaler l'un après l'autre. Lorſqu'il n'en vit plus, il vint à nous les aîles étendues, en faiſant un grand bruit, comme pour nous demander s'il n'y avoit plus de grains. Il en reſtoit un ſur le bord du canal, dont il s'apperçut en ſe retournant. Il y courut vîte; mais dans le moment qu'il alloit porter le bec deſſus, le grain roula dans le canal, & ſe changea en petit poiſſon..... Mais voilà le jour, ſire, dit Scheherazade; s'il n'eût pas ſitôt paru, je ſuis perſuadée que votre majeſté auroit pris beaucoup de plaiſir à entendre ce que je lui aurois raconté. A ces mots, elle ſe tut, & le ſultan ſe leva rempli de tous ces événemens inouis, qui lui inſpirèrent une forte envie & une extrême impatience d'apprendre le reſte de cette hiſtoire.

## LI^e. NUIT.

SCHEHERAZADE, pour ſatisfaire ſa ſœur, curieuſe d'entendre la ſuite de toutes ces métamorphoſes, rappela dans ſa mémoire l'endroit où elle en étoit demeurée; & puis adreſſant la parole au ſultan: Sire, dit-elle, le ſecond calender continua de cette ſorte ſon hiſtoire:

Le coq ſe jeta dans le canal, & ſe changea en un brochet qui pourſuivit le petit poiſſon. Ils furent l'un & l'autre deux heures entières ſous l'eau, & nous ne ſavions ce qu'ils étoient devenus, lorſque nous entendîmes des cris horribles qui nous firent frémir. Peu de temps après, nous vîmes le génie & la princeſſe tout en feu. Ils ſe lançèrent l'un contre l'autre des flammes par la bouche juſqu'à ce qu'ils vinrent à ſe prendre corps à corps. Alors les deux feux s'augmentèrent, & jetèrent une fumée épaiſſe qui s'éleva fort haut. Nous craignîmes, avec raiſon, qu'elle n'embrâsât tout le palais; mais nous eûmes bientôt un ſujet de crainte beaucoup plus preſſant; car le génie s'étant débarraſſé de la princeſſe, vint juſqu'à la galerie où nous

étions, & nous souffla des tourbillons de feu. C'étoit fait de nous, si la princesse, accourant à notre secours, ne l'eut obligé, par ses cris, à s'éloigner & à se garder d'elle. Néanmoins, quelque diligence qu'elle fît, elle ne put empêcher que le sultan n'eût la barbe brûlée & le visage gâté, que le chef des eunuques ne fût étouffé & consumé sur-le-champ, & qu'une étincelle n'entrât dans mon œil droit, & ne me rendît borgne. Le sultan & moi, nous nous attendions à périr ; mais bientôt nous ouïmes crier : victoire, victoire ; & nous vîmes tout-à-coup paroître la princesse sous sa forme naturelle, & le génie réduit en un monceau de cendres.

La princesse s'approcha de nous, & pour ne pas perdre de temps, elle demanda une tasse pleine d'eau, qui lui fut apportée par le jeune esclave, à qui le feu n'avoit fait aucun mal. Elle la prit, & après quelques paroles prononcées dessus, elle jeta l'eau sur moi, en disant : Si tu es singe par enchantement, change de figure, & prends celle d'homme que tu avois auparavant. A peine eut-elle achevé ces mots, que je redevins homme tel que j'étois avant ma métamorphose, à un œil près.

Je me préparois à remercier la princeſſe ; mais elle ne m'en donna pas le temps. Elle s'adreſſa au ſultan ſon père, & lui dit : Sire, j'ai remporté la victoire ſur le génie, comme votre majeſté peut le voir ; mais c'eſt une victoire qui me coûte cher. Il me reſte peu de momens à vivre, & vous n'aurez pas la ſatisfaction de faire le mariage que vous méditiez. Le feu m'a pénétrée dans ce combat terrible, & je ſens qu'il me conſume peu-à-peu. Cela ne ſeroit point arrivé, ſi je m'étois apperçue du dernier grain de la grenade, & que je l'euſſe avalé comme les autres, lorſque j'étois changée en coq. Le génie s'y étoit réfugié comme en ſon dernier retranchement ; & de-là dépendoit le ſuccès du combat, qui auroit été heureux & ſans danger pour moi. Cette faute m'a obligée de recourir au feu, & de combattre avec ces puiſſantes armes, comme je l'ai fait entre le ciel & la terre, & en votre préſence. Malgré le pouvoir de ſon art redoutable & ſon expérience, j'ai fait connoître au génie que j'en ſavois plus que lui ; je l'ai vaincu, & réduit en cendres. Mais je ne puis échapper à la mort qui s'approche.

Scheherazade interrompit en cet endroit l'hiſtoire du ſecond calender, & dit au ſultan : Sire,

Sire, le jour qui paroît, m'avertit de n'en pas dire davantage; mais ſi votre majeſté veut bien encore me laiſſer vivre juſqu'à demain, elle entendra la fin de cette hiſtoire. Schahriar y conſentit, & ſe leva, ſuivant ſa coutume, pour aller vaquer aux affaires de ſon empire.

---

## L I I^e. N U I T.

LA ſultane, éveillée, prit auſſitôt la parole, & pourſuivit ainſi l'hiſtoire du ſecond calender :

Le calender parlant toujours à Zobéïde, lui dit : Madame, le ſultan laiſſa la princeſſe Dame de beauté achever le récit de ſon combat; & quand elle l'eut fini, il lui dit d'un ton qui marquoit la vive douleur dont il étoit pénétré : Ma fille, vous voyez en quel état eſt votre père. Hélas! je m'étonne que je ſois encore en vie. L'eunuque votre gouverneur eſt mort, & le prince que vous venez de délivrer de ſon enchantement a perdu un œil. Il n'en put dire davantage: car les larmes, les ſoupirs & les ſanglots lui coupèrent la parole. Nous fûmes extrême-

ment touchés de son affliction, sa fille & moi, & nous pleurâmes avec lui.

Pendant que nous nous affligions comme à l'envi l'un de l'autre, la princesse se mit à crier : Je brûle, je brûle. Elle sentit que le feu qui la consumoit s'étoit enfin emparé de tout son corps, & elle ne cessa de crier, je brûle, que la mort n'eût mis fin à ses douleurs insupportables. L'effet de ce feu fut si extraordinaire, qu'en peu de momens elle fut réduite toute en cendres, comme le génie.

Je ne vous dirai pas, madame, jusqu'à quel point je fus touché d'un spectacle si funeste. J'aurois mieux aimé être toute ma vie singe ou chien, que de voir ma bienfaitrice périr si misérablement. De son côté, le sultan, affligé au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, poussa des cris pitoyables en se donnant de grands coups à la tête & sur la poitrine, jusqu'à ce que succombant à son désespoir, il s'évanouit & me fit craindre pour sa vie.

Cependant les eunuques & les officiers accoururent aux cris du sultan, qu'ils n'eurent pas peu de peine à faire revenir de sa foiblesse. Ce prince & moi n'eûmes pas besoin de leur faire un long récit de cette aventure pour les persuader de la douleur que nous en

avions : les deux monceaux de cendres en quoi la princeſſe & le génie avoient été réduits, la leur firent aſſez concevoir. Comme le ſultan pouvoit à peine ſe ſoutenir, il fut obligé de s'appuyer ſur eux pour gagner ſon appartement.

Dès que le bruit d'un événement ſi tragique ſe fut répandu dans le palais & dans la ville, tout le monde plaignit le malheur de la princeſſe Dame de beauté, & prit part à l'affliction du ſultan. On mena grand deuil durant ſept jours. On fit beaucoup de cérémonies; on jeta au vent les cendres du génie; on recueillit celles de la princeſſe dans un vaſe précieux, pour y être conſervées; & ce vaſe fut dépoſé dans un ſuperbe mauſolée que l'on bâtit au même endroit où les cendres avoient été recueillies.

Le chagrin que conçut le ſultan de la perte de ſa fille, lui cauſa une maladie qui l'obligea de garder le lit un mois entier. Il n'avoit pas encore entièrement recouvré la ſanté, qu'il me fit appeler. Prince, me dit-il, écoutez l'ordre que j'ai à vous donner: il y va de votre vie ſi vous ne l'exécutez. Je l'aſſurai que j'obéirois exactement. Après quoi, reprenant la parole: J'avois toujours vécu, pourſuivit-il, dans une parfaite félicité, & jamais

aucun accident ne l'avoit traversée ; votre arrivée a fait évanouir le bonheur dont je jouissois. Ma fille est morte, son gouverneur n'est plus, & ce n'est que par un miracle que je suis en vie. Vous êtes donc cause de tous ces malheurs, dont il n'est pas possible que je puisse me consoler. C'est pourquoi retirez-vous en paix ; mais retirez-vous incessamment, je périrois moi-même si vous demeuriez ici davantage ; car je suis persuadé que votre présence porte malheur : c'est tout ce que j'avois à vous dire. Partez, & prenez garde de paroître jamais dans mes états ; aucune considération ne m'empêcheroit de vous en faire repentir. Je voulus parler, mais il me ferma la bouche par des paroles remplies de colère, & je fus obligé de m'éloigner de son palais.

Rebuté, chassé, abandonné de tout le monde, & ne sachant ce que je deviendrois, avant que de sortir de la ville, j'entrai dans un bain, je me fis raser la barbe & les sourcils, & pris l'habit de calender. Je me mis en chemin, en pleurant moins ma misère que les belles princesses dont j'avois causé la mort. Je traversai plusieurs pays sans me faire connoître ; enfin, je résolus de venir à Bagdad, dans l'espérance de me faire pré-

ſenter au commandeur des croyans, & d'exciter ſa compaſſion par le récit d'une hiſtoire ſi étrange. J'y ſuis arrivé ce ſoir, & la première perſonne que j'ai rencontrée en arrivant, c'eſt le calender notre frère qui vient de parler avant moi. Vous ſavez le reſte, madame, & pourquoi j'ai l'honneur de me trouver dans votre hôtel.

Quand le ſecond calender eut achevé ſon hiſtoire, Zobéïde, à qui il avoit adreſſé la parole, lui dit : Voilà qui eſt bien ; allez, retirez-vous où il vous plaira, je vous en donne la permiſſion. Mais au lieu de ſortir, il ſupplia auſſi la dame de lui faire la même grâce qu'au premier calender, auprès de qui il alla prendre place..... Mais, ſire, dit Scheherazade en achevant ces derniers mots, il eſt jour, & il ne m'eſt pas permis de continuer. J'oſe aſſurer que quelque agréable que ſoit l'hiſtoire du ſecond calender, celle du troiſième n'eſt pas moins belle : que votre majeſté ſe conſulte ; qu'elle voie ſi elle veut avoir la patience de l'entendre. Le ſultan, curieux de ſavoir ſi elle étoit auſſi merveilleuſe que la première, ſe leva, réſolu de prolonger encore la vie de Scheherazade, quoique le délai qu'il avoit accordé fût fini depuis pluſieurs jours.

## LIII<sup>e</sup>. NUIT.

JE voudrois bien, dit Schahriar fur la fin de la nuit, entendre l'hiftoire du troifième calender. Sire, répondit Scheherazade, vous allez être obéi. Le troifième calender, ajouta-t-elle, voyant que c'étoit à lui à parler, s'adreffant, comme les autres à Zobéïde, commença fon hiftoire de cette manière :

### *Hiftoire du troifième Calender, fils de Roi.*

TRÈS-HONORABLE dame, ce que j'ai à vous raconter eft bien différent de ce que vous venez d'entendre. Les deux princes qui ont parlé avant moi, ont perdu chacun un œil par un effet de leur deftinée, & moi je n'ai perdu le mien que par ma faute, qu'en prévenant moi-même & cherchant mon propre malheur, comme vous l'apprendrez par la fuite de mon difcours.

Je m'appelle Agib, & fuis fils d'un roi qui fe nommoit Caffib. Après fa mort, je pris poffeffion de fes états, & établis mon féjour dans la même ville où il avoit demeuré. Cette ville eft fituée fur le bord de la mer ;

elle a un port des plus beaux & des plus sûrs, avec un arsenal assez grand pour fournir à l'armement de cent cinquante vaisseaux de guerre, toujours prêts à servir dans l'occasion, pour en équiper cinquante en marchandises, & autant de petites frégates légères pour les promenades & les divertissemens sur l'eau. Plusieurs belles provinces composoient mon royaume en terre-ferme, avec un grand nombre d'isles considérables, presque toutes situées à la vue de ma capitale.

Je visitai premièrement les provinces; je fis ensuite armer & équiper toute ma flotte, & j'allai descendre dans mes isles, pour me concilier, par ma présence, le cœur de mes sujets, & les affermir dans le devoir. Quelque temps après que j'en fus revenu, j'y retournai; & ces voyages, en me donnant quelque teinture de la navigation, m'y firent prendre tant de goût, que je résolus d'aller faire des découvertes au-delà de mes isles. Pour cet effet, je fis équiper dix vaisseaux seulement, je m'embarquai, & nous mîmes à la voile.

Notre navigation fut heureuse pendant quarante jours de suite; mais la nuit du quarante-unième, le vent devint contraire, &

même si furieux, que nous fûmes battus d'une tempête violente qui pensa nous submerger. Néanmoins, à la pointe du jour, le vent s'appaisa, les nuages se dissipèrent, & le soleil ayant ramené le beau temps, nous abordâmes à une isle, où nous nous arrêtâmes deux jours à prendre des rafraîchissemens. Cela étant fait, nous nous remîmes en mer. Après dix jours de navigation, nous commencions à espérer de voir terre; car la tempête que nous avions essuyée m'avoit détourné de mon dessein, & j'avois fait prendre la route de mes états, lorsque je m'apperçus que mon pilote ne savoit où nous étions. Effectivement, le dixième jour, un matelot, commandé pour faire la découverte au haut du grand mât, rapporta qu'à la droite & à la gauche il n'avoit vu que le ciel & la mer qui bornassent l'horison; mais que devant lui, du côté où nous avions la prouë, il avoit remarqué une grande noirceur.

Le pilote changea de couleur à ce récit, jeta d'une main son turban sur le tillac, & de l'autre se frappant le visage: Ah! sire, s'écria-t-il, nous sommes perdus! personne de nous ne peut échapper du danger où nous nous trouvons; & avec toute mon expé-

rience, il n'eſt pas en mon pouvoir de nous en garantir. En diſant ces paroles, il ſe mit à pleurer comme un homme qui croyoit ſa perte inévitable; & ſon déſeſpoir jeta l'épouvante dans tout le vaiſſeau. Je lui demandai quelle raiſon il avoit de ſe déſeſpérer ainſi. Hélas! ſire, me répondit-il, la tempête que nous avons eſſuyée nous a tellement égarés de notre route, que demain à midi nous nous trouverons près de cette noirceur, qui n'eſt autre choſe que la montagne noire; & cette montagne noire eſt une mine d'aimant, qui dès-à-préſent attire toute votre flotte, à cauſe des clous & des ferremens qui entrent dans la ſtructure des vaiſſeaux. Lorſque nous en ferons demain à une certaine diſtance, la force de l'aimant ſera ſi violente, que tous les clous ſe détacheront, & iront ſe coller contre la montagne: vos vaiſſeaux ſe diſſoudront, & ſeront ſubmergés. Comme l'aimant a la vertu d'attirer le fer à ſoi, & de ſe fortifier par cette attraction, cette montagne, du côté de la mer, eſt couverte des clous d'une infinité de vaiſſeaux qu'elle a fait périr; ce qui conſerve & augmente en même temps cette vertu.

Cette montagne, pourſuivit le pilote, eſt très-eſcarpée; & au ſommet, il y a un dôme

de bronze fin, soutenu de colonnes du même métal; au haut du dôme, paroît un cheval aussi de bronze, sur lequel est un cavalier qui a la poitrine couverte d'une plaque de plomb, sur laquelle sont gravés des caractères talismaniques. La tradition, sire, ajouta-t-il, est que cette statue est la cause principale de la perte de tant de vaisseaux & de tant d'hommes qui ont été submergés en cet endroit; & qu'elle ne cessera d'être funeste à tous ceux qui auront le malheur d'en approcher, jusqu'à ce qu'elle soit renversée.

Le pilote ayant tenu ce discours, se remit à pleurer, & ses larmes excitèrent celles de tout l'équipage. Je ne doutai pas moi-même que je ne fusse arrivé à la fin de mes jours. Chacun toutefois ne laissa pas de songer à sa conservation, & de prendre pour cela toutes les mesures possibles; & dans l'incertitude de l'évènement, ils se firent tous héritiers les uns des autres par un testament en faveur de ceux qui se sauveroient.

Le lendemain matin, nous apperçûmes à découvert la montagne noire; & l'idée que nous en avions conçue nous la fit paroître plus affreuse qu'elle n'étoit. Sur le midi, nous nous en trouvâmes si près, que nous éprouvâmes ce que le pilote nous avoit prédit.

Nous vîmes voler les clous & tous les autres ferremens de la flotte vers la montagne, où, par la violence de l'attraction, ils se collèrent avec un bruit horrible. Les vaisseaux s'entr'ouvrirent & s'abymèrent dans la mer, qui étoit si haute en cet endroit, qu'avec la sonde nous n'aurions pu en découvrir la profondeur. Tous mes gens furent noyés; mais Dieu eut pitié de moi, & permit que je me sauvasse, en me saisissant d'une planche qui fut poussée par le vent droit au pied de la montagne. Je ne me fis pas le moindre mal, mon bonheur m'ayant fait aborder à un endroit où il y avoit des degrés pour monter au sommet.

Scheherazade vouloit poursuivre ce conte; mais le jour qui vint à paroître, lui imposa silence. Le sultan jugea bien par ce commencement que la sultane ne l'avoit pas trompé. Ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner s'il ne la fit pas encore mourir ce jour-là.

---

## L I V^e. N U I T.

Au nom de Dieu, ma sœur, s'écria le lendemain Dinarzade, continuez, je vous en conjure, l'histoire du troisième calender.

Ma chère sœur, répondit Scheherazade, voici comment ce prince la reprit :

A la vue de ces degrés, dit-il, car il n'y avoit pas de terrain ni à droite ni à gauche où l'on pût mettre le pied, & par conséquent se sauver, je remerciai Dieu, & invoquai son saint nom en commençant à monter. L'escalier étoit si étroit, si roide & si difficile, que pour peu que le vent eût eu de violence, il m'auroit renversé & précipité dans la mer. Mais enfin j'arrivai jusqu'au bout sans accident; j'entrai sous le dôme, & me prosternant contre terre, je remerciai Dieu de la grâce qu'il m'avoit faite.

Je passai la nuit sous le dôme. Pendant que je dormois, un vénérable vieillard s'apparut à moi, & me dit : Ecoute, Agib; lorsque tu seras éveillé, creuse la terre sous tes pieds. Tu y trouveras un arc de bronze, & trois flèches de plomb, fabriquées sous certaines constellations, pour délivrer le genre humain de tant de maux qui le menacent. Tire les trois flèches contre la statue : le cavalier tombera dans la mer, & le cheval de ton côté, que tu enterreras au même endroit d'où tu auras tiré l'arc & les flèches. Cela étant fait, la mer s'enflera, & montera jusqu'au pied du dôme, à la hauteur

de la montagne. Lorſqu'elle y ſera montée, tu verras aborder une chaloupe, où il n'y aura qu'un ſeul homme avec une rame à chaque main. Cet homme ſera de bronze, mais différent de celui que tu auras renverſé. Embarque-toi avec lui ſans prononcer le nom de Dieu, & te laiſſe conduire. Il te conduira en dix jours dans une autre mer, où tu trouveras le moyen de retourner chez toi ſain & ſauf, pourvu que, comme je te l'ai déjà dit, tu ne prononces pas le nom de Dieu pendant tout le voyage.

Tel fut le diſcours du vieillard. D'abord que je fus éveillé, je me levai extrêmement conſolé de cette viſion, & je ne manquai pas de faire ce que le vieillard m'avoit commandé. Je déterrai l'arc & les flèches, & les tirai contre le cavalier. A la troiſième flèche, je le renverſai dans la mer, & le cheval tomba de mon côté. Je l'enterrai à la place de l'arc & des flèches, & dans cet intervalle, la mer s'enfla & s'éleva peu-à-peu. Lorſqu'elle fut arrivée au pied du dôme, à la hauteur de la montagne, je vis de loin ſur la mer une chaloupe qui venoit à moi; je bénis Dieu, voyant que les choſes ſuccédoient conformément au ſonge que j'avois eu.

Enfin la chaloupe aborda, & j'y vis l'homme de bronze tel qu'il m'avoit été dépeint. Je m'embarquai, & me gardai bien de prononcer le nom de Dieu : je ne dis pas même un ſeul autre mot. Je m'aſſis, & l'homme de bronze recommença de ramer en s'éloignant de la montagne. Il vogua ſans diſcontinuer juſqu'au neuvième jour, que je vis des isles, qui me firent eſpérer que je ſerois biertôt hors du danger que j'avois à craindre. L'excès de ma joie me fit oublier la défenſe qui m'avoit été faite : Dieu ſoit béni, dis-je alors, Dieu ſoit loué.

Je n'eus pas achevé ces paroles, que la chaloupe s'enfonça dans la mer avec l'homme de bronze. Je demeurai ſur l'eau, & je nageai le reſte du jour du côté de la terre qui me parut la plus voiſine. Une nuit fort obſcure ſuccéda ; & comme je ne ſavois plus où j'étois, je nageois à l'aventure. Mes forces s'épuisèrent à la fin, & je commençois à déſeſpérer de me ſauver, lorſque le vent venant à ſe fortifier, une vague plus groſſe qu'une montagne me jeta ſur une plage, où elle me laiſſa en ſe retirant. Je me hâtai auſſitôt de prendre terre, de crainte qu'une autre vague ne me reprit ; & la

première chose que je fis, fut de me dépouiller, d'exprimer l'eau de mon habit, & de l'étendre pour le faire sécher sur le sable, qui étoit encore échauffé de la chaleur du jour.

Le lendemain, le soleil eut bientôt achevé de sécher mon habit. Je le repris, & m'avançai pour reconnoître où j'étois. Je n'eus pas marché long-temps, que je connus que j'étois dans une petite isle déserte fort agréable, où il y avoit plusieurs sortes d'arbres fruitiers & sauvages. Mais je remarquai qu'elle étoit considérablement éloignée de terre, ce qui diminua fort la joie que j'avois d'être échappé de la mer. Néanmoins je me remettois à Dieu du soin de disposer de mon sort selon sa volonté, quand j'apperçus un petit bâtiment qui venoit de terre ferme à pleines voiles, & avoit la proue sur l'isle où j'étois.

Comme je ne doutois pas qu'il n'y vînt mouiller, & que j'ignorois si les gens qui étoient dessus seroient amis ou ennemis, je crus ne devoir pas me montrer d'abord. Je montai sur un arbre fort touffu, d'où je pouvois impunément examiner leur contenance. Le bâtiment vint se ranger dans une petite anse, où débarquèrent dix escla-

ves qui portoient une pelle & d'autres inftrumens propres à remuer la terre. Ils marchèrent vers le milieu de l'isle, où je les vis s'arrêter & remuer la terre quelque temps; & à leur action, il me parut qu'ils levèrent une trappe. Ils retournèrent enfuite au bâtiment, débarquèrent plufieurs fortes de provifions & de meubles, & en firent chacun une charge, qu'ils portèrent à l'endroit où ils avoient remué la terre; ils y defcendirent : ce qui me fit comprendre qu'il y avoit là un lieu fouterrain. Je les vis encore une fois aller au vaiffeau, & en reffortir peu de temps après avec un vieillard, qui menoit avec lui un jeune homme de quatorze ou quinze ans, très-bien fait. Ils defcendirent tous où la trappe avoit été levée; & quand ils furent remontés, qu'ils eurent abaiffé la trappe, qu'ils l'eurent recouverte de terre, & qu'ils reprirent le chemin de l'anfe où étoit le navire, je remarquai que le jeune homme n'étoit pas avec eux; d'où je conclus qu'il étoit refté dans le lieu fouterrain; circonftance qui me caufa un extrême étonnement.

Le vieillard & les efclaves fe rembarquèrent; & le bâtiment ayant remis à la voile, reprit la route de la terre ferme. Quand je le vis fi éloigné que je ne pouvois être ap-

perçu de l'équipage, je defcendis de l'arbre, & me rendis promptement à l'endroit où j'avois vu remuer la terre. Je la remuai à mon tour, jufqu'à ce que trouvant une pierre de deux ou trois pieds en quarré, je la levai, & je vis qu'elle couvroit l'entrée d'un efcalier auffi de pierre. Je le defcendis, & me trouvai au bas dans une grande chambre, où il y avoit un tapis de pied & un fopha garni d'un autre tapis & de couffins d'une riche étoffe, où le jeune homme étoit affis avec un éventail à la main. Je diftinguai toutes ces chofes à la clarté de deux bougies, auffi-bien que des fruits & des pots de fleurs qu'il avoit près de lui.

Le jeune homme fut effrayé de me voir; mais pour le raffurer, je lui dis en entrant: Qui que vous foyez, feigneur, ne craignez rien; un roi & fils de roi, tel que je le fuis, n'eft pas capable de vous faire la moindre injure. C'eft au contraire votre bonne deftinée qui a voulu apparemment que je me trouvaffe ici pour vous tirer de ce tombeau, où il femble qu'on vous ait enterré tout vivant pour des raifons que j'ignore. Mais ce qui m'embarraffe, & ce que je ne puis concevoir, car je vous dirai que j'ai été témoin de tout ce qui s'eft paffé depuis que vous êtes

arrivé dans cette isle, c'eſt qu'il m'a paru que vous vous êtes laiſſé enſévelir dans ce lieu ſans réſiſtance.... Scheherazade ſe tut en cet endroit, & le ſultan ſe leva très-impatient d'apprendre pourquoi ce jeune homme avoit été ainſi abandonné dans une isle déſerte, ce qu'il ſe promit d'entendre la nuit ſuivante.

---

## L Vᵉ. NUIT.

DINARZADE, lorſqu'il en fut temps, appela la ſultane; & Scheherazade, ſans ſe faire prier, pourſuivit de cette ſorte l'hiſtoire du troiſième calender.

Le jeune homme, continua le troiſième calender, ſe raſſura à ces paroles, & me pria, d'un air riant, de m'aſſeoir près de lui. Dès que je fus aſſis: Prince, me dit-il, je vais vous apprendre une choſe qui vous ſurprendra par ſa ſingularité. Mon père eſt un marchand jouaillier qui a acquis de grands biens par ſon travail, & par ſon habileté dans ſa profeſſion. Il a un grand nombre d'eſclaves & de commiſſionnaires, qui font des voyages par mer ſur des vaiſſeaux qui lui appartiennent, afin d'entretenir les correſ-

pondances qu'il a en plusieurs cours où il fournit les pierreries dont on a besoin.

Il y avoit long-temps qu'il étoit marié sans avoir eu d'enfans, lorsqu'il apprit qu'il auroit un fils, dont la vie néanmoins ne seroit pas de longue durée ; ce qui lui donna beaucoup de chagrin à son réveil. Quelques jours après, ma mère lui annonça qu'elle étoit grosse ; & le temps qu'elle croyoit avoir conçu, s'accordoit fort avec le jour du songe de mon père. Elle accoucha de moi dans le terme des neuf mois, & ce fut une grande joie dans la famille.

Mon père, qui avoit exactement observé le moment de ma naissance, consulta les astrologues, qui lui dirent : Votre fils vivra sans nul accident jusqu'à l'âge de quinze ans. Mais alors il courra risque de perdre la vie, & il sera difficile qu'il en échappe. Si néanmoins son bonheur veut qu'il ne périsse pas, sa vie sera de longue durée. C'est qu'en ce temps-là, ajoutèrent-ils, la statue équestre de bronze qui est au haut de la montagne d'aimant, aura été renversée dans la mer par le prince Agib, fils du roi de Cassib, & que les astres marquent que cinquante jours après, votre fils doit être tué par ce prince.

Comme cette prédiction s'accordoit avec le ſonge de mon père, il en fut vivement frappé & affligé. Il ne laiſſa pas pourtant de prendre beaucoup de ſoin de mon éducation, juſqu'à cette préſente année, qui eſt la quinzième de mon âge. Il apprit hier, que depuis dix jours, le cavalier de bronze a été jeté dans la mer par le prince que je viens de vous nommer. Cette nouvelle lui a coûté tant de pleurs, & cauſé tant d'alarmes, qu'il n'eſt pas reconnoiſſable dans l'état où il eſt.

Sur la prédiction des aſtrologues, il a cherché les moyens de tromper mon horoſcope, & de me conſerver la vie. Il y a long-temps qu'il a pris la précaution de faire bâtir cette demeure, pour m'y tenir caché durant cinquante jours, dès qu'il apprendroit que la ſtatue ſeroit renverſée. C'eſt pourquoi, comme il a ſu qu'elle l'étoit depuis dix jours, il eſt venu promptement me cacher ici, & il a promis que dans quarante il viendra me reprendre. Pour moi, ajouta-t-il, j'ai bonne eſpérance; & je ne crois pas que le prince Agib vienne me chercher ſous terre, au milieu d'une isle déſerte. Voilà, ſeigneur, ce que j'avois à vous dire.

Pendant que le fils du jouaillier me ra-

contoit son histoire, je me moquois en moi-même des astrologues qui avoient prédit que je lui ôterois la vie; & je me sentois si éloigné de vérifier la prédiction, qu'à peine eut-il achevé de parler, que je lui dis avec transport : Mon cher seigneur, ayez de la confiance en la bonté de Dieu, & ne craignez rien. Comptez que c'étoit une dette que vous aviez à payer, & que vous en êtes quitte dès-à-présent. Je suis ravi, après avoir fait naufrage, de me trouver heureusement ici pour vous défendre contre ceux qui voudroient attenter à votre vie. Je ne vous abandonnerai pas durant ces quarante jours, que les vaines conjectures des astrologues vous font appréhender. Je vous rendrai pendant ce temps-là tous les services qui dépendront de moi. Après cela, je profiterai de l'occasion de gagner la terre ferme, en m'embarquant avec vous sur votre bâtiment, avec la permission de votre père & la vôtre ; & quand je serai de retour en mon royaume, je n'oublierai point l'obligation que je vous aurai, & je tâcherai de vous en témoigner ma reconnoissance, de la manière que je le devrai.

Je rassurai, par ce discours, le fils du jouaillier, & m'attirai sa confiance. Je me

gardai bien, de peur de l'épouvanter, de lui dire que j'étois cet Agib qu'il craignoit, & je pris grand ſoin de ne lui en donner aucun ſoupçon. Nous nous entretînmes de pluſieurs choſes juſqu'à la nuit, & je connus que le jeune homme avoit beaucoup d'eſprit. Nous mangeâmes enſemble de ſes proviſions. Il y en avoit une ſi grande quantité, qu'il en auroit eu de reſte au bout de quarante jours, quand il auroit eu d'autres hôtes que moi. Après le ſoupé, nous continuâmes de nous entretenir quelque temps, & enſuite nous nous couchâmes.

Le lendemain à ſon lever je lui préſentai le baſſin & l'eau. Il ſe lava, je préparai le dîner, & le ſervis quand il fut temps. Après le repas, j'inventai un jeu pour nous déſennuyer, non-ſeulement ce jour-là, mais encore les ſuivans. Je préparai le ſoupé de la même manière que j'avois apprêté le dîner. Nous ſoupâmes, & nous nous couchâmes comme le jour précédent.

Nous eûmes le temps de contracter amitié enſemble. Je m'apperçus qu'il avoit de l'inclination pour moi; & de mon côté, j'en avois conçu une ſi forte pour lui, que je me diſois ſouvent à moi-même, que les aſtrologues qui avoient prédit au père que

ſon fils ſeroit tué par mes mains, étoient des impoſteurs, & qu'il n'étoit pas poſſible que je puſſe commettre une ſi méchante action. Enfin, madame, nous paſsâmes trente-neuf jours le plus agréablement du monde dans ce lieu ſouterrain.

Le quarantième arriva. Le matin, le jeune homme en s'éveillant me dit avec un tranſport de joie dont il ne fut pas le maître : Prince, me voilà aujourd'hui au quarantième jour, & je ne ſuis pas mort, grâces à Dieu, & à votre bonne compagnie. Mon père ne manquera pas tantôt de vous en marquer ſa reconnoiſſance, & de vous fournir tous les moyens & toutes les commodités néceſſaires pour vous en retourner dans votre royaume. Mais en attendant, ajouta-t-il, je vous ſupplie de vouloir bien faire chauffer de l'eau pour me laver tout le corps dans le bain portatif; je veux me décraſſer & changer d'habit, pour mieux recevoir mon père.

Je mis de l'eau ſur le feu; & lorſqu'elle fut tiéde, j'en remplis le bain portatif. Le jeune homme ſe mit dedans; je le lavai & le frottai moi-même. Il en ſortit enſuite, ſe coucha dans ſon lit que j'avois préparé, & je le couvris de ſa couverture. Après qu'il ſe fut

repofé, & qu'il eut dormi quelque temps : mon prince, me dit-il, obligez-moi de m'apporter un melon & du fucre, que j'en mange pour me rafraîchir.

De plufieurs melons qui nous reftoient, je choifis le meilleur, & le mis dans un plat; & comme je ne trouvois pas de couteau pour le couper, je demandai au jeune homme s'il ne favoit pas où il y en avoit. Il y en a un, me répondit-il, fur cette corniche au-deffus de ma tête. Effectivement, j'y en apperçus un; mais je me preffai fi fort pour le prendre, & dans le temps que je l'avois à la main, mon pied s'embarraffa de forte dans la couverture, que je tombai & gliffai fi malheureufement fur le jeune homme, que je lui enfonçai le couteau dans le cœur. Il expira dans le moment.

A ce fpectacle, je pouffai des cris épouvantables. Je me frappai la tête, le vifage & la poitrine. Je déchirai mon habit, & me jetai par terre avec une douleur & des regrets inexprimables. Hélas! m'écriai-je, il ne lui reftoit que quelques heures pour être hors du danger contre lequel il avoit cherché un afile; & dans le temps que je compte moi-même que le péril eft paffé, c'eft alors que je deviens fon affaffin, & que je rends

la

la prédiction véritable. Mais, ſeigneur, ajoutai-je en levant la tête & les mains au ciel, je vous en demande pardon; & ſi je ſuis coupable de ſa mort, ne me laiſſez pas vivre plus long-temps.

Scheherazade, voyant paroître le jour en cet endroit, fut obligée d'interrompre ce récit funeſte. Le ſultan des Indes en fut ému; & ſe ſentant quelque inquiétude ſur ce que deviendroit après cela le calender, il ſe garda bien de faire mourir ce jour-là Scheherazade, qui ſeule pouvoit le tirer de peine.

---

## LVI^e. NUIT.

La ſultane, engagée par ſa ſœur à raconter ce qui ſe paſſa après la mort du jeune homme, prit la parole & continua de cette ſorte :

Madame, pourſuivit le troiſième calender, en s'adreſſant à Zobéïde, après le malheur qui venoit de m'arriver, j'aurois reçu la mort ſans frayeur, ſi elle s'étoit préſentée à moi. Mais le mal, ainſi que le bien, ne nous arrive pas toujours lorſque nous le ſouhaitons.

Néanmoins, faisant réflexion que mes larmes & ma douleur ne feroient pas revivre le jeune homme, & que les quarante jours finissant, je pouvois être surpris par son père, je sortis de cette demeure souterraine, & montai au haut de l'escalier. J'abaissai la grosse pierre sur l'entrée, & la couvris de terre.

J'eus à peine achevé, que portant la vue sur la mer du côté de la terre ferme, j'apperçus le bâtiment qui venoit reprendre le jeune homme. Alors me consultant sur ce que j'avois à faire, je dis en moi-même : Si je me fais voir, le vieillard ne manquera pas de me faire arrêter & massacrer peut-être par ses esclaves, quand il aura vu son fils dans l'état où je l'ai mis. Tout ce que je pourrai alléguer pour me justifier ne le persuadera point de mon innocence. Il vaut mieux, puisque j'en ai le moyen, me soustraire à son ressentiment que de m'y exposer.

Il y avoit près du lieu souterrain un gros arbre, dont l'épais feuillage me parut propre à me cacher. J'y montai, & je ne me fus pas plutôt placé de manière que je ne pouvois être apperçu, que je vis aborder le bâtiment au même endroit que la première fois.

Le vieillard & les esclaves débarquèrent bientôt, & s'avancèrent vers la demeure souterraine, d'un air qui marquoit qu'ils avoient quelque espérance ; mais lorsqu'ils virent la terre nouvellement remuée, ils changèrent de visage, & particulièrement le vieillard. Ils levèrent la pierre, & descendirent. Ils appellent le jeune homme par son nom, il ne répond point : leur crainte redouble ; ils le cherchent & le trouvent enfin étendu sur son lit, avec le couteau au milieu du cœur ; car je n'avois pas eu le courage de l'ôter. A cette vue, ils poussèrent des cris de douleur, qui renouvelèrent la mienne : le vieillard en tomba évanoui ; ses esclaves, pour lui donner de l'air, l'apportèrent en haut entre leurs bras, & le posèrent au pied de l'arbre où j'étois. Mais malgré tous leurs soins, ce malheureux père demeura longtemps en cet état, & leur fit plus d'une fois désespérer de sa vie.

Il revint toutefois de ce long évanouissement. Alors les esclaves apportèrent le corps de son fils, revêtu de ses plus beaux habillemens ; & dès que la fosse qu'on lui faisoit fut achevée, on l'y descendit. Le vieillard, soutenu par deux esclaves, & le visage baigné de larmes, lui jeta le premier un peu

de terre, après quoi les eſclaves en comblèrent la foſſe.

Cela étant fait, l'ameublement de la demeure ſouterraine fut enlevé & embarqué avec le reſte des proviſions. Enſuite le vieillard, accablé de douleurs ne pouvant ſe ſoutenir, fut mis ſur une eſpèce de brancard, & tranſporté dans le vaiſſeau, qui remit à la voile. Il s'éloigna de l'isle en peu de temps, & je le perdis de vue. Le jour, qui éclairoit déjà l'appartement du ſultan des Indes, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Schahriar ſe leva à ſon ordinaire, & par la même raiſon que le jour précédent, prolongea encore la vie de la ſultane qu'il laiſſa avec Dinarzade.

## LVII^e. NUIT.

Le lendemain, Scheherazade, pourſuivant les aventures du troiſième calender, dit : Ma ſœur, vous ſaurez que ce prince continua de les raconter ainſi à Zobéïde & à ſa compagnie.

Après le départ, dit-il, du vieillard, de ſes eſclaves & du navire, je reſtai ſeul dans l'isle ; je paſſai la nuit dans la demeure ſou-



terraine qui n'avoit pas été rebouchée, & le jour, je me promenois autour de l'isle, & m'arrêtois dans les endroits les plus propres à prendre du repos, quand j'en avois besoin.

Je menai cette vie ennuyeuse pendant un mois. Au bout de ce temps-là, je m'apperçus que la mer diminuoit considérablement, & que l'isle devenoit plus grande: il sembloit que la terre ferme s'approchoit. Effectivement, les eaux devinrent si basses, qu'il n'y avoit plus qu'un petit trajet de mer entre moi & la terre ferme. Je le traversai, & n'eus de l'eau que jusqu'à mi-jambe. Je marchai si long-temps sur la plage & sur le sable, que j'en fus très-fatigué. A la fin, je gagnai un terrain plus ferme; & j'étois déjà assez éloigné de la mer, lorsque je vis fort loin au-devant de moi comme un grand feu; ce qui me donna quelque joie. Je trouverai quelqu'un, disois-je, & il n'est pas possible que ce feu se soit allumé de lui-même. Mais à mesure que je m'en approchois, mon erreur se dissipoit, & je reconnus bientôt que ce que j'avois pris pour du feu, étoit un château de cuivre rouge, que les rayons du soleil faisoient paroître de loin comme enflammé.

Je m'arrêtai près de ce château, & m'assis, autant pour en considérer la structure admirable, que pour me remettre un peu de ma lassitude. Je n'avois pas encore donné à cette maison magnifique toute l'attention qu'elle méritoit, quand j'apperçus dix jeunes hommes fort bien faits, qui paroissoient venir de la promenade. Mais ce qui me parut assez surprenant, ils étoient tous borgnes de l'œil droit. Ils accompagnoient un vieillard d'une taille haute, & d'un air vénérable.

J'étois étrangement étonné de rencontrer tant de borgnes à la fois, & tous privés du même œil. Dans le temps que je cherchois dans mon esprit par quelle aventure ils pouvoient être rassemblés, ils m'abordèrent, & me témoignèrent de la joie de me voir. Après les premiers complimens, ils me demandèrent ce qui m'avoit amené là. Je leur répondis que mon histoire étoit un peu longue, & que s'ils vouloient prendre la peine de s'asseoir, je leur donnerois la satisfaction qu'ils souhaitoient. Ils s'assirent, & je leur racontai ce qui m'étoit arrivé depuis que j'étois sorti de mon royaume jusqu'alors; ce qui leur causa une grande surprise.

Après que j'eus achevé mon discours, ces jeunes seigneurs me prièrent d'entrer

avec eux dans le château. J'acceptai leur offre ; nous traversâmes une enfilade de salles, d'antichambres, de chambres & de cabinets fort proprement meublés, & nous arrivâmes dans un grand sallon, où il y avoit en rond dix petits sophas bleus & séparés, tant pour s'asseoir & se reposer le jour, que pour dormir la nuit. Au milieu de ce rond étoit un onzième sopha moins élevé, & de la même couleur, sur lequel se plaça le vieillard dont on a parlé, & les jeunes seigneurs s'assirent sur les dix autres.

Comme chaque sopha ne pouvoit tenir qu'une personne, un de ces jeunes gens me dit : Camarade, asseyez-vous sur le tapis au milieu de la place, & ne vous informez de quoi que ce soit qui nous regarde, non plus que du sujet pourquoi nous sommes tous borgnes de l'œil droit ; contentez-vous de voir, & ne portez pas plus loin votre curiosité.

Le vieillard ne demeura pas long-temps assis ; il se leva, & sortit ; mais il revint quelques momens après, apportant le souper des dix seigneurs, auxquels il distribua à chacun sa portion en particulier. Il me servit aussi la mienne, que je mangeai seul à l'exemple des autres ; & sur la fin du re-

pas, le même vieillard nous présenta une tasse de vin à chacun.

Mon histoire leur avoit paru si extraordinaire, qu'ils me la firent répéter à l'issue du souper, & elle donna lieu à un entretien qui dura une grande partie de la nuit. Un des seigneurs, faisant réflexion qu'il étoit tard, dit au vieillard : Vous voyez qu'il est temps de dormir, & vous ne nous apportez pas de quoi nous acquitter de notre devoir. A ces mots, le vieillard se leva, & entra dans un cabinet, d'où il apporta sur sa tête dix bassins l'un après l'autre, tous couverts d'une étoffe bleue. Il en posa un avec un flambeau devant chaque seigneur.

Ils découvrirent leurs bassins, dans lesquels il y avoit de la cendre, du charbon en poudre, & du noir à noircir. Ils mêlèrent toutes ces choses ensemble, & commencèrent à s'en frotter & barbouiller le visage, de manière qu'ils étoient affreux à voir. Après s'être noircis de la sorte, ils se mirent à pleurer, à se lamenter, & à se frapper la tête & la poitrine, en criant sans cesse: *Voilà le fruit de notre oisiveté & de nos débauches.*

Ils passèrent presque toute la nuit dans cette étrange occupation. Ils la cessèrent

enfin, après quoi le vieillard leur apporta de l'eau, dont ils se lavèrent le visage & les mains : ils quittèrent aussi leurs habits, qui étoient gâtés, & en prirent d'autres ; de sorte qu'il ne paroissoit pas qu'ils eussent rien fait des choses étonnantes dont je venois d'être spectateur.

Jugez, madame, de la contrainte où j'avois été durant tout ce temps-là. J'avois été mille fois tenté de rompre le silence que ces seigneurs m'avoient imposé, pour leur faire des questions ; & il me fut impossible de dormir le reste de la nuit.

Le jour suivant, d'abord que nous fûmes levés, nous sortîmes pour prendre l'air, & alors je leur dis : Seigneurs, je vous déclare que je renonce à la loi que vous me prescrivîtes hier au soir ; je ne puis l'observer : vous êtes des gens sages, & vous avez tous de l'esprit infiniment, vous me l'avez fait assez connoître ; néanmoins je vous ai vu faire des actions, dont toutes autres personnes que des insensés, ne peuvent être capables. Quelque malheur qui puisse m'arriver, je ne saurois m'empêcher de vous demander pourquoi vous vous êtes barbouillé le visage de cendre, de charbon & de noir à noircir, & enfin pourquoi vous n'avez tous

qu'un œil ; il faut que quelque chofe de fingulier en foit la caufe ; c'eft pourquoi je vous conjure de fatisfaire ma curiofité. A des inftances fi preffantes, ils ne répondirent rien, finon que les demandes que je leur faifois, ne me regardoient pas ; que je n'y avois pas le moindre intérêt, & que je demeuraffe en repos.

Nous pafsâmes la journée à nous entretenir de chofes indifférentes ; & quand la nuit fut venue, après avoir foupé féparément, le vieillard apporta encore les baffins bleus ; les jeunes feigneurs fe barbouillèrent, ils pleurèrent, fe frappèrent, & crièrent : *Voilà le fruit de notre oifiveté & de nos débauches.* Ils firent le lendemain, & les nuits fuivantes, la même action.

A la fin, je ne pus réfifter à ma curiofité, & je les priai très-férieufement de la contenter, ou de m'enfeigner par quel chemin je pourrois retourner dans mon royaume ; car je leur dis qu'il ne m'étoit pas poffible de demeurer plus long-temps avec eux, & d'avoir toutes les nuits un fpectacle fi extraordinaire, fans qu'il me fût permis d'en favoir les motifs.

Un des feigneurs me répondit pour tous les autres. Ne vous étonnez pas de notre

conduite à votre égard; si jusqu'à présent nous n'avons pas cédé à vos prières, ce n'a été que par pure amitié pour vous, & que pour vous épargner le chagrin d'être réduit au même état où vous nous voyez. Si vous voulez bien éprouver notre malheureuse destinée, vous n'avez qu'à parler, nous allons vous donner la satisfaction que vous nous demandez. Je leur dis que j'étois résolu à tout événement. Encore une fois, reprit le même seigneur, nous vous conseillons de modérer votre curiosité; il y va de la perte de votre œil droit. Il n'importe, repartis-je, je vous déclare que si ce malheur m'arrive, je ne vous en tiendrai pas coupables, & que je ne l'imputerai qu'à moi-même.

Il me représenta encore, que quand j'aurois perdu un œil, je ne devois point espérer de demeurer avec eux, supposé que j'eusse cette pensée, parce que leur nombre étoit complet, & qu'il ne pouvoit pas être augmenté. Je leur dis que je me ferois un plaisir de ne me séparer jamais d'aussi honnêtes gens qu'eux; mais que si c'étoit une nécessité, j'étois prêt encore à m'y soumettre, puisqu'à quelque prix que ce fût, je souhaitois qu'ils m'accordassent ce que je leur demandois.

Les dix ſeigneurs, voyant que j'étois inébranlable dans ma réſolution, prirent un mouton qu'ils égorgèrent; & après lui avoir ôté la peau, ils me préſentèrent le couteau dont ils s'étoient ſervis, & me dirent: Prenez ce couteau, il vous ſervira dans l'occaſion que nous vous dirons bientôt. Nous allons vous coudre dans cette peau, dont il faut que vous vous enveloppiez; enſuite nous vous laiſſerons ſur la place, & nous nous retirerons. Alors un oiſeau d'une groſſeur énorme, qu'on appelle *roc*, paroîtra dans l'air, & vous prenant pour un mouton, fondra ſur vous, & vous enlèvera juſqu'aux nues; mais que cela ne vous épouvante pas. Il reprendra ſon vol vers la terre, & vous poſera ſur la cîme d'une montagne. D'abord que vous vous ſentirez à terre, fendez la peau avec le couteau, & vous développez. Le roc ne vous aura pas plutôt vu, qu'il s'envolera de peur, & vous laiſſera libre. Ne vous arrêtez point, marchez juſqu'à ce que vous arriviez à un château d'une grandeur prodigieuſe, tout couvert de plaques d'or, de groſſes émeraudes, & d'autres pierreries fines. Préſentez-vous à la porte, qui eſt toujours ouverte, & entrez. Nous avons été dans ce château tous tant

que nous sommes ici. Nous ne vous disons rien de ce que nous y avons vu, ni de ce qui nous est arrivé ; vous l'apprendrez par vous-même. Ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'il nous en coûte à chacun notre œil droit ; & la pénitence dont vous avez été témoin, est une chose que nous sommes obligés de faire pour y avoir été. L'histoire de chacun de nous en particulier est remplie d'aventures extraordinaires, & on en feroit un gros livre ; mais nous ne pouvons vous en dire davantage.

En achevant ces mots, Scheherazade interrompit son conte, & dit au sultan des Indes : Sire, comme ma sœur m'a réveillée aujourd'hui un peu plutôt que de coutume, je commençois à craindre d'ennuyer votre majesté ; mais voilà le jour qui paroît à propos, & m'impose silence. La curiosité de Schahriar l'emporta encore sur le serment cruel qu'il avoit fait.

## LVIIIe. NUIT.

Dinarzade ne fut pas si matineuse cette nuit que la précédente ; elle ne laissa pas néanmoins d'appeler la sultane avant le jour,

& de prier sa sœur de continuer l'histoire du troisième calender. Scheherazade la poursuivit ainsi, en faisant toujours parler le calender à Zobéïde.

Madame, un des dix seigneurs borgnes m'ayant tenu le discours que je viens de vous rapporter, je m'enveloppai dans la peau de mouton, saisi du couteau qui m'avoit été donné; & après que les jeunes seigneurs eurent pris la peine de me coudre dedans, ils me laissèrent sur la place, & se retirèrent dans leur sallon. Le roc dont ils m'avoient parlé ne fut pas long-temps à se faire voir; il fondit sur moi, me prit entre ses griffes, comme un mouton, & me transporta au haut d'une montagne.

Lorsque je me sentis à terre, je ne manquai pas de me servir du couteau; je fendis la peau, me dévelóppai, & parus devant le roc, qui s'envola dès qu'il m'apperçut. Ce roc est un oiseau blanc, d'une grandeur & d'une grosseur monstrueuse: pour sa force, elle est telle, qu'il enlève les éléphans dans les plaines, & les porte sur le sommet des montagnes, où il en fait sa pâture.

Dans l'impatience que j'avois d'arriver au château, je ne perdis point de temps, & je pressai si bien le pas, qu'en moins d'une

demi-journée je m'y rendis ; & je puis dire que je le trouvai encore plus beau qu'on ne me l'avoit dépeint.

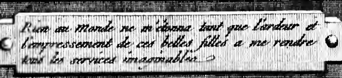
La porte étoit ouverte. J'entrai dans une cour quarrée & si vaste, qu'il y avoit autour quatre-vingt-dix-neuf portes de bois de sandal & d'aloës, & une d'or, sans compter celles de plusieurs escaliers magnifiques qui conduisoient aux appartemens d'en-haut, & d'autres encore que je ne voyois pas. Les cent que je dis, donnoient entrée dans des jardins ou des magasins remplis de richesses, ou enfin dans des lieux qui renfermoient des choses surprenantes à voir.

Je vis en face une porte ouverte, par où j'entrai dans un grand sallon, où étoient assises quarante jeunes dames d'une beauté si parfaite, que l'imagination même ne sauroit aller au-delà. Elles étoient habillées très-magnifiquement. Elles se levèrent toutes ensemble, sitôt qu'elles m'apperçurent ; & sans attendre mon compliment, elles me dirent, avec de grandes démonstrations de joie : Brave seigneur, soyez le bien-venu, soyez le bien-venu ; & une d'entr'elles prenant la parole pour les autres : Il y a long-temps, dit-elle, que nous attendions un cavalier comme vous. Votre air nous marque assez

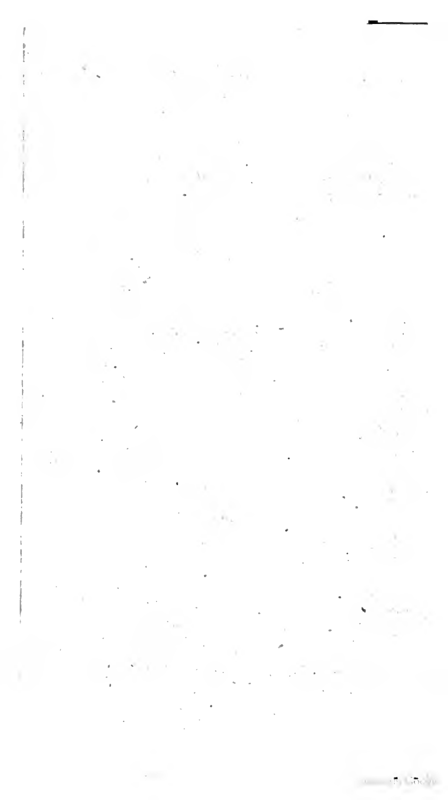
que vous avez toutes les bonnes qualités que nous pouvons souhaiter, & nous espérons que vous ne trouverez pas notre compagnie désagréable & indigne de vous.

Après beaucoup de résistance de ma part, elles me forcèrent de m'asseoir dans une place un peu élevée au-dessus des leurs; comme je témoignois que cela me faisoit de la peine: C'est votre place, me dirent-elles; vous êtes de ce moment notre seigneur, notre maître & notre juge, & nous sommes vos esclaves, prêtes à recevoir vos commandemens.

Rien au monde, madame, ne m'étonna tant que l'ardeur & l'empressement de ces belles filles à me rendre tous les services imaginables. L'une apporta de l'eau chaude, & me lava les pieds; une autre me versa de l'eau de senteur sur les mains; celles-ci apportèrent tout ce qui étoit nécessaire pour me faire changer d'habillement; celles-là servirent une collation magnifique; & d'autres enfin se présentèrent le verre à la main, prêtes à me verser d'un vin délicieux; & tout cela s'exécutoit sans confusion, avec un ordre, une union admirable, & des manières dont j'étois charmé. Je bus & mangeai; après quoi toutes les dames s'étant placées autour de moi, me demandèrent une



*Rien au monde ne m'étonna tant que l'ardeur et l'empressement de ces belles filles a me rendre tous les services imaginables.*



rélation de mon voyage. Je leur fis un détail de mes aventures, qui dura jufqu'à l'entrée de la nuit.

Scheherazade s'étant arrêtée en cet endroit, fa fœur lui en demanda la raifon. Ne voyez-vous pas bien qu'il eft jour, répondit la fultane? pourquoi ne m'avez-vous pas plutôt éveillée? Le fultan, à qui l'arrivée du calender au palais des quarante belles dames promettoit d'agréables chofes, ne voulant pas fe priver du plaifir de les entendre, différa encore la mort de la fultane.

## LIXe. NUIT.

DINARZADE ne fut pas plus diligente cette nuit que la dernière; & il étoit prefque jour, lorfqu'elle engagea la fultane à lui apprendre ce qui fe paffa dans le beau château. Je vais vous le dire, répondit Scheherazade; & s'adreffant au fultan: Sire, pourfuivit-elle, le prince calender reprit fa narration dans ces termes:

Lorfque j'eus achevé de raconter mon hiftoire aux quarante dames, quelques-unes de celles qui étoient affifes le plus près de

moi demeurèrent pour m'entretenir, pendant que d'autres, voyant qu'il étoit nuit, se levèrent pour aller querir des bougies. Elles en apportèrent une prodigieuse quantité, qui répara merveilleusement la clarté du jour ; mais elles les disposèrent avec tant de symétrie, qu'il sembloit qu'on n'en pouvoit moins souhaiter.

D'autres dames servirent une table de fruits secs, de confitures, & d'autres mets propres à boire, & garnirent un buffet de plusieurs sortes de vins & de liqueurs; & d'autres enfin parurent avec des instrumens de musique. Quand tout fut prêt, elles m'invitèrent à me mettre à table. Les dames s'y assirent avec moi, & nous y demeurâmes assez long-temps. Celles qui devoient jouer des instrumens & les accompagner de leurs voix, se levèrent, & firent un concert charmant. Les autres commencèrent une espèce de bal, & dansèrent deux à deux les unes après les autres, de la meilleure grâce du monde.

Il étoit plus de minuit lorsque tous ces divertissemens finirent. Alors une des dames prenant la parole, me dit : Vous êtes fatigué du chemin que vous avez fait aujourd'hui, il est temps que vous vous reposiez. Votre

appartement eſt préparé ; mais avant que de vous y retirer, choiſiſſez de nous toutes celle qui vous plaira davantage, & la menez coucher avec vous. Je répondis que je me garderois bien de faire le choix qu'elles me propoſoient ; qu'elles étoient toutes également belles, ſpirituelles, dignes de mes reſpects & de mes ſervices, & que je ne commettrois pas l'incivilité d'en préférer une aux autres.

La même dame qui m'avoit parlé, reprit : Nous ſommes très-perſuadées de votre honnêteté, & nous voyons bien que la crainte de faire naître de la jalouſie entre nous vous retient ; mais que cette diſcrétion ne vous arrête pas ; nous vous avertiſſons que le bonheur de celle que vous choiſirez ne fera point de jalouſes ; car nous ſommes convenues que, tous les jours, nous aurons l'une après l'autre le même honneur, & qu'au bout des quarante jours, ce ſera à recommencer. Choiſiſſez donc librement, & ne perdez pas un temps que vous devez donner au repos dont vous avez beſoin.

Il fallut céder à leurs inſtances ; je préſentai la main à la dame qui portoit la parole pour les autres. Elle me donna la ſienne, & on nous conduiſit à un appartement

magnifique. On nous y laiſſa ſeuls, & les autres dames ſe retirèrent dans les leurs..... Mais il eſt jour, ſire, dit Scheherazade au ſultan, & votre majeſté voudra bien me permettre de laiſſer le prince calender avec ſa dame. Schahriar ne répondit rien ; mais il dit en lui-même en ſe levant : Il faut avouer que le conte eſt parfaitement beau ; j'aurois le plus grand tort du monde de ne me pas donner le loiſir de l'entendre juſqu'à la fin.

## LXe. NUIT.

Le lendemain, la ſultane, à ſon réveil, dit à Dinarzade : Voici de quelle manière le prince troiſième calender reprit le fil de ſa merveilleuſe hiſtoire.

J'avois, dit-il, à peine achevé de m'habiller le lendemain, que les trente-neuf autres dames vinrent dans mon appartement, toutes parées autrement que le jour précédent. Elles me ſouhaitèrent le bon jour, & me demandèrent des nouvelles de ma ſanté. Enſuite elles me conduiſirent au bain, où elles me lavèrent elles-mêmes, & me rendirent malgré moi tous les ſervices dont

on y a besoin ; & lorsque j'en sortis, elles me firent prendre un autre habit, qui étoit encore plus magnifique que le premier.

Nous passâmes la journée presque toujours à table ; & quand l'heure de se coucher fut venue, elles me prièrent encore de choisir une d'entr'elles pour me tenir compagnie. Enfin, madame, pour ne vous point ennuyer en répétant toujours la même chose, je vous dirai que je passai une année entière avec les quarante dames, en les recevant dans mon lit l'une après l'autre ; & que pendant tout ce temps-là, cette vie voluptueuse ne fut point interrompue par le moindre chagrin.

Au bout de l'année, rien ne pouvoit me surprendre davantage ; les quarante dames, au lieu de se présenter à moi avec leur gaîté ordinaire, & de me demander comment je me portois, entrèrent un matin dans mon appartement les joues baignées de pleurs. Elles vinrent m'embrasser tendrement l'une après l'autre, en me disant : Adieu, cher prince, adieu, il faut que nous vous quittions.

Leurs larmes m'attendrirent. Je les suppliai de me dire le sujet de leur affliction & de cette séparation dont elles me parloient. Au

nom de dieu, mes belles dames, ajoutai-je; apprenez-moi s'il eſt en mon pouvoir de vous conſoler, ou ſi mon ſecours vous eſt inutile. Au lieu de me répondre précifément: Plût-à-dieu, dirent-elles, que nous ne vous euſſions jamais vu ni connu! Pluſieurs cavaliers, avant vous, nous ont fait l'honneur de nous viſiter; mais pas un n'avoit cette grâce, cette douceur, cet enjoument, & ce mérite que vous avez. Nous ne ſavons comment nous pourrons vivre ſans vous. En achevant ces paroles, elles recommencèrent à pleurer amèrement. Mes aimables dames, repris-je, de grâce, ne me faites pas languir davantage: dites-moi la cauſe de votre douleur. Hélas! répondirent-elles, quel autre ſujet feroit capable de nous affliger, que la néceſſité de nous ſéparer de vous? Peut-être ne nous reverrons-nous jamais! Si pourtant vous le vouliez bien, & ſi vous aviez aſſez de pouvoir ſur vous pour cela, il ne feroit pas impoſſible de nous rejoindre. Meſdames, repartis-je, je ne comprends rien à ce que vous dites; je vous prie de me parler plus clairement.

Hé bien, dit une d'elles, pour vous ſatisfaire, nous vous dirons que nous ſommes toutes princeſſes, filles de rois. Nous vivons

ici enſemble avec l'agrément que vous avez vu ; mais au bout de chaque année nous ſommes obligées de nous abſenter pendant quarante jours pour des devoirs indiſpenſables, & qu'il ne nous eſt pas permis de révéler ; après quoi nous revenons dans ce château. L'année finit hier, il faut que nous vous quittions aujourd'hui : c'eſt ce qui fait le ſujet de notre affliction. Avant que de partir, nous vous laiſſerons les clefs de toutes choſes, particulièrement celles des cent portes, où vous trouverez de quoi contenter votre curioſité, & adoucir votre ſolitude pendant notre abſence. Mais pour votre bien & pour notre intérêt particulier, nous vous recommandons de vous abſtenir d'ouvrir la porte d'or. Si vous l'ouvrez, nous ne vous reverrons jamais ; & la crainte que nous en avons, augmente notre douleur. Nous eſpérons que vous profiterez de l'avis que nous vous donnons. Il y va de votre repos & du bonheur de votre vie : prenez-y garde. Si vous cédiez à votre indiſcrète curioſité, vous vous feriez un tort conſidérable. Nous vous conjurons donc de ne pas commettre cette faute, & de nous donner la conſolation de vous retrouver ici dans quarante jours. Nous emporterions bien la clef de la porte d'or avec nous ; mais ce

feroit faire une offenſe à un prince tel que vous, que de douter de ſa diſcrétion & de ſa retenue.

Scheherazade vouloit continuer, mais elle vit paroître le jour. Le ſultan, curieux de ſavoir ce que feroit le calender ſeul dans le château, après le départ des quarante dames, remit au jour ſuivant à s'en éclaircir.

## LXIe. NUIT.

L'OFFICIEUSE Dinarzade s'étant réveillée aſſez long-temps avant le jour, appela la ſultane, en lui diſant : Songez, ma ſœur, qu'il eſt temps de raconter au ſultan, notre ſeigneur, la ſuite de l'hiſtoire que vous avez commencée. Scheherazade alors s'adreſſant à Schahriar, lui dit : Sire, votre majeſté ſaura que le calender pourſuivit ainſi ſon hiſtoire.

Madame, dit-il, le diſcours de ces belles princeſſes me cauſa une véritable douleur. Je ne manquai pas de leur témoigner que leur abſence me cauſeroit beaucoup de peine, & je les remerciai des bons avis qu'elles me donnoient. Je les aſſurai que j'en profiterois, & que je ferois des choſes encore plus difficiles

ciles pour me procurer le bonheur de paſſer le reſte de mes jours avec des dames d'un ſi rare mérite. Nos adieux furent des plus tendres ; je les embraſſai toutes l'une après l'autre ; elles partirent enſuite, & je reſtai ſeul dans le château.

L'agrément de la compagnie, la bonne chère, les concerts, les plaiſirs m'avoient tellement occupé durant l'année, que je n'avois pas eu le temps ni la moindre envie de voir les merveilles qui pouvoient être dans ce palais enchanté. Je n'avois pas même fait attention à mille objets admirables que j'avois tous les jours devant les yeux, tant j'avois été charmé de la beauté des dames, & du plaiſir de les voir uniquement occupées du ſoin de me plaire. Je fus ſenſiblement affligé de leur départ ; & quoique leur abſence ne dût être que de quarante jours, il me parut que j'allois paſſer un ſiècle ſans elles.

Je me promettois bien de ne pas oublier l'avis important qu'elles m'avoient donné, de ne pas ouvrir la porte d'or ; mais comme, à cela près, il m'étoit permis de ſatiſfaire ma curioſité, je pris la première des clefs des autres portes, qui étoient rangées par ordre.

J'ouvris la première porte, & j'entrai dans

un jardin fruitier, auquel je crois que dans l'univers il n'y en a point qui lui ſoit comparable. Je ne penſe pas même que celui que notre religion nous promet après la mort puiſſe le ſurpaſſer. La ſymétrie, la propreté, la diſpoſition admirable des arbres, l'abondance & la diverſité des fruits de mille eſpèces inconnues, leur fraîcheur, leur beauté, tout raviſſoit ma vue. Je ne dois pas négliger, madame, de vous faire remarquer que ce jardin délicieux étoit arroſé d'une manière fort ſingulière; des rigoles creuſées avec art & proportion portoient de l'eau abondamment à la racine des arbres qui en avoient beſoin pour pouſſer leurs premières feuilles & leurs fleurs: d'autres en portoient moins à ceux dont les fruits étoient déjà noués; d'autres encore moins à ceux où ils groſſiſſoient; d'autres n'en portoient que ce qu'il falloit préciſément à ceux dont le fruit avoit acquis la groſſeur convenable, & n'attendoit plus que ſa maturité; mais cette groſſeur ſurpaſſoit de beaucoup celle des fruits ordinaires de nos jardins. Les autres rigoles enfin, qui aboutiſſoient aux arbres dont le fruit étoit mûr, n'avoient d'humidité que ce qui étoit néceſſaire pour le conſerver dans le même état ſans le corrompre.

Je ne pouvois me laſſer d'examiner & d'admirer un ſi beau lieu ; & je n'en ſerois jamais ſorti, ſi je n'euſſe pas conçu dès-lors une plus grande idée des autres choſes que je n'avois point vues. J'en ſortis l'eſprit rempli de ces merveilles : je fermai la porte & ouvris celle qui ſuivoit.

Au lieu d'un jardin de fruits, j'en trouvai un de fleurs, qui n'étoit pas moins ſingulier dans ſon genre. Il renfermoit un parterre ſpacieux, arroſé, non pas avec la même profuſion que le précédent, mais avec un plus grand ménagement, pour ne pas fournir plus d'eau que chaque fleur n'en avoit beſoin. La roſe, le jaſmin, la violette, le narciſſe, l'hyacinthe, l'anémone, la tulipe, la renoncule, l'œillet, le lys, & une infinité d'autres fleurs qui ne fleuriſſoient ailleurs qu'en différens temps, ſe trouvoient là fleuries toutes à la fois; & rien n'étoit plus doux que l'air qu'on reſpiroit dans ce jardin.

J'ouvris la troiſième porte ; je trouvai une volière très-vaſte. Elle étoit pavée de marbre de pluſieurs ſortes de couleurs, du plus fin, du moins commun. La cage étoit de ſandal & de bois d'aloës; elle renfermoit une infinité de roſſignols, de chardonnerets, de ſerins, d'alouettes & d'autres oiſeaux encore

plus harmonieux, dont je n'avois entendu parler de ma vie. Les vases où étoient leur grain & leur eau étoient de jaspe ou d'agathe la plus précieuse.

D'ailleurs, cette volière étoit d'une grande propreté : à voir sa capacité, je jugeois qu'il ne falloit pas moins de cent personnes pour la tenir aussi nette qu'elle l'étoit ; personne toutefois n'y paroissoit, non plus que dans les jardins où j'avois été, dans lesquels je n'avois pas remarqué une mauvaise herbe, ni la moindre superfluité qui m'eût blessé la vue.

Le soleil étoit déjà couché, & je me retirai charmé du ramage de cette multitude d'oiseaux, qui cherchoit alors à se percher dans l'endroit le plus commode pour jouir du repos de la nuit. Je me rendis à mon appartement, résolu d'ouvrir les autres portes les jours suivans, à l'exception de la centième.

Le lendemain je ne manquai pas d'aller ouvrir la quatrième porte. Si ce que j'avois vu le jour précédent avoit été capable de me causer de la surprise, ce que je vis alors me ravit en extase. Je mis le pied dans une grande cour environnée d'un bâtiment d'une architecture merveilleuse, dont je ne vous

ferai point la defcription, pour éviter la prolixité.

Ce bâtiment avoit quarante portes toutes ouvertes, dont chacune donnoit entrée dans un tréfor; & de ces tréfors, il y en avoit plufieurs qui valoient mieux que les plus grands royaumes; le premier contenoit des monceaux de perles; & ce qui paffe toute croyance, les plus précieufes, qui étoient groffes comme des œufs de pigeon, furpaffoient en nombre les médiocres. Dans le fecond tréfor, il y avoit des diamans, des efcarboucles & des rubis. Dans le troifième, des émeraudes. Dans le quatrième, de l'or en lingots. Dans le cinquième, du monnoyé. Dans le fixième, de l'argent en lingots. Dans les deux fuivans, du monnoyé. Les autres contenoient des amétiftes, des chryfolites, des topazes, des opales, des turquoifes, des hyacinthes, & toutes les autres pierres fines que nous connoiffons, fans parler de l'agathe, du jafpe, de la cornaline & du corail, dont il y avoit un magafin rempli, non-feulement de branches, mais même d'arbres entiers.

Rempli de furprife & d'admiration, je m'écriai, après avoir vu toutes ces richeffes: non, quand tous les tréfors de tous les rois de

l'univers seroient assemblés en un même lieu, ils n'approcheroient pas de ceux-ci. Quel est mon bonheur de posséder tous ces biens avec tant d'aimables princesses !

Je ne m'arrêterai point, madame, à vous faire le détail de toutes les autres choses rares & précieuses que je vis les jours suivans. Je vous dirai seulement qu'il ne me fallut pas moins de trente-neuf jours pour ouvrir les quatre-vingt-dix-neuf portes, & admirer tout ce qui s'offrit à ma vue. Il ne restoit plus que la centième porte, dont l'ouverture m'étoit défendue.

Le jour, qui vint éclairer l'appartement du sultan des Indes, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Mais cette histoire faisoit trop de plaisir à Schahriar, pour qu'il n'en voulût pas entendre la suite le lendemain. Ce prince se leva dans cette résolution.

---

## LXIIe. NUIT.

Dinarzade, qui ne souhaitoit pas moins ardemment que Schahriar d'apprendre quelles merveilles pouvoient être renfermées sous la clef de la centième porte, appela la sultane de très-bonne heure, en la sollicitant d'ache-

ver la surprenante histoire du troisième calender. Il la continua de cette sorte, dit Scheherazade :

J'étois, dit-il, au quarantième jour depuis le départ des charmantes princesses. Si j'avois pu ce jour-là conserver sur moi le pouvoir que je devois avoir, je serois aujourd'hui le plus heureux de tous les hommes, au lieu que j'en suis le plus malheureux. Elles devoient arriver le lendemain, & le plaisir de les revoir devoit servir de frein à ma curiosité ; mais par une foiblesse dont je ne cesserai jamais de me repentir, je succombai à la tentation du démon, qui ne me donna point de repos que je ne me fusse livré moi-même à la peine que j'ai éprouvée.

J'ouvris la porte fatale que j'avois promis de ne pas ouvrir ; & je n'eus pas avancé le pied pour entrer, qu'une odeur assez agréable, mais contraire à mon tempérament, me fit tomber évanoui. Néanmoins je revins à moi ; & au lieu de profiter de cet avertissement, de refermer la porte, & de perdre pour jamais l'envie de satisfaire ma curiosité, j'entrai, après avoir attendu quelque temps que le grand air eût modéré cette odeur. Je n'en fus plus incommodé.

Je trouvai un lieu vaste, bien voûté, &

dont le pavé étoit parſemé de ſafran. Pluſieurs flambeaux d'or maſſif, avec des bougies allumées qui rendoient l'odeur d'aloës & d'ambre-gris, y ſervoient de lumière; & cette illumination étoit encore augmentée par des lampes d'or & d'argent, remplies d'une huile compoſée de diverſes ſortes d'odeurs.

Parmi un aſſez grand nombre d'objets qui attirèrent mon attention, j'apperçus un cheval noir, le plus beau & le mieux fait qu'on puiſſe voir au monde. Je m'approchai de lui pour le conſidérer de près; je trouvai qu'il avoit une ſelle & une bride d'or maſſif, d'un ouvrage excellent; que ſon auge d'un côté étoit remplie d'orge mondé & de ſéſame, & de l'autre d'eau de roſe. Je le pris par la bride, & le tirai dehors pour le voir au jour. Je le montai, & voulus le faire avancer; mais comme il ne branloit pas, je le frappai d'une houſſine que j'avois ramaſſée dans ſon écurie magnifique. Mais à peine eut-il ſenti le coup, qu'il ſe mit à hennir avec un bruit horrible; puis étendant des aîles, dont je ne m'étois point apperçu, il s'éleva dans l'air à perte de vue. Je ne ſongeai plus qu'à me tenir ferme; & malgré la frayeur dont j'étois ſaiſi, je ne me tenois point mal. Il reprit enſuite ſon vol vers la terre, & ſe poſa

ſur le toît en terraſſe d'un château, où, ſans me donner le temps de mettre pied à terre, il me ſecoua ſi violemment, qu'il me fit tomber en arrière; & du bout de ſa queue, il me creva l'œil droit.

Voilà de quelle manière je devins borgne, & me ſouvins bien alors de ce que m'avoient prédit les dix jeunes ſeigneurs. Le cheval reprit ſon vol, & diſparut. Je me relevai fort affligé du malheur que j'avois cherché moi-même. Je marchai ſur la terraſſe, la main ſur mon œil, qui me faiſoit beaucoup de douleur. Je deſcendis, & me trouvai dans un ſallon, qui me fit connoître par dix ſophas diſpoſés en rond, & un autre moins élévé au milieu, que ce château étoit celui d'où j'avois été enlevé par le roc.

Les dix jeunes ſeigneurs borgnes n'étoient pas dans le ſallon. Je les y attendis, & ils arrivèrent peu de temps après avec le vieillard. Ils ne parurent pas étonnés de me revoir, ni de la perte de mon œil. Nous ſommes bien fâchés, me dirent-ils, de ne pouvoir vous féliciter ſur votre retour de la manière que nous le ſouhaiterions; mais nous ne ſommes pas la cauſe de votre malheur. J'aurois tort de vous en accuſer, leur répondis-je: je me le ſuis attiré moi-même, & je

m'en impute toute la faute. Si la consolation des malheureux, reprirent-ils, est d'avoir des semblables, notre exemple peut vous en fournir un sujet. Tout ce qui vous est arrivé nous est arrivé aussi. Nous avons goûté toutes sortes de plaisirs pendant une année entière; & nous aurions continué de jouir du même bonheur, si nous n'eussions pas ouvert la porte d'or pendant l'absence des princesses. Vous n'avez pas été plus sage que nous, & vous avez éprouvé la même punition. Nous voudrions bien vous recevoir parmi nous pour faire la pénitence que nous faisons, & dont nous ne savons pas de combien sera la durée; mais nous vous avons déjà déclaré les raisons qui nous en empêchent. C'est pourquoi retirez-vous, & vous en allez à la cour de Bagdad; vous y trouverez celui qui doit décider de votre destinée. Ils m'enseignèrent la route que je devois tenir, & je me séparai d'eux.

Je me fis raser en chemin la barbe & les sourcils, & pris l'habit de calender. Il y a long-temps que je marche. Enfin, je suis arrivé aujourd'hui en cette ville à l'entrée de la nuit. J'ai rencontré à la porte ces calenders mes confrères, tous étrangers comme moi. Nous avons été tous trois fort surpris

de nous voir borgnes du même œil. Mais nous n'avons pas eu le temps de nous entretenir de cette disgrace qui nous est commune. Nous n'avons eu, madame, que celui de venir implorer le secours que vous nous avez généreusement accordé.

Le troisième calender ayant achevé de raconter son histoire, Zobéïde prit la parole, & s'adressant à lui & à ses confrères : Allez, leur dit-elle, vous êtes libres tous trois, retirez-vous où il vous plaira. Mais l'un d'entr'eux lui répondit : Madame, nous vous supplions de nous pardonner notre curiosité, & de nous permettre d'entendre l'histoire de ces seigneurs qui n'ont pas encore parlé. Alors la dame se tournant du côté du calife, du visir Giafar, & de Mesrour, qu'elle ne connoissoit pas pour ce qu'ils étoient, leur dit : C'est à vous à me raconter votre histoire. Parlez.

Le grand-visir Giafar qui avoit toujours porté la parole, répondit encore à Zobéïde : Madame, pour vous obéir, nous n'avons qu'à répéter ce que nous avons déjà dit avant que d'entrer chez vous. Nous sommes, poursuivit-il, des marchands de Moussoul, & nous venons à Bagdad négocier nos marchandises qui sont en magasin dans un khan

où nous sommes logés. Nous avons dîné aujourd'hui avec plusieurs autres personnes de notre profession, chez un marchand de cette ville, lequel, après nous avoir régalés de mets délicats & de vins exquis, a fait venir des danseurs & des danseuses, avec des chanteurs & des joueurs d'instrumens. Le grand bruit que nous faisions tous ensemble a attiré le guet, qui a arrêté une partie des gens de l'assemblée; pour nous, par bonheur, nous nous sommes sauvés; mais comme il étoit déjà tard, & que la porte de notre khan étoit fermée, nous ne savions où nous retirer, le hasard a voulu que nous ayons passé par votre rue, & que nous ayons entendu qu'on se réjouissoit chez vous, cela nous a déterminés à frapper à votre porte. Voilà, madame, le compte que nous avons à vous rendre pour obéir à vos ordres.

Zobéïde, après avoir écouté ce discours, sembloit hésiter sur ce qu'elle devoit dire. De quoi les calenders s'appercevant, la supplièrent d'avoir pour les trois prétendus marchands de Moussoul la même bonté qu'elle avoit eue pour eux. Hé bien, leur dit-elle, j'y consens. Je veux que vous m'ayez tous la même obligation. Je vous fais grâce; mais c'est à condition que vous sortirez tous

de ce logis présentement, & que vous vous retirerez où il vous plaira. Zobéïde ayant donné cet ordre d'un ton qui marquoit qu'elle vouloit être obéie, le calife, le visir, Mesrour, les trois calenders & le porteur sortirent sans répliquer; car la présence des sept esclaves armés les tenoit en respect. Lorsqu'ils furent hors de la maison, & que la porte fut fermée, le calife dit aux calenders, sans leur faire connoître qui il étoit: Et vous, seigneurs, qui êtes étrangers, & nouvellement arrivés en cette ville, de quel côté allez-vous, présentement qu'il n'est pas jour encore? Seigneur, lui répondirent-ils, c'est ce qui nous embarrasse. Suivez-nous, reprit le calife, nous allons vous tirer d'embarras. Après avoir achevé ces paroles, il parla bas au visir, & lui dit: Conduisez-les chez vous, & demain matin vous me les amènerez. Je veux faire écrire leurs histoires; elles méritent bien d'avoir place dans les annales de mon règne.

Le visir Giafar emmena avec lui les trois calenders; le porteur se retira dans sa maison, & le calife, accompagné de Mesrour, se rendit à son palais. Il se coucha; mais il ne put fermer l'œil, tant il avoit l'esprit agité de toutes les choses extraordinaires

qu'il avoit vues & entendues. Il étoit surtout fort en peine de savoir qui étoit Zobéïde, quel sujet elle pouvoit avoir de maltraiter les deux chiennes noires, & pourquoi Amine avoit le sein meurtri. Le jour parut, qu'il étoit encore occupé de ces pensées. Il se leva, & se rendit dans la chambre où il tenoit son conseil & donnoit audience : il s'assit sur son trône.

Le grand-visir arriva peu de temps après, & lui rendit ses respects à son ordinaire. Visir, lui dit le calife, les affaires que nous aurions à régler présentement ne sont pas fort pressantes ; celle des trois dames & des deux chiennes noires l'est davantage. Je n'aurai pas l'esprit en repos que je ne sois pleinement instruit de tant de choses qui m'ont surpris.

Allez, faites venir ces dames, & amenez en même-temps les calenders. Partez, & souvenez-vous que j'attends impatiemment votre retour.

Le visir, qui connoissoit l'humeur vive & bouillante de son maître, se hâta de lui obéir. Il arriva chez les dames, & leur exposa d'une manière très-honnête l'ordre qu'il avoit de les conduire au calife, sans toutefois leur parler de ce qui s'étoit passé la nuit chez elles.

Les dames se couvrirent de leur voile, & partirent avec le visir, qui prit en passant chez lui les trois calenders, qui avoient eu le temps d'apprendre qu'ils avoient vu le calife, & qu'ils lui avoient parlé sans le connoître. Le visir les mena au palais, & s'acquitta de sa commission avec tant de diligence, que le calife en fut fort satisfait. Ce prince, pour garder la bienséance devant tous les officiers de sa maison qui étoient présens, fit placer les trois dames derrière la portière de la salle qui conduisoit à son appartement, & retint près de lui les trois calenders, qui firent assez connoître par leurs respects, qu'ils n'ignoroient pas devant qui ils avoient l'honneur de paroître.

Lorsque les dames furent placées, le calife se tourna de leur côté, & leur dit : Mesdames, en vous apprenant que je me suis introduit chez vous cette nuit déguisé en marchand, je vais sans doute vous alarmer ; vous craindrez de m'avoir offensé, & vous croirez peut-être que je ne vous ai fait venir ici que pour vous donner des marques de mon ressentiment ; mais rassurez-vous, soyez persuadées que j'ai oublié le passé, & que je suis même très-content de votre conduite. Je souhaiterois que toutes les dames

de Bagdad eussent autant de sagesse que vous m'en avez fait voir. Je me souviendrai toujours de la modération que vous eûtes après l'incivilité que nous avons commise. J'étois alors marchand de Moussoul; mais je suis à présent Haroun Alraschid, le septième calife de la glorieuse maison d'Abbas, qui tient la place de notre grand prophète. Je vous ai mandées seulement pour savoir de vous qui vous êtes, & vous demander pour quel sujet l'une de vous, après avoir maltraité les deux chiennes noires, a pleuré avec elles. Je ne suis pas moins curieux d'apprendre pourquoi une autre a le sein tout couvert de cicatrices.

Quoique le calife eût prononcé ces paroles très-distinctement, & que les trois dames les eussent entendues, le visir Giafar, par un air de cérémonie, ne laissa pas de les leur répéter...... Mais, sire, dit Scheherazade, il est jour. Si votre majesté veut que je lui raconte la suite, il faut qu'elle ait la bonté de prolonger encore ma vie jusqu'à demain. Le sultan y consentit, jugeant bien que Scheherazade lui conteroit l'histoire de Zobéïde, qu'il n'avoit pas peu d'envie d'entendre.

## LXIII^e. NUIT.

MA chère sœur, s'écria Dinarzade sur la fin de la nuit, dites-nous, je vous en conjure, l'histoire de Zobéïde, car cette dame la raconta sans doute au calife. Elle n'y manqua pas, répondit Scheherazade. Dès que le prince l'eut rassurée par le discours qu'il venoit de faire, elle lui donna de cette sorte la satisfaction qu'il lui demandoit.

### *Histoire de Zobéïde.*

COMMANDEUR des croyans, dit-elle, l'histoire que j'ai à raconter à votre majesté est une des plus surprenantes dont on ait jamais ouï parler. Les deux chiennes noires & moi sommes trois sœurs, nées d'une même mère & d'un même père, & je vous dirai par quel accident étrange elles ont été changées en chiennes.

Les deux dames qui demeurent avec moi, & qui sont ici présentes, sont aussi mes sœurs de même père, mais d'une autre mère. Celle qui a le sein couvert de cicatrices, se nomme

Amine ; l'autre s'appelle Safie, & moi Zobéïde.

Après la mort de notre père, le bien qu'il nous avoit laiſſé fut partagé entre nous également ; & lorſque mes deux dernières ſœurs eurent touché leur portion, elles ſe ſéparèrent, & allèrent demeurer en particulier avec leur mère. Mes deux autres ſœurs & moi reſtâmes avec la nôtre, qui vivoit encore, & qui depuis en mourant nous laiſſa à chacune mille ſequins.

Lorſque nous eûmes touché ce qui nous appartenoit, mes deux aînées, car je ſuis la cadette, ſe marièrent, ſuivirent leurs maris, & me laiſsèrent ſeule. Peu de temps après leur mariage, le mari de la première vendit tout ce qu'il avoit de biens & de meubles ; & avec l'argent qu'il en put faire, & celui de ma ſœur, ils paſsèrent tous deux en Afrique. Là, le mari dépenſa en bonne chère & en débauche tout ſon bien, & celui que ma ſœur lui avoit apporté. Enſuite, ſe voyant réduit à la dernière misère, il trouva un prétexte pour la répudier, & la chaſſa.

Elle revint à Bagdad, non ſans avoir ſouffert des maux incroyables dans un ſi long voyage. Elle vint ſe réfugier chez moi, dans un état ſi digne de pitié, qu'elle en au-

roit inſpiré aux cœurs les plus durs. Je la reçus avec toute l'affection qu'elle pouvoit attendre de moi. Je lui demandai pourquoi je la voyois dans une ſi malheureuſe ſituation; elle m'apprit en pleurant la mauvaiſe conduite de ſon mari, & l'indigne traitement qu'il lui avoit fait. Je fus touchée de ſon malheur, & j'en pleurai avec elle. Je la fis enſuite entrer au bain, je lui donnai de mes propres habits, & lui dis: Ma ſœur, vous êtes mon aînée, & je vous regarde comme ma mère. Pendant votre abſence, dieu a béni le peu de bien qui m'eſt tombé en partage, & l'emploi que j'en fais à nourrir & à élever des vers-à-ſoie. Comptez que je n'ai rien qui ne ſoit à vous, & dont vous ne puiſſiez diſpoſer comme moi-même.

Nous demeurâmes toutes deux, & vécumes enſemble, pendant pluſieurs mois en bonne intelligence. Comme nous nous entretenions ſouvent de notre troiſième ſœur, & que nous étions ſurpriſes de ne pas apprendre de ſes nouvelles, elle arriva en auſſi mauvais état que notre aînée. Son mari l'avoit traitée de la même ſorte; je la reçus avec la même amitié.

Quelque temps après, mes deux ſœurs, ſous prétexte qu'elles m'étoient à charge, me

dirent qu'elles étoient dans le dessein de se remarier. Je leur répondis que si elles n'avoient pas d'autres raisons que celle de m'être à charge, elles pouvoient continuer de demeurer avec moi en toute sûreté; que mon bien suffisoit pour nous entretenir toutes trois d'une manière conforme à notre condition. Mais, ajoutai-je, je crains plutôt que vous n'ayez véritablement envie de vous remarier. Si cela étoit, je vous avoue que j'en serois fort étonnée. Après l'expérience que vous avez eue du peu de satisfaction qu'on a dans le mariage, y pouvez-vous penser une seconde fois? Vous savez combien il est rare de trouver un mari parfaitement honnête homme. Croyez-moi, continuons de vivre ensemble le plus agréablement qu'il nous sera possible.

Tout ce que je leur dis fut inutile. Elles avoient pris la résolution de se remarier; elles l'exécutèrent. Mais elles revinrent me trouver au bout de quelques mois, & me firent mille excuses de n'avoir pas suivi mon conseil. Vous êtes notre cadette, me dirent-elles, mais vous êtes plus sage que nous. Si vous voulez bien nous recevoir encore dans votre maison, & nous regarder comme vos esclaves, il ne nous arrivera plus de faire une

ſi grande faute. Mes chères ſœurs, leur répondis-je, je n'ai point changé à votre égard depuis notre dernière ſéparation, revenez & jouiſſez avec moi de ce que j'ai. Je les embraſſai, & nous demeurâmes enſemble comme auparavant.

Il y avoit un an que nous vivions dans une union parfaite ; & voyant que dieu avoit béni mon petit fonds, je formai le deſſein de faire un voyage par mer, & de haſarder quelque choſe dans le commerce. Pour cet effet, je me rendis avec mes deux ſœurs à Balſora, où j'achetai un vaiſſeau tout équipé, que je chargeai de marchandiſes que j'avois fait venir de Bagdad. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable, & nous ſortîmes bientôt du golfe Perſique. Quand nous fûmes en pleine mer, nous prîmes la route des Indes ; & après vingt jours de navigation, nous vîmes terre. C'étoit une montagne fort haute, au pied de laquelle nous apperçumes une ville de grande apparence. Comme nous avions le vent frais, nous arrivâmes de bonne heure au port, & nous y jetâmes l'ancre.

Je n'eus pas la patience d'attendre que mes ſœurs fuſſent en état de m'accompagner ; je me fis débarquer ſeule, & j'allai droit à la

porte de la ville. J'y vis une garde nombreuſe de gens aſſis, & d'autres qui étoient debout avec un bâton à la main. Mais ils avoient tous l'air ſi hideux, que j'en fus effrayée. Remarquant toutefois qu'ils étoient immobiles, & qu'ils ne remuoient pas même les yeux, je me raſſurai; & m'étant approchée d'eux, je reconnus qu'ils étoient pétrifiés.

J'entrai dans la ville, & paſſai par pluſieurs rues où il y avoit des hommes d'eſpace en eſpace dans toutes ſortes d'attitudes; mais ils étoient tous ſans mouvement & pétrifiés. Au quartier des marchands, je trouvai la plupart des boutiques fermées, & j'apperçus dans celles qui étoient ouvertes des perſonnes auſſi pétrifiées. Je jetai la vue ſur les cheminées; n'en voyant pas ſortir de la fumée, cela me fit juger que tout ce qui étoit dans les maiſons, de même que ce qui étoit dehors, étoit changé en pierres.

Etant arrivée dans une vaſte place au milieu de la ville, je découvris une grande porte couverte de plaques d'or, & dont les deux battans étoient ouverts. Une portière d'étoffe de ſoie paroiſſoit tirée devant, & l'on voyoit une lampe ſuſpendue au-deſſus de la porte. Après avoir conſidéré le bâti-

ment, je ne doutai pas que ce ne fût le palais du prince qui régnoit en ce pays-là. Mais fort étonnée de n'avoir rencontré aucun être vivant, j'allai jusques-là, dans l'espérance d'en trouver quelqu'un. Je levai la portière; & ce qui augmenta ma surprise, je ne vis sous le vestibule que quelques portiers ou gardes pétrifiés, les uns debout, & les autres assis, ou à demi-couchés.

Je traversai une grande cour, où il y avoit beaucoup de monde: les uns sembloient aller, & les autres venir, & néanmoins ils ne bougeoient point de leur place, parce qu'ils étoient pétrifiés comme ceux que j'avois déjà vus. Je passai dans une seconde cour, & de celle-là dans une troisième; mais ce n'étoit par-tout qu'une solitude, & il y régnoit un silence affreux.

M'étant avancée dans une quatrième cour, je vis en face un très-beau bâtiment, dont les fenêtres étoient fermées d'un treillis d'or massif. Je jugeai que c'étoit l'appartement de la reine. J'y entrai. Il y avoit dans une grande salle plusieurs eunuques noirs pétrifiés. Je passai ensuite dans une chambre très-richement meublée, où j'apperçus une dame aussi changée en pierre. Je reconnus que c'étoit la reine, à une couronne d'or qu'elle

avoit sur la tête, & à un collier de perles très-rondes & plus grosses que des noisettes. Je les examinai de près, & il me parut qu'on ne pouvoit rien voir de plus beau.

J'admirai quelque temps les richesses & la magnificence de cette chambre, & surtout le tapis de pied, les coussins, & le sopha garni d'une étoffe des Indes à fond d'or, avec des figures d'hommes & d'animaux en argent trait d'un travail admirable.

Scheherazade auroit continué de parler; mais la clarté du jour vint mettre fin à sa narration. Le sultan fut charmé de ce récit. Il faut, dit-il en se levant, que je sache à quoi aboutira cette pétrification d'hommes étonnante.

---

## LXIVe. NUIT.

DINARZADE, qui avoit pris beaucoup de plaisir au commencement de l'histoire de Zobéïde, ne manqua pas d'appeler la sultane avant le jour, en la suppliant de lui apprendre ce que vit encore Zobéïde dans ce palais singulier où elle étoit entrée. Voici, répondit Scheherazade, comment cette dame

dame continua de raconter son histoire au calife.

Sire, dit-elle, de la chambre de la reine pétrifiée, je passai dans plusieurs autres appartemens & cabinets propres & magnifiques, qui me conduisirent dans une chambre d'une grandeur extraordinaire, où il y avoit un trône d'or massif, élevé de quelques degrés, & enrichi de grosses émeraudes enchâssées, & sur le trône, un lit d'une riche étoffe, sur laquelle éclatoit une broderie de perles. Ce qui me surprit plus que tout le reste, ce fut une lumière brillante qui partoit de dessus ce lit. Curieuse de savoir ce qui la rendoit, je montai; & avançant la tête, je vis sur un petit tabouret un diamant gros comme un œuf d'autruche, & si parfait, que je n'y remarquai nul défaut. Il brilloit tellement, que je ne pouvois en soutenir l'éclat en le regardant au jour.

Il y avoit au chevet du lit, de l'un & de l'autre côté, un flambeau allumé, dont je ne compris pas l'usage. Cette circonstance néanmoins me fit juger qu'il y avoit quelqu'un de vivant dans ce superbe palais; car je ne pouvois croire que ces flambeaux pussent s'entretenir allumés d'eux-mêmes. Plusieurs autres singularités m'arrêtèrent dans

cette chambre, que le ſeul diamant dont je viens de parler, rendoit ineſtimable.

Comme toutes les portes étoient ouvertes, ou pouſſées ſeulement, je parcourus encore d'autres appartemens auſſi beaux que ceux que j'avois déjà vus. J'allai juſqu'aux offices & aux garde-meubles, qui étoient remplis de richeſſes infinies, & je m'occupai ſi fort de toutes ces merveilles, que je m'oubliai moi-même. Je ne penſois plus ni à mon vaiſſeau ni à mes ſœurs, je ne ſongeois qu'à ſatisfaire ma curioſité. Cependant la nuit s'approchoit, & ſon approche m'avertiſſant qu'il étoit temps de me retirer, je voulus reprendre le chemin des cours par où j'étois venue; mais il ne me fut pas aiſé de le retrouver. Je m'égarai dans les appartemens; & me retrouvant dans la grande chambre où étoit le trône, le lit, le gros diamant, & les flambeaux allumés, je réſolus d'y paſſer la nuit, & de remettre au lendemain de grand matin à regagner mon vaiſſeau. Je me jetai ſur le lit, non ſans quelque frayeur de me voir ſeule dans un lieu ſi déſert, & ce fut ſans doute cette crainte qui m'empêcha de dormir.

Il étoit environ minuit, lorſque j'entendis la voix comme d'un homme qui liſoit l'alcoran, de la même manière & du ton que nous

avons coutume de le lire dans nos temples. Cela me donna beaucoup de joie. Je me levai auſſitôt, & prenant un flambeau pour me conduire, j'allai de chambre en chambre du côté où j'entendois la voix. Je m'arrêtai à la porte d'un cabinet d'où je ne pouvois douter qu'elle ne partît. Je poſai le flambeau à terre, & regardant par une fente, il me parût que c'étoit un oratoire. En effet, il y avoit, comme dans nos temples, une niche qui marquoit où il falloit ſe tourner pour faire la prière, des lampes ſuſpendues & allumées, & deux chandeliers avec de gros cierges de cire blanche, allumés de même.

Je vis auſſi un petit tapis étendu, de la forme de ceux qu'on étend chez nous pour ſe poſer deſſus & faire ſa prière. Un jeune homme de bonne mine, aſſis ſur ce tapis, récitoit avec grande attention l'alcoran, qui étoit poſé devant lui ſur un petit pupître. A cette vue, ravie d'admiration, je cherchois en mon eſprit comment il ſe pouvoit faire qu'il fût le ſeul vivant dans une ville où tout le monde étoit pétrifié, & je ne doutois pas qu'il n'y eût en cela quelque choſe de très-merveilleux.

Comme la porte n'étoit que pouſſée, je l'ouvris; j'entrai, & me tenant debout de-

vant la niche, je fis cette prière à haute voix : « Louange à Dieu qui nous a favorisées d'une » heureuse navigation. Qu'il nous fasse la » grâce de nous protéger de même jusqu'à » notre arrivée en notre pays. Ecoutez-moi, » seigneur, & exaucez ma prière ».

Le jeune homme jeta les yeux sur moi, & me dit : Ma bonne dame, je vous prie de me dire qui vous êtes, & ce qui vous a amenée en cette ville désolée. En récompense, je vous apprendrai qui je suis, ce qui m'est arrivé, pour quel sujet les habitans de cette ville sont réduits en l'état où vous les avez vus, & pourquoi moi seul je suis sain & sauf dans un désastre si épouvantable.

Je lui racontai en peu de mots d'où je venois, ce qui m'avoit engagée à faire ce voyage, & de quelle manière j'avois heureusement pris port après une navigation de vingt jours. En achevant, je le suppliai de s'acquitter à son tour de la promesse qu'il m'avoit faite, & je lui témoignai combien j'étois frappée de la désolation affreuse que j'avois remarquée dans tous les endroits par où j'avois passé.

Ma chère dame, dit alors le jeune homme, donnez-vous un moment de patience. A ces mots, il ferma l'alcoran, le mit dans un étui

précieux, & le posa dans la niche. Je pris ce temps-là pour le considérer attentivement, & je lui trouvai tant de grâce & de beauté, que je sentis des mouvemens que je n'avois jamais sentis jusqu'alors. Il me fit asseoir près de lui, & avant qu'il commençât son discours, je ne pus m'empêcher de lui dire d'un air qui lui fit connoître les sentimens qu'il m'avoit inspirés: Aimable seigneur, cher objet de mon ame, on ne peut attendre avec plus d'impatience que j'attends, l'éclaircissement de tant de choses surprenantes qui ont frappé ma vue depuis le premier pas que j'ai fait pour entrer en cette ville; & ma curiosité ne sauroit être assez tôt satisfaite. Parlez, je vous en conjure; apprenez-moi par quel miracle vous êtes seul en vie parmi tant de personnes mortes d'une manière inouïe.

Scheherazade s'interrompit en cet endroit, & dit à Schahriar: Sire, votre majesté ne s'apperçoit peut-être pas qu'il est jour. Si je continuois de parler, j'abuserois de votre attention. Le sultan se leva, résolu d'attendre, la nuit suivante, la suite de cette merveilleuse histoire.

❧

## LXVe. NUIT.

DINARZADE pria sa sœur, le lendemain avant le jour, de reprendre l'histoire de Zobéïde, & de raconter ce qui se passa entr'elle & le jeune homme vivant, qu'elle rencontra dans ce palais dont elle avoit fait une si belle description. Je vais vous satisfaire, répondit la sultane; Zobéïde poursuivit son histoire dans ces termes :

Madame, me dit le jeune homme, vous m'avez fait assez voir que vous avez la connoissance du vrai Dieu, par la prière que vous venez de lui adresser. Vous allez entendre un effet très-remarquable de sa grandeur & de sa puissance. Je vous dirai que cette ville étoit la capitale d'un puissant royaume, dont le roi mon père portoit le nom. Ce prince, toute sa cour, les habitans de la ville, & tous ses autres sujets étoient mages, adorateurs du feu, & de Nardoun, ancien roi des géans rebelles à Dieu.

Quoique né d'un père & d'une mère idolâtres, j'ai eu le bonheur d'avoir dans mon enfance pour gouvernante une bonne dame musulmane, qui savoit l'alcoran par cœur,

& l'expliquoit parfaitement bien. Mon prince, me disoit-elle souvent, il n'y a qu'un vrai dieu. Prenez garde d'en reconnoître & d'en adorer d'autres. Elle m'apprit à lire en arabe; & le livre qu'elle me donna pour m'exercer fut l'alcoran. Dès que je fus capable de raison, elle m'expliqua tous les points de cet excellent livre, & elle m'en inspiroit tout l'esprit, à l'insçu de mon père & de tout le monde. Elle mourut; mais ce fut après m'avoir fait toutes les instructions dont j'avois besoin pour être pleinement convaincu des vérités de la religion musulmane. Depuis sa mort, j'ai persisté constamment dans les sentimens qu'elle m'a fait prendre, & j'ai en horreur le faux dieu Nardoun & l'adoration du feu.

Il y a trois ans & quelques mois qu'une voix bruyante se fit tout-à-coup entendre par toute la ville, si distinctement, que personne ne perdit une de ces paroles qu'elle dit: « Habitans, abandonnez le culte de Nardoun » & du feu; adorez le dieu unique qui fait » miséricorde ».

La même voix se fit ouir trois années de suite; mais personne ne s'étant converti, le dernier jour de la troisième, à trois ou quatre heures du matin, tous les habitans géné-

ralement furent changés en pierres en un inftant, chacun dans l'état & la pofture où il fe trouva. Le roi mon père éprouva le même fort : il fut métamorphofé en une pierre noire, tel qu'on le voit dans un endroit de ce palais, & la reine ma mère eut une pareille deftinée.

Je fuis le feul fur qui dieu n'ait pas fait tomber ce châtiment terrible. Depuis ce temps-là, je continue de le fervir avec plus de ferveur que jamais; & je fuis perfuadé, ma belle dame, qu'il vous envoie pour ma confolation : je lui en rends des grâces infinies; car je vous avoue que cette folitude m'eft bien ennuyeufe.

Tout ce récit, & particulièrement ces derniers mots, achevèrent de m'enflammer pour lui. Prince, lui dis-je, il n'en faut pas douter, c'eft la providence qui m'a attirée dans votre port, pour vous préfenter l'occafion de vous éloigner d'un lieu fi funefte. Le vaiffeau fur lequel je fuis venue peut vous perfuader que je fuis en quelque confidération à Bagdad, où j'ai laiffé d'autres biens affez confidérables. J'ofe vous y offrir une retraite jufqu'à ce que le puiffant commandeur des croyans, le vicaire du grand prophète que vous connoiffez, vous ait rendu

tous les honneurs que vous méritez. Ce célèbre prince demeure à Bagdad; & il ne sera pas plutôt informé de votre arrivée en sa capitale, qu'il vous fera connoître qu'on n'implore pas en vain son appui. Il n'est pas possible que vous demeuriez davantage dans une ville où tous les objets doivent vous être insupportables. Mon vaisseau est à votre service, & vous en pouvez disposer absolument. Il accepta l'offre, & nous passâmes le reste de la nuit à nous entretenir de notre embarquement.

Dès que le jour parut, nous sortîmes du palais, & nous nous rendîmes au port, où nous trouvâmes mes sœurs, le capitaine, & mes esclaves fort en peine de moi. Après avoir présenté mes sœurs au prince, je leur racontai ce qui m'avoit empêché de revenir au vaisseau le jour précédent, la rencontre du jeune prince, son histoire, & le sujet de la désolation d'une si belle ville.

Les matelots employèrent plusieurs jours à débarquer les marchandises que j'avois apportées, & à embarquer à leur place tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans le palais en pierreries, en or & en argent. Nous laissâmes les meubles & une infinité de pièces d'orfévrerie, parce que nous ne pou-

vions les emporter. Il nous auroit fallu plusieurs vaiſſeaux pour tranſporter à Bagdad toutes les richeſſes que nous avions devant les yeux.

Après que nous eûmes chargé le vaiſſeau des choſes que nous y voulûmes mettre, nous prîmes les proviſions & l'eau dont nous jugeâmes avoir beſoin pour notre voyage. A l'égard des proviſions, il nous en reſtoit encore beaucoup de celles que nous avions embarquées à Balſora. Enfin nous mîmes à la voile, avec un vent tel que nouspouvions le ſouhaiter.

En achevant ces paroles, Scheherazade vit qu'il étoit jour. Elle ceſſa de parler, & le ſultan ſe leva ſans rien dire; mais il ſe propoſa d'entendre juſqu'à la fin l'hiſtoire de Zobéïde & de ce jeune prince, conſervé ſi miraculeuſement.

---

## LXVI^e. NUIT.

SUR la fin de la nuit ſuivante, Dinarzade, impatiente de ſavoir quel ſeroit le ſuccès de la navigation de Zobéïde, appela la ſultane. Ma chère ſœur, lui dit-elle, pourſuivez de grâce l'hiſtoire d'hier; dites-nous ſi le jeune

prince & Zobéïde arrivèrent heureusement à Bagdad. Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade. Zobéïde reprit ainsi son histoire, en s'adressant toujours au calife :

Sire, dit-elle, le jeune prince, mes sœurs & moi, nous nous entretenions tous les jours agréablement ensemble ; mais hélas ! notre union ne dura pas long-temps. Mes sœurs devinrent jalouses de l'intelligence qu'elles remarquèrent entre le jeune prince & moi, & me demandèrent un jour malicieusement ce que nous ferions de lui, lorsque nous serions arrivées à Bagdad. Je m'apperçus bien qu'elles ne me faisoient cette question que pour découvrir mes sentimens. C'est pourquoi, faisant semblant de tourner la chose en plaisanterie, je leur répondis que je le prendrois pour mon époux ; ensuite me tournant vers le prince, je lui dis : Mon prince, je vous supplie d'y consentir. D'abord que nous serons à Bagdad, mon dessein est de vous offrir ma personne pour être votre très-humble esclave, pour vous rendre mes services, & vous reconnoître pour le maître absolu de mes volontés.

Madame, répondit le prince, je ne sais si vous plaisantez ; mais pour moi, je vous déclare fort sérieusement devant mesdames vos

sœurs, que dès ce moment j'accepte de bon cœur l'offre que vous me faites, non pas pour vous regarder comme une esclave, mais comme ma dame & ma maîtresse, & je ne prétends avoir aucun empire sur vos actions. Mes sœurs changèrent de couleur à ce discours; & je remarquai depuis ce temps-là qu'elles n'avoient plus pour moi les mêmes sentimens qu'auparavant.

Nous étions dans le golfe Persique, & nous approchions de Balsora, où, avec le bon vent que nous avions toujours, j'espérois que nous arriverions le lendemain. Mais la nuit, pendant que je dormois, mes sœurs prirent leur temps, & me jetèrent à la mer; elles traitèrent de la même sorte le prince, qui fut noyé. Je me soutins quelques momens sur l'eau; & par bonheur, ou plutôt par miracle, je trouvai fond: je m'avançai vers une noirceur qui me paroissoit terre, autant que l'obscurité me permettoit de la distinguer. Effectivement je gagnai une plage; & le jour me fit connoître que j'étois dans une petite isle déserte, située environ à vingt milles de Balsora. J'eus bientôt fait sécher mes habits au soleil; & en marchant, je remarquai plusieurs sortes de fruits, & même de

l'eau douce; ce qui me donna quelqu'espérance que je pourrois conserver ma vie.

Je me reposois à l'ombre, lorsque je vis un serpent aîlé fort gros & fort long, qui s'avançoit vers moi en se démenant à droite & à gauche, & tirant la langue; cela me fit juger que quelque mal le pressoit. Je me levai, & m'appercevant qu'il étoit suivi d'un autre serpent plus gros, qui le tenoit par la queue, & faisoit ses efforts pour le dévorer, j'en eus pitié. Au lieu de fuir, j'eus la hardiesse & le courage de prendre une pierre qui se trouva par hasard auprès de moi, je la jetai de toute ma force contre le plus gros serpent; je le frappai à la tête, & l'écrasai: l'autre se sentant en liberté, ouvrit aussitôt ses aîles, & s'envola; je le regardai longtemps en l'air comme une chose extraordinaire; mais l'ayant perdu de vue, je me rassis à l'ombre dans un autre endroit, & je m'endormis.

A mon réveil, imaginez-vous quelle fut ma surprise, de voir près de moi une femme noire, qui avoit des traits vifs & agréables, & qui tenoit à l'attache deux chiennes de la même couleur. Je me mis sur mon séant, & lui demandai qui elle étoit. Je suis, me répondit-elle, le serpent que vous avez dé-

livré de ſon cruel ennemi il n'y a pas long-temps. J'ai cru ne pouvoir mieux reconnoître le ſervice important que vous m'avez rendu, qu'en faiſant l'action que je viens de faire. J'ai ſu la trahiſon de vos ſœurs ; & pour vous en venger, d'abord que j'ai été libre par votre généreux ſecours, j'ai appelé pluſieurs de mes compagnes, qui ſont fées comme moi ; nous avons tranſporté toute la charge de votre vaiſſeau dans vos magaſins de Bagdad, après quoi nous l'avons ſubmergé. Ces deux chiennes noires ſont vos deux ſœurs, à qui j'ai donné cette forme. Ce châtiment ne ſuffit pas, & je veux que vous les traitiez encore de la manière que je vous dirai.

A ces mots, la fée m'embraſſa étroitement d'un de ſes bras, & les deux chiennes de l'autre, & nous tranſporta chez moi à Bagdad, où je vis dans mon magaſin toutes les richeſſes dont mon vaiſſeau avoit été chargé. Avant que de me quitter, elle me livra les deux chiennes, & me dit : Sous peine d'être changée comme elles en chienne, je vous ordonne de la part de celui qui confond les mers, de donner toutes les nuits cent coups de fouet à chacune de vos ſœurs, pour les punir du crime qu'elles ont commis contre votre perſonne & contre le jeune prince

qu'elles ont noyé. Je fus obligée de lui promettre que j'exécuterois son ordre.

Depuis ce temps-là, je les ai traitées chaque nuit, à regret, de la même manière dont votre majesté a été témoin. Je leur témoigne par mes pleurs avec combien de douleur & de répugnance je m'acquitte d'un si cruel devoir; & vous voyez bien qu'en cela je suis plus à plaindre qu'à blâmer. S'il y a quelque chose qui me regarde; dont vous puissiez souhaiter d'être informé, ma sœur Amine vous en donnera l'éclaircissement par le récit de son histoire.

Après avoir écouté Zobéïde avec admiration, le calife fit prier par son grand-visir l'agréable Amine de vouloir bien lui expliquer pourquoi elle étoit marquée de cicatrices.... Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, il est jour, & je ne dois pas arrêter davantage votre majesté. Schahriar, persuadé que l'histoire que Scheherazade avoit à raconter seroit le dénouement des précédentes, dit en lui-même: Il faut que je me donne le plaisir tout entier. Il se leva, & résolut de laisser vivre encore la sultane ce jour-là.

## LXVIIe. NUIT.

DINARZADE fouhaitoit paffionnément d'entendre l'hiftoire d'Amine ; c'eft pourquoi s'étant réveillée de très-bonne heure, elle conjura la fultane de lui apprendre pourquoi l'aimable Amine avoit tout le fein couvert de cicatrices. J'y confens, répondit Scheherazade ; & pour ne pas perdre le temps, vous faurez qu'Amine, s'adreffant au calife, commença fon hiftoire dans ces termes :

### *Hiftoire d'Amine.*

COMMANDEUR des croyans, dit-elle, pour ne pas répéter les chofes dont votre majefté a déjà été inftruite par l'hiftoire de ma fœur, je vous dirai que ma mère ayant pris une maifon pour paffer fon veuvage en particulier, me donna en mariage, avec le bien que mon père m'avoit laiffé, à un des plus riches héritiers de cette ville.

La première année de notre mariage n'étoit pas écoulée, que je demeurai veuve & en poffeffion de tout le bien de mon mari, qui montoit à quatre-vingt-dix-mille fequins ;

Le revenu ſeul de cette ſomme ſuffiſoit de reſte pour me faire paſſer ma vie honnêtement. Cependant, dès que les premiers ſix mois de mon deuil furent paſſés, je me fis faire dix habits différens, d'une ſi grande magnificence, qu'ils revenoient à mille ſequins chacun, & je commençai au bout de l'année à les porter.

Un jour que j'étois ſeule, occupée à mes affaires domeſtiques, on vint me dire qu'une dame demandoit à me parler. J'ordonnai qu'on la fît entrer. C'étoit une perſonne fort avancée en âge. Elle me ſalua en baiſant la terre, & me dit en demeurant ſur ſes genoux: Ma bonne dame, je vous ſupplie d'excuſer la liberté que je prends de vous venir importuner: la confiance que j'ai en votre charité me donne cette hardieſſe. Je vous dirai, mon honorable dame, que j'ai une fille orpheline qui doit ſe marier aujourd'hui, qu'elle & moi ſommes étrangères, & que nous n'avons pas la moindre connoiſſance en cette ville: cela nous donne de la confuſion; car nous voudrions faire connoître à la famille nombreuſe avec laquelle nous allons faire alliance, que nous ne ſommes pas des inconnues, & que nous avons quelque crédit. C'eſt pourquoi, ma

charitable dame, si vous avez pour agréable d'honorer ces nôces de votre présence, nous vous aurons d'autant plus d'obligation, que les dames de notre pays connoîtront que nous ne sommes pas regardées ici comme des misérables, quand elles apprendront qu'une personne de votre rang n'aura pas dédaigné de nous faire un si grand honneur. Mais, hélas! si vous rejetez ma prière, quelle mortification pour nous! Nous ne savons à qui nous adresser.

Ce discours, que la pauvre dame entremêla de larmes, me toucha de compassion. Ma bonne mère, lui dis-je, ne vous affligez pas; je veux bien vous faire le plaisir que vous me demandez: dites moi où il faut que j'aille; je ne veux que le temps de m'habiller un peu promptement. La vieille dame, transportée de joie à cette réponse, fut plus prompte à me baiser les pieds, que je ne le fus à l'en empêcher. Ma charitable dame, reprit-elle en se relevant, Dieu vous récompensera de la bonté que vous avez pour vos servantes, & comblera votre cœur de satisfaction, de même que vous en comblez le nôtre. Il n'est pas encore besoin que vous preniez cette peine; il suffira que vous veniez avec moi sur le soir à l'heure que

je viendrai vous prendre. Adieu, madame, ajouta-t-elle, jusqu'à l'honneur de vous voir.

Aussitôt qu'elle m'eût quittée, je pris celui de mes habits qui me plaisoit davantage, avec un collier de grosses perles, des brasselets, des bagues, & des pendans d'oreilles de diamans les plus fins & les plus brillans. J'eus un pressentiment de ce qui me devoit arriver.

La nuit commençoit à paroître, lorsque la vieille dame arriva chez moi, d'un air qui marquoit beaucoup de joie. Elle me baisa la main, & me dit : Ma chère dame, les parentes de mon gendre, qui sont les premières dames de la ville, sont assemblées. Vous viendrez quand il vous plaira ; me voilà prête à vous servir de guide. Nous partîmes aussitôt ; elle marcha devant moi, & je la suivis avec un grand nombre de mes femmes esclaves proprement habillées. Nous nous arrêtames dans une rue fort large, nouvellement balayée & arrosée, à une grande porte éclairée par un fanal, dont la lumière me fit lire cette inscription qui étoit au-dessus de la porte, en lettres d'or : *C'est ici la demeure des plaisirs & de la joie.* La vieille dame frappa, & l'on ouvrit à l'instant.

On me conduisit au fond de la cour,

dans une grande ſalle, où je fus reçue par une jeune dame d'une beauté ſans pareille. Elle vint au-devant de moi; & après m'avoir embraſſée & fait aſſeoir près d'elle dans un ſopha, où il y avoit un trône d'un bois précieux, rehauſſé de diamans : Madame, me dit-elle, on vous fait venir ici pour aſſiſter à des noces; mais j'eſpère que ces noces ſeront autres que celles que vous vous imaginez. J'ai un frère, qui eſt le mieux fait & le plus accompli de tous les hommes il eſt ſi charmé du portrait qu'il a entendu faire de votre beauté, que ſon ſort dépend de vous, & qu'il ſera très-malheureux ſi vous n'avez pitié de lui. Il ſait le rang que vous tenez dans le monde; & je puis vous aſſurer que le ſien n'eſt pas indigne de votre alliance. Si mes prières, madame, peuvent quelque choſe ſur vous, je les joins aux ſiennes, & vous ſupplie de ne pas rejeter l'offre qu'il vous fait de vous recevoir pour femme.

Depuis la mort de mon mari, je n'avois pas encore eu la penſée de me remarier; mais je n'eus pas la force de refuſer une ſi belle perſonne. D'abord que j'eus conſenti à la choſe par un ſilence accompagné d'une rougeur qui parut ſur mon viſage, la jeune

dame frappa des mains : un cabinet s'ouvrit aussitôt, & il en sortit un jeune homme d'un air si majestueux, & qui avoit tant de grâces, que je m'estimai heureuse d'avoir fait une si belle conquête. Il prit place auprès de moi ; & je connus par l'entretien que nous eûmes, que son mérite étoit encore au-dessus de ce que sa sœur m'en avoit dit.

Lorsqu'elle vit que nous étions contens l'un de l'autre, elle frappa des mains une seconde fois, & un cadis entra, qui dressa notre contrat de mariage, le signa, & le fit signer aussi par quatre témoins qu'il avoit amenés avec lui. La seule chose que mon nouvel époux exigea de moi, fut que je ne me ferois point voir, ni ne parlerois à aucun homme qu'à lui ; & il me jura qu'à cette condition, j'aurois tout sujet d'être contente de lui. Notre mariage fut conclu & achevé de cette manière ; ainsi je fus la principale actrice des noces auxquelles j'avois été invitée seulement.

Un mois après notre mariage, ayant besoin de quelqu'étoffe, je demandai à mon mari la permission de sortir pour aller faire cette emplette. Il me l'accorda, & je pris pour m'accompagner la vieille dame dont

j'ai déjà parlé, qui étoit de la maison, & deux de mes femmes esclaves.

Quand nous fûmes dans la rue des marchands, la vieille dame me dit: Ma bonne maîtresse, puisque vous cherchez une étoffe de soie, il faut que je vous mène chez un jeune marchand que je connois ici: il en a de toutes sortes; & sans vous fatiguer à courir de boutique en boutique, je puis vous assurer que vous trouverez chez lui ce que vous ne trouveriez pas ailleurs. Je me laissai conduire, & nous entrâmes dans la boutique d'un jeune marchand assez bien fait. Je m'assis, & lui fis dire par la vieille dame de me montrer les plus belles étoffes de soie qu'il eut. La vieille vouloit que je lui fisse la demande moi-même; mais je lui dis qu'une des conditions de mon mariage étoit de ne parler à aucun homme qu'à mon mari, & que je ne devois pas y contrevenir.

Le marchand me montra plusieurs étoffes, dont l'une m'ayant agréé plus que les autres, je lui fis demander combien il l'estimoit. Il répondit à la vieille: Je ne la lui vendrai ni pour or ni pour argent; mais je lui en ferai un présent, si elle veut bien me permettre de la baiser à la joue. J'ordonnai à la vieille de lui dire qu'il étoit bien hardi de

me faire cette propofition. Mais au lieu de m'obéir, elle me repréfenta que ce que le marchand demandoit, n'étoit pas une chofe fort importante, qu'il ne s'agiffoit point de parler, mais feulement de préfenter la joue, & que ce feroit une affaire bientôt faite. J'avois tant d'envie d'avoir l'étoffe, que je fus affez fimple pour fuivre ce confeil. La vieille dame & mes femmes fe mirent devant, afin qu'on ne me vît pas, & je me dévoilai : mais au lieu de me baifer, le marchand me mordit jufqu'au fang.

Ma douleur & ma furprife furent telles, que j'en tombai évanouïe, & je demeurai affez long-temps en cet état, pour donner au marchand celui de fermer fa boutique & de prendre la fuite. Lorfque je fus revenue à moi, je me fentis la joue toute enfanglantée. La vieille dame & mes femmes avoient eu foin de la couvrir d'abord de mon voile, afin que le monde qui accourut ne s'apperçût de rien, & crût que ce n'étoit qu'une foibleffe qui m'avoit prife.

Scheherazade, en achevant ces dernières paroles, apperçut le jour, & fe tut. Le fultan trouva ce qu'il venoit d'entendre affez extraordinaire, & fe leva fort curieux d'en apprendre la fuite.

## LXVIIIe. NUIT.

SCHEHERAZADE, adreſſant dès le matin la parole à Dinarzade : Voici, ma ſœur, lui dit-elle, comment Amine reprit ſon hiſtoire.

La vieille qui m'accompagnoit, pourſuivit-elle, extrêmement mortifiée de l'accident qui m'étoit arrivé, tâcha de me raſſurer. Ma bonne maîtreſſe, me dit-elle, je vous demande pardon ; je ſuis cauſe de ce malheur. Je vous ai amenée chez ce marchand, parce qu'il eſt de mon pays ; & je ne l'aurois jamais cru capable d'une ſi grande méchanceté ; mais ne vous affligez pas : ne perdons point de temps, retournons au logis ; je vous donnerai un remède qui vous guérira en trois jours ſi parfaitement, qu'il n'y paroîtra pas la moindre marque. Mon évanouiſſement m'avoit rendue ſi foible, qu'à peine pouvois-je marcher. J'arrivai néanmoins au logis ; mais je tombai une ſeconde fois en foibleſſe en entrant dans ma chambre. Cependant la vieille m'appliqua ſon remède ; je revins à moi, & me mis au lit.

La

La nuit venue, mon mari arriva; il s'apperçut que j'avois la tête enveloppée ; il me demanda ce que j'avois. Je répondis que c'étoit un mal de tête, & j'espérois qu'il en demeureroit là; mais il prit une bougie, & voyant que j'étois blessée à la joue: D'où vient cette blessure, me dit-il? Quoique je ne fusse pas fort criminelle, je ne pouvois me résoudre à lui avouer la chose; faire cet aveu à un mari me paroissoit choquer la bienséance. Je lui dis que, comme j'allois acheter une étoffe de soie, avec la permission qu'il m'en avoit donnée, un porteur chargé de bois avoit passé si près de moi dans une rue fort étroite, qu'un bâton m'avoit fait une égratignure au visage, mais que c'étoit peu de chose.

Cette raison mit mon mari en colère. Cette action, me dit-il, ne demeurera pas impunie. Je donnerai demain ordre au lieutenant de police d'arrêter tous ces brutaux de porteurs, & de les faire tous pendre. Dans la crainte que j'eus d'être cause de la mort de tant d'innocens, je lui dis: Seigneur, je serois fâchée qu'on fît une si grande injustice; gardez-vous bien de la commettre : je me croirois indigne de pardon, si j'avois causé ce malheur. Dites-moi donc sincère-

ment, reprit-il, ce que je dois penser de votre blessure.

Je lui repartis qu'elle m'avoit été faite par l'inadvertance d'un vendeur de balais monté sur son âne; qu'il venoit derrière moi, la tête tournée d'un autre côté; que son âne m'avoit poussée si rudement, que j'étois tombée, & que j'avois donné de la joue contre du verre. Cela étant, dit alors mon mari, le soleil ne se lèvera pas demain que le grand-Giafar ne soit averti de cette insolence. Il fera mourir tous ces marchands de balais. Au nom de dieu, seigneur, interrompis-je, je vous supplie de leur pardonner; ils ne sont pas coupables. Comment donc, madame, dit-il, que faut-il que je croie? Parlez, je veux absolument apprendre de votre bouche la vérité. Seigneur, lui répondis-je, il m'a pris un étourdissement, & je suis tombée; voilà le fait.

A ces dernières paroles, mon époux perdit patience. Ah, s'écria-t-il, c'est trop long-temps écouter des mensonges. En disant cela, il frappa des mains, & trois esclaves entrèrent. Tirez-la hors du lit, leur dit-il, étendez-la au milieu de la chambre. Les esclaves exécutèrent son ordre; & comme l'un me tenoit par la tête, & l'autre par les pieds,

il commanda au troisième d'aller prendre un sabre ; & quand il l'eut apporté : Frappe, lui dit-il, coupe-lui le corps en deux, & va le jeter dans le Tigre. Qu'il serve de pâture aux poissons : c'est le châtiment que je fais aux personnes à qui j'ai donné mon cœur, & qui me manquent de foi. Comme il vit que l'esclave ne se hâtoit pas d'obéir : Frappe donc, continua-t-il ; qui t'arrête ? qu'attends-tu ?

Madame, me dit alors l'esclave, vous touchez au dernier moment de votre vie : voyez s'il y a quelque chose dont vous vouliez disposer avant votre mort. Je demandai la liberté de dire un mot. Elle me fut accordée. Je soulevai la tête, & regardant mon époux tendrement : Hélas ! lui dis-je, en quel état me voilà réduite ! Il faut donc que je meure dans mes plus beaux jours. Je voulois poursuivre ; mais mes larmes & mes soupirs m'en empêchèrent. Cela ne toucha pas mon époux ; au contraire, il me fit des reproches, à quoi il eût été iuutile de repartir. J'eus recours aux prières ; mais il ne les écouta pas, & il ordonna à l'esclave de faire son devoir. En ce moment, la vieille dame, qui avoit été nourrice de mon époux, entra ; & se jetant à ses pieds pour tâcher de l'appaiser : Mon

fils, lui dit-elle, pour prix de vous avoir nourri & élevé, je vous conjure de m'accorder sa grâce. Considérez que l'on tue celui qui tue, & que vous allez flétrir votre réputation, & perdre l'estime des hommes. Que ne diront-ils point d'une colère si sanglante? Elle prononça ces paroles d'un air si touchant, & elle les accompagna de tant de larmes, qu'elles firent une forte impression sur mon époux.

Hé bien, dit-il à sa nourrice, pour l'amour de vous, je lui donne la vie. Mais je veux qu'elle porte des marques qui la fassent souvenir de son crime. A ces mots, un esclave, par son ordre, me donna de toute sa force sur les côtes & sur la poitrine, tant de coups d'une petite canne pliante qui enlevoit la peau & la chair, que j'en perdis connoissance. Après cela, il me fit porter par les mêmes esclaves, ministres de sa fureur, dans une maison où la vieille eut grand soin de moi. Je gardai le lit quatre mois. Enfin je guéris; mais les cicatrices que vous vîtes hier, contre mon intention, me sont restées depuis. Dès que je fus en état de marcher & de sortir, je voulus retourner à la maison que j'avois eue de mon premier mari; mais je n'y trouvai que la place. Mon second époux,

dans l'excès de sa colère, ne s'étoit pas contenté de la faire abattre, il avoit fait même raser toute la rue où elle étoit située. Cette violence étoit sans doute inouïe; mais contre qui aurois-je fait ma plainte? L'auteur avoit pris des mesures pour se cacher, & je n'ai pu le connoître. D'ailleurs, quand je l'aurois connu, ne voyois-je pas bien que le traitement qu'on me faisoit, partoit d'un pouvoir absolu? Aurois-je osé m'en plaindre?

Désolée, dépourvue de toutes choses, j'eus recours à ma chère sœur Zobéïde, qui vient de raconter son histoire à votre majesté, & je lui fis le récit de ma disgrâce. Elle me reçut avec sa bonté ordinaire, & m'exhorta à la supporter patiemment. Voilà quel est le monde, me dit-elle, il nous ôte ordinairement nos biens, ou nos amis, ou nos amans, & souvent le tout ensemble. En même temps, pour me prouver ce qu'elle me disoit, elle me raconta la perte du jeune prince, causée par la jalousie de ses deux sœurs. Elle m'apprit ensuite de quelle manière elles avoient été changées en chiennes. Enfin, après m'avoir donné mille marques d'amitié, elle me présenta ma cadette, qui s'étoit retirée chez elle après la mort de notre mère.

Ainsi, remerciant dieu de nous avoir tou-

tes trois raſſemblées, nous réſolûmes de vivre libres ſans nous ſéparer jamais. Il y a long-temps que nous menons cette vie tranquille; & comme je ſuis chargée de la dépenſe de la maiſon, je me fais un plaiſir d'aller moi-même faire les proviſions dont nous avons beſoin. J'en allai acheter hier, & les fis apporter par un porteur, homme d'eſprit & d'humeur agréable, que nous retînmes pour nous divertir. Trois calenders ſurvinrent au commencement de la nuit, & nous prièrent de leur donner retraite juſqu'à ce matin. Nous les reçûmes à une condition qu'ils acceptèrent; & après les avoir fait aſſeoir à notre table, ils nous régaloient d'un concert à leur mode, lorſque nous entendîmes frapper à notre porte. C'étoient trois marchands de Mouſſoul de fort bonne mine, qui nous demandèrent la même grâce que les calenders; nous la leur accordâmes à la même condition. Mais ils ne l'obſervèrent ni les uns ni les autres; néanmoins, quoique nous fuſſions en état auſſi-bien qu'en droit de les punir, nous nous contentâmes d'exiger d'eux le récit de leur hiſtoire; & nous bornâmes notre vengeance à les renvoyer enſuite, & à les priver de la retraite qu'ils nous avoient demandée.

Le calife Haroun Alrafchid fut très-content d'avoir appris ce qu'il vouloit favoir, & témoigna publiquement l'admiration que lui caufoit ce qu'il venoit d'entendre...... Mais, fire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour qui commence à paroître ne me permet pas de raconter à votre majefté ce que fit le calife, pour mettre fin à l'enchantement des deux chiennes noires. Schahriar, jugeant que la fultane achèveroit la nuit fuivante l'hiftoire des cinq dames & des trois calenders, fe leva, & lui laiffa encore la vie jufqu'au lendemain.

---

## LXIXe. NUIT.

AU nom de dieu, ma fœur, s'écria Dinarzade avant le jour, je vous prie de nous raconter comment les deux chiennes noires reprirent leur première forme, & ce que devinrent les trois calenders. Je vais fatisfaire votre curiofité, répondit Scheherazade. Alors adreffant fon difcours à Schahriar, elle pourfuivit dans ces termes :

Sire, le calife ayant fatisfait fa curiofité, voulut donner des marques de fa grandeur & de fa générofité aux calenders princes,

& faire ſentir auſſi aux trois dames des effets de ſa bonté : ſans ſe ſervir du miniſtère de ſon grand-viſir, il dit lui-même à Zobéïde : Madame, cette fée qui ſe fit voir d'abord à vous en ſerpent, & qui vous a impoſé une ſi rigoureuſe loi, cette fée ne vous a-t-elle point parlé de ſa demeure, ou plutôt ne vous promit-elle pas de vous revoir, & de rétablir les deux chiennes en leur premier état ?

Commandeur des croyans, répondit Zobéïde, j'ai oublié de dire à votre majeſté, que la fée me mit entre les mains un petit paquet de cheveux, en me diſant qu'un jour j'aurois beſoin de ſa préſence, & qu'alors ſi je voulois ſeulement brûler deux brins de ces cheveux, elle ſeroit à moi dans le moment, quand elle ſeroit au-delà du mont Caucaſe. Madame, reprit le calife, où eſt ce paquet de cheveux ? Elle repartit que depuis ce temps-là, elle avoit eu grand ſoin de le porter toujours avec elle. En effet, elle le tira ; & ouvrant un peu la portière qui la cachoit, elle le lui montra. Hé bien, répliqua le calife, faiſons venir la fée ; vous ne ſauriez l'appeler plus à propos, puiſque je le ſouhaite.

Zobéïde y ayant conſenti, on apporta

du feu, & Zobéïde mit dessus tout le paquet de cheveux. A l'instant même le palais s'ébranla, & la fée parut devant le calife, sous la figure d'une dame habillée très-magnifiquement. Commandeur des croyans, dit-elle à ce prince, vous me voyez prête à recevoir vos commandemens. La dame qui vient de m'appeler par votre ordre, m'a rendu un service important: pour lui en marquer ma reconnoissance, je l'ai vengée de la perfidie de ses sœurs, en les changeant en chiennes ; mais si votre majesté le désire, je vais leur rendre leur figure naturelle.

Belle fée, lui répondit le calife, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir : faites-leur cette grâce ; après cela, je chercherai les moyens de les consoler d'une si rude pénitence : mais auparavant, j'ai encore une prière à vous faire en faveur de la dame qui a été si cruellement maltraitée par un mari inconnu. Comme vous savez une infinité de choses, il est à croire que vous n'ignorez pas celle-ci : obligez-moi de me nommer le barbare, qui ne s'est pas contenté d'exercer sur elle une si grande cruauté, mais qui lui a même enlevé très-injustement tout le bien qui lui appartenoit. Je m'étonne qu'une action

si injuste, si inhumaine, & qui fait tort à mon autorité, ne soit pas venue jusqu'à moi.

Pour faire plaisir à votre majesté, répliqua la fée, je remettrai les deux chiennes en leur premier état; je guérirai la dame de ses cicatrices, de manière qu'il ne paroîtra pas que jamais elle ait été frappée; & ensuite je vous nommerai celui qui l'a fait maltraiter ainsi.

Le calife envoya querir les deux chiennes chez Zobéïde; & lorsqu'on les eut amenées, on présenta une tasse pleine d'eau à la fée, qui l'avoit demandée. Elle prononça dessus des paroles que personne n'entendit, & elle en jeta sur Amine & sur les deux chiennes. Elles furent changées en deux dames d'une beauté surprenante, & les cicatrices d'Amine disparurent. Alors la fée dit au calife: Commandeur des croyans, il faut vous découvrir présentement qui est l'époux inconnu que vous cherchez. Il vous appartient de fort près, puisque c'est le prince Amin, votre fils aîné, frère du prince Mamoun, son cadet. Etant devenu passionnément amoureux de cette dame, sur le récit qu'on lui avoit fait de sa beauté, il trouva un prétexte pour l'attirer chez lui, où il l'épousa. A l'égard des coups qu'il lui a fait donner, il est

excufable en quelque façon. La dame fon époufe avoit eu un peu trop de facilité ; & les excufes qu'elle lui avoit apportées, étoient capables de faire croire qu'elle avoit fait plus de mal qu'il n'y en avoit. C'eft tout ce que je puis dire pour fatisfaire votre curiofité. En achevant ces paroles, elle falua le calife, & difparut.

Ce prince, rempli d'admiration, & content des changemens qui venoient d'arriver par fon moyen, fit des actions dont il fera parlé éternellement. Il fit premièrement appeler le prince Amin, fon fils, lui dit qu'il favoit fon mariage fecret, & lui apprit la caufe de la bleffure d'Amine. Le prince n'attendit pas que fon père lui parlât de la reprendre, il la reprit à l'heure même.

Le calife déclara enfuite qu'il donnoit fon cœur & fa main à Zobéïde, & propofa les trois autres fœurs aux trois calenders, fils de rois, qui les acceptèrent pour femmes avec beaucoup de reconnoiffance. Le calife leur affigna à chacun un palais magnifique dans la ville de Bagdad ; il les éleva aux premières charges de fon empire, & les admit dans fes confeils. Le premier cadis de Bagdad, appelé avec des témoins, dreffa les contrats de mariage ; & le fameux calife

Haroun Alraſchid, en faiſant le bonheur de tant de perſonnes qui avoient éprouvé des diſgraces incroyables, s'attira mille bénédictions.

Il n'étoit pas jour encore lorſque Scheherazade acheva cette hiſtoire, qui avoit été tant de fois interrompue & continuée. Cela lui donna lieu d'en commencer une autre. Ainſi adreſſant la parole au ſultan, elle lui dit :

*Hiſtoire de Sindbad le Marin.*

SIRE, ſous le règne de ce même caliſe Haroun Alraſchid, dont je viens de parler, il y avoit à Bagdad un pauvre porteur qui ſe nommoit Hindbad. Un jour qu'il faiſoit une chaleur exceſſive, il portoit une charge très peſante d'une extrêmité de la ville à une autre. Comme il étoit fort fatigué du chemin qu'il avoit déjà fait, & qu'il lui en reſtoit encore beaucoup à faire, il arriva dans une rue où régnoit un doux zéphir, & dont le pavé étoit arroſé d'eau de roſe. Ne pouvant déſirer un vent plus favorable pour ſe repoſer & reprendre de nouvelles forces, il poſa ſa charge à terre, & s'aſſit deſſus auprès d'une grande maiſon.

Il se fut bientôt très-bon gré de s'être arrêté en cet endroit ; car son odorat fut agréablement frappé d'un parfum exquis de bois d'aloës & de pastilles, qui sortoit par les fenêtres de cet hôtel, & qui, se mêlant avec l'odeur de l'eau de rose, achevoit d'embaumer l'air. Outre cela, il ouït en-dedans un concert de divers instrumens, accompagnés du ramage harmonieux d'un grand nombre de rossignols & d'autres oiseaux particuliers au climat de Bagdad. Cette gracieuse mélodie, & la fumée de plusieurs sortes de viandes qui se faisoient sentir, lui firent juger qu'il y avoit là quelque festin, & qu'on s'y réjouissoit. Il voulut savoir qui demeuroit en cette maison qu'il ne connoissoit pas bien, parce qu'il n'avoit pas eu occasion de passer souvent par cette rue. Pour satisfaire sa curiosité, il s'approcha de quelques domestiques qu'il vit à la porte, magnifiquement habillés, & demanda à l'un d'entr'eux comment s'appeloit le maître de cet hôtel. Hé quoi, lui répondit le domestique, vous demeurez à Bagdad, & vous ignorez que c'est ici la demeure du seigneur Sindbad le marin, de ce fameux voyageur qui a parcouru toutes les mers que le soleil éclaire ? Le porteur, qui avoit ouï parler

des richeſſes de Sindbad, ne put s'empêcher de porter envie à un homme, dont la condition lui paroiſſoit auſſi heureuſe qu'il trouvoit la ſienne déplorable. L'eſprit aigri par ſes réflexions, il leva les yeux au ciel, & dit aſſez haut pour être entendu : Puiſſant créateur de toutes choſes, conſidérez la différence qu'il y a entre Sindbad & moi ; je ſouffre tous les jours mille fatigues & mille maux ; & j'ai bien de la peine à me nourrir, moi & ma famille, de mauvais pain d'orge, pendant que l'heureux Sindbad dépenſe avec profuſion d'immenſes richeſſes, & mène une vie pleine de délices. Qu'a-t-il fait pour obtenir de vous une deſtinée ſi agréable ? qu'ai-je fait pour en mériter une ſi rigoureuſe ? En achevant ces paroles, il frappa du pied contre terre, comme un homme entièrement poſſédé de ſa douleur & de ſon déſeſpoir.

Il étoit encore occupé de ſes triſtes penſées, lorſqu'il vit ſortir de l'hôtel un valet qui vint à lui, & qui, le prenant par le bras, lui dit : Venez, ſuivez-moi, le ſeigneur Sindbad mon maître veut vous parler. Le jour qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade de continuer cette hiſtoire ; mais elle la reprit ainſi le lendemain.

# LXXe. NUIT.

SIRE, votre majeſté peut aiſément s'imaginer qu'Hindbad ne fut pas peu ſurpris du compliment qu'on lui faiſoit. Après le diſcours qu'il venoit de tenir, il avoit ſujet de craindre que Sindbad ne l'envoyât querir pour lui faire quelque mauvais traitement; c'eſt pourquoi il voulut s'excuſer ſur ce qu'il ne pouvoit abandonner ſa charge au milieu de la rue; mais le valet de Sindbad l'aſſura qu'on y prendroit garde, & le preſſa tellement ſur l'ordre dont il étoit chargé, que le porteur fut obligé de ſe rendre à ſes inſtances.

Le valet l'introduiſit dans une grande ſalle, où il y avoit un bon nombre de perſonnes autour d'une table couverte de toutes ſortes de mets délicats. On voyoit à la place d'honneur un perſonnage grave, bien fait & vénérable par une longue barbe blanche, & derrière lui, étoit debout une foule d'officiers & de domeſtiques fort empreſſés à le ſervir. Ce perſonnage étoit Sindbad. Le porteur, dont le trouble s'augmenta à la vue de tant de monde, & d'un feſtin ſi ſuperbe,

ſalua la compagnie en tremblant. Sindbad lui dit de s'approcher ; & après l'avoir fait aſſeoir à ſa droite, lui ſervit à manger lui-même, & lui fit donner à boire d'un excellent vin, dont le buffet étoit abondamment garni.

Sur la fin du repas, Sindbad, remarquant que ſes convives ne mangeoient plus, prit la parole ; & s'adreſſant à Hindbad, qu'il traita de frère, ſelon la coutume des arabes, lorſqu'ils ſe parlent familièrement, il lui demanda comment il ſe nommoit, & quelle étoit ſa profeſſion. Seigneur, lui répondit-il, je m'appelle Hindbad. Je ſuis bien-aiſe de vous voir, reprit Sindbad, & je vous réponds que la compagnie vous voit auſſi avec plaiſir ; mais je ſouhaiterois d'apprendre de vous-même ce que vous diſiez tantôt dans la rue. Sindbad, avant que de ſe mettre à table, avoit entendu tout ſon diſcours par la fenêtre ; & c'étoit ce qui l'avoit obligé à le faire appeler.

A cette demande, Hindbad, plein de confuſion, baiſſa la tête, & repartit : Seigneur, je vous avoue que ma laſſitude m'avoit mis en mauvaiſe humeur, & il m'eſt échappé quelques paroles indiſcrètes que je vous ſupplie de me pardonner. Oh ne croyez

pas, reprit Sindbad, que je sois assez injuste pour en conserver du ressentiment. J'entre dans votre situation; au lieu de vous reprocher vos murmures, je vous plains : mais il faut que je vous tire d'une erreur où vous me paroissez être à mon égard. Vous vous imaginez, sans doute, que j'ai acquis sans peine & sans travail toutes les commodités & le repos dont vous voyez que je jouis; désabusez-vous. Je ne suis parvenu à un état si heureux, qu'après avoir souffert durant plusieurs années tous les travaux de corps & d'esprit que l'imagination peut concevoir. Oui, messeigneurs, ajouta-t-il en s'adressant à toute la compagnie, je puis vous assurer que tous ces travaux sont si extraordinaires, qu'ils sont capables d'ôter aux hommes les plus avides de richesses, l'envie fatale de traverser les mers pour en acquérir. Vous n'avez peut-être entendu parler que confusément de mes étranges aventures, & des dangers que j'ai courus sur mer dans les sept voyages que j'ai faits; & puisque l'occasion s'en présente, je vais vous en faire un rapport fidelle : je crois que vous ne serez pas fâchés de l'entendre.

Comme Sindbad vouloit raconter son histoire, particulièrement à cause du porteur,

avant de la commencer, il ordonna qu'on fît porter la charge qu'il avoit laissée dans la rue, au lieu où Hindbad marqua qu'il souhaitoit qu'elle fût portée. Après cela, il parla dans ces termes :

*Premier Voyage de Sindbad le Marin.*

J'AVOIS hérité de ma famille des biens considérables, j'en dissipai la meilleure partie dans les débauches de ma jeunesse : mais je revins de mon aveuglement ; & rentrant en moi-même, je reconnus que les richesses étoient périssables, & qu'on en voyoit bientôt la fin, quand on les ménageoit aussi mal que je faisois. Je pensai de plus que je consumois malheureusement dans une vie déréglée, le temps, qui est la chose du monde la plus précieuse. Je considérai encore que c'étoit la dernière & la plus déplorable de toutes les misères, que d'être pauvre dans la vieillesse. Je me souvins de ces paroles du grand Salomon, que j'avois autrefois ouï dire à mon père : qu'il est moins fâcheux d'être dans le tombeau que dans la pauvreté. Frappé de toutes ces réflexions, je ramassai les débris de mon patrimoine. Je vendis à l'encan, en plein marché, tout ce que j'avois de

meubles. Je me liai ensuite avec quelques marchands qui négocioient par mer. Je consultai ceux qui me parurent capables de me donner de bons conseils. Enfin, je résolus de faire profiter le peu d'argent qui me restoit; & dès que j'eus pris cette résolution, je ne tardai guère à l'exécuter. Je me rendis à Balsora (1), où je m'embarquai avec plusieurs marchands sur un vaisseau que nous avions équipé à fraix communs.

Nous mîmes à la voile, & prîmes la route des Indes Orientales par le golfe Persique, qui est formé par les côtes de l'Arabie heureuse à la droite, & par celles de Perse à la gauche, & dont la plus grande largeur est de soixante & dix lieues, selon la commune opinion. Hors de ce golfe, la mer du Levant, la même que celle des Indes, est très-spacieuse: elle a d'un côté pour bornes les côtes d'Abyssinie, & quatre mille cinq cent lieues de longueur jusqu'aux (2) isles de Vakvak. Je fus d'abord incommodé de

(1) Port de mer sur le golfe Persique.

(2) Ces isles, selon les Arabes, sont au-delà de la Chine, & ainsi appelées d'un arbre qui porte un fruit de ce nom. Ce sont sans doute les isles du Japon, qui ne sont pourtant pas éloignées de l'Abyssinie.

ce qu'on appelle le mal de mer; mais ma ſanté ſe rétablit bientôt, & depuis ce temps-là, je n'ai point été ſujet à cette maladie.

Dans le cours de notre navigation, nous abordâmes à pluſieurs isles, & nous y vendîmes ou échangeâmes nos marchandiſes. Un jour que nous étions à la voile, le calme nous prit vis-à-vis une petite isle preſque à fleur d'eau, qui reſſembloit à une prairie par ſa verdure. Le capitaine fit plier les voiles, & permit de prendre terre aux perſonnes de l'équipage qui voulurent y deſcendre. Je fus du nombre de ceux qui y débarquèrent.

Mais dans le temps que nous nous divertiſſions à boire & à manger, & à nous délaſſer de la fatigue de la mer, l'isle trembla tout-à-coup, & nous donna une rude ſecouſſe.

A ces mots, Scheherazade s'arrêta, parce que le jour commençoit à paroître. Elle reprit ainſi ſon diſcours ſur la fin de la nuit ſuivante.



## LXXI^e. NUIT.

SIRE, Sindbad, pourſuivant ſon hiſtoire : On s'apperçut, dit-il, du tremblement de l'isle dans le vaiſſeau, d'où l'on nous cria de nous rembarquer promptement ; que nous allions tous périr ; que ce que nous prenions pour une isle, étoit le dos d'une baleine. Les plus diligens ſe ſauvèrent dans la chaloupe, d'autres ſe jetèrent à la nage ; pour moi, j'étois encore ſur l'isle, ou plutôt ſur la baleine, lorſqu'elle ſe plongea dans la mer, & je n'eus que le temps de me prendre à une pièce de bois qu'on avoit apportée du vaiſſeau pour faire du feu. Cependant le capitaine, après avoir reçu ſur ſon bord les gens qui étoient dans la chaloupe, & recueilli quelques-uns de ceux qui nageoient, voulut profiter d'un vent frais & favorable qui s'étoit levé, il fit hauſſer les voiles, & m'ôta par-là l'eſpérance de gagner le vaiſſeau.

Je demeurai donc à la merci des flots, pouſſé tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre ; je diſputai contr'eux ma vie tout le reſte du jour & de la nuit ſuivante. Je n'avois plus de force le lendemain, & je déſeſpérois

d'éviter la mort, lorſqu'une vague me jeta heureuſement contre une isle. Le rivage en étoit haut & eſcarpé, & j'aurois eu beaucoup de peine à y monter, ſi quelques racines d'arbres, que la fortune ſembloit avoir conſervées en cet endroit pour mon ſalut, ne m'en euſſent donné le moyen. Je m'étendis ſur la terre, où je demeurai à demi-mort, juſqu'à ce qu'il fût grand jour, & que le ſoleil parût.

Alors, quoique je fuſſe très-foible à cauſe du travail de la mer, & parce que je n'avois pris aucune nourriture depuis le jour précédent, je ne laiſſai pas de me traîner en cherchant des herbes bonnes à manger. J'en trouvai quelques-unes, & j'eus le bonheur de rencontrer une ſource d'eau excellente, qui ne contribua pas peu à me rétablir. Les forces m'étant revenues, je m'avançai dans l'isle, marchant ſans tenir de route aſſurée. J'entrai dans une belle plaine, où j'apperçus de loin un cheval qui paiſſoit. Je portai mes pas de ce côté-là, flottant entre la crainte & la joie; car j'ignorois ſi je n'allois pas chercher ma perte plutôt qu'une occaſion de mettre ma vie en sûreté. Je remarquai en approchant que c'étoit une cavale attachée à un piquet. Sa beauté attira

mon attention ; mais pendant que je la regardois, j'entendis la voix d'un homme qui parloit ſous terre. Un moment enſuite, cet homme parut, vint à moi, & me demanda qui j'étois. Je lui racontai mon aventure ; après quoi me prenant par la main, il me fit entrer dans une grotte, où il y avoit d'autres perſonnes qui ne furent pas moins étonnées de me voir, que je l'étois de les trouver là.

Je mangeai de quelques mets qu'ils me préſentèrent ; puis leur ayant demandé ce qu'ils faiſoient dans un lieu qui me paroiſſoit ſi déſert, ils répondirent qu'ils étoient palfreniers du roi Mihrage, ſouverain de cette isle : que chaque année, dans la même ſaiſon, ils avoient coutume d'y amener les cavales du roi, qu'ils attachoient de la manière que je l'avois vu, pour les faire couvrir par un cheval marin qui ſortoit de la mer; que le cheval marin, après les avoir couvertes, ſe mettoit en état de les dévorer; mais qu'ils l'en empêchoient par leurs cris, & l'obligeoient à rentrer dans la mer ; que les cavales étant pleines, ils les ramenoient, & que les chevaux qui en naiſſoient étoient deſtinés pour le roi, & appelés chevaux marins. Ils ajoutèrent, qu'ils devoient

partir le lendemain, & que si je fusse arrivé un jour plus tard, j'aurois péri infailliblement, parce que les habitations étoient éloignées, & qu'il m'eut été impossible d'y arriver sans guide.

Tandis qu'ils m'entretenoient ainsi, le cheval marin sortit de la mer, comme ils me l'avoient dit, se jeta sur la cavale, la couvrit, & voulut ensuite la dévorer; mais au grand bruit que firent les palfreniers, il lâcha prise, & alla se replonger dans la mer.

Le lendemain, ils reprirent le chemin de la capitale de l'isle avec les cavales, & je les accompagnai. A notre arrivée, le roi Mihrage, à qui je fus présenté, me demanda qui j'étois, & par quelle aventure je me trouvois dans ses états. Dès que j'eus pleinement satisfait sa curiosité, il me témoigna qu'il prenoit beaucoup de part à mon malheur. En même temps, il ordonna qu'on eût soin de moi, & que l'on me fournît toutes les choses dont j'aurois besoin. Cela fut exécuté d'une manière, que j'eus sujet de me louer de sa générosité & de l'exactitude de ses officiers.

Comme j'étois marchand, je fréquentai les gens de ma profession. Je recherchois particulièrement ceux qui étoient étrangers, tant pour

pour apprendre d'eux des nouvelles de Bagdad, que pour en trouver quelqu'un avec qui je puſſe y retourner; car la capitale du roi Mihrage eſt ſituée ſur le bord de la mer, & a un beau port où il aborde tous les jours des vaiſſeaux de différens endroits du monde. Je cherchois auſſi la compagnie des ſavans des Indes, & je prenois plaiſir à les entendre parler; mais cela ne m'empêchoit pas de faire ma cour au roi très-régulièrement, ni de m'entretenir avec des gouverneurs & de petits rois, ſes tributaires, qui étoient auprès de ſa perſonne. Ils me faiſoient mille queſtions ſur mon pays, & de mon côté, voulant m'inſtruire des mœurs ou des loix de leurs états, je leur demandois tout ce qui me ſembloit mériter ma curioſité.

Il y a ſous la domination du roi Mihrage une iſle qui porte le nom de Caſſel. On m'avoit aſſuré qu'on y entendoit toutes les nuits un ſon de timbales; ce qui a donné lieu à l'opinion qu'ont les matelots, que Degial y fait ſa demeure (1). Il me prit

(1) Degial, chez les mahométans, eſt le même que l'Antechriſt. Selon eux, il viendra à la fin du monde, conquerra toute la terre, excepté la Mecque, Médine, Tarſe & Jéruſalem, qui ſeront préſervées par des anges qu'il verra à l'entour.

envie d'être témoin de cette merveille, & je vis dans mon voyage des poiſſons longs de cent & de deux cent coudées, qui font plus de peur que de mal. Ils ſont ſi timides, qu'on les fait fuir en frappant ſur des ais. Je remarquai d'autres poiſſons qui n'étoient que d'une coudée, & qui reſſembloient par la tête à des hiboux.

A mon retour, comme j'étois un jour ſur le port, un navire vint y aborder. Dès qu'il fut à l'ancre, on commença de décharger les marchandiſes, & les marchands à qui elles appartenoient les faiſoient tranſporter dans des magaſins. En jetant les yeux ſur quelques ballots & ſur l'écriture qui marquoit à qui ils étoient, je vis mon nom deſſus; & après les avoir attentivement examinés, je ne doutai pas que ce ne fuſſent ceux que j'avois fait charger ſur le vaiſſeau où je m'étois embarqué à Balſora. Je reconnus même le capitaine; mais comme j'étois perſuadé qu'il me croyoit mort, je l'abordai, & lui demandai à qui appartenoient les ballots que je voyois. J'avois ſur mon bord, me répondit-il, un marchand de Bagdad, qui ſe nommoit Sindbad. Un jour que nous étions près d'une isle, à ce qu'il nous paroiſſoit, il mit pied à terre avec pluſieurs paſſagers dans cette isle pré-

tendue, qui n'étoit autre chose qu'une baleine d'une grosseur énorme, qui s'étoit endormie à fleur d'eau. Elle ne se sentit pas plutôt échauffée par le feu qu'on avoit allumé sur son dos pour faire la cuisine, qu'elle commença de se mouvoir & de s'enfoncer dans la mer. La plupart des personnes qui étoient dessus se noyèrent, & le malheureux Sindbad fut de ce nombre. Ces ballots étoient à lui, & j'ai résolu de les négocier jusqu'à ce que je rencontre quelqu'un de sa famille, à qui je puisse rendre le profit que j'aurai fait avec le principal. Capitaine, lui dis-je alors, je suis ce Sindbad que vous croyez mort, & qui ne l'est pas; & ces ballots sont mon bien & ma marchandise.... Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit; mais elle continua le lendemain de cette sorte.

---

## LXXIIe. NUIT.

SINDBAD, poursuivant son histoire, dit à la compagnie: Quand le capitaine du vaisseau m'entendit parler ainsi: Grand dieu, s'écria-t-il, à qui se fier aujourd'hui? Il n'y a plus de bonne foi parmi les hommes. J'ai

vu de mes propres yeux périr Sindbad, les passagers qui étoient sur mon bord l'ont vu comme moi; & vous osez dire que vous êtes ce Sindbad? Quelle audace! A vous voir, il semble que vous soyez un homme de probité; cependant vous dites une horrible fausseté pour vous emparer d'un bien qui ne vous appartient pas. Donnez-vous patience, repartis-je au capitaine, & me faites la grâce d'écouter ce que j'ai à vous dire. Hé bien, reprit-il, que direz-vous? Parlez, je vous écoute. Je lui racontai alors de quelle manière je m'étois sauvé, & par quelle aventure j'avois rencontré les palfreniers du roi Mihrage, qui m'avoient amené à sa cour.

Il se sentit ébranlé de mon discours; mais il fut bientôt persuadé que je n'étois pas un imposteur; car il arriva des gens de son navire qui me reconnurent & me firent de grands complimens, en me témoignant la joie qu'ils avoient de me revoir. Enfin, il me reconnut aussi lui-même; & se jetant à mon cou: Dieu soit loué, me dit-il, de ce que vous êtes heureusement échappé d'un si grand danger; je ne puis assez vous marquer le plaisir que j'en ressens. Voilà votre bien, prenez-le, il est à vous; faites-en ce qu'il vous plaira. Je le remerciai, je louai sa probité; & pour

la reconnoître, je le priai d'accepter quelques marchandiſes que je lui préſentai; mais il les refuſa.

Je choiſis ce qu'il y avoit de plus précieux dans mes ballots, & j'en fis préſent au roi Mihrage. Comme ce prince ſavoit la diſgrace qui m'étoit arrivée, il me demanda où j'avois pris des choſes ſi rares. Je lui contai par quel haſard je venois de les recouvrer; il eut la bonté de m'en témoigner de la joie; il accepta mon préſent, & m'en fit de beaucoup plus conſidérables. Après cela, je pris congé de lui, & me rembarquai ſur le même vaiſſeau. Mais avant mon embarquement, j'échangeai les marchandiſes qui me reſtoient contre d'autres du pays. J'emportai avec moi du bois d'aloës, de ſandal, du camphre, de la muſcade, du clou de girofle, du poivre & du gingembre. Nous paſsâmes par pluſieurs isles, & nous abordâmes enfin à Balſora, d'où j'arrivai en cette ville avec la valeur d'environ cent mille ſequins. Ma famille me reçut, & je la revis avec tous les tranſports que peut cauſer une amitié vive & ſincère. J'achetai des eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, de belles terres, & je fis une groſſe maiſon. Ce fut ainſi que je m'établis, réſolu d'oublier les

maux que j'avois soufferts, & de jouir des plaisirs de la vie.

Sindbad s'étant arrêté en cet endroit, ordonna aux joueurs d'instrumens de recommencer leurs concerts, qu'ils avoient interrompus par le récit de son histoire. On continua jusqu'au soir de boire & de manger; & lorsqu'il fut temps de se retirer, Sindbad se fit apporter une bourse de cent sequins, & la donnant au porteur : Prenez, Hindbad, lui dit-il, retournez chez vous, & revenez demain entendre la suite de mes aventures. Le porteur se retira fort confus de l'honneur & du présent qu'il venoit de recevoir. Le récit qu'il en fit à son logis fut très-agréable à sa femme & à ses enfans, qui ne manquèrent pas de remercier dieu du bien que la providence leur faisoit par l'entremise de Sindbad.

Hindbad s'habilla le lendemain plus proprement que le jour précédent, & retourna chez le voyageur libéral, qui le reçut d'un air riant, & lui fit mille caresses. D'abord que les conviés furent tous arrivés, on servit & l'on tint table fort long-temps. Le repas fini, Sindbad prit la parole, & s'adressant à la compagnie : Messeigneurs, dit-il, je vous prie de me donner audience, & de vouloir bien écouter les aventures de mon second

voyage ; elles ſont plus dignes de votre attention que celles du premier. Tout le monde garda le ſilence, & Sindbad parla en ces termes :

*Second Voyage de Sindbad le Marin.*

J'AVOIS réſolu, après mon premier voyage, de paſſer tranquillement le reſte de mes jours à Bagdad, comme j'eus l'honneur de vous le dire hier. Mais je ne fus pas long-temps ſans m'ennuyer d'une vie oiſive : l'envie de voyager & de négocier par mer me reprit : j'achetai des marchandiſes propres à faire le trafic que je méditois, & je partis une ſeconde fois avec d'autres marchands dont la probité m'étoit connue. Nous nous embarquâmes ſur un bon navire ; & après nous être recommandés à dieu, nous commençâmes notre navigation.

Nous allions d'isles en isles, & nous y faiſions des trocs fort avantageux. Un jour nous deſcendîmes en une qui étoit couverte de pluſieurs ſortes d'arbres fruitiers, mais ſi déſerte, que nous n'y découvrîmes aucune habitation, ni même aucune perſonne. Nous allâmes prendre l'air dans les prairies & le long des ruiſſeaux qui les arroſoient.

Pendant que les uns se divertissoient à cueillir des fleurs, & les autres des fruits, je pris mes provisions & du vin que j'avois porté, & m'assis près d'une eau coulante, entre de grands arbres qui formoient un bel ombrage. Je fis un assez bon repas de ce que j'avois, après quoi le sommeil vint s'emparer de mes sens. Je ne vous dirai pas si je dormis long-temps; mais quand je me réveillai, je ne vis plus le navire à l'ancre.

Là, Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit, parce qu'elle vit que le jour paroissoit; mais la nuit suivante elle continua de cette manière le second voyage de Sindbad.

## LXXIII^e. NUIT.

JE fus bien étonné, dit Sindbad, de ne plus voir le vaisseau à l'ancre; je me levai, je regardai de toutes parts, & je ne vis pas un des marchands qui étoient descendus dans l'isle avec moi. J'apperçus seulement le navire à la voile, mais si éloigné que je le perdis de vue peu de temps après.

Je vous laisse à imaginer les réflexions que je fis dans un état si triste. Je pensai mourir

de douleur : je pouſſai des cris épouvantables ; je me frappai la tête, & me jetai par terre, où je demeurai long-temps abîmé dans une convulſion mortelle de penſées toutes plus affligeantes les unes que les autres : je me reprochai cent fois de ne m'être pas contenté de mon premier voyage, qui devoit m'avoir fait perdre pour jamais l'envie d'en faire d'autres. Mais tous mes regrets étoient inutiles, & mon repentir hors de ſaiſon.

A la fin, je me réſignai à la volonté de dieu ; & ſans ſavoir ce que je deviendrois, je montai au haut d'un grand arbre, d'où je regardai de tous côtés pour voir ſi je ne découvrirois rien qui pût me donner quelqu'eſpérance. En jetant les yeux ſur la mer, je ne vis que de l'eau & le ciel ; mais ayant apperçu du côté de la terre quelque choſe de blanc, je deſcendis de l'arbre ; & avec ce qui me reſtoit de vivres, je marchai vers cette blancheur, qui étoit ſi éloignée, que je ne pouvois pas bien diſtinguer ce que c'étoit.

Lorſque j'en fus à une diſtance raiſonnable, je remarquai que c'étoit une boule blanche, d'une hauteur & d'une groſſeur prodigieuſe. Dès que j'en fus près, je la touchai, & la trouvai fort douce. Je tournai à l'entour,

rance que le roc, lorſqu'il reprendroit ſon vol le lendemain, m'emporteroit hors de cette isle déſerte. Effectivement, après avoir paſſé la nuit en cet état, d'abord qu'il fut jour, l'oiſeau s'envola, & m'enleva ſi haut, que je ne voyois plus la terre; puis il deſcendit tout-à-coup avec tant de rapidité, que je ne me ſentois pas. Lorſque le roc fut poſé, & que je me vis à terre, je déliai promptement le nœud qui me tenoit attaché à ſon pied. J'avois à peine achevé de me détacher, qu'il donna du bec ſur un ſerpent d'une longueur inouïe. Il le prit, & s'envola auſſitôt.

Le lieu où il me laiſſa étoit une vallée très-profonde, environnée de toutes parts de montagnes ſi hautes, qu'elles ſe perdoient dans la nue, & tellement eſcarpées, qu'il n'y avoit aucun chemin par où l'on y pût monter. Ce fut un nouvel embarras pour moi; & comparant cet endroit à l'isle déſerte que je venois de quitter, je trouvai que je n'avois rien gagné au change.

En marchant par cette vallée, je remarquai qu'elle étoit parſemée de diamans, dont il y en avoit d'une groſſeur ſurprenante; je pris beaucoup de plaiſir à les regarder; mais j'apperçus bientôt de loin des objets qui dimi-

nuèrent fort ce plaisir, & que je ne pus voir sans effroi. C'étoit un grand nombre de serpens si gros & si longs, qu'il n'y en avoit pas un qui n'eût englouti un éléphant. Ils se retiroient pendant le jour dans leurs antres, où ils se cachoient à cause du roc leur ennemi, & ils n'en sortoient que la nuit.

Je passai la journée à me promener dans la vallée, & à me reposer de temps en temps dans les endroits les plus commodes. Cependant le soleil se coucha ; & à l'entrée de la nuit je me retirai dans une grotte, où je jugeai que je serois en sûreté. J'en bouchai l'entrée, qui étoit basse & étroite, avec une pierre assez grosse pour me garantir des serpens, mais qui n'étoit pas assez juste pour empêcher qu'il n'y entrât un peu de lumière. Je soupai d'une partie de mes provisions, au bruit des serpens, qui commencèrent à paroître. Leurs affreux sifflemens me causèrent une frayeur extrême, & ne me permirent pas, comme vous pouvez penser, de passer la nuit fort tranquillement. Le jour étant venu, les serpens se retirèrent. Alors je sortis de ma grotte en tremblant, & je puis dire que je marchai long-temps sur des diamans sans en avoir la moindre envie. A la fin, je m'assis; & malgré l'inquiétude dont

j'étois agité, comme je n'avois pas fermé l'œil de toute la nuit, je m'endormis après avoir fait encore un repas de mes provisions. Mais j'étois à peine assoupi, que quelque chose qui tomba près de moi avec grand bruit, me réveilla. C'étoit une grosse pièce de viande fraîche; & dans le moment, j'en vis rouler plusieurs autres du haut des rochers en différens endroits.

J'avois toujours tenu pour un conte fait à plaisir, ce que j'avois ouï dire plusieurs fois à des matelots & à d'autres personnes, touchant la vallée des diamans, & l'adresse dont se servoient quelques marchands pour en tirer ces pierres précieuses. Je connus bien qu'ils m'avoient dit la vérité. En effet, ces marchands se rendent auprès de cette vallée, dans le temps que les aigles ont des petits. Ils découpent de la viande & la jettent par grosses pièces dans la vallée; les diamans, sur la pointe desquels elles tombent, s'y attachent. Les aigles, qui sont en ce pays-là plus fortes qu'ailleurs, vont fondre sur ces pièces de viande, & les emportent dans leurs nids au haut des rochers, pour servir de pâture à leurs aiglons. Alors les marchands courant aux nids, obligent par leurs cris les aigles à s'éloigner, &

prennent les diamans qu'ils trouvent attachés aux pièces de viande. Ils se servent de cette ruse, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de tirer les diamans de cette vallée, qui est un précipice dans lequel on ne sauroit descendre.

J'avois cru jusques-là qu'il ne me seroit pas possible de sortir de cet abyme, que je regardois comme mon tombeau; mais je changeai de sentiment, & ce que je venois de voir, me donna lieu d'imaginer le moyen de conserver ma vie.

Le jour qui parut en cet endroit, imposa silence à Scheherazade; mais elle poursuivit cette histoire le lendemain.

---

## LXXIVe. NUIT.

SIRE, dit-elle en s'adressant toujours au sultan des Indes, Sindbad continua de raconter les aventures de son second voyage à la compagnie qui l'écoutoit: Je commençai, dit-il, par amasser les plus gros diamans qui se présentèrent à mes yeux, & j'en remplis

la bourſe (1) de cuir qui m'avoit ſervi à mettre mes proviſions de bouche. Je pris enſuite la pièce de viande qui me parut la plus longue, & l'attachai fortement autour de moi avec la toile de mon turban, & en en cet état je me couchai le ventre contre terre, la bourſe de cuir attachée à ma ceinture d'une manière qu'elle ne pouvoit tomber.

Je ne fus pas plutôt en cette ſituation, que les aigles vinrent chacune ſe ſaiſir d'une pièce de viande, qu'elles emportèrent; & une des plus puiſſantes m'ayant enlevé de même avec le morceau de viande dont j'étois enveloppé, me porta au haut de la montagne juſques dans ſon nid. Les marchands ne manquèrent point alors de crier pour épouvanter les aigles; & lorſqu'ils les eurent obligées à quitter leur proie, un d'entr'eux s'approcha de moi; mais il fut ſaiſi de crainte quand il m'apperçut. Il ſe raſſura pourtant; & au lieu de s'informer

(1) Les Orientaux qui voyagent mettent leurs vivres dans une bourſe de cuir, à-peu-près ſemblable à celles dont nous voyons que les barbiers ſe ſervent à porter leur baſſin, leur linge & leur trouſſeau, lorſqu'ils vont raſer en ville.

par quelle aventure je me trouvois là, il commença de me quereller, en me demandant pourquoi je lui raviſſois ſon bien. Vous me parlerez, lui dis-je, avec plus d'humanité, lorſque vous m'aurez mieux connu. Conſolez-vous, ajoutai-je, j'ai des diamans pour vous & pour moi plus que n'en peuvent avoir tous les autres marchands enſemble. S'ils en ont, ce n'eſt que par haſard; mais j'ai choiſi moi-même au fond de la vallée ceux que j'apporte dans cette bourſe que vous voyez. En diſant cela, je la lui montrai. Je n'avois pas achevé de parler, que les autres marchands qui m'apperçurent, s'attroupèrent autour de moi, fort étonnés de me voir, & j'augmentai leur ſurpriſe par le récit de mon hiſtoire. Ils n'admirèrent pas tant le ſtratagême que j'avois imaginé pour me ſauver, que ma hardieſſe à le tenter.

Ils m'emmenèrent au logement où ils demeuroient tous enſemble; & là, ayant ouvert ma bourſe en leur préſence, la groſſeur de mes diamans les ſurprit, & ils m'avouèrent que dans toutes les cours où ils avoient été, ils n'en avoient pas vu un qui en approchât. Je priai le marchand à qui appartenoit le nid où j'avois été tranſporté, car chaque marchand avoit le ſien; je le priai,

dis-je, d'en choifir pour fa part autant qu'il en voudroit. Il fe contenta d'en prendre un feul, encore le prit-il des moins gros ; & comme je le preffois d'en recevoir d'autres fans craindre de me faire tort : Non, me dit-il, je fuis fort fatisfait de celui-ci, qui eft affez précieux pour m'épargner la peine de faire déformais d'autres voyages pour l'établiffement de ma petite fortune.

Je paffai la nuit avec ces marchands, à qui je racontai une feconde fois mon hiftoire, pour la fatisfaction de ceux qui ne l'avoient pas entendue. Je ne pouvois modérer ma joie, quand je faifois réflexion que j'étois hors des périls dont je vous ai parlé. Il me fembloit que l'état où je me trouvois étoit un fonge, & je ne pouvois croire que je n'euffe plus rien à craindre.

Il y avoit déjà plufieurs jours que les marchands jetoient des pièces de viande dans la vallée ; & comme chacun paroiffoit content des diamans qui lui étoient échus, nous partîmes le lendemain tous enfemble, & nous marchâmes par de hautes montagnes, où il y avoit des ferpens d'une longueur prodigieufe, que nous eûmes le bonheur d'éviter. Nous gagnâmes le premier port, d'où nous pafsâmes à l'isle de Roha, où croît

l'arbre dont on tire le camphre, & qui eſt ſi gros & ſi touffu, que cent hommes y peuvent être à l'ombre aiſément. Le ſuc dont ſe forme le camphre coule par une ouverture que l'on fait au haut de l'arbre, & ſe reçoit dans un vaſe où il prend conſiſtance, & devient ce qu'on appelle *camphre*. Le ſuc ainſi tiré, l'arbre ſe sèche & meurt.

Il y a dans la même isle des rhinocéros, qui ſont des animaux plus petits que l'éléphant, & plus grands que le bufle; ils ont une corne ſur le nez, longue environ d'une coudée: cette corne eſt ſolide & coupée par le milieu d'une extrêmité à l'autre. On voit deſſus des traits blancs qui repréſentent la figure d'un homme. Le rhinocéros ſe bat avec l'éléphant, le perce de ſa corne pardeſſous le ventre, l'enlève, & le porte ſur ſa tête; mais comme le ſang & la graiſſe de l'éléphant lui coulent ſur les yeux & l'aveuglent, il tombe par terre: & ce qui va vous étonner, le roc vient qui les enlève tous deux entre ſes griffes, & les emporte pour nourrir ſes petits.

Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres particularités de cette isle, de peur de vous ennuyer. J'y échangeai quelques-uns de mes diamans contre de bonnes marchandiſes.

De là nous allâmes à d'autres isles; & enfin, après avoir touché à plusieurs villes marchandes en terre ferme, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. J'y fis d'abord de grandes aumônes aux pauvres, & je jouis honorablement du reste des richesses immenses que j'avois apportées & gagnées avec tant de fatigue.

Ce fut ainsi que Sindbad raconta son second voyage. Il fit donner encore cent sequins à Hindbad, qu'il invita à venir le lendemain entendre le récit du troisième.

Les conviés retournèrent chez eux, & revinrent le jour suivant à la même heure, de même que le porteur, qui avoit déjà presque oublié sa misère passée. On se mit à table, & après le repas, Sindbad ayant demandé audience, fit de cette sorte le détail de son troisième voyage.

*Troisième Voyage de Sindbad le Marin.*

J'EUS bientôt perdu, dit-il, dans les douceurs de la vie que je menois, le souvenir des dangers que j'avois courus dans mes deux voyages; mais comme j'étois à la fleur de mon âge, je m'ennuyai de vivre dans le repos; & m'étourdissant sur les nouveaux pé-

rils que je voulois affronter, je partis de Bagdad avec de riches marchandises du pays, que je fis transporter à Balsora. Là je m'embarquai encore avec d'autres marchands. Nous fîmes une longue navigation, & nous abordâmes à plusieurs ports où nous fîmes un commerce considérable.

Un jour que nous étions en pleine mer, nous fûmes battus d'une tempête horrible qui nous fit perdre notre route. Elle continua plusieurs jours, & nous poussa devant le port d'une isle où le capitaine auroit fort souhaité de se dispenser d'entrer; mais nous fûmes bien obligés d'y aller mouiller. Lorsqu'on eut plié les voiles, le capitaine nous dit; Cette isle, & quelques autres voisines, sont habitées par des sauvages tout velus, qui vont venir nous assaillir. Quoique ce soit des nains, notre malheur veut que nous ne fassions pas la moindre résistance, parce qu'ils sont en plus grand nombre que les sauterelles, & que s'il nous arrivoit d'en tuer quelqu'un, ils se jetteroient tous sur nous & nous assommeroient.

Le jour qui vint éclairer l'appartement de Schahriar, empêcha Scheherazade d'en dire davantage. La nuit suivante elle reprit la parole en ces termes.

## LXXVe. NUIT.

Le diſcours du capitaine, dit Sindbad, mit tout l'équipage dans une grande conſternation, & nous connûmes bientôt que ce qu'il venoit de nous dire n'étoit que trop véritable. Nous vîmes paroître une multitude innombrable de ſauvages hideux, couverts par tout le corps d'un poil roux, & hauts ſeulement de deux pieds. Ils ſe jetèrent à la nage, & environnèrent en peu de temps notre vaiſſeau. Ils nous parloient en approchant; mais nous n'entendions pas leur langage. Ils ſe prirent aux bords & aux cordages du navire, & grimpèrent de tous côtés juſqu'au tillac avec une ſi grande agilité & avec tant de vîteſſe, qu'il ne paroiſſoit pas qu'ils poſaſſent leurs pieds.

Nous leur vîmes faire cette manœuvre avec la frayeur que vous pouvez vous imaginer, ſans oſer nous mettre en défenſe, ni leur dire un ſeul mot, pour tâcher de les détourner de leur deſſein, que nous ſoupçonnions d'être funeſte. Effectivement, ils déplièrent les voiles, coupèrent le cable de l'ancre ſans ſe donner la peine de la reti-

rer; & après avoir fait approcher de terre le vaiſſeau, ils nous firent tous débarquer. Ils emmenèrent enſuite le navire en une autre isle d'où ils étoient venus. Tous les voyageurs évitoient avec ſoin celle où nous étions alors, & il étoit très-dangereux de s'y arrêter pour la raiſon que vous allez entendre; mais il nous fallut prendre notre mal en patience.

Nous nous éloignâmes du rivage, & en nous avançant dans l'isle, nous trouvâmes quelques fruits & des herbes dont nous mangeâmes, pour prolonger le dernier moment de notre vie le plus qu'il nous étoit poſſible; car nous nous attendions tous à une mort certaine. En marchant, nous apperçûmes aſſez loin de nous un grand édifice, vers lequel nous tournâmes nos pas. C'étoit un palais bien bâti & fort élevé, qui avoit une porte d'ébène à deux battans, que nous ouvrîmes en la pouſſant. Nous entrâmes dans la cour, & nous vîmes en face un vaſte appartement avec un veſtibule, où il y avoit d'un côté un monceau d'oſſemens humains, & de l'autre une infinité de broches à rôtir. Nous tremblâmes à ce ſpectacle; & comme nous étions fatigués d'avoir marché, les jambes nous manquèrent; nous

tombâmes par terre, saisis d'une frayeur mortelle, & nous y demeurâmes très-long-temps immobiles.

Le soleil se couchoit ; & tandis que nous étions dans l'état pitoyable que je viens de vous dire, la porte de l'appartement s'ouvrit avec beaucoup de bruit, & aussitôt nous en vîmes sortir une horrible figure d'homme noir, de la hauteur d'un grand palmier. Il avoit au milieu du front un seul œil rouge & ardent comme un charbon allumé ; les dents de devant, qu'il avoit fort longues & fort aiguës, lui sortoient de la bouche, qui n'étoit pas moins fendue que celle d'un cheval ; & la lèvre inférieure lui descendoit sur la poitrine. Ses oreilles ressembloient à celles d'un éléphant, & lui couvroient les épaules. Il avoit les ongles crochus & longs comme les griffes des plus grands oiseaux. A la vue d'un géant si effroyable, nous perdîmes tous connoissance, & demeurâmes comme morts.

A la fin, nous revînmes à nous, & nous le vîmes assis sous le vestibule, qui nous examinoit de tout son œil. Quand il nous eut bien considérés, il s'avança vers nous ; & s'étant approché, il étendit la main sur moi, me prit par la nuque du cou, & me tourna

de tous côtés comme un boucher qui manie une tête de mouton. Après m'avoir bien regardé, voyant que j'étois si maigre, que je n'avois que la peau & les os, il me lâcha. Il prit les autres tour-à-tour, les examina de la même manière; & comme le capitaine étoit le plus gras de tout l'équipage, il le tint d'une main ainsi que j'aurois tenu un moineau, & lui passa une broche au travers du corps; ayant ensuite allumé un grand feu, il le fit rôtir, & le mangea à son souper dans l'appartement où il s'étoit retiré. Ce repas achevé, il revint sous le vestibule, où il se coucha, & s'endormit en ronflant d'une manière plus bruyante que le tonnerre, & son sommeil dura jusqu'au lendemain matin. Pour nous, il ne nous fut pas possible de goûter la douceur du repos, & nous passâmes la nuit dans la plus cruelle inquiétude dont on puisse être agité. Le jour étant venu, le géant se réveilla, se leva, sortit, & nous laissa dans le palais.

Lorsque nous le crûmes éloigné, nous rompîmes le triste silence que nous avions gardé toute la nuit, & nous affligeant tous comme à l'envi l'un de l'autre, nous fîmes retentir le palais de plaintes & de gémissemens. Quoique nous fussions en assez grand nombre,

nombre, & que nous n'euſſions qu'un ſeu ennemi, nous n'eûmes pas d'abord la pen ſée de nous délivrer de lui par ſa mort. Cette entrepriſe, bien que fort difficile à exécuter, étoit pourtant celle que nous devions naturel lement former.

Nous délibérâmes ſur pluſieurs autres partis, mais nous ne nous déterminâmes à aucun; & nous ſoumettant à ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de notre ſort, nous paſſâmes la journée à parcourir l'isle, en nous nourriſſant de fruits & de plantes comme le jour précédent. Sur le ſoir, nous cherchâmes quelqu'endroit à nous mettre à couvert; mais nous n'en trouvâmes point, & nous fûmes obligés malgré nous de retourner au palais.

Le géant ne manqua pas d'y revenir & de ſouper encore d'un de nos compagnons; après quoi il s'endormit & ronfla juſqu'au jour, qu'il ſortit, & nous laiſſa comme il avoit déjà fait. Notre condition nous parut ſi affreuſe, que pluſieurs de nos camarades furent ſur le point d'aller ſe précipiter dans la mer, plutôt que d'attendre une mort ſi étrange; & ceux-là excitoient les autres à ſuivre leur conſeil. Mais un de la compagnie prenant alors la parole: Il nous eſt défendu,

dit-il, de nous donner nous-mêmes la mort; & quand cela feroit permis, n'eft-il pas plus raifonnable que nous fongions au moyen de nous défaire du barbare qui nous deftine un trépas fi funefte ?

Comme il m'étoit venu dans l'efprit un projet fur cela, je le communiquai à mes camarades, qui l'approuvèrent. Mes frères, leur dis-je alors, vous favez qu'il y a beaucoup de bois le long de la mer, fi vous m'en croyez, conftruifons plufieurs radeaux qui puiffent nous porter; & lorfqu'ils feront achevés, nous les laifferons fur la côte jufqu'à ce que nous jugions à propos de nous en fervir. Cependant, nous exécuterons le deffein que je vous ai propofé pour nous délivrer du géant; s'il réuffit, nous pourrons attendre ici avec patience qu'il paffe quelque vaiffeau qui nous retire de cette isle fatale; fi au contraire nous manquons notre coup, nous gagnerons promptement nos radeaux, & nous nous mettrons en mer. J'avoue qu'en nous expofant à la fureur des flots fur de fi fragiles bâtimens, nous courons rifque de perdre la vie; mais quand nous devrions périr, n'eft-il pas plus doux de nous laiffer enfevelir dans la mer, que dans les entrailles de ce monftre, qui a déjà dévoré deux

de nos compagnons? Mon avis fut goûté de tout le monde, & nous construisîmes des radeaux capables de porter trois personnes.

Nous retournâmes au palais vers la fin du jour, & le géant y arriva peu de temps après nous. Il fallut encore nous résoudre à voir rôtir un de nos camarades. Mais enfin, voici de quelle manière nous nous vengeâmes de la cruauté du géant. Après qu'il eut achevé son détestable souper, il se coucha sur le dos & s'endormit (1). D'abord que nous l'entendîmes ronfler selon sa coutume, neuf des plus hardis d'entre nous, & moi, nous prîmes chacun une broche, nous en mîmes la pointe dans le feu pour la faire rougir, & ensuite nous la lui enfonçâmes dans l'œil en même temps, & nous le lui crevâmes.

La douleur que sentit le géant lui fit pousser un cri effroyable. Il se leva brusquement, & étendit les mains de tous côtés pour se saisir de quelqu'un de nous, afin de le sacrifier à sa rage; mais nous eûmes le

---

(1) Il est à croire que l'auteur arabe a tiré ce conte de l'Odissée d'Homère.

temps de nous éloigner de lui, & de nous jeter contre terre dans des endroits où il ne pouvoit nous rencontrer sous ses pieds. Après nous avoir cherchés vainement, il trouva la porte à tâtons, & sortit avec des hurlemens épouvantables.

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit; mais la nuit suivante, elle reprit ainsi cette histoire.

---

## LXXVI^e. NUIT.

Nous sortîmes du palais après le géant, poursuivit Sindbad, & nous nous rendîmes au bord de la mer dans l'endroit où étoient nos radeaux. Nous les mîmes d'abord à l'eau, & nous attendîmes qu'il fît jour pour nous jeter dessus, supposé que nous vissions le géant venir à nous avec quelque guide de son espèce; mais nous nous flattions que s'il ne paroissoit pas lorsque le soleil seroit levé, & que nous n'entendissions plus ses hurlemens, que nous ne cessions pas d'ouïr, ce seroit une marque qu'il auroit perdu la vie, & en ce cas, nous nous proposions de rester dans l'isle, & de ne pas nous risquer sur nos radeaux. Mais à peine fut-il jour

que nous apperçûmes notre cruel ennemi, accompagné de deux géans à-peu-près de ſa grandeur, qui le conduiſoient, & d'un aſſez grand nombre d'autres encore qui marchoient devant lui à pas précipités.

A cet objet, nous ne balançâmes point à nous jeter ſur nos radeaux, & nous commençâmes à nous éloigner du rivage à force de rames. Les géans, qui s'en apperçurent, ſe munirent de groſſes pierres, accoururent ſur la rive, entrèrent même dans l'eau juſqu'à la moitié du corps, & nous les jetèrent ſi adroitement, qu'à la réſerve du radeau ſur lequel j'étois, tous les autres en furent briſés; & les hommes qui étoient deſſus ſe noyèrent. Pour moi & mes deux compagnons, comme nous ramions de toutes nos forces, nous nous trouvâmes les plus avancés dans la mer, & hors de la portée des pierres.

Quand nous fûmes en pleine mer, nous devînmes le jouet du vent & des flots, qui nous jetoient tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, & nous paſsâmes ce jour-là & la nuit ſuivante dans une cruelle incertitude de notre deſtinée; mais le lendemain nous eûmes le bonheur d'être pouſſés contre une iſle, où nous nous ſauvâmes avec bien de la joie.

Nous y trouvâmes d'excellens fruits, qui nous furent d'un grand ſecours pour réparer les forces que nous avions perdues.

Sur le ſoir, nous nous endormîmes ſur le bord de la mer; mais nous fûmes réveillés par le bruit qu'un ſerpent, long comme un palmier, faiſoit de ſes écailles en rampant ſur la terre. Il ſe trouva ſi près de nous, qu'il engloutit un de mes deux camarades, malgré les cris & les efforts qu'il put faire pour ſe débarraſſer du ſerpent, qui, le ſecouant à pluſieurs repriſes, l'écraſa contre terre, & acheva de l'avaler. Nous prîmes auſſitôt la fuite, l'autre camarade & moi; & quoique nous fuſſions aſſez éloignés, nous entendîmes quelque temps après un bruit qui nous fit juger qu'il rendoit les os du malheureux qu'il avoit ſurpris. En effet, nous les vîmes le lendemain avec horreur. O dieu! m'écriai-je alors, à quoi ſommes-nous expoſés? Nous nous réjouiſſions hier d'avoir dérobé nos vies à la cruauté d'un géant & à la fureur des eaux, & nous voilà tombés dans un péril qui n'eſt pas moins terrible.

Nous remarquâmes, en nous promenant, un gros arbre fort haut, ſur lequel nous projetâmes de paſſer la nuit ſuivante pour nous mettre en ſûreté. Nous mangeâmes encore

des fruits comme le jour précédent; & à la fin du jour, nous montâmes ſur l'arbre. Nous entendîmes bientôt le ſerpent, qui vint en ſifflant juſqu'au pied de l'arbre où nous étions. Il s'éleva contre le tronc, & rencontrant mon camarade, qui étoit plus bas que moi, il l'engloutit tout-d'un coup, & ſe retira.

Je demeurai ſur l'arbre juſqu'au jour, & alors j'en deſcendis plus mort que vif. Effectivement je ne pouvois attendre un autre ſort que celui de mes deux compagnons; & cette penſée me faiſant frémir d'horreur, je fis quelques pas pour m'aller jeter dans la mer; mais comme il eſt doux de vivre le plus long-temps qu'on peut, je réſiſtai à ce mouvement de déſeſpoir, & me ſoumis à la volonté de dieu, qui diſpoſe à ſon gré de nos vies.

Je ne laiſſai pas toutefois d'amaſſer une grande quantité de menu bois, de ronces & d'épines sèches. J'en fis pluſieurs fagots que je liai enſemble, après en avoir fait un grand cercle autour de l'arbre, & j'en liai quelques-uns en travers par-deſſus pour me couvrir la tête. Cela étant fait, je m'enfermai dans ce cercle à l'entrée de la nuit, avec la triſte conſolation de n'avoir rien négligé pour me garantir du cruel ſort qui me menaçoit. Le

ſerpent ne manqua pas de revenir & de tourner autour de l'arbre, cherchant à me dévorer; mais il n'y put réuſſir, à cauſe du rempart que je m'étois fabriqué, & il fit envain juſqu'au jour le manège d'un chat qui aſſiége une ſouris, dans un aſyle qu'il ne peut forcer. Enfin, le jour étant venu, il ſe retira; mais je n'oſai ſortir de mon fort, que le ſoleil ne parût.

Je me trouvai ſi fatigué du travail qu'il m'avoit donné; j'avois tant ſouffert de ſon haleine empeſtée, que la mort me paroiſſant préférable à cette horreur, je m'éloignai de l'arbre; & ſans me ſouvenir de la réſignation où j'étois le jour précédent, je courus vers la mer, dans le deſſein de m'y précipiter la tête la première.

A ces mots, Scheherazade voyant qu'il étoit jour, ceſſa de parler. Le lendemain, elle continua cette hiſtoire, & dit au ſultan:

---

## LXXVIIe. NUIT.

SIRE, Sindbad, pourſuivant ſon troiſième voyage: Dieu, dit-il, fut touché de mon déſeſpoir; dans le temps que j'allois me jeter dans la mer, j'apperçus un navire aſſez éloi-

gné du rivage. Je criai de toute ma force pour me faire entendre, & je dépliai la toile de mon turban pour qu'on me remarquât. Cela ne fut pas inutile, tout l'équipage m'apperçut, & le capitaine m'envoya la chaloupe. Quand je fus à bord, les marchands & les matelots me demandèrent avec beaucoup d'empreſſement, par quelle aventure je m'étois trouvé dans cette isle déſerte; & après que je leur eus raconté tout ce qui m'étoit arrivé, les plus anciens me dirent qu'ils avoient pluſieurs fois entendu parler des géans qui demeuroient en cette isle, qu'on leur avoit aſſuré que c'étoient des anthropophages, & qu'ils mangeoient les hommes crus auſſi-bien que rôtis. A l'égard des ſerpens, ils ajoutèrent qu'il y en avoit en abondance dans cette isle; qu'ils ſe cachoient le jour, & ſe montroient la nuit. Après qu'ils m'eurent témoigné qu'ils avoient bien de la joie de me voir échappé de tant de périls, comme ils ne doutoient pas que je n'euſſe beſoin de manger, ils s'empreſsèrent de me régaler de ce qu'ils avoient de meilleur; & le capitaine, remarquant que mon habit étoit tout en lambeaux, eut la générosité de m'en faire donner un des ſiens.

Nous courûmes la mer quelque temps;

nous touchâmes à plusieurs isles, & nous abordâmes enfin à celle de Salahat, d'où l'on tire le sandal, qui est un bois de grand usage dans la médecine. Nous entrâmes dans le port, & nous y mouillâmes. Les marchands commencèrent à faire débarquer leurs marchandises pour les vendre ou les échanger. Pendant ce temps-là, le capitaine m'appela, & me dit : Frère, j'ai en dépôt des marchandises qui appartenoient à un marchand qui a navigué quelque temps sur mon navire. Comme ce marchand est mort ; je les fais valoir, pour en rendre compte à ses héritiers lorsque j'en rencontrerai quelqu'un. Les ballots dont il entendoit parler, étoient déjà sur le tillac. Il les montra, en me disant : Voilà les marchandises en question ; j'espère que vous voudrez bien vous charger d'en faire commerce, sous la condition du droit dû à la peine que vous prendrez. J'y consentis, en le remerciant de ce qu'il me donnoit occasion de ne pas demeurer oisif.

L'écrivain du navire enrégistroit tous les ballots avec les noms des marchands à qui ils appartenoient. Comme il eut demandé au capitaine sous quel nom il vouloit qu'il enrégistrât ceux dont il venoit de me charger : Ecrivez, lui dit le capitaine, sous le nom

de Sindbad le marin. Je ne pus m'entendre nommer sans émotion ; & envisageant le capitaine, je le reconnus pour celui qui, dans mon second voyage, m'avoit abandonné dans l'isle où je m'étois endormi au bord d'un ruisseau, & qui avoit remis à la voile sans m'attendre ou me faire chercher. Je ne me l'étois pas remis d'abord, à cause du changement qui s'étoit fait en sa personne depuis le temps que je ne l'avois vu.

Pour lui, qui me croyoit mort, il ne faut pas s'étonner s'il ne me reconnut pas. Capitaine, lui dis-je, est-ce que le marchand à qui étoient ces ballots, s'appeloit Sindbad ? Oui, me répondit-il, il se nommoit de la sorte ; il étoit de Bagdad, & s'étoit embarqué sur mon vaisseau à Balsora. Un jour que nous descendîmes dans une isle pour faire de l'eau & prendre quelques rafraîchissemens, je ne sais par quelle méprise je remis à la voile sans prendre garde qu'il ne s'étoit pas embarqué avec les autres. Nous ne nous en apperçûmes, les marchands & moi, que quatre heures après. Nous avions le vent en poupe, & si frais, qu'il ne nous fut pas possible de revirer de bord pour aller le reprendre. Vous le croyez donc mort, repris-je ? Assurément, repartit-il. Hé bien, capitaine,

lui répliquai-je, ouvrez les yeux ; & connoiſſez ce Sindbad que vous laiſsâtes dans cette isle déſerte. Je m'endormis au bord d'un ruiſſeau, & quand je me réveillai, je ne vis plus perſonne de l'équipage. A ces mots, le capitaine s'attacha à me regarder.

Scheherazade, en cet endroit, s'appercevant qu'il étoit jour, fut obligée de garder le ſilence. Le lendemain, elle reprit ainſi le fil de ſa narration.

## LXXVIIIe. NUIT.

LE capitaine, dit Sindbad, après m'avoir fort attentivement conſidéré, me reconnut enfin. Dieu ſoit loué, s'écria-t-il en m'embraſſant ; je ſuis ravi que la fortune ait réparé ma faute. Voilà vos marchandiſes, que j'ai toujours pris ſoin de conſerver & de faire valoir dans tous les ports où j'ai abordé. Je vous les rends avec le profit que j'en ai tiré. Je les pris, en témoignant au capitaine toute la reconnoiſſance que je lui devois.

De l'isle de Salahat, nous allâmes à une autre, où je me fournis de clous de girofle, de canelle & d'autres épiceries. Quand nous nous en fumes éloignés, nous vîmes

une tortue qui avoit vingt coudées en longueur & en largeur : nous remarquâmes auſſi un poiſſon qui tenoit de la vache ; il avoit du lait, & ſa peau eſt d'une ſi grande dureté, qu'on en fait ordinairement des boucliers. J'en vis un autre qui avoit la figure & la couleur d'un chameau. Enfin, après une longue navigation, j'arrivai à Balſora, & delà je revins en cette ville de Bagdad avec tant de richeſſes, que j'en ignorois la quantité. J'en donnai encore aux pauvres une partie conſidérable, & j'ajoutai d'autres grandes terres à celles que j'avois déjà acquiſes.

Sindbad acheva ainſi l'hiſtoire de ſon troiſième voyage : il fit donner enſuite cent autres ſequins à Hindbad, en l'invitant au repas du lendemain & au récit du quatrième voyage. Hindbad & la compagnie ſe retirèrent ; & le jour ſuivant étant revenus, Sindbad prit la parole ſur la fin du dîner, & continua ſes aventures.

## *Quatrième Voyage de Sindbad le Marin.*

LES plaiſirs, dit-il, & les divertiſſemens que je pris après mon troiſième voyage, n'eurent pas des charmes aſſez puiſſans pour

me déterminer à ne pas voyager davantage. Je me laiſſai encore entraîner à la paſſion de trafiquer & de voir des choſes nouvelles. Je mis donc ordre à mes affaires; & ayant fait un fonds de marchandiſes de débit dans les lieux où j'avois deſſein d'aller, je partis. Je pris la route de la Perſe, dont je traverſai pluſieurs provinces, & j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai. Nous mîmes à la voile, & nous avions déjà touché à pluſieurs ports de terre ferme & à quelques isles orientales, lorſque faiſant un jour un grand trajet, nous fûmes ſurpris d'un coup de vent, qui obligea le capitaine à faire amener les voiles, & à donner tous les ordres néceſſaires pour prévenir le danger dont nous étions menacés. Mais toutes nos précautions furent inutiles; la manœuvre ne réuſſit pas bien; les voiles furent déchirées en mille pièces, & le vaiſſeau ne pouvant plus être gouverné, donna ſur une sèche, & ſe briſa de manière qu'un grand nombre de marchands & de matelots ſe noya, & que la charge périt.

Scheherazade en étoit là quand elle vit paroître le jour. Elle s'arrêta, & Schahriar ſe leva. La nuit ſuivante, elle reprit ainſi le quatrième voyage.

## LXXIXe. NUIT.

J'EUS le bonheur, continua Sindbad, de même que plusieurs autres marchands & matelots, de me prendre à une planche. Nous fûmes tous emportés par un courant vers une isle qui étoit devant nous. Nous y trouvâmes des fruits, & de l'eau de source qui servit à rétablir nos forces. Nous nous reposâmes, même la nuit, dans l'endroit où la mer nous avoit jetés, sans avoir pris aucun parti sur ce que nous devions faire. L'abattement où nous étions de notre disgrace nous en avoit empêchés.

Le jour suivant, d'abord que le soleil fut levé, nous nous éloignâmes du rivage; & avançant dans l'isle, nous y apperçumes des habitations, où nous nous rendîmes. A notre arrivée, des noirs vinrent à nous en très-grand nombre; ils nous environnèrent, se saisirent de nos personnes, en firent une espèce de partage, & nous conduisirent ensuite dans leurs maisons.

Nous fûmes menés, cinq de mes camarades & moi, dans un même lieu. D'abord on nous fit asseoir, & l'on nous servit d'une

certaine herbe, en nous invitant par figne à en manger. Mes camarades, fans faire réflexion que ceux qui la fervoient n'en mangeoient pas, ne confultèrent que la faim qui les preffoit, & fe jetèrent deffus ces mets avec avidité. Pour moi, par un preffentiment de quelque fupercherie, je ne voulus pas feulement en goûter, & je m'en trouvai bien; car peu de temps après, je m'apperçus que l'efprit avoit tourné à mes compagnons, & qu'en me parlant, ils ne favoient ce qu'ils difoient.

On nous fervit enfuite du riz préparé avec de l'huile de coco, & mes camarades, qui n'avoient plus de raifon, en mangèrent extraordinairement. J'en mangeai auffi, mais fort peu. Les noirs avoient d'abord préfenté de cette herbe pour nous troubler l'efprit, & nous ôter par-là le chagrin que la trifte connoiffance de notre fort nous devoit caufer; & ils nous donnoient du riz pour nous engraiffer. Comme ils étoient anthropophages, leur intention étoit de nous manger quand nous ferions devenus gras. C'eft ce qui arriva à mes camarades, qui ignoroient leur deftinée, parce qu'ils avoient perdu leur bon fens. Puifque j'avois confervé le mien, vous jugez bien, feigneurs, qu'au lieu

d'engraiſſer comme les autres, je devins encore plus maigre que je n'étois. La crainte de la mort, dont j'étois inceſſamment frappé, tournoit en poiſon tous les alimens que je prenois. Je tombai dans une langueur qui me fut fort ſalutaire ; car les noirs ayant aſſommé & mangé mes compagnons, en demeurèrent là ; & me voyant ſec, décharné, malade, ils remirent ma mort à un autre temps.

Cependant j'avois beaucoup de liberté, & l'on ne prenoit preſque pas garde à mes actions. Cela me donna lieu de m'éloigner un jour des habitations des noirs, & de me ſauver. Un vieillard qui m'apperçut, & qui ſe douta de mon deſſein, me cria de toute ſa force de revenir ; mais au lieu de lui obéir, je redoublai mes pas, & je fus bientôt hors de ſa vue. Il n'y avoit alors que ce vieillard dans les habitations ; tous les autres noirs s'étoient abſentés, & ne devoient revenir que ſur la fin du jour, ce qu'ils avoient coutume de faire aſſez ſouvent. C'eſt pourquoi, étant aſſuré qu'ils ne ſeroient plus à temps de courir après moi lorſqu'ils apprendroient ma fuite, je marchai juſqu'à la nuit, que je m'arrêtai pour prendre un peu de repos, & manger de quelques vivres dont j'avois fait pro-

viſion. Mais je repris bientôt mon chemin ; & continuai de marcher pendant ſept jours, en évitant les endroits qui me paroiſſoient habités. Je vivois de cocos, qui me fourniſſoient en même-temps de quoi boire & de quoi manger.

Le huitième jour, j'arrivai près de la mer, & j'apperçus tout-à-coup des gens blancs comme moi, occupés à cueillir du poivre, dont il y avoit là une grande abondance. Leur occupation me fut de bon augure, & je ne fis nulle difficulté de m'approcher d'eux.

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit; & la ſuivante, elle pourſuivit dans ces termes :

---

## LXXXᵉ. NUIT.

LES gens qui cueilloient du poivre, continua Sindbad, vinrent au-devant de moi. Dès qu'ils me virent, ils me demandèrent en arabe qui j'étois, & d'où je venois. Ravi de les entendre parler comme moi, je ſatisfis leur curioſité, en leur racontant de quelle manière j'avois fait naufrage, & étois venu dans cette isle, où j'étois tombé entre les mains des noirs. Mais ces noirs, me dirent-

ils, mangent les hommes ; par quel miracle êtes-vous échappé à leur cruauté ? Je leur fis le même récit que vous venez d'entendre, & ils furent merveilleusement étonnés.

Je demeurai avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent amassé la quantité de poivre qu'ils voulurent ; après quoi ils me firent embarquer sur le bâtiment qui les avoit amenés, & nous nous rendîmes dans une autre isle d'où ils étoient venus. Ils me présentèrent à leur roi, qui étoit un bon prince. Il eut la patience d'écouter le récit de mon aventure, qui le surprit. Il me fit donner ensuite des habits, & commanda qu'on eût soin de moi.

L'isle où je me trouvois étoit fort peuplée & abondante en toutes sortes de choses, & l'on faisoit un grand commerce dans la ville où le roi demeuroit. Cet agréable asyle commença à me consoler de mon malheur ; & les bontés que ce généreux prince avoit pour moi, achevèrent de me rendre content. En effet, il n'y avoit personne qui fût mieux que moi dans son esprit, & par conséquent il n'y avoit personne dans sa cour ni dans la ville qui ne cherchât l'occasion de me faire plaisir. Ainsi, je fus bientôt regardé comme un homme né dans cette isle, plutôt que comme un étranger.

Je remarquai une chose qui me parut bien extraordinaire ; tout le monde, le roi même, montoit à cheval sans bride & sans étriers. Cela me fit prendre la liberté de lui demander un jour pourquoi sa majesté ne se servoit pas de ces commodités. Il me répondit, que je lui parlois de choses dont on ignoroit l'usage dans ses états.

J'allai aussitôt chez un ouvrier, & je lui fis dresser le bois d'une selle sur le modèle que je lui donnai. Le bois de la selle achevé, je le garnis moi-même de bourre & de cuir, & l'ornai d'une broderie d'or. Je m'adressai ensuite à un serrurier, qui me fit un mors de la forme que je lui montrai, & je lui fis faire aussi des étriers.

Quand ces choses furent dans un état parfait, j'allai les présenter au roi, je les essayai sur un de ses chevaux. Ce prince monta dessus, & fut si satisfait de cette invention, qu'il m'en témoigna sa joie par de grandes largesses. Je ne pus me défendre de faire plusieurs selles pour ses ministres & pour les principaux officiers de sa maison, qui me firent tous des présens qui m'enrichirent en peu de temps. J'en fis aussi pour les personnes les plus qualifiées de la ville ; ce qui me

mit dans une grande réputation, & me fit considérer de tout le monde.

Comme je faisois ma cour au roi très-exactement, il me dit un jour: Sindbad, je t'aime, & je sais que tous mes sujets qui te connoissent, te chérissent à mon exemple : j'ai une prière à te faire, & il faut que tu m'accordes ce que je vais te demander. Sire, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne sois prêt de faire pour marquer mon obéissance à votre majesté; elle a sur moi un pouvoir absolu. Je veux te marier, répliqua le roi, afin que le mariage t'arrête dans mes états, & que tu ne songes plus à ta patrie. Comme je n'osois résister à la volonté du prince, il me donna pour femme une dame de sa cour, noble, belle, sage & riche. Après les cérémonies des noces, je m'établis chez la dame, avec laquelle je vécus quelque temps dans une union parfaite. Néanmoins je n'étois pas trop content de mon état; mon dessein étoit de m'échapper à la première occasion, & de retourner à Bagdad, dont mon établissement, tout avantageux qu'il étoit, ne pouvoit me faire perdre le souvenir.

J'étois dans ces sentimens, lorsque la femme d'un de mes voisins, avec lequel j'avois contracté une amitié fort étroite, tomba

malade & mourut. J'allai chez lui pour le consoler ; & le trouvant plongé dans la plus vive affliction : Dieu vous conserve, lui dis-je en l'abordant, & vous donne une longue vie. Hélas, me répondit-il, comment voulez-vous que j'obtienne la grâce que vous me souhaitez ? je n'ai plus qu'une heure à vivre. Oh, repris-je, ne vous mettez pas dans l'esprit une pensée si funeste ; j'espère que cela n'arrivera pas, & que j'aurai le plaisir de vous posséder encore longtemps. Je souhaite, répliqua-t-il, que votre vie soit de longue durée ; pour ce qui est de moi, mes affaires sont faites, & je vous apprends que l'on m'enterre aujourd'hui avec ma femme : telle est la coutume que nos ancêtres ont établie dans cette isle, & qu'ils ont inviolablement gardée ; le mari vivant est enterré avec la femme morte, & la femme vivante avec le mari mort : rien ne peut me sauver, tout le monde subit cette loi.

Dans le temps qu'il m'entretenoit de cette étrange barbarie, dont la nouvelle m'effraya cruellement, les parens, les amis & les voisins arrivèrent en corps pour assister aux funérailles. On revêtit le cadavre de la femme de ses habits les plus riches, comme au jour

de ses nôces, & on la para de tous ses joyaux. On l'enleva ensuite dans une bière découverte, & le convoi se mit en marche. Le mari étoit à la tête du deuil, & suivoit le corps de sa femme. On prit le chemin d'une haute montagne; & lorsqu'on y fut arrivé, on leva une grosse pierre qui couvroit l'ouverture d'un puits profond, & l'on y descendit le cadavre, sans lui rien ôter de ses habillemens & de ses joyaux. Après cela, le mari embrassa ses parens & ses amis, & se laissa mettre sans résistance dans une bière, avec un pot d'eau & sept petits pains auprès de lui; puis on le descendit de la même manière qu'on avoit descendu sa femme. La montagne s'étendoit en longueur, & servoit de bornes à la mer, & le puits étoit très-profond. La cérémonie achevée, on remit la pierre sur l'ouverture.

Il n'est pas besoin, mes seigneurs, de vous dire que je fus un fort triste témoin de ces funérailles. Toutes les autres personnes qui y assistèrent, n'en parurent presque pas touchées, par l'habitude de voir souvent la même chose. Je ne pus m'empêcher de dire au roi ce que je pensois là-dessus. Sire, lui dis-je, je ne saurois assez m'étonner de l'étrange coutume qu'on a dans vos états,

d'enterrer les vivans & les morts ; j'ai bien voyagé, j'ai fréquenté des gens d'une infinité de nations, & je n'ai jamais ouï parler d'une loi ſi cruelle. Que veux-tu, Sindbad, me répondit le roi ; c'eſt une loi commune, & j'y ſuis ſoumis moi-même ; je ſerai enterré vivant avec la reine mon épouſe, ſi elle meurt la première. Mais, ſire, lui dis-je, oſerois-je demander à votre majeſté ſi les étrangers ſont obligés d'obſerver cette coutume ? Sans doute, repartit le roi en ſouriant du motif de ma queſtion ; ils n'en ſont pas exceptés lorſqu'ils ſont mariés dans cette isle.

Je m'en retournai triſtement au logis avec cette réponſe. La crainte que ma femme ne mourût la première, & qu'on ne m'enterrât tout vivant avec elle, me faiſoit faire des réflexions très-mortifiantes. Cependant, quel remède apporter à ce mal ? Il fallut prendre patience, & m'en remettre à la volonté de Dieu. Néanmoins je tremblois à la moindre indiſpoſition que je voyois à ma femme : mais hélas, j'eus bientôt la frayeur toute entière ! elle tomba véritablement malade, & mourut en peu de jours.

Scheherazade, à ces mots, mit fin à ſon

diſcours

difcours pour cette nuit. Le lendemain, elle en reprit la fuite de cette manière.

## LXXXIe. NUIT.

JUGEZ de ma douleur, pourfuivit Sindbad : être enterré tout vif ne me paroiffoit pas une fin moins déplorable que celle d'être dévoré par des anthropophages ; il falloit pourtant paffer par-là. Le roi, accompagné de toute fa cour, voulut honorer de fa préfence le convoi, & les perfonnes les plus confidérables de la ville me firent auffi l'honneur d'affifter à mon enterrement.

Lorfque tout fut prêt pour la cérémonie, on pofa le corps de ma femme dans une bière avec tous fes joyaux & fes plus magnifiques habits. On commença la marche. Comme fecond acteur de cette pitoyable tragédie, je fuivois immédiatement la bière de ma femme, les yeux baignés de larmes, & déplorant mon malheureux deftin. Avant que d'arriver à la montagne, je voulus faire une tentative fur l'efprit des fpectateurs. Je m'adreffai au roi premièrement, enfuite à ceux qui fe trouvèrent autour de moi; & m'inclinant devant eux jufqu'à terre, pour baifer

le bord de leur habit, je les suppliois d'avoir compassion de moi. Considérez, disois-je, que je suis un étranger, qui ne dois pas être soumis à une loi si rigoureuse; & que j'ai une (1) autre femme & des enfans dans mon pays. J'eus beau prononcer ces paroles d'un air touchant, personne n'en fut attendri; au contraire, on se hâta de descendre le corps de ma femme dans le puits, & l'on m'y descendit un moment après dans une autre bière découverte, avec un vase rempli d'eau, & sept pains. Enfin, cette cérémonie si funeste pour moi étant achevée, on remit la pierre sur l'ouverture du puits, nonobstant l'excès de ma douleur & mes cris pitoyables.

A mesure que j'approchois du fond, je découvrois, à la faveur du peu de lumière qui venoit d'en-haut, la disposition de ce lieu souterrain. C'étoit une grotte fort vaste, & qui pouvoit bien avoir cinquante coudées de profondeur. Je sentis bientôt une puanteur insupportable qui sortoit d'une infinité de cadavres, que je voyois à droite & à gauche; je crus même entendre quelques-

(1) Sindbad étoit mahométan, & les mahométans ont plusieurs femmes.

uns des derniers qu'on y avoit descendus vifs, pousser les derniers soupirs. Néanmoins, lorsque je fus en bas, je sortis promptement de la bière, & m'éloignai des cadavres en me bouchant le nez. Je me jetai par terre, où je demeurai long-temps plongé dans les pleurs. Alors, faisant réflexion sur mon triste sort : Il est vrai, disois-je, que Dieu dispose de nous selon les décrets de sa providence ; mais, pauvre Sindbad, n'est-ce pas par ta faute que tu te vois réduit à mourir d'une mort si étrange ? Plût à Dieu que tu eusses péri dans quelqu'un des naufrages dont tu es échappé ! tu n'aurois pas à mourir d'un trépas si lent & si terrible en toutes ses circonstances. Mais tu te l'es attiré par ta maudite avarice. Ah malheureux ! ne devois-tu pas plutôt demeurer chez toi, & jouir tranquillement du fruit de tes travaux !

Telles étoient les inutiles plaintes dont je faisois retentir la grotte en me frappant la tête & l'estomac de rage & de désespoir, & m'abandonnant tout entier aux pensées les plus désolantes. Néanmoins, vous le dirai-je ? au lieu d'appeler la mort à mon secours, quelque misérable que je fusse, l'amour de la vie se fit encore sentir en moi, & me

porta à prolonger mes jours. J'allai à tâtons & en me bouchant le nez, prendre le pain & l'eau qui étoient dans ma bière, & j'en mangeai.

Quoique l'obſcurité qui régnoit dans la grotte fût ſi épaiſſe, que l'on ne diſtinguoit pas le jour d'avec la nuit, je ne laiſſai pas toutefois de retrouver ma bière; & il me ſembla que la grotte étoit plus ſpacieuſe & plus remplie de cadavres qu'elle ne m'avoit paru d'abord. Je vécus quelques jours de mon pain & de mon eau; mais enfin n'en ayant plus, je me préparai à mourir...... Scheherazade ceſſa de parler à ces derniers mots. La nuit ſuivante, elle reprit la parole en ces termes :

## LXXXIIe. NUIT.

JE n'attendois plus que la mort, continua Sindbad, lorſque j'entendis lever la pierre. On deſcendit un cadavre & une perſonne vivante. Le mort étoit un homme. Il eſt naturel de prendre des réſolutions extrêmes dans les dernières extrémités. Dans le temps qu'on deſcendoit la femme, je m'approchai de l'endroit où ſa bière devoit être poſée;

& quand je m'apperçus que l'on recouvroit l'ouverture du puits, je donnai sur la tête de la malheureuse deux ou trois grands coups d'un gros os dont je m'étois saisi. Elle en fut étourdie, ou plutôt je l'assommai; & comme je ne faisois cette action inhumaine que pour profiter du pain & de l'eau qui étoient dans sa bière, j'eus des provisions pour quelques jours. Au bout de ce temps-là, on descendit encore une femme morte & un homme vivant; je tuai l'homme de la même manière; & comme par bonheur pour moi il y eut alors une espèce de mortalité dans la ville, je ne manquai pas de vivres, en mettant toujours en œuvre la même industrie.

Un jour que je venois d'expédier encore une femme, j'entendis souffler & marcher. J'avançai du côté d'où partoit le bruit; j'ouïs souffler plus fort à mon approche, & il me parut entrevoir quelque chose qui prenoit la fuite. Je suivis cette espèce d'ombre qui s'arrêtoit par reprises, & souffloit toujours, en fuyant à mesure que j'en approchois. Je la poursuivis si long-temps, & j'allai si loin, que j'apperçus enfin une lumière qui ressembloit à une étoile. Je continuai de marcher vers cette lumière, la perdant quel-

quefois, ſelon les obſtacles qui me la cachoient, mais je la retrouvois toujours ; & à la fin, je découvris qu'elle venoit par une ouverture du rocher, aſſez large pour y paſſer.

A cette découverte, je m'arrêtai quelque temps, pour me remettre de l'émotion violente avec laquelle je venois de marcher ; puis m'étant avancé juſqu'à l'ouverture, j'y paſſai, & me trouvai ſur le bord de la mer. Imaginez-vous l'excès de ma joie. Il fut tel, que j'eus de la peine à me perſuader que ce n'étoit pas une imagination. Lorſque je fus convaincu que c'étoit une choſe réelle, & que mes ſens furent rétablis en leur aſſiette ordinaire, je compris que la choſe que j'avois ouï ſouffler, & que j'avois ſuivie, étoit un animal ſorti de la mer, qui avoit coutume d'entrer dans la grotte pour s'y repaître de corps morts.

J'examinai la montagne, & remarquai qu'elle étoit ſituée entre la ville & la mer, ſans communication par aucun chemin, parce qu'elle étoit tellement eſcarpée, que la nature ne l'avoit pas rendue pratiquable. Je me proſternai ſur le rivage pour remercier Dieu de la grâce qu'il venoit de me faire. Je rentrai enſuite dans la grotte pour aller

prendre du pain, que je revins manger à la clarté du jour, de meilleur appétit que je n'avois fait depuis que l'on m'avoit enterré dans ce lieu ténébreux.

J'y retournai encore, & allai amaſſer à tâtons dans les bières tous les diamans, les rubis, les perles, les braſſelets d'or, & enfin toutes les riches étoffes que je trouvai ſous ma main; je portai tout cela ſur le bord de la mer. J'en fis pluſieurs ballots, que je liai proprement avec des cordes qui avoient ſervi à deſcendre les bières, & dont il y avoit une grande quantité. Je les laiſſai ſur le rivage, en attendant une bonne occaſion, ſans craindre que la pluie les gâtât; car alors ce n'en étoit pas la ſaiſon.

Au bout de deux ou trois jours, j'apperçus un navire qui ne faiſoit que de ſortir du port, & qui vint paſſer près de l'endroit où j'étois. Je fis ſigne de la toile de mon turban, & je criai de toute ma force pour me faire entendre. On m'entendit, & l'on détacha la chaloupe pour me venir prendre. A la demande que les matelots me firent, par quelle diſgrâce je me trouvois en ce lieu, je répondis que je m'étois ſauvé d'un naufrage depuis deux jours, avec les marchandiſes qu'ils voyoient. Heureuſement pour

moi, ces gens, ſans examiner le lieu où j'étois, & ſi ce que je leur diſois étoit vraiſemblable, ſe contentèrent de ma réponſe, & m'emmenèrent avec mes ballots.

Quand nous fûmes arrivés à bord, le capitaine, ſatisfait en lui-même du plaiſir qu'il me faiſoit, & occupé du commandement du navire, eut auſſi la bonté de ſe payer du prétendu naufrage que je lui dis avoir fait. Je lui préſentai quelques-unes de mes pierreries, mais il ne voulut pas les accepter.

Nous paſsâmes devant pluſieurs isles, & entr'autres devant l'isle des Cloches, éloignée de dix journées de celle (1) de Serendib, par un vent ordinaire & réglé, & de ſix journées de l'isle de Kela, où nous abordâmes. Il y a des mines de plomb, des cannes d'inde, & du camphre très-excellent.

Le roi de l'isle de Kela eſt très-riche, très-puiſſant, & ſon autorité s'étend ſur toute l'isle des Cloches, qui a deux journées d'étendue, & dont les habitans ſont encore ſi barbares, qu'ils mangent la chair humaine. Après que nous eûmes fait un grand commerce dans cette isle, nous remîmes à la

(1) Cette isle nous eſt connue ſous le nom de l'isle de Ceilan.

voile, & abordâmes à plusieurs autres ports. Enfin j'arrivai heureusement à Bagdad avec des richesses infinies, dont il est inutile de vous faire le détail. Pour rendre grâces à Dieu des faveurs qu'il m'avoit faites, je fis de grandes aumônes, tant pour l'entretien de plusieurs mosquées, que pour la subsistance des pauvres, & me donnai tout entier à mes parens & à mes amis, en me divertissant, & en faisant bonne chère avec eux.

Sindbad finit en cet endroit le récit de son quatrième voyage, qui causa encore plus d'admiration à ses auditeurs que les trois précédens. Il fit un nouveau présent de cent sequins à Hindbad, qu'il pria comme les autres de revenir le jour suivant à la même heure pour dîner chez lui, & entendre le détail de son cinquième voyage. Hindbad & les autres conviés prirent congé de lui & se retirèrent. Le lendemain, lorsqu'ils furent tous rassemblés, ils se mirent à table; & à la fin du repas, qui ne dura pas moins que les autres, Sindbad commença de cette sorte le récit de son cinquième voyage.

*Cinquième Voyage de Sindbad le Marin.*

LES plaisirs, dit-il, eurent encore assez de charmes pour effacer de ma mémoire toutes les peines & les maux que j'avois soufferts, sans pouvoir m'ôter l'envie de faire de nouveaux voyages. C'est pourquoi j'achetai des marchandises, je les fis emballer & charger sur des voitures, & je partis avec elles pour me rendre au premier port de mer. Là, pour ne pas dépendre d'un capitaine, & pour avoir un navire à mon commandement, je me donnai le loisir d'en faire construire & équiper un à mes frais. Dès qu'il fut achevé, je le fis charger; je m'embarquai dessus; & comme je n'avois pas de quoi faire une charge entière, je reçus plusieurs marchands de différentes nations avec leurs marchandises.

Nous fîmes voile au premier bon vent, & prîmes le large. Après une longue navigation, le premier endroit où nous abordâmes fut une isle déserte, où nous trouvâmes l'œuf d'un roc, d'une grosseur pareille à celui dont vous m'avez entendu parler; il renfermoit un petit roc près d'éclore, dont le bec commençoit à paroître.

A ces mots, Scheherazade ſe tut, parce que le jour ſe faiſoit déjà voir dans l'appartement du ſultan des Indes. La nuit ſuivante elle reprit ſon diſcours.

## LXXXIIIe. NUIT.

SINDBAD le marin, dit-elle, continuant de raconter ſon cinquième voyage. Les marchands, pourſuivit-il, qui s'étoient embarqués ſur mon navire, & qui avoient pris terre avec moi, caſsèrent l'œuf à grands coups de haches, & firent une ouverture par où ils tirèrent le petit roc par morceaux, & le firent rôtir. Je les avois avertis ſérieuſement de ne pas toucher à l'œuf; mais ils ne voulurent pas m'écouter.

Ils eurent à peine achevé le régal qu'ils venoient de ſe donner, qu'il parut en l'air aſſez loin de nous deux gros nuages. Le capitaine que j'avois pris à gage pour conduire mon vaiſſeau, ſachant par expérience ce que cela ſignifioit, s'écria que c'étoient le père & la mère du petit roc; & il nous preſſa tous de nous rembarquer au plus vîte, pour éviter le malheur qu'il prévoyoit. Nous

ſuivîmes ſon conſeil avec empreſſement, & nous remîmes à la voile en diligence.

Cependant les deux rocs approchèrent en pouſſant des cris effroyables, qu'ils redoublèrent quand ils eurent vu l'état où l'on avoit mis l'œuf, & que leur petit n'y étoit plus. Dans le deſſein de ſe venger, ils reprirent leur vol du côté d'où ils étoient venus, & diſparurent quelque temps, pendant que nous fîmes force de voile pour nous éloigner, & prévenir ce qui ne laiſſa pas de nous arriver.

Ils revinrent, & nous remarquâmes qu'ils tenoient entre leurs griffes chacun un morceau de rocher d'une groſſeur énorme. Lorſqu'ils furent préciſément au-deſſus de mon vaiſſeau, ils s'arrêtèrent, & ſe ſoutenant en l'air, l'un lâcha la pièce de rocher qu'il tenoit; mais par l'adreſſe du timonier, qui détourna le navire d'un coup de timon, elle ne tomba pas deſſus; elle tomba à côté dans la mer, qui s'entr'ouvrit d'une manière que nous en vîmes preſque le fond. L'autre oiſeau, pour notre malheur, laiſſa tomber ſa roche ſi juſtement au milieu du vaiſſeau, qu'elle le rompit & le briſa en mille pièces. Les matelots & les paſſagers furent tous écraſés du coup, ou ſubmergés. Je fus ſub-

mergé moi-même ; mais en revenant au-dessus de l'eau, j'eus le bonheur de me prendre à une pièce du débris. Ainsi, en m'aidant tantôt d'une main, tantôt de l'autre, sans me dessaisir de ce que je tenois, avec le vent & le courant qui m'étoient favorables, j'arrivai enfin à une isle dont le rivage étoit fort escarpé. Je surmontai néanmoins cette difficulté, & me sauvai.

Je m'assis sur l'herbe, pour me remettre un peu de ma fatigue ; après quoi je me levai & m'avançai dans l'isle pour reconnoître le terrain. Il me sembla que j'étois dans un jardin délicieux ; je voyois par-tout des arbres, les uns chargés de fruits verds, & les autres de mûrs, & des ruisseaux d'une eau douce & claire qui faisoient d'agréables détours. Je mangeai de ces fruits que je trouvai excellens, & je bus de cette eau qui m'invitoit à boire.

La nuit venue, je me couchai sur l'herbe dans un endroit assez commode ; mais je ne dormis pas une heure entière, & mon sommeil fut souvent interrompu par la frayeur de me voir seul dans un lieu si désert. Ainsi j'employai la meilleure partie de la nuit à me chagriner, & à me reprocher l'imprudence que j'avois eue de n'être pas demeuré chez

moi, plutôt que d'avoir entrepris ce dernier voyage. Ces réflexions me menèrent si loin, que je commençai à former un dessein contre ma propre vie; mais le jour par sa lumière dissipa mon désespoir. Je me levai, & marchai entre les arbres, non sans quelque appréhension.

Lorsque je fus un peu avant dans l'isle, j'apperçus un vieillard qui me parut fort cassé. Il étoit assis sur le bord d'un ruisseau; je m'imaginai d'abord que c'étoit quelqu'un qui avoit fait naufrage comme moi. Je m'approchai de lui, je le saluai, & il me fit seulement une inclination de tête. Je lui demandai ce qu'il faisoit-là; mais au lieu de me répondre, il me fit signe de le charger sur mes épaules, & de le passer au-delà du ruisseau, en me faisant comprendre que c'étoit pour aller cueillir des fruits.

Je crus qu'il avoit besoin que je lui rendisse ce service; c'est pourquoi l'ayant chargé sur mon dos, je passai le ruisseau. Descendez, lui dis-je alors, en me baissant pour faciliter sa descente; mais au lieu de se laisser aller à terre (j'en ris encore toutes les fois que j'y pense), ce vieillard qui m'avoit paru décrépit, passa légèrement autour de mon cou ses deux jambes, dont je vis

que la peau reſſembloit à celle d'une vache, & ſe mit à califourchon ſur mes épaules, en me ſerrant ſi fortement la gorge, qu'il ſembloit vouloir m'étrangler. La frayeur me ſaiſit en ce moment, & je tombai évanoui.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter à ces paroles, à cauſe du jour qui paroiſſoit. Elle pourſuivit ainſi cette hiſtoire ſur la fin de la nuit ſuivante.

## LXXXIVe. NUIT.

NONOBSTANT mon évanouiſſement, dit Sindbad, l'incommode vieillard demeura toujours attaché à mon cou; il écarta ſeulement un peu les jambes pour me donner lieu de revenir à moi. Lorſque j'eus repris mes eſprits, il m'appuya fortement contre l'eſtomac un de ſes pieds, & de l'autre me frappant rudement le côté, il m'obligea de me relever malgré moi. Etant debout, il me fit marcher ſous des arbres; il me forçoit de m'arrêter pour cueillir & manger les fruits que nous rencontrions. Il ne quittoit point priſe pendant le jour; & quand je voulois me repoſer la nuit, il s'étendoit par terre avec moi, toujours attaché à mon cou.

Tous les matins il ne manquoit pas de me pouſſer pour m'éveiller ; enſuite il me faiſoit lever & marcher en me preſſant de ſes pieds. Repréſentez-vous, meſſeigneurs, la peine que j'avois de me voir chargé de ce fardeau, ſans pouvoir m'en défaire.

Un jour que je trouvai en mon chemin pluſieurs calebaſſes sèches, qui étoient tombées d'un arbre qui en portoit, j'en pris une aſſez groſſe ; & après l'avoir bien nettoyée, j'exprimai dedans le jus de pluſieurs grappes de raiſins, fruit que l'isle produiſoit en abondance, & que nous rencontrions à chaque pas. Lorſque j'en eus rempli la calebaſſe, je la poſai dans un endroit où j'eus l'adreſſe de me faire conduire par le vieillard pluſieurs jours après. Là, je pris la calebaſſe, & la portant à ma bouche, je bus d'un excellent vin, qui me fit oublier pour quelque temps le chagrin mortel dont j'étois accablé. Cela me donna de la vigueur. J'en fus même ſi réjoui, que je me mis à chanter & à ſauter en marchant.

Le vieillard, qui s'apperçut de l'effet que cette boiſſon avoit produit en moi, & que je le portois plus légèrement que de coutume, me fit ſigne de lui en donner à boire : je lui préſentai la calebaſſe, il la prit ; &

comme la liqueur lui parut agréable, il l'avala jusqu'à la dernière goutte. Il y en avoit assez pour l'enivrer; aussi s'enivra-t-il, & bientôt la fumée du vin lui montant à la tête, il commença de chanter à sa manière, & de se trémousser sur mes épaules. Les secousses qu'il se donnoit lui firent rendre ce qu'il avoit dans l'estomac, & ses jambes se relâchèrent peu-à-peu; de sorte que voyant qu'il ne me serroit plus, je le jetai par terre, où il demeura sans mouvement. Alors je pris une très-grosse pierre, & lui en écrasai la tête.

Je sentis une grande joie de m'être délivré pour jamais de ce maudit vieillard, & je marchai vers le bord de la mer, où je rencontrai des gens d'un navire qui venoit de mouiller là pour faire de l'eau, & prendre en passant quelques rafraîchissemens. Ils furent extrêmement étonnés de me voir, & d'entendre le détail de mon aventure. Vous étiez tombé, me dirent-ils, entre les mains du vieillard de la mer, & vous êtes le premier qu'il n'ait pas étranglé; il n'a jamais abandonné ceux dont il s'étoit rendu maître, qu'après les avoir étouffés; & il a rendu cette isle fameuse par le nombre de personnes qu'il a tuées; les matelots & les marchands qui y

descendoient, n'osoient s'y avancer qu'en bonne compagnie.

Après m'avoir informé de ces choses, ils m'emmenèrent avec eux dans leur navire, dont le capitaine se fit un plaisir de me recevoir, lorsqu'il apprit tout ce qui m'étoit arrivé. Il remit à la voile; & après quelques jours de navigation, nous abordâmes au port d'une grande ville, dont les maisons étoient bâties de bonnes pierres.

Un des marchands du vaisseau, qui m'avoit pris en amitié, m'obligea de l'accompagner, & me conduisit dans un logement destiné pour servir de retraite aux marchands étrangers. Il me donna un grand sac; ensuite m'ayant recommandé à quelques gens de la ville qui avoient un sac comme moi, & les ayant priés de me mener avec eux amasser du coco: Allez, me dit-il, suivez-les, faites comme vous les verrez faire, & ne vous écartez pas d'eux, car vous mettriez votre vie en danger. Il me donna des vivres pour la journée, & je partis avec ces gens.

Nous arrivâmes à une grande forêt d'arbres extrêmement hauts & fort droits, & dont le tronc étoit si lisse, qu'il n'étoit pas possible de s'y prendre pour monter jusques aux branches où étoit le fruit. Tous les arbres

étoient des arbres de coco, dont nous voulions abattre le fruit & en remplir nos ſacs. En entrant dans la forêt, nous vîmes un grand nombre de gros & de petits ſinges, qui prirent la fuite devant nous dès qu'ils nous apperçurent, & qui montèrent juſqu'au haut des arbres avec une agilité ſurprenante.

Scheherazade vouloit pourſuivre; mais le jour qui paroiſſoit l'en empêcha. La nuit ſuivante, elle reprit ſon diſcours de cette ſorte.

---

## LXXXVe. NUIT.

Les marchands avec qui j'étois, continua Sindbad, amaſsèrent des pierres & les jetèrent de toute leur force au haut des arbres contre les ſinges. Je ſuivis leur exemple, & je vis que les ſinges, inſtruits de notre deſſein, cueilloient les cocos avec ardeur, & nous les jetoient avec des geſtes qui marquoient leur colère & leur animoſité. Nous amaſſions les cocos, & nous jetions de temps en temps des pierres pour irriter les ſinges. Par cette ruſe, nous rempliſſions nos ſacs de ce fruit, qu'il nous eût été impoſſible d'avoir autrement.

Lorſque nous en eûmes plein nos facs, nous nous en retournâmes à la ville, où le marchand qui m'avoit envoyé à la forêt me donna la valeur du ſac de cocos que j'avois apporté. Continuez, me dit-il, & allez tous les jours faire la même choſe, juſqu'à ce que vous ayez gagné de quoi vous reconduire chez vous. Je le remerciai du bon conſeil qu'il me donnoit; & inſenſiblement je fis un ſi grand amás de cocos, que j'en avois pour une ſomme conſidérable.

Le vaiſſeau ſur lequel j'étois venu avoit fait voile avec des marchands qui l'avoient chargé de coco qu'ils avoient acheté. J'attendis l'arrivée d'un autre, qui aborda bientôt au port de la ville pour faire un pareil chargement. Je fis embarquer deſſus tout le coco qui m'appartenoit; & lorſqu'il fut prêt à partir, j'allai prendre congé du marchand à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'embarquer avec moi, parce qu'il n'avoit pas encore achevé ſes affaires.

Nous mîmes à la voile, & prîmes la route de l'isle où le poivre croît en plus grande abondance. Delà, nous gagnâmes l'isle de Comari (1), qui porte la meilleure eſpèce

(1) Cette isle ou preſqu'isle ſe termine par le cap

de bois d'aloës, & dont les habitans se sont fait une loi inviolable de ne pas boire de vin, ni de souffrir aucun lieu de débauche. J'échangeai mon coco en ces deux isles contre du poivre & du bois d'aloës, & me rendis, avec d'autres marchands, à la pêche des perles, où je pris des plongeurs à gage pour mon compte. Ils m'en pêchèrent un grand nombre de très-grosses & de très-parfaites. Je me remis en mer avec joie sur un vaisseau qui arriva heureusement à Balsora; delà, je revins à Bagdad, où je fis de très-grosses sommes d'argent du poivre, du bois d'aloës, & des perles que j'avois apportés. Je distribuai en aumônes la dixième partie de mon gain, de même qu'au retour de mes autres voyages, & je cherchai à me délasser de mes fatigues dans toutes sortes de divertissemens.

Ayant achevé ces paroles, Sindbad fit donner cent sequins à Hindbad, qui se retira avec tous les autres convives. Le lendemain, la même compagnie se trouva chez le riche Sindbad, qui, après l'avoir régalée comme les jours précédens, demanda

qu'on appelle aujourd'hui le cap de Corin. On l'appelle aussi Comar & Comor.

audience, & fit le récit de son sixième voyage, de la manière que je vais vous le raconter.

*Sixième Voyage de Sindbad le Marin.*

MESSEIGNEURS, leur dit-il, vous êtes sans doute en peine de savoir comment, après avoir fait cinq naufrages & avoir essuyé tant de périls, je pus me résoudre encore à tenter la fortune, & à chercher de nouvelles disgraces. J'en suis étonné moi-même quand j'y fais réflexion; & il falloit assurément que j'y fusse entraîné par mon étoile. Quoi qu'il en soit, au bout d'une année de repos, je me préparai à faire un sixième voyage, malgré les prières de mes parens & de mes amis, qui firent tout ce qui leur fut possible pour me retenir.

Au lieu de prendre ma route par le golfe Persique, je passai encore une fois par plusieurs provinces de la Perse & des Indes, & j'arrivai à un port de mer, où je m'embarquai sur un bon navire, dont le capitaine étoit résolu de faire une longue navigation. Elle fut très-longue à la vérité, mais en même-temps si malheureuse, que le capitaine & le pilote perdirent leur route, de manière qu'ils

ignoroient où nous étions. Ils la reconnurent enfin; mais nous n'eûmes pas sujet de nous en réjouir, tout ce que nous étions de passagers; & nous fûmes un jour dans un étonnement extrême de voir le capitaine quitter son poste en poussant des cris. Il jeta son turban par terre, s'arracha la barbe, & se frappa la tête comme un homme à qui le désespoir a troublé l'esprit. Nous lui demandâmes pourquoi il s'affligeoit ainsi. Je vous annonce, nous répondit-il, que nous sommes dans l'endroit de toute la mer le plus dangereux. Un courant très-rapide emporte le navire, & nous allons tous périr dans moins d'un quart-d'heure. Priez Dieu qu'il nous délivre de ce danger; nous ne saurions en échapper, s'il n'a pitié de nous. A ces mots, il ordonna de faire ranger les voiles; mais les cordages se rompirent dans la manœuvre, & le navire, sans qu'il fût possible d'y remédier, fut emporté par le courant au pied d'une montagne inaccessible où il échoua & se brisa, de manière pourtant qu'en sauvant nos personnes, nous eûmes encore le temps de débarquer nos vivres & nos plus précieuses marchandises.

Cela étant fait, le capitaine nous dit: Dieu vient de faire ce qui lui a plu. Nous

pouvons nous creuser ici chacun notre fosse, & nous dire le dernier adieu; car nous sommes dans un lieu si funeste, que personne de ceux qui y ont été jetés avant nous ne s'en est retourné chez soi. Ce discours nous jeta tous dans une affliction mortelle, & nous nous embrassâmes les uns les autres les larmes aux yeux, en déplorant notre malheureux sort.

La montagne au pied de laquelle nous étions, faisoit la côte d'une isle fort longue & très-vaste. Cette côte étoit toute couverte de débris des vaisseaux qui y avoient fait naufrage; & par une infinité d'ossemens qu'on y rencontroit d'espace en espace, & qui nous faisoient horreur, nous jugeâmes qu'il s'y étoit perdu bien du monde. C'est aussi une chose presqu'incroyable, que la quantité de marchandises & de richesses qui se présentoient à nos yeux de toutes parts. Tous ces objets ne servirent qu'à augmenter la désolation où nous étions. Au lieu que par tout ailleurs les rivières sortent de leur lit pour se jeter dans la mer; tout au contraire, une grosse rivière d'eau douce s'éloigne de la mer, & pénètre dans la côte au travers d'une grotte obscure, dont l'ouverture est extrêmement haute & large. Ce qu'il y a de

de remarquable dans ce lieu, c'eſt que les pierres de la montagne ſont de cryſtal, de rubis, ou d'autres pierres précieuſes. On y voit auſſi la ſource d'une eſpèce de poix ou de bitume qui coule dans la mer, que les poiſſons avalent, & rendent enſuite changé en ambre gris, que les vagues rejettent ſur la grève, qui en eſt couverte. Il y croît auſſi des arbres dont la plupart ſont de bois d'aloës, qui ne cèdent point en bonté à ceux de Comari.

Pour achever la deſcription de cet endroit, qu'on peut appeler un gouffre, puiſque jamais rien n'en revient, il n'eſt pas poſſible que les navires puiſſent s'en écarter, lorſqu'une fois ils s'en ſont approchés à une certaine diſtance. S'ils y ſont pouſſés par un vent de mer, le vent & le courant les perdent; & s'ils s'y trouvent lorſque le vent de terre ſouffle, ce qui pourroit favoriſer leur éloignement, la hauteur de la montagne l'arrête, & cauſe un calme qui laiſſe agir le courant qui les emporte contre la côte, où ils ſe briſent comme le nôtre y fut briſé. Pour ſurcroît de diſgraces, il n'eſt pas poſſible de gagner le ſommet de la montagne, & ſe ſauver par aucun endroit.

Nous demeurâmes ſur le rivage comme

des gens qui ont perdu l'efprit, & nous attendions la mort de jour en jour. D'abord, nous avions partagé nos vivres également; ainfi chacun vécut plus ou moins longtemps que les autres, felon fon tempérament, & fuivant l'ufage qu'il fit de fes provifions.

Scheherazade ceffa de parler, voyant que le jour commençoit à paroître. Le lendemain, elle continua de cette forte le récit du fixième voyage de Sindbad.

*Fin du feptième Volume.*

# TABLE

## *DES CONTES*

DU TOME SEPTIÈME.

## MILLE ET UNE NUITS.

Fin de la Table.





